BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
242
NAPOLI

II Suppl. Tabl. B. 242

THÉATRE
FRANÇOIS.

652383

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES DRAMATIQUES

FAITES EN FRANCE

DEPUIS ROTROU JUSQU'A NOS JOURS,

OU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME HUITIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A LYON,

Chez JOSEPH-SULPICE GRABIT, Libraire,
grande rue Merciere.

M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

HISTOIRE

DE

LA TRAGÉDIE FRANÇOISE,

Pour les Années 1642 & 1643.

LE trône de la tragédie continue à être occupé par le grand Corneille ; car on ne voit paroître aucune piece qui faſſe époque, entre *la Mort de Pompée* & *Rodogune*.

Parmi les foibles rivaux de ce grand homme, il y en eut quelques-uns qui ſe firent juſtice, en ſe contentant de ſe faire imprimer. Ainſi le *Cyrus* de Nondon ne parut point ſur le théatre, & on ne le trouve aujourd'hui que dans les cabinets des Bibliomanes.

L'abbé d'Aubignac eut la même modeſtie ; en donnant au public ſa PUCELLE d'ORLÉANS, tragédie en proſe, où

toutes les regles du théatre ſont obſervées avec le ſcrupule d'un commentateur d'Ariſtote, mais qui laiſſe toujours le cœur vuide, ce qui eſt pire encore que l'infraction des regles.

La derniere piece de cette époque, qui ne s'expoſa pas ſur le théatre à l'affront d'une chute, eſt le DÉLUGE UNIVERSEL de Hugues de Picou, avocat au parlement; l'auteur, deſcendant ſans doute d'un ancien confrere de la paſſion, a ſoin d'annoncer au frontiſpice de ſa tragédie, que c'eſt un abrégé de la théologie naturelle, & il la termine, en bon chrétien, par une priere à la Trinité. Obſervons comme un phénomene doublement étrange, que cette eſpece de Myſtere eſt de la date de *Rodogune*, & que le cardinal Mazarin eut la foibleſſe d'en accepter la dédicace.

Parmi les poëtes du temps qui deſcendirent dans l'arêne dramatique, pour lutter contre le créateur de *Cinna* & de *Polyeucte*, je vois d'abord Scudéry, ce gouverneur de Notre-Dame de la Garde, qui mérita par ſa vanité, d'être un des héros burleſques du voyage de Bachaumont: il donna trois

tragédies à cette époque, *Ibrahim*, *Arminius* & *Axiane*. La derniere eſt en proſe.

IBRAHIM ou l'ILLUSTRE BASSA. C'eſt le dénouement du roman de ce nom qui fait le ſujet de cette tragédie : on n'y voit ni génie d'enſemble, ni beautés de détail ; auſſi elle réuſſit peu. Cependant l'auteur qui croyoit toujours avoir raiſon contre le public, attribua cette humiliation qu'il ſubit, à la mort ſubite du premier perſonnage. On peut conſulter à cet égard la préface d'*Arminius*.

ARMINIUS ou LES FRERES ENNEMIS. Le héros de l'antique Germanie paroît dans cette piece, non pour rendre ſa patrie libre, mais pour ſauver Hercinie ſa maîtreſſe des fers de Germanicus. Quand on lit avec attention *Arminius*, on voit que le poëte a eu en vue de joûter contre *Cinna ;* mais comme il n'avoit point de goût, il ſe trouve que le rôle qu'il a imité avec le plus de ſcrupule, eſt préciſément le ſeul qui dégrade le chef-d'œuvre de Corneille, c'eſt-à-dire, celui de Livie, que les comédiens ſont dans l'uſage de retrancher, quand ils repréſentent la piece.

Scudéry a mis quelques beaux vers dans la bouche de Germanicus.

Ami, nous combattons & ſans fraude & ſans haine,
Et l'honneur eſt l'objet de la vertu Romaine.
L'univers eſt le prix de nos fameux combats,
Mais l'univers ſans lui ne nous ſatisfait pas.
Les lâches ſeulement dérobent la victoire,
Et vaincre ſans péril, ſeroit vaincre ſans gloire.

On voit que ce dernier vers eſt le germe de celui-ci qui a fait proverbe.

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

AXIANE eſt tirée d'une épiſode du roman de l'illuſtre Baſſa. C'eſt un poëme en proſe, fait pour prouver que les vers n'ajoutent rien, ni au mérite ni à l'intérêt d'une tragédie. Nous avons vu de nos jours Lamotte étayer le même paradoxe d'un *Œdipe* en proſe, que les gens de goût n'accueillirent pas mieux que l'*Axiane* de Scudéry.

Un poëte non moins préſomptueux que Scudéry, quoiqu'il n'eût pas ſon talent, eſt l'auteur d'ARISTOTIME, qui, dans divers avis au lecteur, menace le public de ſa haine,

s'il n'approuve pas ſes ouvrages. Ariſtotime eſt un tyran d'Élide, qui non content d'avoir uſurpé le pouvoir ſuprême, ſe croit en droit d'aſſervir la beauté timide & vertueuſe. Le crime ne ſe conſomme pas ; Ariſtotime eſt détrôné par des conjurés, & il s'empoiſonne pour ne pas mourir ſur un échafaud. La fable de ce poëme eſt tirée d'un opuſcule de Plutarque, qui a pour titre, *Des faits vertueux des femmes*. Il y a un beau rôle dans cette piece ; c'eſt celui de l'héroïne, qui triomphe d'Ariſtotime.

ALINDE, moins heureuſe qu'*Ariſtotime*, n'a pas un ſeul rôle capable de déſarmer les cenſeurs. C'eſt un tiſſu de converſations amoureuſes, tenues par de froids amants qui voyagent ſur la carte du Tendre. Une Iris qu'on ne ſoupçonne pas à ſon nom princeſſe de Trace, exhorte ſon berger à la conſtance ; & celui-ci lui répond par ces vers, qui ſont encore les meilleurs de la piece :

Hé pourquoi voulez-vous qu'une ame infortunée
Trouve l'éternité dans le cours d'une année ?
Le ſoleil a-t-il droit, par le nombre des jours,
Comme il forme les fruits, de former les amours ?

L'auteur de cette froide bergerie eſt un la Menardiere, qui fit ſa cour au cardinal de Richelieu, & que celui-ci fit nommer de ſon académie : il ſuccéda à Triſtan, l'auteur de *Mariamne*.

LA MORT D'AGIS, n'eſt pas une tragédie à l'eau-roſe comme *Alinde* ; il s'agit dans cette piece vraiment républicaine, de ramener Sparte aux loix de Lycurgue ; mais à cette époque les mœurs primitives ſont changées, on ne voit plus couler dans les citoyens le ſang de Léonidas & des héros des Thermopyles. Auſſi Agis paie de ſa mort le projet qu'il a de rendre ſa patrie libre & heureuſe.

Le héros de cette piece fait ainſi le tableau de Sparte ſous Lycurgue.

Le bienfait de ſui-même étoit l'unique prix.

. . . . . .

Le ſoldat négligeoit le butin pour l'honneur,
Au bonheur du pays il plaçoit ſon bonheur !
Il ne ſavoit point l'art d'aller faire la guerre,
Plutôt pour ravager, que pour ſauver la terre ;
Les orateurs parloient avec ſincérité,
La juſtice régnoit avec égalité ;
Et jamais les préſents n'avoient eu la puiſſance
De faire lâchement trébucher la balance ;

Les trônes de nos rois n'étoient point revêtus
Des ornements de l'or ; mais de ceux des vertus.

Le beau-pere d'Agis, qui devroit triompher de la mort d'un héros qui a toujours gêné ſon ambition, s'écrie dans la derniere ſcene,

Ai-je ceſſé d'être homme, alors qu'on m'a fait roi ?
Droit ſanglant de l'État, voilà votre victoire !
Enfin vous triomphez au dépens de ma gloire.
Agis ne choque plus l'effet de mes projets,
Mais je perds mes enfants, pour gagner des ſujets.

Du Bouſcal eſt l'auteur d'*Agis ;* nous avons déjà eu occaſion de parler de ce poëte, dont la perſonne devroit être moins obſcure, après avoir fait une pareille tragédie.

LA BELLE ÉGYPTIENNE de Sallebray, n'a d'autre rapport que celui de la date, avec *la Mort d'Agis ;* c'eſt une eſpece de roman en ſcene, dont le ſujet eſt tiré d'une nouvelle de Cervantes, & qui ne mérite pas même les honneurs d'une analyſe.

CYMINDE qui parut à la ſuite de *la Belle Égyptienne*, avoit deux peres : l'un étoit l'abbé d'Aubignac qui avoit conçu le plan de la piece, & qui en avoit rédigé les ſcenes ;

l'autre étoit Colletet qui l'avoit verſifiée. Cette *Cyminde*, héroïne Sarmate, voyant qu'on alloit ſacrifier ſon époux à Neptune, ſe dévoue pour le ſauver, & montée ſur une barque légere s'abandonne aux gré des flots. L'époux non moins généreux, ne veut point ſurvivre à Cyminde, & ſe précipite dans la mer. Heureuſement perſonne ne meurt; les vagues portent les deux victimes ſur le rivage; Neptune s'apaiſe, & il eſt permis au couple magnanime de vivre & d'être heureux.

Colletet, le verſificateur de *Cyminde*, étoit un des cinq auteurs qui rédigeoient l'eſprit dramatique de Richelieu; on ſait que ce poëte ayant porté au miniſtre le prologue de la comédie des *Thuilleries*, où ſont ces trois vers :

La canne s'humectant de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aîle
Anime le canard qui languit auprès d'elle;

celui-ci lui donna de ſa propre bourſe vingt-cinq louis, en ajoutant que le roi n'étoit pas aſſez riche pour payer le reſte du prologue.

Malgré les bienfaits de Richelieu, Colletet

fut toujours pauvre. C'eſt cette pauvreté que Boileau eut l'audace d'attaquer, dans ces vers qui le déshonorent.

Tandis que Colletet, crotté juſqu'à l'échine,
S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine.

Colletet étoit de l'académie Françoiſe, ainſi que ce ſatirique; il mourut en 1659, âgé de 63 ans.

Un autre des poëtes aux gages de Richelieu, l'abbé de Boiſrobert, tenta de cueillir des lauriers dramatiques à la ſuite de Colletet: il donna LA VRAIE DIDON, ou DIDON LA CHASTE. La fable de cette piece n'eſt point fondée ſur les amours d'Énée; le poëte aima mieux tranſcrire les monuments hiſtoriques, que de faire trouver à Carthage deux perſonnages qui ont vécu à près de trois ſiecles d'intervalle. C'eſt Hiarbas, roi de Gétulie, qui demande à main armée la foi de Didon. Celle-ci voyant l'Africain maître de ſa capitale, ſe tue pour ne point l'épouſer, & Hiarbas ſe poignarde ſur ſon cadavre. Le ſtyle de cette piece eſt encore au deſſous de *la Comteſſe de Barcelone.*

A l'époque dont l'hiſtoire nous occupe, on eſſaya de donner au théatre une tragédie compoſée non de cinq actes, mais de cinq pieces différentes qui n'étoient réunies que par le titre. Telle eſt l'origine du TRIOMPHE DES CINQ PASSIONS. Les uns l'attribuent à Gillet de la Teſſonnerie, & les autres à Gilbert. Le peu de ſuccès de l'ouvrage a dû redoubler les ténebres ſur ſa vraie paternité.

Perſonne ne diſputa à Gilbert la chute de PHILOCLÉE. C'eſt, ſous un autre titre, le ſuperbe ſujet de *Mérope*, manqué par la Chapelle, qui le traita ſous le titre de *Téléphonte*, rendu en vers durs par la Grange ſous celui d'*Auralis*, & devenu, ſous la plume de Voltaire, un des chef-d'œuvres de la ſcene Françoiſe. Une tradition veut que le cardinal de Richelieu ait travaillé à *Philoclée*; mais depuis la chute de *Mirame*, le miniſtre prudent ne mettoit dans ſon ſecret que ſes coopérateurs.

La derniere piece de 1642 eſt le SAINT EUSTACHE de Desfontaines; l'homme de goût ne peut parler de ce *Saint Euſtache*, après *Saint Polyeucte*. Cependant en voici

quelques vers qui n'auroient point été déſavoués par Corneille.

Les tombeaux aux grands cœurs ſont bien indifférents ;
Les plus beaux ſont affreux aux regards des tyrans.
Ces marbres arrachés du centre de la terre,
Et que le luxe éleve aux deſſus du tonnerre,
Dedans leurs monuments ſi pompeux & ſi hauts ;
Recelent leur cadavre, & non pas leurs défauts.
De leur ambition l'odieuſe mémoire,
Fait voir avec horreur ces reſtes de leur gloire ;
Et le crime qui tient les méchants dans ſes fers,
Sur la pourpre & dans l'or les entraîne aux enfers.

L'année 1643, ouvre par LA BELLE ESCLAVE, ſujet tiré d'un roman ; car le goût Eſpagnol, depuis le *Cid*, domina long-temps la ſcene Françoiſe. Voici une partie de la ſcene de ſéparation entre les deux amants, qui, eſclaves tous deux chez des barbares, veulent ſe faire paſſer pour frere & ſœur.

ALPHONSE.

Départ infortuné !

CLARICE.

S'il vous bleſſe, il me tue.
Au prix de mon deſtin, votre ſort eſt bien doux.
Vous ne perdez que moi.

ALPHONSE.

Qu'ai-je à perdre que vous ?

CLARICE.

Je vous perds, & de plus, ô perte ſans ſeconde !
Je perds ce qui pour moi vaut mieux que tout le monde ;
Je perds l'honneur . . . . . .
. . . . . .

ALPHONSE.

. . . . . Mais pourquoi déguiſer notre cœur
Sous ces noms empruntés, & de frere & de ſœur ?
Agiſſons franchement ; il n'eſt plus temps de feindre ;
Nous n'eſpérons plus rien, qu'avons-nous plus à craindre ?

CLARICE.

Rien, ſi ce n'eſt de vivre, & de ne pouvoir pas
Racheter mon honneur, au prix de mon trépas....

ALPHONSE.

Mourons.....

CLARICE.

Ne mourez point, rien ne vous y convie ;
Mais en vous exhortant de garder votre vie,

Je

Je ſens bien que la mienne eſt prête à s'envoler,
Et je conſole enfin qui doit me conſoler.
Eſt-il quelque malheur que le mien ne ſurmonte,
Puiſqu'il faut que je meure ou vive dans la honte?

ALPHONSE.

Que faire, juſte ciel! en un tel déſeſpoir!

CLARICE.

Il faut vivre, m'aimer & ceſſer de me voir.
Mais j'eſpere aux ennuis dont je ſuis affligée.
. . . . . .
Alors le grand Seigneur regardant mon viſage,
Croira qu'on n'en a fait qu'une infidelle image;
Me verra ſans déſirs & même avec dédain,
Et touché de mes pleurs, m'éloignera ſoudain.

ALPHONSE.

Dieux! que malgré vos pleurs, il vous trouvera belle!
Il brûlera d'abord d'une ardeur criminelle;
Et s'il veut vous contraindre à le favoriſer,
A ce torrent de feu quelle digue oppoſer?

CLARICE.

La mort.

ALPHONSE.

O d'un grand cœur noble & chaſte penſée!

CLARICE.

Celle qui ſait mourir, ne peut être forcée.
Mais on vient m'arracher des bras de mon amant....
Il faut que je le laiſſe !

ALPHONSE.

Il faut donc que je meure !

CLARICE.

Voici mon dernier jour.

ALPHONSE.

Voici ma derniere heure.

CLARICE.

Alphonſe, penſe à moi.

ALPHONSE.

Peut-on vous oublier ?
Peut-on rompre les nœuds qui nous ont ſu lier ?
C'eſt vouloir ſéparer le feu d'avec la flamme,
L'ombre d'avec le corps, & l'eſprit d'avec l'ame.

L'Étoile, auteur de *la belle Eſclave*, étoit un des cinq auteurs qui rédigeoient le théatre de Richelieu; on a de lui une comédie, ſous le nom de L'INTRIGUE DES FILOUX;

& il achevoit une troiſieme piece quand il mourut, c'étoit le SECRÉTAIRE DE SAINT INNOCENT. Ce poëte étoit dans l'uſage, ainſi que Malherbe & Moliere, quand il avoit achevé un ouvrage, de le lire à ſa ſervante; & il jugeoit par l'impreſſion qu'il faiſoit ſur cette ame neuve, de celle qu'il pourroit faire ſur le public. Il mourut en 1652, âgé d'un demi-ſiecle.

LA ROXELANE de Deſmarres, eſt à peu près notre conte des trois Sultanes, excepté que le poëte a borné ſon intrigue au mariage de Soliman avec Roxelane. On peut juger du peu de nobleſſe qui regne dans le ſtyle de cette piece, par cet entretien du prince, avec le Muphti.

LE MUPHTI.

. . . . . Vous pouvez l'épouſer.

SOLIMAN.

Épouſer une eſclave! ah, que dites-vous, pere!

LE MUPHTI.

Le remede eſt fâcheux, mais il eſt ſalutaire.
Ah, Seigneur! qui des deux eſt indigne de vous,
D'être né d'une eſclave, ou d'en être l'époux?

Deſmarres, homme très-peu connu, ſoit par ſa perſonne, ſoit par ſes ouvrages, ne mourut qu'en 1716; on lui attribue une comédie, qui a pour titre, *Merlin Dragon*.

Les dernieres pieces de 1643 ſont en proſe; l'une eſt l'HERMENIGILDE de la Calprenede, que Montauban, quelques années après, mit en vers ſous le nom d'*Indegonde*, ce qui étoit plus aiſé que de la rendre bonne (*); l'autre eſt le MARTYRE DE SAINTE CATHERINE de la Serre, tragédie ſi foible, que l'auteur lui-même ne la jugea pas digne d'être repréſentée. Cette modeſtie ſauvera à ſa mémoire l'affront d'une analyſe.

(*) On en verra l'analyſe à l'article *Indegonde*.

LA MORT
D'ASDRUBAL,

TRAGÉDIE,

COMPOSÉE ORIGINAIREMENT EN PROSE

PAR LA SERRE,

SOUS LE NOM DU SAC DE CARTHAGE;

ET MISE EN VERS

PAR MONTFLEURY.

ACTEURS.

SCIPION, Général Romain.

CATON.

LÉLIE.

ASDRUBAL.

SOPHRONIE, Femme d'Asdrubal.

HIANISBE, SOPHRONISBE, } Filles d'Asdrubal.

AMILCAR.

TREBACE.

Soldats.

La scene est dans le camp des Romains, près de Carthage.

LA MORT
D'ASDRUBAL,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, CATON, LÉLIE, ſuite.

SCIPION.

ENFIN Rome triomphe, & les Carthaginois
Dans peu ſeront contraints d'obéir à ſes loix ;
Malgré tous leurs efforts, cette ville ſuperbe
Qui s'élevoit au ciel, eſt plus baſſe que l'herbe.

Carthage n'eſt plus rien qu'un objet de terreur,
Qu'un théatre ſanglant, qu'un déſert plein d'horreur.
Ses ruines qui ſont & ma gloire & ma joie,
Semblent repréſenter les ruines de Troie;
Son ſort eſt plus funeſte, & nos exploits guerriers
L'accablant de cyprès, nous chargent de lauriers.
Pourſuivons donc, Romains, achevons la victoire,
Qu'un nombre de captifs augmente notre gloire,
Attaquons ces vaincus, & portons dans leur ſort,
Avec l'aigle Romain, la terreur & la mort.
Avant que le ſoleil acheve ſa carriere,
Faiſons de cette place un vaſte cimetiere,
Et traînons après nous ce reſte d'habitants
Qui ne peut réſiſter à tant de combattants.

CATON.

Pourſuivons, grand héros, achevons nos conquêtes,
Que la foudre qui tonne éclate ſur leurs têtes.
Aſſurons par la mort ou la captivité,
Du ſénat & de nous l'entiere liberté,
Le ſort les relevant nous jetteroit à terre,
Ils porteroient chez nous le flambeau de la guerre,
Et le ſeul déſeſpoir s'emparant de leurs cœurs,
Peut faire triompher les vaincus des vainqueurs.

LÉLIE.

Pour être nos vainqueurs, il ſe faut mieux défendre.
Carthage n'eſt plus rien que pouſſiere & que cendre;
Et l'on y voit rouler, ſur ces funeſtes bords,
Dans des torrents de ſang des montagnes de morts.

L'Africain déſormais ne peut être contraire,
Pour choquer les Romains, c'eſt un foible adverſaire.
Prends donc pitié, Seigneur, de ce peuple innocent;
Son crime ſeulement fut d'être trop puiſſant;
Et l'effort de ton bras l'a fait ſi miſérable
Que jamais ſon pouvoir ne le rendra coupable.

SCIPION.

J'approuve ce conſeil utile & glorieux,
L'on ne ſauroit faillir en imitant les dieux.
Pardonnons, la pitié nous enjoint de le faire;
Mais la prudence auſſi m'ordonne le contraire.
Ne te ſouvient-il plus qu'Annibal autrefois
Fit pâlir le ſénat du bruit de ſes exploits?
Ne te ſouvient-il plus que l'effort de ſes armes
Fit coûter aux Romains tant de ſang & de larmes;
Que le Tibre en rougit, & déborda des pleurs
Qu'ils nous faiſoient verſer au ſort de nos malheurs?
Annibal fut ſeize ans à ravager nos terres;
Un ſiege de trois ans doit-il finir nos guerres?
Et par quelle raiſon dois-je prendre à merci
Ce peuple qui toujours fut de crimes noirci,
Qui porte ſur ſon front la couleur de ſon ame,
Qui par la trahiſon veut prolonger ſa trame,
Qui proche de la mort nous cache ſon orgueil,
Pour pouvoir quelque jour creuſer notre cercueil?

LÉLIE.

Je crois que juſtement tout ce peuple barbare
Mérite de ſentir le mal qu'on lui prépare;

Mais puiſque de ſon crime il demande pardon,
Pourroit-on juſtement lui refuſer ce don ?

CATON.

Oui, Lélie, on le peut; car notre république
Veut pour ſa ſureté la ruine d'Afrique.
Il nous faut obéir à la loi du ſénat,
Pour la gloire de Rome & le bien de l'État.

LÉLIE.

Quoi ! Le ſénat veut-il.....

CATON.

N'en doute point, Lélie.
C'eſt le ſouhait commun de toute l'Italie,
Qui veut qu'un peuple fier gémiſſe ſous nos fers,
Et qu'un triomphe entier venge nos maux ſoufferts.

SCIPION.

Chaſſons donc la pitié, contentons ſon envie,
Allons dedans ce fort les priver de la vie.
Vous Lélie & Caton, donnez l'ordre qu'il faut
Pour ſe bien préparer à donner cet aſſaut.

CATON.

Ce généreux deſſein qui te comble de gloire,
Va graver tes exploits au temple de mémoire;
Ton bras les détruiſant pour notre liberté,
Rendra ton nom fameux à la poſtérité.
Mais quelqu'un vient ici.

SCENE II.

SCIPION, TREBACE, CATON, LÉLIE.

SCIPION.

DÉCLARE ton meſſage.

TREBACE.

Seigneur, l'ambaſſadeur du peuple de Carthage
Déſire avoir l'honneur de vous entretenir,
Il attend ici près.

SCIPION.

Va le faire venir.
Que dois-je faire? O dieux!

CATON.

Quoi! ce grand capitaine
Qui fait craindre par-tout la puiſſance Romaine,
Qui porte la terreur & la mort avec ſoi,
Du ſeul nom des vaincus a-t-il eu de l'effroi?
Non, jamais votre front n'a pâli pour la crainte,
C'eſt d'un trait de pitié que votre ame eſt atteinte.
Mais ſongez, Scipion, que ce peuple vaincu
Pour le repos de Rome a déjà trop vécu;
Qu'on ne peut ſans le perdre aſſurer ſa victoire;
Que le ſénat le veut, & que c'eſt votre gloire.

SCIPION.

Si ſa perte de Rome aſſure le pouvoir,
Pour le perdre dans peu je ferai mon devoir.
Ce peuple t'apprendra par ſon cruel naufrage,
Que la pitié n'a point fait changer mon viſage,
Et que ſi j'ai pâli, c'eſt ſeulement de peur
Qu'un trop long entretien differe ſon malheur;
Car ſi l'ambaſſadeur.... Mais je le vois paroître,
Son front triſte & confus le fait aſſez connoître.

SCENE III.

AMILCAR, SCIPION, CATON, LÉLIE.

AMILCAR.

GÉNÉREUX protecteur de l'empire Romain,
Qui peux de l'univers le rendre ſouverain,
Illuſtre conquérant, capitaine indomptable,
Tu ſais qu'injuſtement le malheur nous accable;
Et nous venons nous plaindre à toi-même de toi,
Pour nous faire raiſon d'avoir fauſſé ta foi.
Du moins fais-nous ſavoir le ſujet qui t'anime,
Avant que de nous perdre, apprends-nous notre crime.
Pour éviter l'effort de tes vaillantes mains,
N'avons-nous pas payé le tribut aux Romains?
N'avons-nous pas donné, les yeux baignés de larmes,
Nos femmes, nos enfants, nos vaiſſeaux & nos armes,

Nos éléphans, nos biens, afin que déſormais
Nous euſſions avec Rome une éternelle paix ?
Tu nous promis alors que jamais les années
Ne verroient par tes mains trancher nos déſtinées ;
Que pour t'en retourner tu refendrois les eaux,
Quand Carthage en ſon port n'auroit plus de vaiſſeaux ;
Et n'ayant plus de quoi pour la pouvoir défendre,
Au mépris de ta foi tu l'as réduite en cendre.
N'eſt-ce pas-là l'effet d'une injuſte rigueur ?
Et ſans crime peux-tu te dire ſon vainqueur ?
Que n'a-t-elle ſouffert durant trois ans de guerre
Qu'on l'a vue aſſiégée & par mer & par terre ?
Pour commencer ſes maux, les Romains triomphants
Rempliſſent ſes foſſés du ſang de ſes enfants.
Puis pour donner l'aſſaut ils ſappent ſes murailles,
L'onde, le feu, le fer, le ſang, les funérailles
Les cachent à nos yeux, & malgré nos efforts
Leurs débris ſont couverts d'une pile de morts.
Après, ne trouvant plus aucune réſiſtance,
Tes ſoldats animés d'une injuſte vengeance,
Sans crainte du reſpect qu'on doit aux immortels,
Du ſang des innocents arroſent les autels.
Les uns ſont étouffés ſous le faix de la terre,
Qui tombe par l'effort des machines de guerre ;
Les autres étonnés ne ſavent où courir ;
S'ils évitent le feu, l'onde les fait mourir.
On voit de tous côtés nos femmes déſolées,
Nos ſoldats égorgés, nos filles violées.
Nos peres dans leurs lits rencontrent leur tombeau,

Nos malheureux enfants ſont meurtris au berceau ;
Et dans les temples ſaints, les veſtales ſacrées,
Dans les bras de nos dieux ont été maſſacrées.
Le ſang coule par-tout, nos palais démolis,
Deſſous ces rouges flots ſont tous enſevelis.
Le déſeſpoir, l'envie, & la mort & la rage
Pouſſent ces inhumains pour abîmer Carthage.
Enfin ce n'eſt plus rien que tragique fureur,
Que pleurs, que ſang, que morts, que carnage & qu'horreur.
Tandis qu'ils s'amuſoient à ſaccager la ville
Qui nous ſervoit contr'eux de retraite & d'aſile,
Les reſtes de nos gens, par tant de maux troublés,
Courent tout droit au fort pêle-mêle aſſemblés.
La peur qui les conduit fait augmenter la preſſe,
Les vieillards ſous les pieds y tombent de foibleſſe.
D'autres plus vigoureux qui tâchent d'y voler,
Dans la foule emportés ſont étouffés en l'air.
De tous nos citoyens, deux ou trois mille, à peine,
Arrivent dans ce fort ſans vigueur, ſans haleine,
Et penſoient y trouver la fin de leurs travaux,
Croyant qu'on ne pût rien ajouter à leurs maux.
Mais ils n'en eurent pas ſitôt fermé les portes,
Qu'on vit pour le bloquer avancer tes cohortes,
Afin que ſans combat, la famine & le temps
Puſſent mettre au tombeau ce reſte d'habitants.
Voilà, voilà, Seigneur, le malheur où nous ſommes.
Le ciel, la mer, la terre, & les dieux & les hommes,
Le feu, l'air & le temps, les enfers & le ſort,
Pour nous faire périr ſe ſont tous mis d'accord.

Mais en dépit du ſort qui nous livre la guerre,
Du feu, de l'air, du temps, de la mer, de la terre,
Des hommes & des dieux, du ciel & des enfers,
Seul tu peux empêcher qu'on nous charge de fers.
Pour montrer ton pouvoir, fais donc finir nos peines;
Emploie aux grands exploits tes légions Romaines;
D'un peuple infortuné n'accroîs point le malheur;
A vaincre des vaincus l'on n'acquiert point d'honneur.
C'eſt une lâcheté, lorſqu'on veut entreprendre
De battre un ennemi qui ne ſe peut défendre.
C'eſt où nous a réduits l'excès de nos malheurs
Qui ne nous a laiſſé pour armes que des pleurs.
Par ces armes, Seigneur, & par notre innocence,
Nous voulons arrêter l'effet de ta vengeance.
Nous eſpérons par-là de fléchir ton courroux;
Et pour t'en ſupplier j'embraſſe tes genoux.

SCIPION.

Ah! c'eſt trop, levez-vous, la douleur vous tranſporte,
Ce n'eſt qu'aux immortels qu'on parle de la ſorte.
Levez-vous, & ſachez que Scipion vous plaint,
Qu'il regrette les maux dont ce peuple eſt atteint,
Et qu'il ne l'auroit point accablé de miſere,
S'il n'eût jamais penſé de nous être contraire.
Mais il a le premier nos États envahis,
Maſſacré nos ſujets, ravagé nos pays,
Démoli nos autels, mis nos palais en flammes;
Fait gémir ſous des fers nos enfants & nos femmes,
Et cette ambition de nous donner la loi

Fit que juſque dans Rome il donna de l'effroi.
Si nous avons donc fait éclater cet orage
Qui menaçoit nos murs, ſur les murs de Carthage;
Si pour nous délivrer d'un injuſte attentat,
Nos armes l'ont réduite en un funeſte état,
Peut-on avec raiſon nous accuſer d'un crime?
Son forfait rend-il pas ſa peine légitime?
Ce peuple n'eſt-il pas juſtement châtié?
Qui mérite ſon mal, peut-il faire pitié?
Toutefois le ſénat lui peut donner ſa grace,
Il doit tout eſpérer.

AMILCAR.

Ah! Seigneur, que j'embraſſe...

SCIPION.

Non, non retirez-vous, Caton vous apprendra
Sur ce point important tout ce qu'on réſoudra.

SCENE IV.

SCIPION, CATON, LÉLIE.

SCIPION.

O DIEUX! que mon eſprit ſouffre d'inquiétude!
Que ce peuple affligé d'un traitement ſi rude,
Me cauſe de tourments, de remords & d'effroi,
Puiſque pour le punir j'ai violé ma foi!

Oui,

Oui, je m'en reſſouviens ; malgré moi je confeſſe
Que notre république injuſtement l'oppreſſe,
Et que ce malheureux qu'on traite en criminel
Va tacher mon renom d'un reproche éternel.

CATON.

D'où vient ce changement ? Quelle terreur panique
Te fait ainſi parler de notre république ?
Quoi, pour avoir ce peuple à ſes pieds abattu,
Pour l'avoir ſurmonté, tu blâmes ſa vertu ?
Ce peuple qui lui fut autrefois ſi funeſte,
Qui porta dans ſon cœur la famine & la peſte,
Qui la combla de maux pour ſe rendre puiſſant,
Peut-il dans ton eſprit paſſer pour innocent ?
Je ſais que tu promis la paix dedans ſa terre,
Alors qu'il te donna tous ſes vaiſſeaux de guerre,
Et qu'étant déſarmé, tu fauſſas ton ſerment
Pour donner à ſon crime un juſte châtiment.
Mais tu ne pouvois pas t'empêcher de le faire :
Car le ſénat jugeant ſa perte néceſſaire,
T'envoya commander, par Lélie & par moi,
Pour le perdre plutôt, de violer ta foi.
Crois-tu donc mériter l'infâme nom de traître,
Pour avoir bien ſervi ta patrie & ton maître ?
Pourroit-on te blâmer pour avoir obéi ?
Celui qui veut trahir eſt juſtement trahi.
Il vouloit nous tromper, mais ſon ame peu fine
A par ſa tromperie avancé ſa ruine.
Son deſſein avortant, le nôtre a réuſſi.

Chaſſe donc de ton cœur la crainte & le ſouci,
Et fais voir ſans pitié tous ces monſtres d'Afrique,
Pieds & mains enchaînés, à notre république.

SCIPION.

Il eſt vrai qu'autrefois ce peuple ſans raiſon,
Pour perdre les Romains uſa de trahiſon;
Et que c'eſt juſtement que le ſénat l'opprime,
Et qu'il m'a fait punir ſon crime par un crime.
Mais qui punit en traître un lâche criminel,
Peut même à l'innocent être traître & cruel.
Qui viole ſa foi pour bien ſervir ſon maître,
N'en mérite pas moins l'infâme nom de traître;
Et tout homme d'honneur doit ſouffrir le trépas,
Plutôt que de promettre & de ne tenir pas.

CATON.

Je ſais bien qu'on ne peut mériter de la gloire,
Quand par la trahiſon l'on gagne la victoire,
Et qu'un homme d'honneur doit ſouffrir le trépas
Plutôt que de promettre & de ne tenir pas.
Cependant, Scipion, ta lâche procédure
Va trahir le ſénat, & te rendre parjure.
Tu ne peux de ce peuple empêcher le malheur,
Sans offenſer enſemble & Rome & ton honneur.
Alors qu'on t'honora de ces illuſtres marques
Qui te font en grandeur ſurpaſſer les monarques,
Tu promis au ſénat, par les derniers ſerments,
Que tu ſuivrois la loi de ſes commandements;

Et que, pour lui prouver ton ardeur & ton zele,
Tu perdrois ſans pitié tout ce peuple infidele.
Après qu'à le ſervir tu te fus engagé,
Pour venir en ces lieux il te donna congé.
Un favorable vent nous pouſſe en cette terre,
Nous livrons à Carthage une mortelle guerre,
Et ſon peuple effrayé par nos ſanglants combats,
Te demanda la paix, & mit les armes bas.
Il obtint déſarmé ta parole pour gage,
Que jamais le ſénat ne troubleroit Carthage;
Mais puiſqu'avant ce temps tu nous avois promis
De faire ſans pitié périr nos ennemis,
Ton eſprit maintenant devroit bien reconnoître
Qu'il les falloit trahir, pour ne pas être traître.
Car t'étant obligé d'un ſerment ſolennel,
Pouvois-tu les ſauver ſans être criminel?
Non, non, grand Scipion, il faut que tu confeſſes
Qu'il les faut perdre tous pour tenir tes promeſſes;
Que tu peux, ſans choquer ta gloire & la raiſon,
Faire périr ſans crime un traître en trahiſon.
Si ce peuple en ces lieux rencontroit un refuge,
Je ſerois quelque jour ta partie & ton juge,
Tu dois trahir ce peuple, & non pas nous trahir.
Rome te le commande, & tu dois obéir.

SCIPION.

Puiſque Rome le veut, & qu'il eſt impoſſible
De la rendre une fois à la pitié ſenſible,
Je n'y réſiſte plus, il lui faut obéir.

Je dois trahir ce peuple, & non pas vous trahir.
Vous, Lélie, allez donc avancer nos affaires;
Donnez à nos ſoldats les ordres néceſſaires;
Qu'ils ſoient tous préparés pour attaquer le fort,
Pour gagner la victoire ou pour ſouffrir la mort.
Vous, ſévere Caton, allez, allez apprendre
A tous ces députés qu'ils doivent ſe défendre;
Que leur perte eſt utile au bien de notre État,
Et qu'ils n'eſperent plus de grace du ſénat.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, ASDRUBAL, CATON, LÉLIE.

SCIPION.

JE ne puis, Asdrubal ; sa perte est résolue,
Rome l'ordonne ainsi de puissance absolue.
Il faut que malgré moi je le fasse périr,
Je m'y suis obligé.

ASDRUBAL.

Quoi ! ferez-vous mourir
Tout un peuple innocent ?

SCIPION.

O dieux ! quelle innocence !
N'a-t-il pas le premier usé de violence ?
Cannes se souviendra de ses premiers combats,
Et des hostilités qu'y firent vos soldats.
L'on vit ce peuple en foule inonder nos rivages,
Et des marques d'horreur dessus tous ses passages.
Quoi ! traiter d'innocent un si vieux criminel,

Qui conçut contre Rome un orgueil éternel ;
Et dont l'ambition porta dans notre terre
La famine, la peſte & le fleau de la guerre ?
Il prendra part aux maux que nous avons ſoufferts,
Il apprendra de nous ce que peſent les fers ;
Malgré tous les efforts, il ſaura, je le jure,
Que Rome tôt ou tard ſait venger une injure,
Que c'eſt choquer les dieux qu'irriter les Romains,
Et qu'ils portent comme eux la foudre dans les mains.
Toutefois j'ai pitié d'un ſi foible adverſaire,
Je le voudrois ſauver, mais je ne le puis faire,
Sa perte eſt mon ſalut, ſon ſalut me perdroit ;
Et ſi je l'épargnois, Rome me puniroit.

ASDRUBAL.

Oui, le deſtin de Rome emporte l'avantage,
Son démon a vaincu le démon de Carthage,
Elle lui cede enfin après tant de travaux,
Les Romains ſont défaits de leurs plus grands rivaux.
Je puis dire aujourd'hui que Rome eſt ſans ſeconde,
Et qu'elle ſeule a droit ſur l'empire du monde.
S'il eſt beau de périr par quelques belles mains,
Carthage a de la gloire en cédant aux Romains ;
Et je porte plus haut ſa défaite & ſa gloire,
Puiſque des Scipions emportent la victoire.
Suis donc ce qu'a preſcrit cette néceſſité,
Fais ce que veulent Rome & la fatalité.
Triomphe de ce fort, & le réduis en poudre.
Deſſus tous ſes remparts fais deſcendre ta foudre.

J'ai pour la divertir employé mes efforts,
J'ai couvert la campagne & de ſang & de morts ;
Tu m'as vu, Scipion, ſur la rive Africaine,
Combattre, ſans pâlir, la puiſſance Romaine ;
Mais ce lâche deſtin qui traverſe mes jours
Fit qu'en tous nos combats tu me vainquis toujours.
N'ayant pu réſiſter au bonheur de tes armes,
Comme les impuiſſants, je recourus aux larmes ;
Je crus qu'en m'abaiſſant, je fléchirois ton cœur,
Qu'un vaincu par ſes pleurs dompteroit ſon vainqueur,
Et qu'un langage humain adouciroit un homme ;
Mais tu t'es revêtu des ſentiments de Rome,
Elle eſt toute barbare en ce qu'elle entreprend,
Et tâche d'opprimer un peuple qui ſe rend.
Ah ! que ne puis-je encor ſuſpendre cet orage,
Et pour quelques moments détourner ſon naufrage !
Mais je demande au ſort ce qu'il ne peut donner ;
Celui qui nous ſuivit, nous veut abandonner ;
Il nous reſte un moment.... que puis-je pour Carthage,
Et ſans autre ſecours que pourroit mon courage ?
Ce peuple pour le moins ne me blâmera pas.
Pourroit-il m'imputer de craindre le trépas ?
Non, non, je ſais mourir. Ah ! mon ame ſe trouble,
Mon déplaiſir s'accroît, & ma frayeur redouble.
Que dois-je faire enfin ?

SCIPION.

Quelles craintes as-tu ?

ASDRUBAL.

Qu'exiges-tu de moi, rigoureuſe vertu ?
Généreux Scipion, que ne vois-tu mon ame ?
Je n'oſe pas.

SCIPION.

Demande.

ASDRUBAL.

Accorde-moi ma femme,
N'exerce point ſur elle une ſanglante loi,
Et que tout ton courroux n'éclate que ſur moi.
Diſpenſe mes enfants d'un général carnage,
Et ſauve ma maiſon du débris de Carthage ;
Cette ſeule faveur eſt tout ce que je veux,
Et c'eſt-là que j'ai mis le comble de mes vœux.
J'atteſte de nos dieux la puiſſance ſuprême,
Que je reconnoîtrai cette faveur extrême.
Je te vais faire part d'un important deſſein,
Et prétends m'obliger tout le peuple Romain.

SCIPION.

Hé bien ! pour contenter ta généreuſe envie,
Je leur veux conſerver & l'honneur & la vie ;
Et ſi ton entrepriſe a quelques beaux effets,
Nous te reconnoîtrons par de plus grands bienfaits.

ASDRUBAL.

Si je pouvois encor défendre ma province,
Je ſaurois m'acquitter des devoirs d'un bon prince ;

Et je n'encourrois point, dedans tous mes pays,
Le reproche éternel de les avoir trahis.
Il faut que malgré moi tout ce peuple périſſe,
Et je le vois réduit au bord du précipice.
Que s'il m'étoit permis d'accomplir mes ſouhaits,
Cet important avis ne ſe ſauroit jamais !

SCIPION.

Apprends-moi ce ſecret, ne me fais point attendre.

ASDRUBAL.

Le deſtin l'a conclu, je ne m'en puis défendre.
Tu ſauras, Scipion, que ſans aucun effort
Je te puis à ce jour rendre maître du fort.
En foi de Scipion, réponds-moi de leur grace ;
Sur celle d'Aſdrubal, je te rends cette place ;
Sans perdre aucun des tiens, je vais perdre en ce jour
Mon peuple pour mon ſang, & l'honneur pour l'amour.

SCIPION.

Tu peux tout obtenir, Rome eſt reconnoiſſante,
Ses libéralités vont paſſer ton attente.
Oui, je te la promets, tu t'en peux aſſurer,
Ton ame après cela n'a rien à déſirer.
Un ami des Romains ne redoute perſonne,
En ſervant le ſénat tu ſauves ta couronne.
Mais qui s'en vient à nous avecque tant d'ardeur ?
C'eſt Trebace.

SCENE II.

TREBACE, SCIPION, ASDRUBAL.

TREBACE.

JE viens ſavoir de ta grandeur
Si tu veux recevoir une triſte princeſſe,
Que le malheur accable, & qu'un tyran oppreſſe;
Elle vient toute en pleurs te demander raiſon
Des lâchetés d'un prince & de ſa trahiſon.

SCIPION.

Quoi! d'une perfidie?

TREBACE.

Et de plus, qui te touche.
Ne veux-tu pas, Seigneur, l'apprendre par ſa bouche?

SCIPION.

Que l'on la faſſe entrer, que ce ſoit promptement,
Que j'ordonne à ce traître un juſte châtiment.
Je veux que ſes tourments égalent ſon offenſe,
Tirer de ce perfide une haute vengeance,
Et montrer cet exemple aux peuples Africains,
Que l'équité ſe joint aux armes des Romains.
La princeſſe paroît.

SCENE III.

SOPHRONIE, SCIPION, ASDRUBAL, TREBACE.

SOPHRONIE.

Empereur magnanime,
Qui t'acquiers parmi nous une éternelle eſtime,
Invincible guerrier, dont les fameux exploits
Se ſont fait admirer des peuples & des rois ;
Je te veux conjurer, illuſtre capitaine,
Avant que découvrir le motif qui m'amene,
Ni dire qui je ſuis, de me jurer ta foi,
Que les tiens ſans danger me remettront chez moi ;
Que tu me défendras de toute ta puiſſance
Contre ceux qui voudroient me faire violence.
J'ai beſoin d'un aſile.

SCIPION.

Et je vous le promets,
Ou que pas un des dieux ne m'entende jamais.

SOPHRONIE.

Sache donc, Scipion, que je ſuis Africaine,
Que j'ai toujours choqué la puiſſance Romaine,
Que je ſuis Sophronie & du ſang d'Annibal,
Princeſſe de Carthage & femme d'Aſdrubal.

Oui, je ſuis de ce ſang, je ſors de ce grand homme
Que Carthage éleva comme le fleau de Rome,
Dont le premier abord fit trembler les Romains,
Et de qui la mort ſeule arrêta les deſſeins :
Mais c'eſt trop te celer le ſujet qui m'amene,
Et ce lâche ennemi ſi digne de ma haine.
J'ai ſu par Amilcar que mon perfide époux,
Pour ſervir les Romains, veut s'armer contre nous.
Un autre m'a depuis la choſe confirmée,
L'écuyer d'Aſdrubal a quitté ton armée,
Et d'un pas diligent eſt venu dans le fort
Me faire aux yeux de tous ce funeſte rapport.
C'eſt-là de tous mes maux le plus inſupportable,
D'avoir pour mon époux un prince ſi coupable.

SCIPION.

Mais que déſirez-vous ?

SOPHRONIE.

Je te veux ſoutenir
Qu'Aſdrubal eſt coupable, & qu'on le doit punir.

ASDRUBAL.

Moi, Madame !

SOPHRONIE.

Toi-même, infidele & perfide,
Qui, ſans craindre les dieux, veux faire un parricide.

Pour nous perdre plutôt, tu te joins aux Romains,
Pour creuſer nos tombeaux, tu leur prêtes les mains.
Loin de nous en ôter, tu nous y fais deſcendre;
Tu nous veux attaquer, au lieu de nous défendre.
Manques-tu de courage en manquant de bonheur?
Au moins ſi tu perds tout, conſerve ton honneur.
Perdras-tu ſans remords, & ſans crainte & ſans blâme,
Ton pays, tes ſujets, tes enfants & ta femme?
Non, je ne penſe pas qu'un prince ſi bien né
A de pareils forfaits ſe ſoit abandonné.
Le rapport qu'on m'a fait ſeroit-il vraiſemblable,
Et puis-je préſumer que tu ſois ſi coupable?
Pour m'ôter tout ſujet de crainte & de ſouci,
Que je ſache, Aſdrubal, ce qui t'amene ici.

ASDRUBAL.

Le ſoin de te ſauver, ou de perdre la vie.
Pourras-tu condamner cette louable envie?
Dieux! par quelles raiſons en puis-je être blâmé?
De quoi m'accuſe-t-on, que d'avoir trop aimé?
C'eſt-là tout mon forfait, n'eſt-il pas légitime?
Te prouver mon amour, eſt-ce commettre un crime?
J'ai fait juſques ici d'inutiles projets,
Le ſort bien plus que moi délaiſſe mes ſujets,
J'abandonne Carthage, elle-même me quitte,
Nous manquons de puiſſance ainſi que de conduite,
Et dans l'extrémité ſe vouloir ſecourir,
C'eſt loin d'en ſauver un, ſe voir tous deux périr:
Ce n'eſt que d'un moment retarder ſa défaite.

SOPHRONIE.

La gloire de Carthage en ſeroit plus parfaite.

ASDRUBAL.

Non, non, il m'eſt permis de conſerver mon ſang,
Et cette trahiſon n'ôte rien à mon rang.
Je l'ai promis, Madame, & tiendrai ma promeſſe.

SOPHRONIE.

Tu l'as promis, perfide! ame double & traîtreſſe!
Quoi donc? tu l'as promis! ton cœur s'eſt abattu?
Ah! lâche, que devient ta premiere vertu?
Va, dans ce traître cœur je ne veux plus de place,
Si l'amour m'y logea, la trahiſon m'en chaſſe;
Et ce dieu tout-puiſſant qu'irrite ton forfait,
A déjà dans le mien effacé ton portrait.
Tu n'es plus dans mon cœur, tu n'es plus dans mon ame,
Tu n'es plus mon époux, je ne ſuis plus ta femme;
Tes déſirs & les miens ont trop peu de rapport;
Tu chéris les Romains, je recherche leur mort.
Ton bien eſt expoſé, j'empêche de le prendre;
Tu quittes tes ſujets, & je les veux défendre;
Tu trahis tes enfants, je les veux ſecourir;
Toi, tu veux que je vive, & moi, je veux mourir.

ASDRUBAL.

O ciel! que ce diſcours bleſſe mon innocence!
Qui t'aime te trahit, & qui te ſert t'offenſe!

Tu déſires du mal à qui te fait du bien ;
Je ſauve ton honneur, tu veux perdre le mien.
Sophronie, eſt-ce-là le fruit de mes ſervices ?

SOPHRONIE.

Cruel ! tous tes bienfaits me ſemblent des ſupplices.
Quoi ! l'éclat de ta vie eſt-il donc obſcurci,
Et d'un crime ſi grand ton nom eſt-il noirci ?
Le ſaint nœud de l'hymen qui me fit être tienne,
Joignit en même temps ta gloire avec la mienne ;
Et par réflexion, quand tu fauſſes ta foi,
Une part de l'affront arrive juſqu'à moi.

ASDRUBAL.

Toujours dedans mon cœur l'honneur eut une place,
Je n'ai vu Scipion que pour avoir ta grace ;
L'excès de mon amour a cauſé ce forfait,
Et ſi c'eſt crime, enfin, c'eſt donc toi qui l'as fait.

SOPHRONIE.

Tu veux rendre, Aſdrubal, par une pure fable
Le coupable innocent, & l'innocent coupable ;
Mais mon cœur trop loyal ne peut être blâmé,
Si ce n'eſt ſeulement pour t'avoir trop aimé.
S'il eût eu moins d'amour pour une ame infidelle,
Je ſerois innocente où je ſuis criminelle.
Chacun me peut blâmer avec juſte raiſon :
Quiconque aime le traître, aime la trahiſon.

ASDRUBAL.

La trahiſon jamais ne régna dans mon ame.

SOPHRONIE.

Pourquoi trahis-tu donc tes enfants & ta femme ?

ASDRUBAL.

Bien loin de les trahir, je les veux conſerver.

SOPHRONIE.

En perdant tes ſujets, tu ne nous peux ſauver.

ASDRUBAL.

Je puis perdre les uns pour conſerver les autres.

SOPHRONIE.

Sont-ce-là tes deſſeins ? Ce ne ſont pas les nôtres.
Nous ſuivrons tes ſujets ; le céleſte flambeau
Nous verra mettre en cendre en un même tombeau.

ASDRUBAL.

Quoi ! voudrois-tu mourir pour m'empêcher de vivre ?

SOPHRONIE.

Tu mourras ſi tu veux, pour moi, je les veux ſuivre.

ASDRUBAL.

Pour courir à la mort m'abandonneras-tu ?

SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

Si tu veux l'empêcher, imite ma vertu.

ASDRUBAL.

Pour la bien pratiquer, que faut-il que je faſſe?

SOPHRONIE.

Il faut ſuivre des tiens la glorieuſe trace,
Juſqu'au dernier ſoupir combattre les Romains,
Et mourir, s'il le faut, avec ſes propres mains.
Viens entrer dans le fort, tous tes ſoldats t'attendent,
Et d'une noble ardeur tes ſujets te demandent.

ASDRUBAL.

Ne nous oppoſons plus à l'arrêt du deſtin,
La grandeur de Carthage incline vers ſa fin.
Que puis-je accompagné de ces malheureux reſtes?

SOPHRONIE.

Souvent les déſeſpoirs ſont aux vainqueurs funeſtes;
Et tel que l'on ſurmonte, ayant repris le cœur,
Fait changer la fortune, & dompte ſon vainqueur.

ASDRUBAL.

Céde enfin, Sophronie.

SOPHRONIE.

Adieu, je les vais ſuivre,
Avecque mes ſujets je veux mourir & vivre.

ASDRUBAL.

Que feront nos enfants ?

SOPHRONIE.

Ils mourront avec moi,
Et tu vivras, parjure.

ASDRUBAL.

Il faut tenir ſa foi,
M'arrivent tous les maux & toutes les diſgraces.

SOPHRONIE.

Méchant, tu ſens déjà de ſecretes menaces,
Tu connois bien ton crime, & tu te ſens punir,
Avec quelque frayeur tu prévois l'avenir.
Déjà de cent remords ton ame eſt étonnée,
En vain contr'elle-même elle s'eſt obſtinée.
C'eſt en vain que ton cœur a ſi bien combattu,
Tout criminel qu'il eſt, il aime la vertu.
Mais un ſi beau déſir eſt foible dans ton ame,
Et tu ne peux tenter les conſeils de ta femme.
Vis, vis, eſprit timide, en de ſi bas projets,
Et te ſoumets au joug qu'attendent tes ſujets.
Éterniſe ton nom par le dernier des crimes,
Que tes enfants & moi te ſervent de victimes ;
Et mettant en effet tes injuſtes deſſeins,
Acheve de te perdre en ſervant les Romains.
Que ta patrie auſſi périſſe par tes armes,

Tu ne me verras point en répandre des larmes ;
Tu ne me verras point implorer ton ſecours,
Et ſans aucun regret je finirai mes jours.
Et toi, que la valeur & la gloire ont fait naître,
Peux-tu prêter l'oreille aux paroles d'un traître ?
Garde-toi, Scipion, de ſuivre ſes conſeils,
Les hommes généreux dédaignent ſes pareils.
Si tu veux ſur ton front porter une couronne,
Que dans le champ de Mars la gloire te la donne,
Et par de beaux exploits dignes de ta vertu,
Fais voir ſous tes lauriers notre peuple abattu.
Si nous ne ſuccombons que par la force ouverte,
Je bénirai la main d'où viendra notre perte ;
Et loin de te blâmer, tant que j'aurai de voix
Je ſaurai publier tes merveilleux exploits.
Pourſuis donc la victoire, anime ton courage,
Et perds en conquérant le reſte de Carthage.
Fais-nous donner l'aſſaut par tes meilleurs ſoldats ;
Que ce ſoit le dernier de nos ſanglants combats ;
Et juſques au renom, tâche de nous détruire.
Mais commande premier qu'on me vienne conduire ;
Après fais-nous traiter en mortels ennemis.
C'eſt ce que je demande, & tu me l'as promis.

SCIPION.

Soldats, qu'en ſûreté l'on remene Madame
Juſque dedans ſon fort.

SCENE IV.

ASDRUBAL, SCIPION,

ASDRUBAL.

O CIEL, que je réclame!
Fais que ma femme vive, ou me prive du jour.

SCIPION.

Il n'appartient qu'à toi de combattre l'amour.
Étant ſollicité d'une telle princeſſe,
Tout autre qu'Aſdrubal eût manqué de promeſſe.
Allons donc nous réſoudre à ce dernier effort,
Et viens nous découvrir la foibleſſe du fort.

ASDRUBAL.

Allons puiſqu'il le faut, l'amour & la nature
Me forcent d'achever cette triſte aventure.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ASDRUBAL, AMILCAR.

ASDRUBAL.

ENFIN, nous ſommes ſeuls, & tu peux à loiſir,
Sans craindre les Romains, contenter ton déſir.
Je vois de tous côtés, & ne vois rien paroître.
Déclare ton ſecret.

AMILCAR.

J'obéis à mon maître,
Tous vos commandements me ſont autant de loix,
Vos deux filles, Seigneur, ont emprunté ma voix,
Et leurs cœurs par ma bouche expliquent leur miſere.
Avez-vous dépouillé les ſentiments d'un pere?
Verrez-vous quelque jour les Romains triomphants,
Traîner après leurs chars vos illuſtres enfants?
Ah, Seigneur! conſervez le ſeul bien qui vous reſte,
Sauvez vos deux enfants d'un débris ſi funeſte,
Les lions & les ours, loin du bruit & du jour,
Conſervent chérement le fruit de leur amour.

Et la tigreſſe a bien la généreuſe audace
De verſer tout ſon ſang pour défendre ſa race.
Seriez-vous ſi cruel de ſouffrir qu'à vos yeux
L'on égorgeât la vôtre en ces barbares lieux ;
Et qu'un jour nos neveux liſant dans notre hiſtoire
Les tragiques effets d'une action ſi noire,
Puſſent vous reprocher qu'un tigre en ſon courroux
Auroit eu plus d'amour & de pitié que vous ?

ASDRUBAL.

O dieux, que ce diſcours ſenſiblement me bleſſe !
Il excite en mon ame une forte tendreſſe.
Je ſens dedans mon cœur de ſi vives douleurs,
Qu'il ne me reſte plus que l'uſage des pleurs.
L'amour me conſeilla d'abandonner les armes,
Et pour ſauver mon ſang, de recourir aux larmes.
C'eſt-là le ſeul moyen qui les peut dégager,
Et qui les peut ſouſtraire à ce preſſant danger.
J'ai ſuivi ce conſeil, il m'étoit favorable,
J'ai dompté par mes pleurs un vainqueur indomptable.
Confeſſe donc qu'il faut pour finir leurs malheurs,
Plutôt que de mon bras ſe ſervir de mes pleurs.

AMILCAR.

Bien loin de s'en ſervir, ce procédé les fâche,
Leurs cœurs n'approuvent point une action ſi lâche,
Ils ſont trop généreux pour ne préférer pas
A ces indignes pleurs un illuſtre trépas.
Pour conſerver ton ſang, c'eſt trop peu que des larmes,

Il faut, il faut combattre, & reprendre les armes ;
Attaquer les Romains, les faire tous périr,
C'eſt de cette façon qu'il les faut ſecourir ;
Par un dernier effort ſauve ta renommée,
De notre déſeſpoir rempliſſons leur armée :
Combattons notre ſort d'un courage obſtiné,
Et rendons le malheur à qui nous l'a donné ;
Ouvrons de tous côtés leurs profondes tranchées,
Faiſons voir ſous nos coups leurs légions fauchées.
Allons ôter la palme à l'aigle des Romains,
Entourons de lauriers & nos fronts & nos mains ;
Par un dernier combat achevons cette guerre,
Et forçons les Romains à regagner leur terre.
Que ſi leur deſtinée empêche ce bonheur,
Malgré nos ennemis mourons au lit d'honneur.
Leur voulez-vous donner ce ſuperbe avantage,
Que d'avoir triomphé du prince de Carthage ;
D'avoir vengé l'affront que leur fit Annibal,
Et de voir à leurs pieds le vaillant Aſdrubal ?

ASDRUBAL.

C'eſt en vain conſerver une ame généreuſe ;
Carthage a ſuccombé, Rome eſt la plus heureuſe.
Cédons, il faut céder, tu ne peux m'émouvoir,
Qu'eſt-ce que le courage où manque le pouvoir ?
Pouvons-nous réſiſter à la grandeur Romaine ?
Nous ne la ſuivons pas, elle-même nous traîne,
Et ſon puiſſant deſtin lui promet l'univers
Au point que notre ſort nous réſerve des fers.

Carthage, il faut ſervir, Rome t'a fait eſclave,
Et malgré ton orgueil, ta rivale te brave.

AMILCAR.

Différons-donc ſa perte.

ASDRUBAL.

Amilcar, je ne puis;
Je ne puis rien tenter en l'état où je ſuis.

AMILCAR.

Ne me refuſe point une ſeconde grace.

ASDRUBAL.

Il n'eſt rien, Amilcar, que pour toi je ne faſſe,
Je m'offre en ta faveur de prier les Romains.
A celui qui ſe rend, ils paroiſſent humains.
Te veux-tu garantir?

AMILCAR.

Ce n'eſt pas mon envie,
Je n'ai point le deſſein de conſerver ma vie.
Mais vos filles, Seigneur, déſirent en ces lieux,
Et ſans aucun péril vous faire leurs adieux.

ASDRUBAL.

J'y conſens, Amilcar, de toute ma puiſſance,
N'oſant pas toutefois en prendre la licence,
Ni ne pouvant de moi ſatisfaire à tes vœux,

Je vais voir les Romains, & prendre l'ordre d'eux.
Mais Scipion paroît. Retourne, ami fidele,
Aſſurer mes enfants de l'ardeur de mon zele;
Je les verrai bientôt. Adieu, retire-toi.

SCENE II.

ASDRUBAL, SCIPION.

SCIPION.

JE m'étonne, Aſdrubal, qu'au mépris de ta foi
Tu t'éloignes de nous pour conſulter un homme
Qui n'eſt que trop connu dans la ville de Rome.
Un ſi long entretien nous doit être ſuſpect,
Et ton émotion paroît à mon aſpect.
Ne méditiez-vous point quelque grande entrepriſe?

ASDRUBAL.

Scipion, entre nous il n'eſt point de ſurpriſe,
J'obſerve exactement ce que vous me tenez,
Et conſerve une foi dont vous vous ſouvenez;
Maintenez votre foi, je réponds de la mienne,
Je tiendrai ma parole, & veux qu'on me la tienne.
Quoi! doute-t-on ici de ma fidélité?
Et ſur quelle apparence en avez-vous douté?
Quoi! me reprochez-vous d'avoir trahi Carthage,
Si cette perfidie eſt à votre avantage?
Conſidérez que Rome en reçoit du bienfait,
Approuvez une cauſe en louant ſon effet;

Et loin de m'accuſer ſur une conjecture,
Tâchez de reconnoître un utile parjure.
C'eſt le digne ſuccès d'une infidélité,
Elle nuit à moi ſeul, tous en ont profité.
Attendez, Scipion, que mon peuple me blâme,
Devrois-je être accuſé de vous & de ma femme?
Ce que j'ai fait pour vous me juſtifie aſſez:
Scipion, je ſuis prince, & vous me connoiſſez.

SCIPION.

Je te crois innocent; mais malgré ma croyance,
Je vois que mes ſoupçons ont beaucoup d'apparence;
J'ai pour m'en éclaircir commandé d'arrêter
Ce perfide eſpion qui t'eſt venu tenter.
Tu ſais la diſcipline & la loi militaire,
Et ce que ſa rigueur me commande de faire.

ASDRUBAL.

Dans quelle extrémité me trouvé-je rédit?
Tout détruit mes deſſeins, tout m'afflige & me nuit.
Si je ſauve les miens d'un état miſérable,
Tous ces méconnoiſſants me traitent de coupable,
Et ſans que ces ingrats aient goûté mes raiſons,
Ceux pour qui je les fais blâment mes trahiſons.
Si je ſers les Romains, on me croit infidele;
Si j'aime mes ſujets, mon ame eſt criminelle,
Et le ciel pour me perdre en tel état m'a mis,
Que même en obligeant je fais des ennemis.
J'aime, je ſuis haï, j'oblige & l'on m'offenſe.
Dieux ſeuls que je réclame, épouſez ma défenſe!

SCENE III.

AMILCAR, ASDRUBAL, SCIPION, CATON, LÉLIE.

ASDRUBAL.

MAIS Amilcar paroît. La juſtice des cieux,
Pour me juſtifier le ramene en ces lieux.
Vous pouvez maintenant apprendre de lui-même
Si nous avons parlé de quelque ſtratagême,
Et quel eſt le motif qui l'a conduit ici.

SCIPION.

Dis-moi donc ce ſujet, ôte-moi de ſouci,
Tu peux ſeul nous tirer & de doute & de peine.
Sus donc, en peu de mots, déclare qui t'amene;
Dis-nous à quel deſſein, par quel ordre & comment
Tu le vins aborder dans ſon retranchement.

AMILCAR.

Pour t'ôter le ſoupçon dont ton ame eſt atteinte,
Je m'en vais te l'apprendre, & te parler ſans crainte.
Il eſt vrai qu'Aſdrubal eſt coupable en effet,
Rien ne peut égaler l'excès de ſon forfait,
Sa trahiſon mérite un ſupplice exemplaire.
Il combattit pour nous, il fut ton adverſaire;
Et pour toi contre nous, & même contre lui,
Il fait tous ſes efforts pour nous perdre aujourd'hui.

En vain par mes conſeils j'ai tenté ſon courage
Pour venger par ta mort la perte de Carthage ;
Et s'il eût eu le cœur de ſuivre mes deſſeins,
Son bras ſe fût armé pour perdre les Romains ;
Il eût, pour recouvrer ſon honneur & ſa perte,
Du ſang de tes ſoldats la campagne couverte ;
Et nos murs entr'ouverts, les drapeaux déployés,
A ta défaite entiere il nous eût employés.
O dieux ! qu'à ce conſeil je l'ai trouvé rebelle,
Fidele aux ſeuls Romains, à nous ſeuls infidele,
Celui qui nous aidoit s'eſt détaché de nous,
Oui, ce grand déſerteur ne jure que pour vous ;
Et j'ai bien reconnu qu'il m'étoit impoſſible
D'obtenir qu'à l'honneur ce prince fût ſenſible.
Ne pouvant donc changer ſa réſolution,
Je l'ai voulu toucher par ſon affection,
Et le forcer à voir deux filles généreuſes
Que ces lâches projets vont rendre malheureuſes ;
Alors il m'a promis qu'il feroit ſon pouvoir
Pour obtenir de toi le bien de les revoir.
C'eſt-là ce grand deſſein, cette affaire importante,
Qui me l'a fait chercher juſque dedans ſa tente.

SCIPION.

Mais que je ſache encor par quel ſubtil moyen
Tu vins dans notre camp : ne me déguiſe rien.

AMILCAR.

Un ſoldat, ou plutôt un monſtre de l'Afrique,
Qui devoit ſa fortune à notre république,

Effrayé de nous voir ſi proches de la mort,
Vouloit pour ſe ſauver te livrer notre fort.
Pour t'en donner avis, ce lâche mercenaire,
Qui de ſa perfidie a reçu le ſalaire,
S'en vint dedans ton camp en faveur de la nuit,
Et pour s'en retourner il eut un ſauf-conduit,
Par lequel tu faiſois cette expreſſe défenſe,
Qu'aucun de l'arrêter ne prenne la licence :
Il eſt de vos amis, & n'a point de deſſein
Que d'agrandir l'État de l'empire Romain.
Il revenoit au fort, quand une ſentinelle
Dans l'ombre de la nuit reconnut le rebelle ;
Et l'ayant ſoupçonné de venir devers toi,
Il l'arrête, le prend, & l'amene vers moi.
J'interroge le traître ; il ne ſait que répondre ;
L'état où l'on le trouve a de quoi le confondre ;
L'on le fouille, & l'on trouve enfin le paſſe-port,
Sur quoi je prononçai ſa ſentence de mort.
Mais déſirant venger ma patrie opprimée,
Et m'étant très-aiſé d'entrer dans ton armée,
Avec ce ſauf-conduit, je formai le deſſein
De te venir plonger un poignard dans le ſein,
Et ſi l'occaſion m'eût été favorable
La perte de ta vie étoit indubitable.

SCIPION.

Des diſcours ſi hardis à tout autre qu'à moi
Pourroient mettre en ſon ame & la haine & l'effroi.
Mais je te veux donner une preuve certaine

Que la mienne eſt toujours ſans frayeur & ſans haine.
Oui, contre ton eſpoir je vais te le prouver,
Tu ſouhaites ma perte, & je te veux ſauver.
Un courage ſi grand mérite qu'on l'eſtime,
Ordonnant ton trépas, je croirois faire un crime,
Et témoigner à tous que j'aurois de l'effroi
Si je faiſois périr un homme comme toi.
Mais comment, Aſdrubal, pourrions-nous reconnoître
Cette fidélité que tu nous fais paroître ?
Diſpoſe maintenat de mon peu de pouvoir ;
Fais venir tes enfants ſi tu les veux revoir ;
Que dans ce même lieu l'un & l'autre t'embraſſe ;
Ta généroſité mérite cette grace.
Amilcar de ce pas va les faire venir,
Je te laiſſe tout ſeul pour les entretenir.

SCENE IV.

ASDRUBAL, *ſeul.*

MALHEUREUX que je ſuis ! quel crime ai-je pu faire ?
Et par quelles raiſons le ciel m'eſt-il contraire ?
Suis-je auſſi criminel que je ſuis malheureux ?
Eſt-il quelque deſtin qui ſoit plus rigoureux ?
Je naquis ſouverain, & je me vois eſclave,
Par un ſurcroît de maux mon ennemi me brave ;
Et quand le ſort m'arrache un ſceptre de la main ;
Il le va préſenter à celle d'un Romain.

Que n'ai-je le plaiſir d'en enrichir un autre !
Mais il n'eſt pas à moi, grands dieux, il étoit vôtre.
Je ne murmure point contre un ſi juſte arrêt,
Vous le pouvez donner à celui qui vous plaît.
Sénat impérieux qui n'aimes que la guerre,
Et dont l'orgueil pourſuit l'empire de la terre,
T'étant fait abſolu tu pourras bien ſervir,
Comme tu voles tout, l'on te peut tout ravir.
Je me vois dépouillé des droits de ma couronne ;
A peine en ce débris ſauvé-je ma perſonne.
Je poſſédois beaucoup, Rome m'a tout ôté,
Sujets, amis, parents, richeſſes, liberté.
Si ſon ambition n'étoit pas aſſouvie,
Il ne me reſte plus que le nom & la vie.
Qu'elle me prive encor de ces deux ornements,
Et qu'elle mette fin à mes contentements.
Auſſi puis-je goûter quelque peu d'allégreſſe,
Et pourrai-je adoucir une longue triſteſſe ?
Ce grand nom d'Aſdrubal n'eſt-il pas obſcurci ?
Et de mes lâchetés ne l'ai-je point noirci ?
Quoi ! puis-je conſerver quelque moment de vie ?
Et ma vie, & mon nom ſont-ils dignes d'envie ?
Ah ! perdons l'un & l'autre, & la vie & le nom.
Il faut ceſſer de vivre & mourir ſans renom.
Je ne me puis plus voir que d'un œil de colere.
Mais voici mes enfants.

SCENE V.

ASDRUBAL, SOPHRONISBE, HIANISBE.

ASDRUBAL.

EMBRASSEZ votre pere,
Venez, pour ſoulager nos communes douleurs,
Mêler entre mes bras vos larmes à mes pleurs.

SOPHRONISBE.

O dieux! m'eſt-il permis de vous revoir encore?
Puis-je ici careſſer un pere que j'honore?

HIANISBE.

Après cet entretien, que puis-je ſouhaiter?

SOPHRONISBE.

Ah! Seigneur, laſſez-vous de nous perſécuter;
Conſidérez vos coups, de quelles mains ils ſortent,
Et juſqu'à quel excès vos cruautés les portent.
O mort, nous t'attendrons! tu vois ſi je frémis,
Sors, ſors quand tu voudras du camp des ennemis.
C'eſt ſeulement par vous que la mort nous étonne,
Nous ne la voudrions pas du bras qui nous la donne.
Quoi! contre ſes enfants qu'un pere ſoit armé!
Peut-il abandonner ce qu'il a tant aimé?

De

De ſes propres enfants ſera-t-il homicide ?
Qu'il s'épargne, Seigneur, un ſi grand parricide.
Cherchant une autre main qui les faſſe périr,
Il ſauvera ſa gloire en les voyant mourir:
Il ſera ſatisfait, & ſans être coupable.

ASDRUBAL.

Ah, ma fille!

SOPHRONISBE.

Ah, Seigneur! êtes-vous pardonnable?
Et quelle eſt la raiſon qui vous peut obliger
A prendre le parti d'un perfide étranger?

ASDRUBAL.

Que dois-je devenir, & que dois-je réſoudre?
Je ſuis des deux côtés menacé de la foudre:
Et par-tout où je vais mon malheur me pourſuit,
J'offenſe qui me ſert, & je ſers qui me nuit.
Dans ces extrémités quel conſeil dois-je prendre?
Je trahis les Romains ſi je vous veux défendre.
La nature & l'amour ont beaucoup de pouvoir;
Mais l'honneur me défend de faire mon devoir.
Scipion nous perdra, quelque effort que je faſſe;
Tâchons de vous ſauver en implorant ſa grace,
Il eſt trop généreux pour nous la refuſer.

HIANISBE.

Moi, j'ai le cœur trop bon pour en vouloir uſer;
Si j'allois demander du ſecours à quelque autre,

J'offenſerois ma gloire & trahirois la vôtre.
Seigneur, c'eſt à vous ſeul qu'appartient cet honneur,
C'eſt ſeulement de vous que j'attends mon bonheur :
Enfin, à vos déſirs j'abandonne ma tête,
Si ma perte vous plaît m'y voilà toute prête.
Vous pouvez, comme étant l'arbitre de mon ſort,
Me conſerver la vie ou m'ordonner la mort.

ASDRUBAL.

En l'état où je ſuis quand j'aurois cette envie,
Je ne vous puis donner ni la mort ni la vie.
Mon amour me défend de vous faire mourir,
Et toute ma valeur ne vous peut ſecourir ;
Mes filles, votre ſort eſt dans la main d'un autre :
C'eſt de lui que dépend.....

SOPHRONISBE.

Non, il eſt dans la nôtre,
Et ſi votre valeur ne nous peut ſecourir,
Nous ſaurons bien trouver les moyens de mourir.
Votre amour eſt injuſte autant qu'on le peut croire,
De vouloir que l'on vive aux dépens de ſa gloire.

ASDRUBAL.

Mes filles, votre perte abrégeroit mes jours ;
C'eſt une impiété d'en retrancher le cours ;
Je vous crois toutes deux d'une ame trop bien née,
Pour arracher la vie à qui vous l'a donnée ;

Et ſi votre raiſon ne tâche à vous trahir,
Elle vous apprendra qu'il me faut obéir.
Ne vous emportez point à quelque violence,
Montrez-moi votre amour par votre obéiſſance;
Faites réflexion ſur ce que je vous ſuis,
Et ſur ce que je veux, & ſur ce que je puis.

HIANISBE.

Nous ſavons bien, Seigneur, quelle eſt votre perſonne;
Et quel pouvoir ſur nous la nature vous donne,
Nous la conſidérons, nous révérons ſes loix,
Et je ſais m'acquitter de ce que je vous dois.
Je ſais juſqu'où s'étend le droit de la naiſſance,
Que vous avez ſur nous une entiere puiſſance,
Et que le plus grand bien qui nous peut avenir,
C'eſt d'avoir eu l'honneur de vous appartenir.
Mais avant que me voir en triomphe traînée,
Et par un Scipion inſolemment menée;
Avant que leur ſénat nous impoſe des loix,
Je me veux diſpenſer de ce que je vous dois.
Rome n'aura jamais ce ſuperbe avantage,
D'avoir vu vos enfants mourir dans l'eſclavage.
Nous ſaurons conſerver l'honneur de notre rang,
Et ne point obſcurcir l'éclat de notre ſang.
Je naquis libre enfin, & je mourrai de même.

ASDRUBAL.

Quoi! vous défiez-vous de quelque ſtratagême?

Rome fait obſerver tout ce qu'elle a promis,
Et traite avec douceur tous ceux qu'elle a ſoumis,

SOPHRONISBE.

Témoin ce traitement qu'elle a fait à Carthage,
Où l'avenir verra des marques de ſa rage.

ASDRUBAL.

Le ciel faſſe de moi ce qu'il a réſolu,
Je veux aveuglément tout ce qu'il a voulu;
Quand j'y devrois finir ma triſte deſtinée,
Je tiendrai ma parole après l'avoir donnée:
Ne nous oppoſons plus à la fatalité,
C'eſt moins moi qui le veux que la néceſſité.
En vain par cent combats j'ai choqué ſa puiſſance,
Sa valeur m'a contraint d'implorer ſa clémence.
Que ſi Rome a deſſein de me faire périr,
Tout l'univers armé ne me peut ſecourir.

HIANISBE.

Puiſque l'amour du ſang, ni la crainte du blâme,
Ne peuvent arracher le deſſein de votre ame,
Et que vous aimez mieux votre captivité
Que d'expoſer vos jours pour notre liberté;
Il faut, il faut, Seigneur, que nous ceſſions de vivre;
Nous préférons la mort au déſir de vous ſuivre.
Mais nous perdons le temps en diſcours ſuperflus,
Adieu, Seigneur, adieu, je ne vous verrai plus.

SOPHRONISBE.

Puiſque vous nous laiſſez, il faut que je vous quitte.
La voix de la nature en vain me ſollicite :
Je dois pour mon honneur marcher deſſus ſes pas,
Et comme elle, chercher un glorieux trépas ;
Mais avant que partir, permettez que j'embraſſe
L'auteur de notre vie & de notre diſgrace :
L'excès de ma douleur me dérobe la voix,
Je n'en puis plus. Adieu, pour la derniere fois.

ASDRUBAL.

Pour la derniere fois! ah, paroles ſenſibles,
Et de nouveaux malheurs témoignages viſibles!
Mais laiſſons faire au ciel, & ſans plus diſcourir,
Allons prendre leur ſort, les ſauver, ou mourir.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOPHRONIE, SOPHRONISBE.

SOPHRONIE.

IL a fermé l'oreille aux cris de la nature,
Il travaille lui-même à nôtre ſépulture,
Il viole l'honneur qu'il doit rendre à ſon rang,
Il ne veut écouter ni l'amour ni le ſang ;
Ce cruel, tranſporté d'une aveugle furie,
Expoſe ſes enfants, ſa femme & ſa patrie ;
Et par un déſeſpoir qui le mene au trépas,
Il tâche à conſerver ce qu'il ne défend pas.
Il retourne lui-même au malheur qu'il évite ;
Loin de s'en éloigner, l'ingrat ſe précipite.
En dédaignant la main qui le veut ſecourir,
Il careſſe le bras qui le fera mourir.
Son eſprit l'abandonne en ce péril extrême,
En ſervant Scipion il ſe trahit ſoi-même.
Mon honneur, empêchant de ſi lâches deſſeins,
Allons, allons ravir cette tête aux Romains.
Ce poignard..... Quel effort a diſſipé ma rage ?

Quelle indigne foibleſſe a ſaiſi mon courage ?
Réglons-nous, ma colere, à la fureur d'autrui ;
Il agit en barbare, agiſſons comme lui.
Toute prête à frapper, redouble-toi, ma haine :
Dieux ! ſi proche du coup que mon audace eſt vaine !
Allons, entreprenons. Mon courroux, où vas-tu ?
Tes cruels mouvements effacent ma vertu.
Quoi qu'il me faſſe horreur, il m'eſt encore aimable.
Que je meure innocente, & qu'il vive coupable.
Mais ſon crime revient dedans mon ſouvenir ;
Il me force de vivre afin de le punir :
C'en eſt fait, il le faut, ſa perte eſt néceſſaire.
Arrête encor, mon cœur, tu n'es qu'un téméraire :
Et ſi par déſeſpoir tu tentes le combat,
Dès le premier effort ta colere s'abat !
D'un délai ſi craintif mon ame eſt offenſée ;
Allons joindre de près l'effet à la penſée,
Courons à la vengeance.

SOPHRONISBE.

Ah, Madame ! arrêtez,
Et ne vous portez pas dans les extrémités ;
Vous ſavez qu'Aſdrubal.....

SOPHRONIE.

N'en dis pas davantage,
C'eſt un lâche, un ingrat, un parjure, un volage,
Un prince qui des ſiens ne prend aucun ſouci,
Un eſclave de Rome.

SOPHRONISBE.

Il eſt mon pere auſſi.

SOPHRONIE.

Son cœur vient d'effacer ce ſacré caractere,
Son crime lui ravit la qualité de pere;
Il eſt votre ennemi.

SOPHRONISBE.

Mais il eſt votre époux.

SOPHRONIE.

A ce nom je me rends.

SCENE II.

HIANISBE, SOPHRONIE, SOPHRONISBE.

HIANISBE.

MADAME, ſauvez-vous,
Amilcar, tranſporté de fureur & de rage,
Vient d'armer contre vous le peuple de Carthage.

SOPHRONIE.

En ſais-tu le ſujet?

HIANISBE.

C'eſt qu'il préſume à tort
Qu'Aſdrubal, les Romains & vous, ſoyez d'accord;
Il ſe l'eſt confirmé voyant votre ſortie;
Et moi de ſes deſſeins pleinement avertie,
Je me ſuis échappée. Ah! j'entends quelque bruit,
C'eſt lui-même qui vient, & le peuple le ſuit.
Voilà ce furieux.

SOPHRONIE.

Craindrois-je ſa colere?
Ramaſſons le poignard.

SOPHRONISBE *à Hianiſbe.*

Va, fais venir mon pere.

SCENE III.

AMILCAR, SOPHRONIE, SOPHRONISBE, *ſoldats d'Amilcar.*

AMILCAR *à ſa ſuite.*

ELLE eſt d'intelligence avec nos ennemis.

SOPHRONIE *allant au devant de lui.*

Viens-donc l'aſſaſſiner comme tu l'as promis;
Puiſqu'avec les Romains elle eſt d'intelligence,

Vous en devez tirer une haute vengeance :
Je te veux ſeconder dans ce pieux deſſein,
Et t'offre le poignard pour me percer le ſein.
Frappe, frappe, Amilcar ; ma mort eſt légitime,
Et mon commandement autoriſe ton crime.
Quoi ! ton bras ſe retire & je te vois trembler !
Dans ton étonnement tu ne m'oſes parler !
A ce premier abord dont ta vue eſt frappée,
N'eſt-ce point le reſpect qui retient ton épée ?
Tout le peuple aſſemblé prend part à ta froideur,
Un exemple ſi lâche alentit leur ardeur ;
N'eſt-ce point le remords de m'avoir outragée ?
Et par vos repentirs ſerois-je bien vengée ?

AMILCAR.

Je commence à ſentir un remords éternel,
Et tout le peuple armé n'eſt pas moins criminel ;
Ce que nous endurons n'eſt pas imaginable ;
Je connois notre erreur, vous n'êtes point coupable,
Et vous juſtifiant par ce noble courroux,
Vous faites retomber le crime deſſus nous ;
Nous venions vous punir, châtiez notre offenſe,
C'eſt maintenant à vous d'en prendre la vengeance ;
Avec bien plus de droit que nous n'en avions pas,
Vous pouvez prononcer l'arrêt de mon trépas ;
Si pour l'exécuter vous manquez de courage,
Madame, remettez cet office à ma rage,
Et par un châtiment auſſi grand que nouveau,
Souffrez qu'un criminel devienne ſon bourreau ;

Et qu'en vous apaiſant à force de ſupplices,
Il vous aille immoler ſes malheureux complices.

SOPHRONIE.

Tu n'es que trop puni de ta témérité,
Et tu ſouffres bien plus que tu n'as mérité.
Ne crains rien, Amilcar, ma bonté te fait grace,
Mais dis-moi le ſujet qui cauſe ton audace,
Et l'injuſte raiſon qui vous fait ſoupçonner
Que j'euſſe le deſſein de vous abandonner.

AMILCAR.

J'allois donner au fort les ordres néceſſaires
A pouvoir ſoutenir l'aſſaut des adverſaires,
Quand proche de la tour on me vint avertir
Que pour voir les Romains vous en alliez ſortir ;
Et qu'à notre déçu, de puiſſance abſolue,
Vous aviez avec eux une treve conclue.
Cet avis me ſurprit d'une telle façon
Qu'il fit naître en mon ame un étrange ſoupçon.
Oui, Madame, je crus que votre ame étonnée
A de lâches conſeils s'étoit abandonnée,
Et que pour imiter un infidele époux
Vous alliez de ce pas vous retirer de nous.
Ce penſer ſur mes ſens uſa de tyrannie,
Et me laiſſant aller à ce premier génie,
J'alarmai tout le fort, je remplis tout de peur,
Tous reçurent d'abord le ſentiment trompeur ;
Et ce peuple étonné, qu'excitoient mes alarmes,

D'une commune voix alla prendre les armes ;
Et d'un conſentement il jura votre mort :
J'en commis quelques-uns à la garde du fort ;
D'autres dans le beſoin, m'ayant offert main-forte,
J'employai les derniers à conſerver la porte,
Afin que m'expoſant dans quelque grand danger
Ces ſoldats préparés me vinſſent dégager.
Cet ordre étant donné nous vous avons ſuivie
Avecque le deſſein de vous ôter la vie ;
Mais le peuple eſt ravi d'être déſabuſé.

SOPHRONIE.

Je lui veux pardonner ce qu'il avoit oſé,
Et puiſque ſon ſoupçon étoit ſi légitime,
Loin de le condamner, je veux louer ſon crime.
Ciel, que ta providence a d'étranges reſſorts !
Elle meut à ſon gré nos eſprits & nos corps :
Nous pouvons voir ici des ſoins ſi manifeſtes,
Les dieux ont diverti deux projets ſi funeſtes ;
Ils ont ſauvé la femme & conſervé l'époux.
Mais le voici venir ; allez, retirez-vous.
Scipion l'accompagne, & Caton & Lélie ;
Je vais au devant d'eux.

SCENE IV.

SCIPION, CATON, LÉLIE, ASDRUBAL, SOPHRONIE, HIANISBE, SOPHRONISBE, AMILCAR, TREBACE.

SCIPION.

ARRETEZ, qu'on le lie,
Et que ſans différer on le mene en priſon,
Sa tête répondra de cette trahiſon.

AMILCAR *abandonné des ſiens.*

Falloit-il me fier à ces troupes timides;
Dès le premier péril, ils fuyent, les perfides:
Je me défendrai ſeul.

TREBACE.

Ah! traître, il faut mourir;
Rends l'épée.

AMILCAR.

Ah! plutôt on me verra périr;
Ce n'eſt qu'à Scipion que ma main la veut rendre,
Que ne lui permets-tu de la pouvoir défendre?
Mais dans cette impuiſſance où mon malheur m'a mis,
Attends-je quelque grace entre mes ennemis?
Vous êtes de ce nombre, infidelle princeſſe;

Quoi! madame, à vos yeux vous ſouffrez qu'on m'oppreſſe!
Vous nous éclairciſſez de votre trahiſon,
Mais les dieux tôt ou tard nous en feront raiſon.

SCIPION.

Soldats, que l'on l'enchaîne.

SOPHRONIE.

O dieux! quelle inſolence!
Enchaîner Amilcar, & même en ma préſence.

SCIPION.

C'eſt pour vos intérêts que je le traite ainſi;
Vous ſavez le deſſein qui l'a conduit ici.
Pouvez-vous oublier une action ſi noire?
Prier pour un perfide!

SOPHRONIE.

Elle tourne à ſa gloire,
Il s'eſt éterniſé par ce bel attentat,
Je ſais qu'un zele ardent de ſervir notre État,
Penſant que pour ſon bien ma mort fût néceſſaire,
A conduit en ces lieux ce cruel téméraire.
Je ſais que ſa patrie avoit armé ſa main,
Qu'il venoit me plonger le poignard dans le ſein;
Mais loin de le blâmer de trop de violence,
Cette belle action attend ſa récompenſe.
Il doit être loué, loin d'en être blâmé:
C'eſt pour un beau motif que ſon bras s'eſt armé;

De ſa vertu ſon crime eſt un grand témoignage,
Et cette occaſion ſignale ſon courage.
Au lieu de le punir, tu le dois conſerver,
La généroſité t'oblige à le ſauver.
Mets donc en liberté ce criminel fidele,
Ce coupable innocent, ce généreux rebelle.
Sa faute eſt glorieuſe, & ſa fidélité
Le doit rendre célebre à la poſtérité.

AMILCAR.

O généroſité qui n'a point de ſemblable!

SCIPION.

Quoi! traiter de la ſorte un ſujet ſi coupable!
Traiter un criminel avec tant de bonté!
Je m'oppoſe, Madame, à votre volonté.
Non, non, je veux qu'il meure.

SOPHRONIE.

Et moi, je veux qu'il vive,
Ou bien s'il doit périr il faut que je le ſuive?
Mais dépend-il de toi d'ordonner de ſon ſort,
Il n'appartient qu'à moi de réſoudre ſa mort;
Son forfait ſeulement regarde ma perſonne:
Il n'eſt plus criminel, puiſque je lui pardonne;
Et les Carthaginois de cette qualité
Sont d'un rang où le tien n'a point d'autorité.

SCIPION.

Quelle eſt donc la valeur & le rang de cet homme?

SOPHRONIE.

Il eſt notre amiral & la terreur de Rome,
Ce fut lui le premier ſur l'empire des eaux
Qui fit couler à fond tes ſuperbes vaiſſeaux :
Qui le fer à la main, & la flamme dans l'autre,
Fit périr ton armée & conſerva la nôtre.

SCIPION.

Cette haute valeur ne m'empêchera pas
D'ordonner à ce traître un infâme trépas.

SOPHRONIE.

Mais la treve, Seigneur, que tu m'as accordée,
Sitôt que par les miens je te l'ai demandée,
Exempte pour un temps tous les Carthaginois
De la ſévérité de tes injuſtes loix.
Ils doivent dans ton camp marcher en aſſurance,
Nôtre accord leur en donne une entiere licence.
Pour trois heures de temps tu ſais qu'il eſt permis
A l'un & l'autre camp de voir ſes ennemis :
Chacun des deux partis viſite ſon contraire,
L'ennemi dans Carthage eſt reçu comme un frere ;
Tes ſoldats ſont chez elle en pleine liberté,
Et les ſiens en ces lieux n'ont point de ſureté.
Au mépris de ta foi tu veux détruire un homme
Qui veut mourir pour elle ou triompher de Rome ;
S'il faut que pour ce crime on faſſe un châtiment,
Il faut que l'on m'ordonne un pareil traitement.

Tout

Tous deux pour le pays nous voulions faire un crime,
Et chacun de nous deux choiſiſſoit ſa victime :
Nous étions agités d'un différent courroux,
Il entreprit ma mort, moi celle d'un époux ;
Et ſans que la raiſon reprît place en mon ame,
Un mari ſeroit mort par la main de ſa femme :
Je le ſacrifiois aux dieux de mon pays ;
J'allois punir l'ingrat qui nous avoit trahis.
Je l'aime toutefois & le reſpecte encore,
Tout criminel qu'il eſt, il faut que je l'adore ;
Et quoi qu'à votre égard il me ſoit odieux,
L'ami de Scipion plaît encore à mes yeux.

ASDRUBAL.

Quoi donc, ma Sophronie, eſt-ce ainſi qu'on me traite ?
Sont-ce là les effets d'une amitié parfaite ?
As-tu la cruauté de terminer mes jours,
Quand pour te conſerver je viens à ton ſecours ?
Au moment que ma fille a pu me faire entendre
Qu'Amilcar ſur ta vie oſoit bien entreprendre,
J'ai conduit Scipion ſuivi de ſes Romains,
Et ſuis venu t'ôter de ſes barbares mains.
Enfin pour te ſauver j'ai tenté l'impoſſible,
Et pour tant de bienfaits ton ame eſt inſenſible !
Ne puis-je par mes ſoins adoucir ta rigueur ?
Contente ton déſir, arrache-moi le cœur ;
Viens me priver du jour, tu m'ôteras de peine :
Et ſi ma paſſion a mérité ta haine,
Si l'amour dans mon cœur imprima ton portrait,

Venge-toi de l'amour, détruis ce qu'il a fait ;
Suis ces grands mouvements que t'inſpire ta rage,
Et de ta propre main efface ton image.

SOPHRONIE.

Il faudroit pour t'aimer, aimer la trahiſon,
Chérir les deſtructeurs de toute ſa maiſon.
Quoi ! je te chérirois, & j'aimerois un homme
Qui joint ſes intérêts aux intérêts de Rome ;
Qui contre ſa patrie oſe lever la main ;
Qui né Carthaginois eſt devenu Romain ;
Qui s'eſt rendu la honte & le mépris des princes ;
Qui mene les Romains dans toutes ſes provinces,
Et qui va par un ſort lamentable & nouveau,
Mettre parents, ſujets, pêle-mêle au tombeau ?
Va, ne l'eſpere pas, tu t'es acquis ma haine,
Mon amour eſt bien moins que l'amitié Romaine,
Et ce nouvel amour qui t'ôte la pitié,
Te pourra conſoler de mon inimitié.
Ingrat, je laiſſe aux dieux le ſoin de ma vengeance,
Et du grand Scipion j'implore la clémence.
Rends-moi donc Amilcar, tu le dois.

SCIPION.

Je ne puis.

AMILCAR.

Madame, laiſſez-moi dans l'état où je ſuis,
Je mourrai ſans regret.

SOPHRONIE.

O dieux, quelle injuſtice !

ASDRUBAL.

Seigneur, en ma faveur empêche ſon ſupplice,
Ma femme le demande avecque des ſoupirs;
Que je puiſſe une fois complaire à ſes déſirs:
Accorde-moi ſa grace.

SCIPION.

Hé bien, je te l'octroie;
Mon cœur prend trop de part à l'excès de ta joie,
Pour préférer ſa peine à ton contentement;
Et pour te témoigner que j'aime uniquement,
Et chéris les vertus qui regnent dans ton ame,
J'offre encore dans Rome un aſile à Madame.
Oui, Rome vous fera l'honneur qui vous eſt dû,
Elle vous rendra plus que vous n'avez perdu,
Ses bienfaits envers vous répareront l'outrage
Que vous avez ſouffert aux guerres de Carthage;
Et vous & vos enfants, vos amis, votre époux,
A l'abri du ſénat aurez un ſort plus doux.

SOPHRONIE.

Cet offre avantageux ne me ſauroit ſurprendre,
Je ſais ce que de Rome un vaincu doit attendre:
Tant d'illuſtres captifs après des chars traînés,
Et comme des forçats couple à couple enchaînés,
Honteuſement conduits au fond de vos galeres,
Où tout chargés de fers, accablés de miſeres,
Ils attendent la mort de moment en moment,

Me font prévoir de Rome un pareil traitement.
J'eſtime toutefois ton offre généreuſe,
Je crois qu'avec regret tu me vois malheureuſe,
Que ta haute vertu me voudroit ſecourir ;
Mais apprends qu'aujourd'hui je veux vaincre ou mourir.
Adieu donc, Scipion ; notre paix qui s'acheve,
Rompt de tous nos ſoldats le repos & la trêve ;
Et ces fameux guerriers de carnage affamés,
Pour répandre du ſang ſont déjà tous armés.
Va donc les mettre en ordre ; après, comme un tonnerre,
Fais fondre deſſus nous l'orage de la guerre ;
Pendant que ton exemple animera les tiens,
Je vais dans notre fort pour ſoutenir les miens.

ASDRUBAL.

Adieu, ma Sophronie.

SOPHRONIE.

Adieu, prince barbare ;
Tu te reſſentiras des maux qu'on nous prépare,
Et tu ne verras point les Romains triomphants,
Sans voir dans le tombeau ta femme & tes enfants.
Mes filles, ſuivez-moi.

SCENE V.

ASDRUBAL, SCIPION, CATON, LÉLIE, TREBACE.

ASDRUBAL.

QUELLE étrange menace!
Tout mon ſang de frayeur dans mes vaines ſe glace.
Quoi! je ne verrai point les Romains triomphants,
Sans voir dans le tombeau ma femme & mes enfants!
Je veux pour empêcher un deſſein ſi tragique,
Faire aujourd'hui périr le reſte de l'Afrique;
Et je verrai bientôt les Romains triomphants,
Sans voir dans le tombeau ma femme & mes enfants.
Afin de leur ôter les moyens de ſe nuire,
Scipion, donne-moi des ſoldats à conduire,
Par un chemin caché je veux monter là haut;
Mais tandis, fais ſemblant d'y donner un aſſaut,
Et pour les amuſer, auprès de leur muraille,
Fais marcher ton armée en ordre de batallle;
Et dans une heure au plus, par un ſubtil effort,
Sans perdre aucun des tiens, je te livre le fort.

SCIPION.

Je veux ce que tu veux. Vous, Caton & Lélie,
Afin d'exécuter ſa généreuſe envie,

Prenez chacun cinq cents de vos meilleurs ſoldats,
Et tous dans un bon ordre accompagnez ſes pas.
A ſes commandements que chacun obéiſſe,
Que tout ce qu'il voudra ſur l'heure s'accompliſſe ;
Car ayant reconnu ſa généroſité,
Nous ne ſaurions douter de ſa fidélité.
Tandis que d'un côté vous emploîrez vos armes,
Par deux autres j'irai leur donner deux alarmes.
(*à Aſdrubal.*)
C'eſt l'ordre que tu veux, & pour te contenter,
Je m'en vais de ce pas le faire exécuter.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, LÉLIE.

SCIPION.

ENFIN le fort eſt pris.

LÉLIE.

Nous avons la victoire,
Et le ſeul Aſdrubal en mérite la gloire.

SCIPION.

Cher Lélie, apprends-moi comme tout s'eſt paſſé.

LÉLIE.

Quand le grand Aſdrubal vit ton camp déplacé,
Qu'à la tête des tiens en ordre de bataille
Tu forçois l'ennemi de garder ſa muraille,
Il preſcrivit aux ſiens, incontinent après,
Qu'en bon ordre & ſans bruit on le ſuivît de près.
A ce commandement notre troupe s'avance,
Nous marchons ſous la terre, où l'ombre & le ſilence

Sembloient favoriſer le deſſein d'Aſdrubal ;
Nous ſuivîmes long-temps un ſentier inégal ;
Enfin nous arrivons près d'une baſſe porte
Où je fis avancer la premiere cohorte ;
La porte eſt enfoncée, un violent effort
Nous ouvre le chemin pour entrer dans ce fort ;
Puis en ordre rangés nous donnons dans la place.
L'ennemi nous découvre, il s'écrie, il menace,
Et pour nous repouſſer il quitte ſes remparts.
L'alarme cependant s'accroît de toutes parts,
Et dehors & dedans tout paroît ſous les armes,
Il ſemble que pour tous le combat ait des charmes ;
Aſdrubal le premier, les armes à la main,
S'oppoſe aux grands efforts de ce peuple Africain ;
Et ce fameux guerrier, ſoutenu par les nôtres,
Répand le ſang des uns, met en fuite les autres ;
Sa valeur fait voler la mort de rang en rang,
Il ſe fait ſous ſes pas une trace de ſang,
A force de tuer il s'anime au carnage,
De tous côtés il s'ouvre un horrible paſſage.
Ce peuple étoit réduit à ſes derniers abois,
Quand ſa femme arrivant s'écrie à haute voix :
Ce n'eſt pas en cédant qu'on s'acquiert de la gloire.
A moi, mes compagnons, nous aurons la victoire ;
Suivez-moi ſeulement, je la mets dans vos mains,
Et je lui fais quitter le parti des Romains.
A ces mots on la ſuit. Elle, comme un tonnerre,
Vient fondre dans nos rangs, couvre de morts la terre,
Et les ſiens, ſecondant la force de ſes coups,

Lui donnent le moyen de joindre ſon époux.
Aſdrubal la voyant, témoigne de la crainte,
Et pour la décevoir, il uſe d'une feinte,
Se recule en parant & ſe laiſſe frapper,
Afin que les Romains puſſent l'envelopper.
Elle, qui reconnoît ce ſubtil ſtratagême,
Au lieu de s'avancer, ſe recule de même :
Tout le peuple effrayé manque ſoudain de cœur,
Et tous, les armes bas, adorent le vainqueur.
Sophronie, ayant vu cette entiere défaite,
Fait ſemblant d'y courir & ſonge à ſa retraite :
Elle gagna la tour d'un pas précipité ;
Aſdrubal témoigna la même agilité.
Il crie à nos ſoldats : reſpectez ſa perſonne,
C'eſt moi qui vous en prie, & Scipion l'ordonne.
Tous ſe ſont efforcés de la pouvoir ſauver.
Moi, voyant le combat ſi près de s'achever,
Et que cette mêlée étoit bientôt finie,
Je penſai qu'Aſdrubal auroit ſa Sophronie :
Je le viens de quitter ſur un ſi juſte eſpoir ;
Il eſpere bientôt la mettre en ſon devoir,
Puiſque l'ayant ſoumiſe au pouvoir des Romains,
Il pouvoit empêcher ſes tragiques deſſeins :
Et pour te témoigner la grandeur de mon zele,
J'ai voulu le premier t'en dire la nouvelle.

SCIPION.

O dieux ! que ce rapport contente mes eſprits !
Aſdrubal a vaincu, Sophronie eſt ſon prix.

Sa femme & ſes enfants ſeront ſa récompenſe ;
Leur conſervation eſt due à ſa vaillance.
Il m'a tenu parole, & je veux aujourd'hui
De ce que j'ai promis m'acquitter envers lui.
Je le veux & le puis, au moins s'il eſt croyable,
Qu'Aſdrubal ait vaincu cette femme indomptable.
Mais tu ne m'as rien dit touchant ſes deux enfants,
Ne me déguiſe rien, ſont-ils encor vivants ?
La mort pour m'empêcher de tenir mes promeſſes,
M'auroit-elle ravi ces deux grandes princeſſes ?
Et de tant de bienfaits, & de tant d'amitié,
N'en pourrai-je aujourd'hui payer que la moitié ?

LÉLIE.

Seigneur, ces deux beautés ſont encore animées,
Avecque Sophronie elle ſont enfermées :
Car durant le combat ſur le haut de la tour,
J'y vis & reconnus ces mervei les d'amour,
Et bientôt toutes trois ſeront en ta puiſſance.
Mais j'apperçois Caton.

SCENE II.

SCIPION, CATON, LÉLIE.

SCIPION.

AH ! ce triſte ſilence
Eſt d'un nouveau malheur le préſage évident.
Parle, parle, Caton : quel eſt cet accident,

Qui marque ſur ton front un excès de triſteſſe ?
Ne me le cele point.

CATON.

Ah, Seigneur ! la princeſſe....

SCIPION.

Qu'eſt-elle devenue ? acheve promptement,
Retire mon eſprit de ſon étonnement :
Eſt-elle morte, enfin ?

CATON.

Cette illuſtre guerriere
Ayant vu ſes ſoldats giſans ſur la pouſſiere,
Se ſauve dans la tour, & malgré nos efforts
Elle en ferme la porte & nous laiſſe dehors.
Quelques moments après elle ouvre une fenêtre,
A travers des barreaux elle s'y fait paroître :
Un effroyable objet ſe préſente à nos yeux,
Le ſang de mille morts avoit rougi ces lieux ;
D'autres corps étendus au milieu de la place,
Sembloient même en mourant reprendre leur audace,
Et par de long regrets qu'ils jetoient deſſus nous,
Ils montroient dans leurs yeux un reſte de courroux ;
A quelques pas de là l'on vit une autre image,
Deux ou trois cents ſoldats s'en tre-donnoient courage,
Ceux qui s'étoient ravis aux armes des Romains,
S'animoient à mourir avec leurs propres mains :
Pas un ne ſurvéquit d'un combat ſi funeſte,
Et celui que la mort avoit laiſſé de reſte,
Ne trouvant point de main qui la lui pût offrir,

Du ſecours de la ſienne, il l'a voulu ſouffrir.
Quelque peu d'habitants ſuivirent ſon exemple ;
Sophronie à l'inſtant les loue & les contemple,
Prête à les imiter, elle bénit leur ſort,
Et ſon cœur leur envie une ſi belle mort.
D'un pas qui témoignoit quelle étoit ſon envie,
Pleine de ce mépris qu'elle avoit pour la vie,
Elle approche un bucher qu'elle fit allumer,
Elle appelle Amilcar qui la vient déſarmer ;
Puis d'une façon grave & la voix aſſurée,
En attendant la mort qu'elle s'eſt préparée,
Dit, parlant aux Romains : O vous, braves guerriers !
Qui de tous nos combats remportez les lauriers ?
Bien que par les efforts d'une ſi longue guerre,
Enfin vous vous rendiez les maîtres de ma terre,
Et que deſſous vos loix mon État ſoit ſoumis,
Je ne vous compte point parmi mes ennemis.
C'eſt le deſtin de Rome, & c'eſt votre conquête,
Il devoit à ſon tour reſſentir la tempête,
Et Rome avoit ce droit d'amener contre nous,
Ce que notre Carthage avoit porté chez vous ;
Mais beaucoup plus heureux vous cauſez notre perte,
Non par la trahiſon, mais par la force ouverte.
Mais le prince Aſdrubal, l'infidele qu'il eſt,
A bien dû contre vous prendre mon intérêt.
Aſdrubal paroiſſant lui demande audience :
Elle, ſans témoigner aucune violence,
L'interrompt & lui dit : Voici le jour heureux
Qui doit borner le cours d'un ſort ſi rigoureux ;

Rien ne peut m'empêcher de finir ma miſere,
Et de t'ôter les noms & d'époux & de pere.
Cet horrible bûcher que tu vois allumé
Me va punir, ingrat, de t'avoir trop aimé.
Mon cœur ſera bientôt conſumé par la flamme ;
Et ſi cette chaleur alloit juſques à l'ame,
Je voudrois la forcer d'accroître ſes efforts,
Et d'agir ſur l'eſprit comme deſſus les corps.
J'en ſentirois l'effet juſque dans mes penſées,
Et nos affections s'y verroient effacées.
Adieu, cruel, je vais accomplir mon deſſein.
Auſſitôt on la voit, le poignard à la main,
Courir à ce bûcher.

SCIPION.

O dieux, que j'appréhende !

CATON.

Proche de ce ſpectacle, on l'entend qui commande
D'amener ſes enfants auprès de ce bûcher.
Par ſon ordre auſſitôt je les vis approcher.
Mes filles, leur dit-elle, il faut perdre la vie,
Que de vos propres mains elle vous ſoit ravie ;
Je vous vais précéder, il faut ſuivre mes pas :
Préférons à la honte un glorieux trépas.
Mourons, mourons enſemble. Hé bien, mourons, Madame,
Répondent l'une & l'autre, abrégeons notre trame,
Et pour combler d'honneur la fin de notre ſort,
Que de vos propres mains nous recevions la mort.
Sophronie à ces mots, ſe fondoit toute en larmes ;
Mais comme elle entendit le grand bruit des gendarmes ;

Qu'on tâchoit d'enfoncer la porte de la tour,
Elle prive à l'inſtant ces princeſſes du jour.

SCIPION.

O cruauté du ſort, horrible & pitoyable!
Ce tragique accident peut-il être croyable?
Hélas! pour mon malheur il n'eſt que trop certain;
Mais pourſuis.

CATON.

Sophronie acheve ſon deſſein:
A peine de leur corps elle eut chaſſé leurs ames,
Qu'elle les fit jeter dans le milieu des flammes,
Et de ſa propre main, rouge d'un ſi beau ſang,
De celui qui lui reſte elle épuiſe ſon flanc.
En vain il s'efforçoit à rompre ces barrieres,
Ce grand feu groſſiſſoit à force de matieres.
Puis d'une voix mourante à l'inſtant elle appelle
Le vaillant Amilcar, ſon ſerviteur fidele,
Et lui dit: Il eſt temps d'accomplir mes deſſeins,
Ne laiſſe de nos corps que la cendre aux Romains:
Jette-moi dans les feux. A ces mots elle expire:
Amilcar ſuit ſon ordre, il ſanglotte, il ſoupire,
Il condamne ſes mains d'un ſi tragique emploi,
Et ce déſeſpéré, s'en veut venger ſur ſoi;
Il cherche ſon trépas. Enfin, il le rencontre
Sitôt qu'il le demande; auſſitôt il ſe montre,
Et loin de reculer, il s'avance à grands pas,
Il s'oppoſe long-temps à nos meilleurs ſoldats.
Mais déjà dans la tour s'étant fait un paſſage,
Le nombre de nos gens accablent ſon courage;

Et jugeant par ſes coups qu'il ne pourroit long-temps
Réſiſter aux efforts de tant de combattants,
Enfin, preſque mourant, il s'enfuit & nous laiſſe,
Avec ce ſeul deſſein de ſuivre ſa princeſſe.
C'eſt, dit-il, dans les feux qu'il faut finir mon ſort :
Puis s'y précipitant il y cherche ſa mort.

SCIPION.

O dieux, ô juſtes dieux !

CATON.

Ces effroyables flammes,
Qui ſembloient juſqu'au ciel accompagner leurs ames,
Défendoient aux Romains d'approcher de leurs corps,
Et ce braſier croiſſant les repouſſe dehors :
Et cherchant les moyens de pourſuivre ſon cours,
La flamme s'attachoit ſur ſon propre ſecours,
La tour dans un moment fut preſque conſumée,
L'on n'y voit qu'un amas de cendre & de fumée.
Aſdrubal ayant vu ce feu prodigieux
Conſumer ſa famille en ces funeſtes lieux,
Le regret le ſaiſit, l'agite, le tranſporte,
Le livre au déſeſpoir, le déſeſpoir l'emporte,
Et ce fatal démon qui s'empare des ſens,
Fit aller ſes tranſports juſqu'aux plus innocents.
La cruauté des dieux eſſuya ſon blaſphême :
Ce premier mouvement ſe fit voir ſur lui-même,
Et de là s'exerçant ſur Rome & ſur le ſort,
Nous alloit tous venger par une prompte mort.
Je prévis le deſſein, & j'arrêtai l'épée
Qu'Aſdrubal en ſon ſang lui-même avoit trempée.

SCIPION.

O deſtin rigoureux ! ô prince infortuné !

CATON.

J'ai commandé, Seigneur, qu'il te fût amené.

SCIPION.

Ciel ! dus-tu par leur mort amoindrir ma victoire,
Et m'arracher par là la moitié de ma gloire ?
Inutile trophée, ô triomphe imparfait !
La cauſe de la guerre attendoit cet effet ;
J'armai contre ma foi, je ſurmonte en parjure.

CATON.

Regarde, Scipion, à qui tu fais injure,
Rome t'en donna l'ordre.

SCIPION.

Ah ! que m'allégues-tu ?
Faut-il pour lui complaire offenſer ſa vertu ?
A prendre un mauvais droit eſt-il quelque juſtice ?
Suis-je moins criminel pour avoir un complice ?
Rome & ſes généraux different en ce point,
Qu'elle a toujours ſes droits, & qu'ils n'en trouvent point.
Quand Rome, par nos mains, a conquis quelque terre,
Notre ſénat l'abſout par les loix de la guerre.
Elle en fait retirer & la gloire & le fruit,
Et fait tomber ſur nous le blâme qui la ſuit.
Parjure Scipion, comment peux-tu paroître ?
Peux-tu voir Aſdrubal avec un œil de traître,
Et pour le conſoler d'un ſi tragique ſort,
Renvoyer au deſtin la cauſe de leur mort ?

CATON.

CATON.

Tu le peux, Scipion, tu n'en es point la cauſe.

SCIPION.

Quel eſt l'expédient que Caton me propoſe ?
Si je ne l'ai cauſé, j'en ſuis un inſtrument,
Et j'ai contribué dans cet événement.
Le deſtin a remis le malheur à mon âge,
Au temps que Scipion emporteroit Carthage ;
Et le ſort, qui de tout ſe fait connoître auteur,
M'a voulu deſtiner pour ſon exécuteur.
Mais, ô dieux ! quel objet !

SCENE DERNIERE.

SCIPION, CATON, LÉLIE, ASDRUBAL mourant, TREBACE.

CATON.

AH ! ſa mort me regarde,
Et l'on m'en répondra puiſqu'on l'avoit en garde.

TREBACE *ſoutenant Aſdrubal.*

Sa colere, Seigneur, s'eſt forcée un moment ;
Et feignant d'apaiſer ce grand reſſentiment :
Laiſſe ſeul, m'a-t-il dit, un prince miſérable ;
N'ajoute point de maux au malheur qui m'accable ;
Et quoique dans ce jour mon ame ait tout perdu,
Par un bienfait ſi grand tout me ſera rendu.

De peur de l'irriter, à ces mots je le laiſſe.
Aſdrubal auſſitôt, d'une funeſte adreſſe,
Tire un fatal poignard qu'il cachoit dans ſon ſein,
Et ſon bras malgré nous acheve ſon deſſein.

ASDRUBAL.

Oui, cruel, malgré vous, & malgré votre envie,
Malgré votre pitié je veux perdre la vie.
Tous les ſoins de Caton, ni ſes commandements,
Ne m'ont point empêché de finir mes tourments.
Ce ſang que les Romains n'ont pu verſer en guerre,
Ma main au milieu d'eux en a rougi la terre;
Et malgré leurs efforts & la rage du ſort,
Un poignard m'a livré dans les bras de la mort.
Regarde, Scipion, voilà la récompenſe
D'avoir rangé l'Afrique à ton obéiſſance;
Pour te garder ma foi, j'ai perdu mes amis;
Et tu n'as pas tenu ce que tu m'as promis.
Je te viens reprocher le plus grand de tes crimes,
Jeter dedans ton cœur des remords légitimes,
Et mettre en ton eſprit cet éternel effroi
Que le crime en tous lieux donne aux ames ſans foi.
Viens donc voir ce qu'ont fait & mes mains & tes armes,
Ces ſenſibles objets t'arracheront des larmes.
Mais d'un cœur ſi barbare attendre des douleurs,
Et d'un œil ſi cruel ſe promettre des pleurs,
C'eſt chercher la pitié dans une ame Romaine;
C'eſt chercher de l'amour où ſe trouve la haine.
Que pouvois-je eſpérer d'un ſi cruel parti?

Que n'ai-je fui les maux que j'avois preſſenti ?
Tu permis, Scipion, les lâchetés d'un prince,
D'avoir trahi pour toi ſa femme & ſa province ;
Tu m'ôtes mes enfants, ils ne m'étoient point dûs,
La main qui te ſervit, les a mal défendus.
O dieux ! qui contre Rome avez ſervi Carthage,
Sur qui des dieux plus forts ont ravi l'avantage,
Si jamais le deſtin doit répondre à mes vœux,
A ſa deſtruction éleve nos neveux ;
Si par ſon propre effort Rome ſe doit nuire,
Et ſi les nations ne la pouvoient détruire,
Envoyez la diſcorde au milieu des Romains,
Faites-les déchirer avec leurs propres mains,
Couvrir leurs vaſtes champs de mille funérailles,
D'une main parricide arracher leurs entrailles ;
Détruire leurs cités & briſer à leurs yeux
Leurs murs & leurs palais, leurs autels & leurs dieux ;
Enfin, par la fureur d'une guerre civile,
Expoſez aux Romains leur capitale ville,
Et que de tant d'États pleinement aſſouvis,
Ils nous rendent les biens qu'ils nous auront ravis.
Mais je perds la parole, une extrême foibleſſe
Me va faire dans peu rejoindre ma princeſſe ;
Mon ame pour la ſuivre eſt prête de partir.
O belle ombre ! connois quel eſt mon repentir :
Auparavant ma mort, accorde-moi ma grace ;
Une froide ſueur couvre mon corps de glace.
Je te ſuis ; mais apprends par ma derniere voix,
Qu'ayant vécu Romain, je meurs Carthaginois.

SCIPION.

C'en eſt fait, il eſt mort. O déſeſpoir! ô rage!
Je n'ai pu conſerver un homme de Carthage.
Le ſort, pour me contraindre à fauſſer mon ſerment,
De l'empire Africain n'a fait qu'un monument.
Ah, parjure! ah, méchant!

CATON.

Quitte cette tendreſſe,
Pleurer ſes ennemis, c'eſt marque de foibleſſe.
Regarde d'un œil ſec l'excès de leurs malheurs,
De peur que le ſénat ne condamne tes pleurs.

SCIPION.

Hé bien, pour t'obéir, dans ma douleur extrême,
Je veux tarir mes pleurs, me ſurmonter moi-même,
Afin que le ſénat apprenne par ta voix
A quel point je l'honore & révere ſes loix.
Mais avant que quitter le rivage d'Afrique,
Je veux que l'on prépare un tombeau magnifique,
Où le ſort d'Aſdrubal étant repréſenté,
Y conſerve ſa gloire à la poſtérité.
Après tous nos devoirs rendus à ce grand homme,
Nous irons triompher de nos travaux dans Rome.

Fin de la Mort d'Aſdrubal de Montfleury.

ESTHER,

TRAGÉDIE

DE DU RYER.

*ON a vu depuis la naiſſance du théatre un nombre infini de pieces traitant ce ſujet, tiré de l'hiſtoire des Hébreux, tantôt ſous le nom d'*Eſther, *tantôt ſous ceux d'*Aman *& de* Vaſthi; *aucune ne réuſſit : du Ryer crut que la faute venoit, non du ſujet, mais des poëtes qui l'avoient traité; & encouragé même par leurs chutes, il remit ſur la ſcene l'*Eſclave Couronnée *d'Aſſuérus. Cette tentative lui réuſſit; la piece ajouta à ſa célébrité; du moins on peut en juger par le grand nombre des repréſentations qu'en firent les comédiens, & par la quantité d'éditions qu'en tirerent les libraires. Cette* Eſther *eſt bien loin aujourd'hui d'exciter en nous le même enthouſiaſme; mais ne nous hâtons pas de faire un crime à du Ryer, d'avoir traité foiblement un ſujet où Racine, l'immortel Racine a échoué.*

ACTEURS.

ASSUÉRUS, Roi de Perſe.

ESTHER.

VASTHI, Reine de Perſe.

AMAN, Miniſtre d'Aſſuérus.

MARDOCHÉE, Oncle d'Eſther.

ZETHAR, Seigneur Perſan.

THAMAR, Suivante d'Eſther.

THARÈS, Confident d'Aman.

La ſcene eſt à Suſe.

ESTHER,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, THAMAR.

ESTHER.

En vain cette grandeur, cette ſource d'alarmes
Se préſente à mes yeux avecque tous ſes charmes;
Quelque tranquillité qui ſuive mes travaux,
Plus elle offre de biens, & plus je crains de maux.
Comme cette grandeur eſt toujours infidelle,
Je ne vais qu'en tremblant au trône où l'on m'appelle;
Et je ne crois monter ſur un ſiege ſi beau,
Que pour cheoir de plus haut dans l'horreur du tombeau.

THAMAR.

N'allez point pénétrer dans les choſes futures ;
Pour chercher des ſujets de triſtes aventures :
Laiſſez enfin agir la juſtice des cieux,
Qui veut vous rendre un trône, où régnoient vos aïeux.

ESTHER.

Hélas ! chere Thamar, je ſais que mes ancêtres
Du trône d'Iſraël furent jadis les maîtres.
Mais s'ils en ſont tombés, me dois-tu conteſter
Que c'eſt avec raiſon que je crains d'y monter ?

THAMAR.

Comme toutes les mers ne ſont pas orageuſes,
Toutes grandeurs auſſi ne ſont pas périlleuſes.
Quand le ciel relevant un grand trône abattu,
Veut en faire le prix d'une illuſtre vertu,
Il ſait bien ſéparer de la grandeur mortelle
Cette inſtabilité qui lui fut naturelle.
Rendez donc à vos yeux cet éclat nompareil,
Qu'un roi de Perſe adore ainſi que ſon ſoleil ;
Chaſſez de votre eſprit cette morne triſteſſe,
Qui ne ſied jamais bien quand le ciel nous careſſe :
Ce n'eſt pas mériter les careſſes des cieux,
Que de les recevoir les larmes dans les yeux ;
A peine un grand monarque apperçut-il vos charmes,
Que ſon cœur captivé vous vint rendre les armes ;
A peine eſt-il vaincu, qu'il donne à ſon vainqueur,

Pour demeurer captif, & ſon trône & ſon cœur.
Vous l'avez fait eſclave, il veut vous faire reine :
Eſt-ce-là, belle Eſther, un grand ſujet de peine ?
La couronne eſt charmante à tous les grands eſprits,
Et qui la croit un faix, n'en connoît pas le prix.

ESTHER.

Un grand roi me chérit, un monarque qui m'aime
M'offre avec ſon amour la part d'un diadême,
Et peut-être qu'une autre avecque cet honneur,
Croiroit avoir atteint le faîte du bonheur.
Mais ſi ce même roi, qui me rend ſouveraine,
Vient de répudier une puiſſante reine,
Une reine autrefois ſon ame & ſes déſirs,
Dont la poſſeſſion faiſoit tous ſes plaiſirs,
Dont les aïeux régnoient, & dont le pere regne,
Foible comme je ſuis, que faut-il que je craigne ?
Dois-je établir ma force en l'amitié d'un roi
Qui rejette une reine, & lui manque de foi ?
Dois-je me confier aux biens qu'il me préſente,
Et qui n'ont pour appui qu'une amour inconſtante ?

THAMAR.

Vos vertus garderont la priſe de vos yeux.

ESTHER.

Cette garde eſt un bien que j'attendrai des cieux.

THAMAR.

Enfin le roi vous aime.

ESTHER.

Il aima cette reine
Qui reſſent aujourd'hui ce que peſe ſa haine :
Ainſi, comme un écueil renommé ſur les eaux
Par l'horrible débris de cent fameux vaiſſeaux,
Je crains tous ces honneurs & ces grands avantages
Qui finiſſent ſouvent par de honteux naufrages.
Comme une autre auroit peur de ſon adverſité,
Moi, Thamar, moi j'ai peur de ma proſpérité.
Si l'amour des grands rois eſt un bien ſouhaitable,
Hélas ! ce même amour eſt un bien redoutable.
Le trône eſt précieux, il eſt à ſouhaiter,
Mais la crainte d'en cheoir fait craindre d'y monter.
Enfin je crains le ciel, quand même il m'eſt proſpere.
Mais voici mon appui, le frere de mon pere.

SCENE II.

ESTHER, MARDOCHÉE, THAMAR.

MARDOCHÉE.

JUGERA-T-ON toujours, vous voyant comme en deuil,
Qu'au lieu d'une couronne, on vous donne un cercueil ?
Donnez par votre joie une éclatante marque
Que vous ſavez priſer les faveurs d'un monarque.
C'eſt offenſer le ciel, & violer ſes loix,
Que d'être indifférente aux faveurs des grands rois.

Puiſque c'eſt par des mains ſi nobles & ſi cheres,
Que le ciel nous conduit aux fortunes proſperes.

ESTHER.

C'eſt dans notre fortune une eſpece d'appui
Que de craindre toujours ce qui fait cheoir autrui.

MARDOCHÉE.

Je ſais bien que le ſort d'une reine chaſſée
Peut avecque raiſon troubler votre penſée;
Mais en jetant les yeux ſur ſon adverſité,
Regardez les raiſons de ſa calamité.
Vous connoiſſez l'écueil qui cauſa ſon naufrage,
Tâchez de l'éviter dans le même voyage;
C'eſt dans notre infortune une eſpece d'appui,
Que d'avoir reconnu ce qui perdit autrui.
Si l'orgueil la fit cheoir d'une place adorée,
Que la ſoumiſſion vous la rende aſſurée;
Et tâchez de garder par votre humilité,
Ce qu'une autre a perdu par ſa ſeule fierté.
Une beauté ſuperbe eſt peu de temps charmante,
Mais tant qu'elle eſt modeſte, elle eſt toujours puiſſante;
C'eſt par là qu'elle rend ſes attraits plus conſtants;
C'eſt par là que ſans peine elle regne long-temps.
Songez donc, dans l'éclat qu'un monarque vous donne,
A garder la vertu plutôt que la couronne:
Quelqu'accident fâcheux qui vous puiſſe émouvoir,
Conſerver la vertu, c'eſt garder le pouvoir.
Que ſi vous devez cheoir de ce degré ſuprême,

Où ſemble vous conduire un prince qui vous aime ;
Faites que votre chûte & vos adverſités
Ne ſoient pas des malheurs qui vous ſoient imputés ;
Si vous devez tomber, & perdre la puiſſance,
Tombez comme victime avec votre innocence.
Enfin, puiſque le ciel ne fait rien vainement,
Joignez à ſon vouloir votre conſentement.

ESTHER.

Je veux tout ce qu'il veut ; enfin, quoiqu'il ordonne,
Je verrai d'un même œil les fers & la couronne.

MARDOCHÉE.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ce cœur ſans pareil,
Il faut vous ſouvenir de mon premier conſeil ;
Et pour vous aſſurer le bien qu'on vous préſente,
Continuer encore une ruſe innocente.

ESTHER.

Certes, votre diſcours me donne de l'effroi,
Il faut, il faut trembler quand on abuſe un roi ;
Et la ruſe, après tout, à ſoi-même importune,
Eſt un mauvais appui de la bonne fortune.
J'ai ſuivi vos conſeils, & je leur obéis ;
Ainſi je cache au roi mon ſang & mon pays ;
Il penſe que le ciel me donna la naiſſance
Dans les vaſtes climats de ſon obéiſſance.
On ignore en ſa cour, où l'on vous doit un rang,

Que nous ſoyons parents & liés par le ſang ;
Ainſi, par vos conſeils, je n'oſerois paroître,
Je demeure inconnue où l'on croit me connoître,
Et tel eſt le ſuccès, qu'il ſemble clairement
Que nous trompions le roi de ſon conſentement.
Mais ſi quelque haſard découvre cette ruſe,
Un roi ſouffrira-t-il qu'une eſclave l'abuſe ?
Et comme le ſoupçon eſt une forte voix
Qui parle inceſſamment dans les ames des rois,
Que pourra-t-il juger de ce long artifice ?
Quels foudres ſortiront des mains de ſa juſtice ?
Je penſe déjà voir les feux de ſon courroux,
Juſtement allumés ſe répandre ſur nous :
Il me ſemble déjà que ſa haine m'accuſe,
Qu'il me reproche un trône acquis par une ruſe,
Et que pour le reprendre & m'en précipiter,
Il en rompt les degrés qui m'y firent monter.
Pourquoi, me dira-t-il, cacher votre naiſſance,
Quand je vous fais un don même de ma puiſſance ?
Penſez-vous aſſurer des biens inopinés,
En abuſant un roi qui vous les a donnés ?
Si l'orgueil ruina la fortune d'une autre,
Penſez-vous que la ruſe établiſſe la vôtre ?
Enfin, me dira-t-il, avez-vous prétendu
Par un vice garder ce qu'un vice a perdu ?
O vous, qui de mon ſort avez pris la conduite,
Soulagez les ennuis où mon ame eſt réduite !
Évitons le péril que je vois approcher,
Et découvrons enfin ce qu'on ne peut cacher.

MARDOCHÉE.

Ne précipitez rien, montrez de la conſtance,
Cachez votre pays, cachez votre naiſſance;
Traitez-moi, traitez-moi comme un indifférent,
Et ne témoignez point que je vous ſois parent.
Si ce deſſein trahi forme quelque tempête,
Elle n'éclatera que pour frapper ma tête.
Que craignez-vous?

ESTHER.

Les Juifs, peuple odieux au roi,
Les Juifs de qui je ſors me donnent de l'effroi.
Si le roi les déteſte & leur montre ſa haine,
De la fille d'un Juif ſera-t-il une reine?
Eſpérerai-je alors en l'amour d'un grand roi?
Figurez-vous le reſte, & craignez avec moi.
Hélas! quelle aventure à la mienne reſſemble?
Il me hait ſans le croire, & m'aime tout enſemble;
Il m'aime ſans ſavoir pour qui brûlent ſes feux,
Et comme il hait les Juifs, il me hait avec eux.

THAMAR.

Si par notre malheur juſqu'ici manifeſte,
Il brûla pour les Juifs d'une haine funeſte,
Par un effet d'amour, qui peut tout ſurmonter,
Il aimera les Juifs, parce qu'il aime Eſther.

ESTHER.

Peut-on dire qu'il m'aime, & que ſon cœur me ſuive,
Puiſqu'il ne penſe pas brûler pour une Juive,

Et

Et que je lui ſerois un objet odieux,
Sans le voile trompeur qui me cache à ſes yeux ?

THAMAR.

Mais qui ſait dans la Perſe où vous futes gardée,
Que vous tenez le jour des princes de Judée ?
Qui le ſait que nous trois ? Quand les Juifs ruinés
Furent dans Babylone eſclaves amenés....

ESTHER.

Ah ! je ſais que ma mere avec eux opprimée
Encore dans ſes flancs me tenoit enfermée ;
Et comme elle craignoit que l'orgueil des vainqueurs
Deſtinât aux vaincus de nouvelles rigueurs,
Ne pouvant éviter le périlleux orage
Qui menaçoit les Juifs de leur dernier naufrage,
Je ſais qu'elle tâcha, par d'innocents efforts,
D'en garantir le fruit qui naîtroit de ſon corps.
Mais hélas ! en malheurs la fortune fertile
A rendu trop ſouvent la prudence inutile.

MARDOCHÉE.

Mais vous ſavez auſſi que par le ſoin des cieux,
Qui voulurent en vous relever vos aïeux,
Je vous fis élever loin d'un peuple profane,
Même par des Perſans qui vous crurent Perſane.
Ainſi non-ſeulement vous évitez nos maux,
Mais on vous donne un ſceptre au lieu de nos travaux ;
Et par un coup du ciel, qui bénit notre peine,

Même de nos vainqueurs vous devenez la reine.
Verrions-nous des effets & plus grands & plus doux,
Quand même le futur eût dépendu de nous?
Pourriez-vous vous donner plus de bien & de gloire,
Quand vous diſpoſeriez des fruits de la victoire?
Le ciel commence ainſi quelque choſe de grand,
Le ciel achevera l'œuvre qu'il entreprend.

ESTHER.

Soit que par vos raiſons ma raiſon ſe rappelle,
Soit que le ciel m'inſpire une force nouvelle,
Je ſens que dans mon cœur, autrefois abattu,
Succede à la foibleſſe une mâle vertu;
Et par cette vertu, que le ciel me ſuggere,
Je ſens bien qu'il vous aime, & qu'il veut que j'eſpere.

MARDOCHÉE.

Mais ſi mes ſentiments ſont pour vous une loi,
Défiez-vous d'Aman, ce flatteur d'un grand roi.

ESTHER.

D'Aman, à qui je ſuis & vénérable & chere?

MARDOCHÉE.

Défiez-vous de lui comme d'un adverſaire,
Qui deſſous une langue où le miel eſt ſemé,
Cache à votre malheur un cœur envenimé.

ESTHER.

Toutefois....

MARDOCHÉE.

Croyez-moi, comme il feint, il faut feindre,
Je le connois assez pour vous le faire craindre.
Il vous offre ses vœux; mais ses vœux & ses soins,
Des sentiments du cœur sont de mauvais témoins.
Redoutez donc Aman par mes expériences,
Mais ne l'irritez point avec vos défiances;
Et de la vertu seule écoutant les leçons,
Défiez-vous de lui, sans montrer vos soupçons.
Comme son intérêt est la cause infidelle,
Qui fait briller pour vous la flamme d'un faux zele,
Que ce soit là pour vous une regle, un arrêt,
De ne la regarder que par votre intérêt.
La cour où vous entrez est fertile en malices;
C'est un théatre ouvert à tous les artifices,
Où l'ami le plus franc est toujours un menteur,
Où le plus défiant est le meilleur acteur.
Je vous l'ai dit cent fois, je vous le dis encore,
Redoutez à la cour quiconque vous adore.

ESTHER.

Je suivrai les chemins que vous m'avez montrés.

MARDOCHÉE.

Mais j'apperçois Aman: je passe. Et vous, rentrez.

SCENE III.

AMAN, THARÈS.

AMAN.

J'AI l'ame dans les ſoins comme aux fers attachée.
Mais qui vient de paſſer ? N'eſt-ce pas Mardochée ?

THARÈS.

C'eſt lui.

AMAN.

Cet inſolent, ce Juif audacieux,
Qui ſemble défier les puiſſances des cieux,
Qui croit qu'en me choquant il éleve ſa gloire,
Et que me dédaigner lui ſoit une victoire.
Triſte loi des grandeurs ! vains charmes des eſprits,
Qui ne contentent point comme bleſſe un mépris !
La fortune me rit, le roi me favoriſe,
Tout le monde m'adore, un ſeul Juif me mépriſe ;
Et ce mépris tout ſeul occupant tous mes ſens,
Du monde univerſel m'empoiſonne l'encens.

THARÈS.

Tout excès eſt permis contre cette inſolence.

AMAN.

Mais d'un trait plus mortel cet eſclave m'offenſe.

C'eſt par lui ſeulement que mes profonds reſpects
Sont à l'eſprit d'Eſther des hommages ſuſpects.
Oui, je ſuis averti que par ſes artifices
Eſther prend mes devoirs pour de mauvais offices :
Enfin c'eſt par lui ſeul que l'eſpoir m'eſt ôté,
Et que l'horreur ſe joint à ma captivité.

THARÈS.

Seigneur, que dites-vous ? hé quoi ! que peut-il faire ?

AMAN.

Sache.... Mais que dirai-je ? hélas ! il faut ſe taire.
Auſſi-bien de ton bras l'inutile vigueur
Ne peut rompre des fers qu'on porte dans le cœur.

THARÈS.

Ce diſcours eſt obſcur, je ne le puis comprendre.

AMAN.

Ne pouvant pas m'aider, tu ne dois pas l'entendre.

THARÈS.

Si l'amour, ce tranſport ſi cruel & ſi doux,
Étoit un mouvement qui fût digne de vous,
Comme dans vos diſcours je vois briller ſa flamme,
Je vous demanderois s'il regne dans votre ame ?

AMAN.

Si tu crois que l'amour, ſi fertile en langueur,
Soit une paſſion indigne de mon cœur,

Ne la croirois-tu pas & ridicule & folle,
Si je te répondois qu'Eſther eſt mon idole?
Hélas! j'aimois Eſther, & mon cœur amoureux
Alloit lui découvrir la grandeur de ſes feux,
Quand le ſoin de ce Juif, quand le ſoin de ce traître,
Aux yeux même du roi la força de paroître.
Mais enfin, ſi l'amour ne me peut ſoulager,
La vengeance a des biens qui peuvent m'alléger.
Lorſqu'une paſſion nous gêne & nous poſſede,
Une autre paſſion eſt ſouvent ſon remede.

THARÈS.

Faut-il perdre ce Juif? prononcez-en l'arrêt;
Commandez ſeulement, & l'orage eſt tout prêt.

AMAN.

T'engager à ſa perte injuſte ou légitime,
C'eſt haſarder ta vie ou du moins ton eſtime;
Et ce n'eſt, à mon gré, ſe venger qu'à demi,
Qu'expoſer un ami pour perdre un ennemi.
J'attends l'occaſion tant de fois déſirée.

THARÈS.

Mais cette occaſion vous eſt-elle aſſurée?
Non, non, ne cherchez point un ſecours incertain,
Lorſque vous le trouvez aſſuré dans ma main.
Laiſſez agir pour vous ma fureur animée,
Je tiens l'occaſion dans mes mains enfermée.
Vous ſavez que c'eſt lui qui rompit ces deſſeins,

Par qui le ſceptre même approcha de vos mains,
Et dont l'heureux effet déjà prêt à paroître,
Du roi que vous ſervez vous eût rendu le maître.
Croyez-moi, croyez-moi, lorſqu'on peut ſe venger,
En différer le coup, c'eſt ſe mettre en danger.
Prévenez la fortune amoureuſe du change,
Vengez-vous hardiment devant que l'on ſe venge.
Frappez, perdez, tuez, ſervez-vous de ma main;
Tel peut vaincre aujourd'hui qui ne le peut demain.
C'eſt enfin un effet de parfaite prudence,
Que de prendre toujours la plus proche aſſiſtance.

AMAN.

Je ſuivrois ton conſeil, j'employerois ton bras,
Mais la perte d'un ſeul ne me contente pas,
Il faut qu'avecque lui ſa nation périſſe,
Et que par l'infamie il aille au précipice.

THARÈS.

Ce deſſein eſt bien grand.

AMAN.

Auſſi dans ce deſſein
Je veux que le roi m'aide, & me prête la main.

THARÈS.

Le roi! m'eſt-il permis de ſavoir ce myſtere?

AMAN.

A qui doit me ſervir je ne dois pas le taire.

Tu ſais bien que les Juifs, dans la Perſe arrêtés,
Sont des peuples ſuſpects, & du roi déteſtés.
Tu ſais bien que les Juifs ſont des objets de haine,
De qui chacun ſouhaite ou la perte, ou la peine.
Je veux par mes raiſons perſuader au roi,
De purger ſon État de ce peuple ſans foi,
De le faire paſſer par le fer & la flamme,
De ne rien épargner de cette engeance infâme.
Ce Juif préſomptueux ſe promet aujourd'hui
D'être de ſon pays le ſalut & l'appui:
Mais quoi qu'il entreprenne, & quoi qu'il s'imagine,
Lui ſeul de ſon pays il ſera la ruine.
Quoi! ce deſſein t'étonne, & te trouble les ſens!

THARÈS.

Quoi! Seigneur, pour un ſeul perdre tant d'innocents!

AMAN.

Homme ignorant des biens dont la vengeance abonde!
Ah! pour les poſſéder, je perdrois tout un monde!
Oui, j'aime à voir couler le ſang des innocents,
Lorſqu'il ſert de remede aux douleurs que je ſens;
Oui, mes yeux le verront couler avecque joie,
Pourvu que dans ſes flots mon ennemi ſe noie.

THARÈS.

Mais ſi le ſien ſuffit pour éteindre ſes jours,
Ne ſuffira-t-il pas pour vous donner ſecours?

AMAN.

Il ne ſuffira pas pour éteindre la flamme
Que le dépit allume, & nourrit dans mon ame ;
La vengeance eſt un bien ſavoureux ſeulement,
Quand l'eſprit offenſé le cueille abondamment.

THARÈS.

Mais du mépris d'un ſeul tous ne ſont pas complices.

AMAN.

S'ils n'ont part à l'offenſe, ils l'auront aux ſupplices ;
Et ſi je hais les Juifs, & ſi de tous côtés
Ma haine les deſtine à cent calamités,
Hélas ! l'amour d'Eſther, cette amour inhumaine,
Les venge des malheurs dont les charge ma haine.

THARÈS.

Mais enfin....

AMAN.

Mais enfin, à mon cœur, à mes yeux ;
Un ſeul Juif a rendu tous les Juifs odieux.
Si ce que j'entreprends te ſemble illégitime,
Sache que c'eſt vertu que d'uſer bien du crime ;
Sache qu'en un eſprit touché comme le mien,
Le crime qui le venge eſt le ſouverain bien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMAN, THARÈS.

THARÈS.

SEIGNEUR, votre vengeance eſt-elle préparée?
La ruine des Juifs a-t-elle été jurée?
Enfin, le roi contr'eux prend-il votre parti?

AMAN.

Mais que vois-je? La reine!

THARÈS.

Oui, Seigneur, c'eſt Vaſthi.

AMAN.

Évitons ſon abord, ſa diſgrace m'étonne.

SCENE II.

VASTHI, AMAN, THARÈS.

VASTHI.

DONCQUES Aman me fuit! donc Aman m'abandonne!
Aman qui me plaçoit au nombre de ſes dieux,
Tandis que ma couronne éclatoit à ſes yeux ;
Aman qui m'adora, tandis que l'apparence,
Tandis que ma grandeur flatta ſon eſpérance !
Ayant accoutumé, durant notre bonheur,
D'élever tes regards pour me voir dans l'honneur ;
Trouves-tu difficile en ce deſtin étrange,
D'abaiſſer tes regards pour me voir dans la fange ?

AMAN.

Ayez, ayez pour moi de meilleurs ſentiments ;
Si j'eus part à vos biens, j'ai part à vos tourments,
Et mon cœur animé d'une vertu plus haute,
Vous conſerve le rang qu'un monarque vous ôte.
Mais par quelle aventure êtes-vous en ces lieux,
Que votre adverſité vous doit rendre odieux,
Et d'où l'ordre du roi trop prompt, & trop injuſte,
Avoit comme exilé votre perſonne auguſte ?

VASTHI.

Je viens pour l'accuſer de ſa brutalité,
Je viens lui reprocher ſon inhumanité,

Je viens, je viens enfin, par une noble audace,
Mériter aujourd'hui ma honte, ou ma diſgrace.

AMAN.

Mais vous vous expoſez.

VASTHI.

On ne s'expoſe pas,
Lorſque pour s'alléger on cherche le trépas.
Moi, moi, je pourrois voir une idigne rivale,
Monter deſſus mes pas au rang d'où je dévale!
Je ſuis reine, mourons pour un titre ſi beau;
Pour les rois, pour les rois le trône ou le tombeau.
Il n'eſt point de milieu que les rois puiſſent prendre,
Quand le ſort irrité les contraint de deſcendre,
Le trône ou le tombeau, tout le reſte eſt honteux.

AMAN.

Ne vous expoſez point à des chemins douteux,
Attendez, ou craignez.

VASTHI.

Moi! j'en ſuis incapable.
Pour craindre & pour trembler, de quoi ſuis-je coupable?
Un roi capricieux, bizarre en ſes projets,
Donne de grands feſtins aux peuples ſes ſujets;
Et pour faire éclater & la fête & ſa grace,
Il veut que je me montre à cette populace:
Comme ſi prodiguant ſes biens de toutes parts,

Il vouloit la repaître avecque mes regards.
Hé bien ! j'ai refuſé de plaire à ſon caprice,
J'ai refuſé ma vue au peuple ſon complice ;
J'ai voulu conſerver la majeſté des rois :
En quoi cette action bleſſe-t-elle les loix ?

AMAN.

Mais elle offenſe un roi que peu de choſe offenſe.

VASTHI.

D'un monarque aveuglé ne prends point la défenſe.

AMAN.

Vous deviez à ſes vœux accorder ce plaiſir.

VASTHI.

J'ai ſatisfait, Aman, à ſon lâche déſir,
Puiſqu'il ne me faiſoit une loi ſi cruelle,
Qu'afin de m'obliger de paroître rebelle,
Qu'afin que mon refus, qu'il avoit ſouhaité,
Donnât quelque couleur à ſa brutalité ;
Car enfin a-t-il fait le choix d'une princeſſe,
Pour lui faire remplir la place que je laiſſe ?
Non, non, tu le ſais bien ; mais de tous les côtés
Ayant fait aſſembler les plus rares beautés,
Comme s'il affectoit, à ſa honte, à ma peine,
Que ſa brutalité vous choiſît une reine ;
Parmi tant de beautés, que ne fit-il un choix
Qui me pût condamner quand je l'accuſerois ?

Mais la brutalité, ſans reſpect des couronnes,
Affecte le plaiſir, & non pas les perſonnes.
Une fille du peuple ! & vous l'avez ſouffert !
Une fille du peuple ! ah ! ce penſer me perd ;
Ce penſer me remplit de fureurs & de rage,
Démons aſſez puiſſants pour venger tant d'outrages.
Si l'on me préferoit le ſang de quelques rois,
Conſtante en mon malheur, je me conſolerois.
Mon plus grand mal n'eſt pas de quitter la couronne,
Un ſage quelquefois la fuit & l'abandonne ;
Mais le plus grand des maux dont je ſente les coups,
C'eſt de céder le trône à de moindres que nous.

AMAN.

Certes, ce mal eſt grand ; certes, il eſt extrême,
Et pour m'en garantir je me perdrois moi-même.

VASTHI.

J'arme auſſi contre Eſther ce que j'ai de pouvoir :
Comme c'eſt aujourd'hui qu'on la doit recevoir,
Je viens, je viens moi-même à la mort toute prête,
Pour différer au moins cette funeſte fête.

AMAN.

O deſſein digne enfant d'un eſprit généreux,
A qui le juſte ciel doit un ſuccès heureux !

VASTHI.

Pourrois-tu voir enfin, dans un trône adorable,
Une eſclave de Perſe, & vile & mépriſable ?

Pourrois-tu ſans murmure obéir à ſa voix,
Toi qui fus en état de lui donner des loix ?

Aman.

Non, non, Madame, non; il faudra que j'expire,
Si le bonheur d'Eſther la conduit à l'empire.
Ah ! s'il lui faut un trône, il me faut un tombeau,
Et la grandeur d'Eſther eſt enfin mon bourreau.

Vasthi.

Aujourd'hui toutefois elle ſera ta reine.

Aman.

Eſter, femme du roi ! c'eſt-là, c'eſt-là ma peine :
Mais c'eſt-là ſeulement le plus grand de mes maux,
Parce que c'eſt de là que naiſſent vos travaux.

Vasthi.

Garde, garde toujours cette ardeur qui te preſſe,
Puiſque c'eſt le ſeul bien que mon deſtin me laiſſe.
Mais enfin, il eſt tems de s'oppoſer aux coups
Qui ſont déjà tous prêts à tomber deſſus nous.

Aman.

Oui, Madame, il eſt tems de montrer ſon courage,
Puiſque déjà l'éclair vous annonce l'orage.
Allez, allez ſans crainte, en ce funeſte jour,
Troubler par votre aſpect le calme de la cour :
Votre ſeule préſence aujourd'hui néceſſaire

Retardera le cours d'une ſi grande affaire,
Et je ne doute point que le retardement
Ne guériſſe le roi de ſon aveuglement.
Il conſidérera d'une ame plus égale
Sa honte & ſon honneur, vous & votre rivale.
Et quand du haut du trône il jetera les yeux,
Ouverts par la raiſon pour un choix glorieux,
Ne craignez rien, Madame, eſpérez la victoire:
Il eſt roi, c'eſt aſſez: il choiſira la gloire.
Allez donc maintenant, par un noble attentat,
Ou remonter au trône, ou troubler tout l'État.

VASTHI.

L'un ou l'autre eſt mon but.

AMAN.

Suivez donc cette voie.

VASTHI.

Mais va ſonder le roi devant que je le voie.

AMAN.

J'embraſſe avec plaiſir votre commandement,
Mais votre ſeul aſpect peut agir puiſſamment,
Vos pleurs ſeront des traits qui perceront ſon ame,
Vos pleurs rendront la force à ſa premiere flamme,
Rallumeront l'amour, éteindront le courroux,
Et ſans ouvrir la bouche, ils parleront pour vous.
J'irai, ſi vous voulez, par des raiſons preſſantes,
Préſenter un obſtacle à ſes flammes naiſſantes;

Mais

Mais pour toucher un cœur, & rompre des priſons,
Une larme ſouvent fait plus que cent raiſons :
Voir enfin une reine en ſa miſere extrême,
Réduite à n'employer pour elle qu'elle-même ;
La voir en ſuppliante, eſclave des malheurs,
Mouiller les pieds d'un roi par les eaux de ſes pleurs ;
C'eſt ſans doute un ſpectacle, aſſez, aſſez capable
De toucher le plus dur & le plus indomptable.
Pourſuivez-donc, Madame, allez juſques au bout,
N'employez que vos pleurs, vos pleurs obtiendront tout.

VASTHI.

Moi, que par des ſoupirs & par des larmes lâches,
A ma condition je faſſe quelques taches ;
Non, non, ce noble orgueil qui m'anima toujours,
Doit m'animer encore au dernier de mes jours :
Et la fortune injuſte autant qu'elle eſt volage,
Peut m'ôter les grandeurs, & non pas le courage.
Pour ſortir de mes maux, pour vaincre mes malheurs ;
J'ai du ſang à verſer, mais je n'ai point de pleurs.
Moi, gémir ! moi, pleurer !

AMAN.

C'eſt pourtant dans vos larmes
Que vous devez trouver de la force & des charmes.

VASTHI.

Le trône me ſeroit une autre adverſité,
S'il falloit le devoir à cette lâcheté ;

Et toutes les grandeurs me ſeroient odieuſes,
Si je les achetois par des larmes honteuſes.

AMAN.

Les pleurs qui font régner, ſont toujours glorieux.

VASTHI.

En toute extrémité les pleurs ſont odieux.

AMAN.

Si des pleurs répandus par un cœur d'Amazone,
Sont des chemins honteux pour remonter au trône,
Le ſeul prix de ce trône eſt capable d'ôter
La honte des chemins qu'on tient pour y monter.

VASTHI.

Hé bien, hé bien, Aman, puiſque le ſort me preſſe,
J'irai par des ſoupirs témoigner ma foibleſſe;
Et ſans conſidérer l'éclat de notre ſang,
Nous irons par des pleurs redemander un rang,
De qui ces mêmes pleurs, en lâchetés inſignes,
Aux yeux de l'univers nous déclarent indignes.
Mais que dis-je? inſenſée en mon reſſentiment!
Si l'on croit que le roi me chaſſa juſtement,
N'irois-je pas moi-même, à moi-même infidelle,
Témoigner par mes pleurs que je ſuis criminelle?
N'irois-je pas enfin moi-même contre moi
Juſtifier ainſi l'injuſtice du roi?

Moi, demander pardon ! c'eſt tacher mon eſtime,
Puiſqu'enfin tout pardon préſuppoſe le crime.

A M A N.

Que ferez-vous enfin ? Quoi ?

V A S T H I.

Tout ce que je puis.

A M A N.

Troublerez-vous l'État ?

V A S T H I.

Je vaincrai mes ennuis.

A M A N.

Le trouble de l'État eſt le dernier remede.

V A S T H I.

Oui, mais ſonde le roi avant que je m'en aide.

A M A N.

Mais, Madame.....

V A S T H I.

Vas-y.

A M A N.

Mais, Madame.....

VASTHI.

Crains-tu ?

AMAN.

Moi, Madame ! ah ! plutôt.....

VASTHI.

Montre donc ta vertu.
Ne me fais pas juger, en ce malheur extrême,
Que tu veux m'employer pour t'épargner toi-même ;
Et que par un deſſein qui te feroit rougir,
Tu feins de conſeiller pour t'exempter d'agir.
Crains-tu de voir le roi ? crains-tu pour moi l'orage ?
Crains-tu de t'expoſer ?

AMAN.

Vous bleſſez mon courage,
Madame, épargnez-moi.

VASTHI.

Ne t'épargne donc pas.

AMAN.

Votre ſervice ſeul a pour moi des appas,
Remettez en mes mains le ſoin de vos délices,
Eſther a des attraits, moi j'ai des artifices.
Mais ne vous montrez point.

VASTHI.

Je vais chez Tiamis,
Où ma calamité m'a laiſſé des amis.

SCENE III.

AMAN, THARÈS.

THARÈS.

SEIGNEUR, que faites-vous? le ciel vous eſt propice,
Voulez-vous malgré lui vous faire un précipice?
Et croyez-vous enfin combattre impunément
D'un monarque offenſé le juſte ſentiment?

AMAN.

Tharès, le roi me croit, nous éteindrons ſa flamme,
Il eſt roi des Perſans, je ſuis roi de ſon ame.

THARÈS.

Cet empire eſt un bien qu'on ne peut trop priſer,
Mais il eſt dangereux d'en trop ſouvent uſer.
Plaignez, ſi vous voulez, le ſort de cette reine,
Mais fuyez le haſard de partager ſa peine;
Si le ciel la veut voir d'un regard rigoureux,
Qu'elle ſoit malheureuſe, & demeurez heureux.

AMAN.

Qu'elle ſoit malheureuſe, & reine déplorable,
Si je puis par ſes maux n'être pas miſérable.
Mais qu'elle ſoit heureuſe, & vive dans l'honneur,
Si ma félicité dépend de ſon bonheur.

Il m'importeroit peu, quoique je lui promette,
Qu'elle fût dans le trône, ou qu'elle fût ſujette,
Si je ne connoiſſois que mes maux & mes biens
Par un lien fatal ſont attachés aux ſiens.
Peut-elle cheoir d'un trône où tu la vis montée,
Que dans le même inſtant Eſther n'y ſoit portée?
Et puis-je y voir Eſther, ſans perdre en même jour
Cet agréable eſpoir que me donne l'amour?
Non, non, pour éviter cette mortelle peine,
Qu'elle demeure eſclave, & que Vaſthi ſoit reine.
Allons parler pour elle, allons parler au roi;
L'adoucir pour Vaſthi, c'eſt l'adoucir pour moi.

THARÈS.

Ah! Seigneur, triomphez de cette amour naiſſante.

AMAN.

On ne triomphe point d'une amour ſi puiſſante.

THARÈS.

Mais l'amour, ce tyran des eſprits enchantés,
Peut être le poiſon de vos proſpérités.

AMAN.

Il n'importe; expoſons d'une ardeur non commune,
Pour les biens de l'amour, les biens de la fortune:
Puiſque par mille maux je reſſens à mon tour
Que la fortune même en fait moins que l'amour.

THARÈS.

Quoi! pour un bien léger, quoi! pour un bien qui paſſe,
Pour de vaines beautés tenter votre diſgrace!

AMAN.

Et ces vaines grandeurs où tu vois tant d'appas,
Comme les autres biens ne paſſent-elles pas?

THARÈS.

Aimez, mais autre part.

AMAN.

Quand on eſt dans les gênes,
Hélas! il n'eſt plus temps de faire choix des chaînes.
Ne me contredis plus: mon amour eſt ma loi,
Enfin tu me déplais. Repaſſons chez le roi;
Mais il ſort.

SCENE IV.

ASSUÉRUS, AMAN.

ASSUÉRUS.

CHER Aman, la douceur & la grace
Dans le trône des rois vont enfin trouver place.
Ainſi cette ſuperbe, autrefois mon amour,
Et comme de mon cœur l'idole de ma cour,

Vaſthi reconnoîtra par de ſenſibles marques,
Combien il eſt fatal de déplaire aux monarques;
Et que même une reine, eſclave de la loi,
Toute reine qu'elle eſt, eſt ſujette du roi.

AMAN.

Juſqu'ici vos bontés, vainquant votre juſtice,
Sembloient ſe contenter de montrer ſon ſupplice,
Et pour moi, j'avois cru que ſon juſte remords
Ne feroit pas ſur vous d'inutiles efforts.
En effet, quand je ſonge à cette ſainte flamme,
Qui confondoit vos cœurs, & n'en faiſoit qu'une ame;
Quand je ſonge à vos feux, qui furent ſon tréſor,
Aux feux dont vous brûliez, dont elle brûle encor,
Je ne ſaurois penſer que pour cette princeſſe,
Au défaut de l'amour, l'amitié ne vous preſſe,
Et qu'au reſſouvenir de ſes calamités,
Vous puiſſiez réſiſter à vos propres bontés.

ASSUÉRUS.

Si l'injuſte refus de ſon obéiſſance,
En moi ſeul outragé terminoit ſon offenſe,
Peut-être qu'en mon cœur les traits de la pitié
Referoient un paſſage à ceux de l'amitié.
Mais, comme moi, l'État a part à cette injure,
Son orgueil a touché le peuple qui murmure;
Et ſi je ſais régner, ſouffrirai-je un affront,
Qui refroidit mon peuple, & me rougit le front?
Non, un roi doit venger par des peines plus dures,

Les affronts de l'État, que ſes propres injures;
Il peut tout pardonner étant ſeul offenſé,
Mais il doit tout punir quand l'État eſt bleſſé;
Enfin, comme le peuple eſt dedans nos provinces
Un eſclave qui fait la force de ſes princes,
Bien que par cent liens on puiſſe l'arrêter,
Il faut, pour en jouir, quelquefois le flatter.

AMAN.

Quoi, Sire! aux paſſions d'un peuple téméraire
Vous pourriez immoler une reine ſi chere?
Quoi, Sire! un lâche eſclave aujourd'hui reſpecté,
Se vanteroit demain qu'un roi l'auroit flatté;
Et qu'on auroit donné la chute d'une reine,
A l'appréhenſion de tomber dans ſa haine?
Oui, Sire, il faut qu'un roi, maître & pere des loix,
Soutienne de ſon peuple & la gloire & les droits:
Mais en penſant ainſi, où tenir ſa défenſe?
Il ne faut pas d'un peuple augmenter l'inſolence;
Et quoique vous faſſiez, n'eſt-ce pas l'augmenter,
Que de lui faire voir qu'on tâche à le flatter?
Le peuple eſt dangereux, ſi l'on ne le maîtriſe,
Il penſe qu'on le craint lorſqu'on le favoriſe;
Et ſur cette croyance autoriſant ſes droits,
Quelquefois il devient le tyran de ſes rois.
Qu'aujourd'hui pour lui plaire & contenter ſa haine,
A ſes reſſentiments on immole une reine,
Peut-être que ce monſtre, inconſtant & ſans foi,
Demandera demain qu'on immole ſon roi.

ASSUÉRUS.

Le peuple eſt inconſtant, mais enfin ſon caprice
Ne doit pas m'empêcher de lui rendre juſtice.
Que s'il en abuſoit, il apprendroit qu'un roi
Peut ſe la rendre auſſi contre un peuple ſans foi.

AMAN.

Vous voulez à l'État épargner une injure,
Vous voulez apaiſer un peuple qui murmure;
Et certes, ce deſſein nous peut bien enſeigner
Qu'il eſt digne d'un roi qui ſait l'art de régner.
Mais pour rendre un État floriſſant & durable,
Sire, le peuple ſeul n'eſt pas conſidérable,
Comme pour compoſer ce grand éclat des cieux,
Les petits aſtres ſeuls n'ont pas aſſez de feux.
Si par le choix d'Eſther, par ce choix populaire,
Au murmure d'un peuple on penſe ſatisfaire;
Ce choix peut exciter des maux plus apparents,
Puiſqu'il peut exciter le murmure des grands.
Comme Eſther eſt ſans nom & d'obſcure naiſſance,
Ils n'iront qu'à regret ſous ſon obéiſſance,
Ils n'auront pour Eſther que des hommages feints;
Au travers de leur feinte on verra leurs dédains.
Et pourrez-vous ſouffrir dans le pouvoir ſuprême,
Qu'on mépriſe à vos yeux la moitié de vous-même?
Et comme enfin les grands ſont du corps de l'État,
Et le plus noble ſang, & le plus grand éclat,
Pourrez-vous vous venger de ce mépris injuſte,

Qu'il n'en coûte à l'État le ſang le plus auguſte?
Sire, pour détourner le cours de ces malheurs,
Dont vous reſſentirez vous-même les douleurs,
Quelque raiſon fait voir qu'il eſt juſte d'éteindre
Pour tous également tous ſujets de ſe plaindre;
Que ſi par une reine un grand peuple outragé
Témoigne par ſes cris qu'il veut être vengé,
Il ne demande pas, trop injuſte en ſa haine,
Que de ſon ſang obſcur on lui donne une reine;
Et qu'un ſceptre adorable aux yeux de l'univers,
Soit porté par des bras deſtinés pour des fers.
Mais pourvu qu'on témoigne à cette populace,
Qu'on veut bien l'apaiſer, & lui faire une grace,
Il n'importe à ſes yeux qu'on joigne à votre rang
Ou bien un ſang ignoble, ou bien un noble ſang.
Ainſi faiſant le choix d'une adorable fille,
Où la beauté ſoint jointe à l'illuſtre famille,
Vous rendrez en tous lieux, pour affermir la paix,
Et le peuple content & les grands ſatisfaits.

ASSUÉRUS.

Eſther, me dites-vous, ne ſort pas d'une race,
Qui donne à ſes beautés une nouvelle grace?

AMAN.

Non, Sire.

ASSUÉRUS.

Eſther n'eſt rien?

AMAN.

Non, Sire.

ASSUÉRUS.

Mais, dis-moi,
Qu'étois-tu ? qu'étois-tu, ſans l'amour de ton roi ?
Quelle étoit ta fortune en la paix, en la guerre,
Devant que ma faveur t'élevât de la terre ?
Apprends par ton exemple, Aman, apprends enfin,
Que bien ſouvent les rois ſont maîtres du deſtin,
Et qu'ayant en leurs mains vos fortunes enclôſes,
Un roi, comme les dieux, fait de rien toutes choſes.
Qu'Eſther ſorte du ſang le plus bas de l'État,
Un ſeul de mes regards lui donne de l'éclat ;
Dans ſa baſſeſſe même, & dans ſon impuiſſance,
Mon choix & mon amour lui ſervent de naiſſance :
Mon choix & mon amour qui l'élevent aux cieux,
Lui tiennent lieu de ſceptre, & de gloire, & d'aïeux.
Comme c'eſt par le jour que le ſoleil fait naître,
Qu'il ſe montre ſoleil & qu'il ſe fait connoître,
C'eſt auſſi par l'éclat que donne notre choix,
Que ceux de notre rang témoignent qu'ils ſont rois.
Ainſi, quoique tes ſoins ſoient d'un ſujet fidele,
Fais taire ces raiſons qui partent de ton zele ;
Ote de ton eſprit tous les ſoins que tu prends,
Et ne m'oppoſe point le murmure des grands.
Je ſais, je ſais régner, & ma main ſouveraine
Peut faire aux moins zélés adorer une reine.

AMAN.

Sire, en ce grand deſſein, j'ai cru que mon devoir
M'obligeoit à montrer ce que j'ai pu prévoir :

J'ai parlé librement pour vous donner des marques
Que j'ignore cet art qui flatte les monarques,
M'étant imaginé dans cet événement,
Que c'eſt aimer ſon roi que parler librement.

ASSUÉRUS.

Je mets entre les biens aux princes ſouhaitables,
D'un fidele ſujet les libertés aimables;
Ainſi j'aime ton zele, Aman, & tu me plais,
Quand même ton ardeur s'oppoſe à mes ſouhaits.
Mais pour récompenſer une ame ſi fidelle,
Comme j'attends Eſther au trône où je l'appelle,
Je veux, mon cher Aman, qu'Aman ſeul ait l'honneur
De conduire une reine au faîte du bonheur.
Va donc au devant d'elle, avance, & me l'amene,
Afin que de tes mains je reçoive une reine.

AMAN.

Cet honneur eſt trop grand.

ASSUÉRUS.

Il eſt digne de toi.

Va.

AMAN.

Je vous obéis.

SCENE V.

AMAN, THARÈS.

AMAN.

MAIS, hélas! malgré moi,
Quelle horrible diſgrace à nos yeux manifeſte,
Et plus que cet honneur effroyable & funeſte!

THARÈS.

Mais il faut obéir.

AMAN.

Va, cours trouver Vaſthi,
Dis-lui qu'à ſon malheur le ciel a conſenti,
Et que c'eſt ſeulement en excitant l'orage
Qu'elle peut déſormais empêcher ſon naufrage.
Qu'elle vienne : dis-lui....

THARÈS.

Mais.....

AMAN.

Mais obéis-moi.

THARÈS.

Souffrira-t-on, Seigneur, qu'elle approche du roi?

AMAN.

Va, rends-lui ce devoir ſans tarder davantage;
Je diſpoſerai tout pour lui faire un paſſage.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, Suite d'Aſſuérus.

AMAN.

AVANCEZ, belle Eſther, & montez dans les cieux,
Puiſqu'un trône eſt le ciel d'un prince glorieux.

ASSUÉRUS.

Approchez, chere Eſther, venez prendre la place
Que vous donne l'amour, que vous donne la grace;
Et par un juſte arrêt du plus grand de nos dieux,
Régnez avec un roi, ſur qui regnent vos yeux.
Le ciel, qui pour régner vous avoit deſtinée,
Oublia de vous rendre en naiſſant couronnée;
Et quand je mets le ſceptre en de ſi belles mains,
Du ciel qui vous forma j'acheve les deſſeins.
Peuple, qui vois Eſther par mon choix ſoutenue,
Crois que c'eſt à tes yeux une reine inconnue,
Que je tire aujourd'hui d'un État languiſſant,
Puiſque toutes beautés ſont reines en naiſſant.

ESTHER.

Sire, c'eſt en eſclave, & non en ſouveraine,
Que j'approche d'un roi qui me regarde en reine;
Et pour toutes beautés, ô monarque puiſſant!
Je n'apporte à vos pieds qu'un cœur obéiſſant.
Je ne me conſidere au trône d'un empire,
Que comme une vapeur que le ſoleil attire,
Et dont le corps léger ne s'éleve ſi haut,
Que pour s'appeſantir, & retomber bientôt.
Bien que le nom de reine, & grand & vénérable,
Puiſſe aſſouvir un cœur de gloire inſatiable;
Je ne l'eſtime pas, ce nom ſi glorieux,
Pour nous mettre en un rang où nous devenons dieux;
Mais pour ce qu'en rendant ma fortune parfaite,
Il me rend d'un grand roi la premiere ſujette,
Et qu'en me faiſant voir les biens que je vous doi,
Il m'apprend d'autant mieux à reſpecter mon roi.

ASSUÉRUS.

Cette ſoumiſſion auſſi rare que belle,
Vous rend digne du trône où le ciel vous appelle.
Je ne recherche point ſi parmi vos aïeux
Je pourrai rencontrer ou des rois, ou des dieux;
Les trônes ſont des biens d'une auguſte puiſſance,
Qui ſont dus au mérite, autant qu'à la naiſſance.
La grace & les vertus ont ſu vous y porter,
Par de plus beaux degrés vous n'y pouviez monter.
Montez donc, chere Eſther, par des marches ſi belles
A des proſpérités qui ſeront immortelles;

Et

Et comblez le bonheur d'un monarque amoureux,
Que la ſeule grandeur ne ſauroit rendre heureux.

AMAN *à part.*

Puis-je être le témoin des maux que j'appréhende ?
Mais j'apperçois Vaſthi.

SCENE II.

ASSUÉRUS, ESTHER, VASTHI, MARDOCHÉE, AMAN.

ASSUÉRUS.

QUE vois-je ! qui vous mande ?

VASTHI.

Je ne viens point ici, le flambeau dans les mains,
Allumer la diſcorde, & rompre vos deſſeins.
Non, non, je ne viens pas, par mon triſte ſpectacle,
A vos fidélités préſenter un obſtacle ;
Quand j'aurois le pouvoir, je n'ai pas les déſirs
D'outrager un grand roi, dont j'aime les plaiſirs.
Le ſort qui me fait cheoir du trône à la miſere,
M'a rendu malheureuſe & non votre adverſaire.
Je viens donc ſans ſecours, & moi ſeule pour moi,
Vous montrer dans les fers la compagne d'un roi ;
Je viens donc maintenant, non pour avoir ma grace,
Non, pour rompre le trait dont le coup me menace ;

Mais pour ſavoir au moins, parmi tant de travaux,
Par quel grand attentat j'ai mérité mes maux.
Je ne demande point quel charme inévitable
D'un changement d'amour vous a rendu capable;
Je vois dans un objet ſi doux & ſi charmant,
Les puiſſantes raiſons de votre changement,
Mais je n'apperçois point dans le cours de ma vie,
La cauſe des malheurs dont je ſuis pourſuivie.
Faites donc voir mon crime, & que votre équité
Découvre les raiſons de ma calamité,
Afin qu'en mon malheur voyant votre juſtice,
Je ceſſe de blâmer mon juge & mon ſupplice;
Et qu'enfin mon dépit, mes cris & mon tranſport,
Vous reſpectant toujours, n'accuſent que mon ſort.

ASSUÉRUS.

Vous ſaurez mes raiſons, vous ſaurez vos offenſes,
Quand vous regarderez vos déſobéiſſances;
Mais vous ſaurez de plus qu'aux yeux d'un potentat,
Cette nouvelle audace eſt un autre attentat.

VASTHI.

Sire, ſi cette audace, & noble & légitime,
Aux yeux des potentats doit paſſer pour un crime;
L'innocence aſſurée aux yeux des potentats,
Eſt ſujette à former de pareils attentats.

ASSUÉRUS.

Le trouble d'un État que votre orgueil outrage,
Eſt de votre innocence un ample témoignage.

Retirez-vous, Madame, & montrez une fois
Que votre eſprit ſoumis peut recevoir des loix.
Enfin n'augmentez point cette coupable audace,
Qui pourroit rendre juſte une injuſte diſgrace.

VASTHI.

Ce crime en mon malheur ſeroit mon reconfort,
S'il devenoit ſi grand qu'il méritât la mort;
Mais ſi quelque raiſon, qui doit être couverte,
Vous oblige à cacher les raiſons de ma perte,
Au moins, en regardant mon ſort & ma douleur,
Dites-moi, pour raiſon, j'ai voulu ton malheur;
Alors me ſoumettant, chacun m'entendra dire,
Je veux bien endurer, car le roi le déſire.

ASSUÉRUS.

Retirez-vous, Madame, il ſuffit une fois
De tenter le péril, & de déplaire aux rois.

VASTHI.

Si je ſuis criminelle, achevez mon ſupplice,
Quiconque ſort d'un trône, aime le précipice.

ASSUÉRUS.

Ainſi vous y courez.

VASTHI.

Ne m'arrêtez donc pas,
Et donnez ſeulement plus de pente à mes pas.
On mérite la mort & les maux qu'elle donne,
Quand on a mérité de perdre une couronne.

Que ſi de mon bonheur quelques rayons reſtés,
Me font croire innocente en mes adverſités,
Comme mon déſeſpoir peut troubler vos provinces,
Comme il peut émouvoir vos peuples & vos princes,
Prévenez mes forfaits, & qu'un dernier effort
M'empêche par ma mort, de mériter la mort.

ASSUÉRUS.

Faites votre devoir, vivez, on vous l'ordonne,
C'eſt aſſez pour un coup de perdre une couronne.

VASTHI.

Non, non, délivrez-vous de mes triſtes ſoupirs;
Et par ma perte entiere aſſurez vos plaiſirs;
Donnez, donnez mon ſang, & la mort que j'eſpere,
A l'établiſſement d'une reine ſi chere;
Et ſi l'amour d'Eſther vous doit rendre content,
Rendez par mon trépas ſon triomphe éclatant.

ESTHER.

Ah! Sire, regardez d'un œil plus pitoyable
Une grande princeſſe, une princeſſe aimable;
Et ne m'élevez point à des proſpérités
Qu'elle puiſſe accuſer de ſes calamités.
Pourrois-je bien jouir, ſans remords & ſans peine,
D'une félicité qui ruine une reine?
Quelque bien qui ſuccede à nos ambitions,
La grandeur eſt funeſte à ces conditions.
Regardez ma baſſeſſe, & de quelle diſtance
Du trône où vous régnez, s'éloigne ma naiſſance;

Vous direz que le ciel qui peut tout ici bas,
Nous éloigna ſi fort pour ne nous joindre pas.
Mais d'un autre côté, regardez la puiſſance
D'où cette grande reine a tiré ſa naiſſance:
Vous verrez que le ciel qui la veut ſoutenir,
Ne vous rendit égaux qu'afin de vous unir.
Conſiderez en elle, & le ſang, & la grace;
La faire cheoir du trône & me mettre en ſa place,
C'eſt au trône du jour porter l'obſcurité,
C'eſt chaſſer de l'autel une divinité;
Et par un changement auſſi nouveau qu'étrange,
C'eſt y mettre en ſa place une idole de fange.
Ah! Sire, pour la reine, ah! Sire, pour Eſther,
Faites votre juſtice à même heure éclater,
Nous rendant toutes deux où le ciel nous adreſſe,
La reine à ſa grandeur, Eſther à ſa baſſeſſe:
Tout l'honneur que je cherche, & que j'ai prétendu,
C'eſt de céder le trône à qui le trône eſt dû.

ASSUÉRUS.

Bientôt ma volonté vous ſera manifeſte,
Attendez un deſtin ou propice ou funeſte.

MARDOCHÉE *à part.*

Que je crains juſtement!

ASSUÉRUS *à ſa ſuite.*

Mes amis, ſuivez-moi.

MARDOCHÉE *à part.*

Vous, en qui j'eſpérai, cieux, inſpirez le roi.

SCENE III.

VASTHI, ESTHER, MARDOCHÉE.

VASTHI.

BELLE & charmante Eſther, épargnez-vous la peine,
A ma confuſion, de défendre une reine ;
Ne me ſecourez point dans un ſort ſi douteux,
Le ſecours d'une eſclave eſt un ſecours honteux.
Hé, que me ſerviroit, où je ſuis mépriſée,
Là faveur d'une eſclave en reine déguiſée !

ESTHER.

Au moins à faire voir qu'en ſa captivité
Cette eſclave garda ſa généroſité ;
Et qu'en vous remettant un ſceptre qu'on lui donne,
Sa généroſité mérite une couronne.
Pardonnez ce tranſport à mon reſſentiment,
Un injuſte mépris l'excite juſtement.

VASTHI.

Déjà la vanité s'empare de votre ame ;
Mais enfin, qu'êtes-vous ?

ESTHER.

Ce que je ſuis, Madame ;
Telle que d'un grand roi l'ordonnera l'arrêt,
Eſclave s'il le veut, & reine s'il lui plaît.

VASTHI.

L'aſpect d'une grandeur à vos yeux inconnue,
Vous charme, vous ſéduit, & vous ôte la vue.

ESTHER.

Non, non, je me connois; mais je reſpecte en moi,
Et l'amour, & la grace, & le choix d'un grand roi.

VASTHI.

Mais quand le roi, charmé par une amour ſi baſſe,
Vous tirant du néant vous mettroit en ma place,
Penſez-vous que l'État pendant à vos genoux,
Eût pour vous les reſpects que vous avez pour vous?
Ne vous abuſez point, ne croyez point des fables,
Un ſceptre eſt mépriſé dans des mains mépriſables;
L'honneur n'eſt pas honneur quand il eſt mal donné,
Et vous feriez d'un trône un autel profané.

ESTHER.

Si le trône eſt pour moi comme un char de victoire,
Le roi qui m'y conduit, lui gardera ſa gloire;
Puiſqu'aux ambitieux le trône ſi charmant,
N'emprunte ſon éclat que du roi ſeulement.

VASTHI.

Ainſi dans ſon néant, la baſſeſſe ſe flatte.

ESTHER.

Par elle des grands rois la gloire même éclate;

Plus notre ſort eſt bas, plus en le réhauſſant,
Se montre le pouvoir d'un monarque puiſſant.

VASTHI.

Mais craignez ſes faveurs, ainſi que des menaces.

ESTHER.

C'eſt faire tort aux rois, que de craindre leurs graces.

VASTHI.

C'eſt ſe mettre en péril que de trop s'y fier.

ESTHER.

Qui ſe réſout à tout, ſe peut humilier.
Quoi qu'il faille trouver le port ou le naufrage,
Comme un préſent du ciel, je garde le courage.
Qu'il m'ôte cet eſpoir qu'il ſembloit me donner,
Qu'il arrête la main qui vient me couronner,
Qu'il montre à ma fortune un viſage farouche,
Qu'il me faſſe tomber du degré que je touche;
Il me laiſſe bien plus qu'il ne ſauroit m'ôter,
Puiſqu'il me laiſſe un cœur qui peut tout ſupporter.

VASTHI.

Eſpérez néanmoins un ſort plus ſalutaire,
L'amour étant pour vous, rien ne vous eſt contraire;
Eſpérez, eſpérez un bel événement,
Puiſqu'en ce grand procès le juge eſt votre amant.

SCENE IV.

ESTHER, MARDOCHÉE.

MARDOCHÉE.

HÉLAS ! ſur qui des deux doit tomber la tempête !

ESTHER.

A tout événement le ciel me verra prête.

MARDOCHÉE.

Si vous ne méritez que le plus grand des rois
Brûle de votre amour, & ſoutienne ſon choix,
Faites voir, pour le moins, par un cœur magnanime,
Que d'un roi ſi puiſſant vous méritez l'eſtime.
Je le confeſſe, Eſther, nos ennemis ſont grands,
Quelques-uns ſont cachés, quelques-uns apparents,
Et tous, & tous enfin joignent leur artifice
Pour vous faire tomber du trône au précipice.
J'ai ſu même qu'Aman, que vous comptez pour vous,
Vous attaque en ſecret, & nous attaque tous.

ESTHER.

Aman, dont les diſcours témoignent tant de zele !

MARDOCHÉE.

Lui ; lui de qui le cœur eſt un cœur infidele ;
Il vous rend des reſpects à vos yeux complaiſants,
Mais c'eſt un ennemi qui vous fait des préſents.

ESTHER.

Que fais-je à ce méchant, pour en être opprimée?

MARDOCHÉE.

Ce que fait aux méchants l'innocence eſtimée.
Mais enfin attendez avec un front égal,
Ou le trône ou les fers, ou le bien ou le mal.

SCENE V.

MARDOCHÉE, ESTHER, AMAN.

MARDOCHÉE.

ENFIN Aman revient, qu'apporte-t-il?

AMAN.

Madame,
Que j'ai de part aux maux qui traverſent votre ame,
Et que je ſuis touché de ce triſte deſtin
Qui ſemble des grandeurs vous fermer le chemin!

MARDOCHÉE *à part.*

Le méchant!

AMAN.

Mais au moins ai-je cet avantage
D'avoir tâché pour vous de détourner l'orage,

Et de contribuer avec votre vertu,
Afin de vous garder un rang qui vous eſt dû.

Esther.

Certes, quand la fortune, en diſgrace féconde,
Nous rend & le mépris, & le rebut du monde,
Ce nous eſt un bonheur, & bien grand & bien doux
Que d'avoir des amis généreux comme vous.

Aman.

Mais ce m'eſt un malheur de manquer de puiſſance.

Esther.

La volonté ſuffit, & j'en ai connoiſſance.

Aman.

Que n'ai-je ſur le prince un moment de pouvoir,
On vous verroit, Madame, où je voudrois vous voir.

Esther.

Que n'ai-je le pouvoir de qui je ſuis ſujette,
On vous verroit de même où mon cœur vous ſouhaite.
Mais enfin, faut-il vaincre, ou faut-il ſuccomber?
Faut-il monter au trône, ou faut-il en tomber?
Qu'a réſolu le roi?

Aman.

Rien encore, Madame;
Mais enfin.....

ESTHER.

Mais parlez.

AMAN.

Mais c'eſt vous percer l'ame.

ESTHER.

Non, non, ne craignez point.

AMAN.

Le roi preſque rendu,
Entre Eſther & Vaſthi demeure ſuſpendu.

MARDOCHÉE.

Quoi! Seigneur, il balance?

AMAN.

Oui, mais de telle ſorte,
Qu'il paroît....

ESTHER.

Dites-tout.

AMAN.

Que la reine l'emporte:
Il ſemble que pour elle un rayon de pitié
Rallume dans ſon cœur ſa premiere amitié.
Mille raiſons d'État qu'il peſe & qu'il ramene,
Semblent venir en foule au ſecours de la reine;

Enfin, j'ai par mes ſoins voulu l'en divertir,
Mais pour y rêver ſeul il nous a fait ſortir.
Ainſi je crains pour vous.

ESTHER.

Il faut au moins attendre;
Je ne tomberai pas, je ſaurai bien deſcendre.

AMAN.

Il eſt même honorable en cette extrémité,
De quitter librement ce qui nous eût quitté.

ESTHER.

Avez-vous ordre, Aman, de tenir ce langage,
Et de me préparer à mon proche naufrage?

AMAN.

Non pas, mais dans les biens qui vous ſeroient offerts;
Je crains pour vous les maux que d'autres ont ſoufferts.
Quoi qu'en votre faveur le roi veuille réſoudre,
Comme le trône eſt haut, il eſt près de la foudre;
Et tel y croit monter afin de vivre heureux,
Qui monte ſeulement en un lieu dangereux.

ESTHER.

Si le trône eſt un lieu dangereux & funeſte,
Qu'attaque inceſſamment la colere céleſte,
Je ferai voir un cœur & ferme & généreux,
En montant ſans trembler ſur un lieu dangereux.

AMAN.

Vous venez d'éprouver qu'à l'inſtant qu'on y monte ;
On peut, au premier pas, rencontrer de la honte ;
Croyez qu'un lieu ſi haut doit être redouté,
Et lorſque d'on y monte, & lorſqu'on eſt monté.
On trouve quelquefois, avecque moins d'ombrage,
Et dans un moindre ſort, un plus grand avantage.

ESTHER.

Il ne m'importe, Aman, ſi le roi, ſi les cieux,
Me deſtinent à cheoir d'un lieu ſi glorieux,
Je ferai voir alors une vertu ſi haute,
Qu'on croira que je donne un ſceptre que l'on m'ôte.

AMAN.

L'exemple de Vaſthi vous doit épouventer.

ESTHER.

Il m'apprend les chemins que je dois éviter.

AMAN.

Si l'orgueil la fit cheoir, on peut, on peut de même
Tomber par mille endroits de ce degré ſuprême :
Puiſque de tous côtés, le trône infortuné
Eſt un ſiege d'honneur, de gouffres couronné.

ESTHER.

On peut, on peut périr, & c'eſt-là mon attente ;
Mais ce n'eſt pas périr que périr innocente.

AMAN.

Mais, Madame, ce mal, des maux le plus affreux,
Ce ſeul tourment des cœurs que l'on croit généreux,
La honte qui nous tue, & qui nous perſécute,
Accompagne toujours cette mortelle chute.

ESTHER.

Bien qu'un trône éminent fût le ciel de l'honneur;
Bien qu'il fût ici bas le ſouverain bonheur;
Bien que la gloire ſuive auſſitôt qu'on y monte,
En tomber innocent, c'eſt en tomber ſans honte.

AMAN.

Mais, enfin c'eſt tomber.

ESTHER.

Mais c'eſt vaincre en tombant,
Et ſe faire un appui, même en y ſuccombant.
Quand le ciel nous fait cheoir, quand le ciel nous rebute,
La honte eſt dans la cauſe, & non pas dans la chute.
Enfin, ſans m'abaiſſer par une lâche peur,
Enfin, ſans m'élever par un eſpoir trompeur,
Quoi qu'on ait réſolu, ma gloire ou ma diſgrace,
Si le roi m'appella, j'attendrai qu'il me chaſſe.

AMAN.

Je vous ſouhaite un ſort plus heureux & plus doux,
Et pour vous dire tout, un ſort digne de vous.
(*à part.*)
Mais on apporte ici les marques de l'empire:
Un ſceptre, une couronne. Ah! quel eſt mon martyre!

SCENE VI.

ESTHER, MARDOCHÉE, AMAN, ZETHAR.

ZETHAR *à Eſther.*

VOYEZ dans ces grands biens, qui vous ſont préſentés,
D'un roi qui vous chérit, les juſtes volontés.
Votre illuſtre vertu mérita la couronne,
Par les mains de l'amour un grand roi vous la donne:
Vos yeux ont ſu le vaincre, il veut vous témoigner
Que qui ſurmonte un roi, mérite de régner.
Recevez donc, Madame, & le ſceptre & ſa gloire,
Comme préſents d'un roi qui paie une victoire;
Et tenant ſous vos pieds les dangers abattus,
Jouiſſez ſans douleur du prix de vos vertus.

ESTHER.

Comme de cet honneur trop grand & trop inſigne,
Mes propres ſentiments me déclarent indigne;
Je reçois cet honneur, dont mes yeux ſont ſurpris,
Ainſi qu'une faveur, & non pas comme un prix.
Mais enfin, de ce ſceptre & de cette couronne,
Allons rendre un hommage à la main qui les donne:
J'ai déjà trop tardé.

AMAN *à part.*

Déſeſpérerons-nous?

MARDOCHÉE.

Cieux, aſſurez ces biens, s'ils nous viennent de vous.

SCENE VII.

SCENE VII.

MARDOCHÉE, AMAN.

AMAN.

ENFIN, un bel effet ſuccede à votre attente.

MARDOCHÉE.

Le ſeul plaiſir du roi rend mon ame contente.
Quiconque a pour ſon roi d'avantageux déſirs,
Des plaiſirs de ſon roi fait ſes propres plaiſirs.

AMAN.

Il vous en doit, ſans doute, une ample récompenſe.

MARDOCHÉE.

Je la reçois, Seigneur, plus grande qu'on ne penſe.

AMAN.

La fortune d'Eſther vous promet du ſupport.

MARDOCHÉE.

Je me tiens ſatisfait, & content de mon ſort.

AMAN.

Eſpérez d'autres biens, le ciel vous le commande.

MARDOCHÉE.

Que pourrois-je eſpérer? J'ai ce que je demande.

SCENE VIII.

AMAN, THARÈS.

AMAN.

IL nous quitte en vainqueur, il rit de mon courroux ;
Et triomphe en effet, puiſqu'il vit malgré nous.
Ah, Tharès ! que de maux, que d'horreurs, que de gênes,
Et que mon cœur ſans force eſt accablé de chaînes !
Falloit-il, ma raiſon, te laiſſer déſarmer ?
Falloit-il voir Eſther ? mais falloit-il l'aimer ?
Je la perds, je me meurs, un ennemi me brave,
Et de mes paſſions je demeure l'eſclave.
Hélas ! qui l'eût penſé, qu'un roi, qu'un grand vainqueur,
Dans des liens ſi bas dût arrêter ſon cœur ?
Lâche roi ! Mais que dis-je ? au mal qui me ſurmonte,
Je veux que d'un grand roi cette amour ſoit la honte ;
Et ſi j'étois placé dans le nombre des rois,
Eſther eſt le ſeul bien que je ſouhaiterois.
O ciel ! ta cruauté n'eût-elle pu paroître,
Sans me rendre en amour compagnon de mon maître ?
Fortune, dieux, deſtins, grands auteurs de mon mal,
Je vous rends vos grandeurs, ôtez-moi mon rival !

THARÈS.

Plutôt que d'un rival l'autorité ſuprême
Vous dérobe à l'amour, & vous rende à vous-même.
Il eſt fort, il eſt roi.

AMAN.

Ceſſons de ſoupirer ;
Et parce qu'il eſt roi, commençons d'eſpérer.

THARÈS.

Près d'un ſi grand rival, votre amour perſévere ?

AMAN.

C'eſt parce qu'il eſt roi que mon amour eſpere.
Il ne faut qu'un ſoupçon pour ébranler les rois,
Qui du bien de l'État ſe compoſent des loix.
Il ne faut qu'un ſoupçon pour éteindre la flamme
Que la plus forte amour allume dans leur ame.
Eſther n'eſt pas encore en ce lieu de plaiſirs,
Où l'ambition même aſſouvit ſes déſirs ;
Puiſque le jour me reſte, au milieu des ſupplices,
Il reſte à mon amour cent nouveaux artifices.

THARÈS.

Que faites-vous, Seigneur ? que voulez-vous tenter ?

AMAN.

Je réſous de me perdre, ou de me contenter.

THARÈS.

D'où viendroit du ſecours à l'eſpoir qui vous reſte ?

AMAN.

Les Juifs me ſerviront, les Juifs que je déteſte.

THARÈS.

Eux, qui vous ôteroient la force & le pouvoir ?

AMAN.

Eux que ma haine attaque, & qu'elle fera cheoir.
Je ſais que Mardochée eſpere en la victoire,
Qui va porter Eſther au trône de la gloire :
Je crois même qu'Eſther, ſe déclarant pour lui,
Fait eſpérer aux Juifs ſa grace & ſon apppui ;
Je veux par elle-même aujourd'hui m'en inſtruire,
Et puis montrer au roi combien elle peut nuire.
Ainſi, par mes ſoupçons aiſés à fomenter,
Dedans l'eſprit du roi nous détruirons Eſther ;
Étant trop aſſuré qu'il préfere en ſon ame
L'amour de ſon État, à l'amour d'une femme.
Si l'orgueil de Vaſthi précipita ſon ſort,
Pour faire cheoir Eſther un ſoupçon eſt trop fort.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, MARDOCHÉE, THAMAR.

ESTHER.

POURQUOI ne vois-je en vous que des marques de crainte?
De quel trait de douleur votre ame eſt-elle atteinte?
Et pourquoi, ſans parler, vous vois-je épouvantés,
Lorſque le ciel me porte où vous me ſouhaitez?
Vous avez déſiré, comme un bonheur extrême,
De voir deſſus mon front briller le diadême;
Et quand l'amour du ciel contente vos déſirs,
L'un en jette des pleurs, & l'autre des ſoupirs.
D'où vient ce changement, d'où viennent ces alarmes?
Ce mal qui vous fait peur, qui vous tire des larmes,
Et dont par vos ſoupirs je ſens déjà les coups,
L'apportons-nous au trône, ou bien l'y trouvons-nous?

MARDOCHÉE.

Il faut mourir, Eſther, ſi le ciel favorable
N'acheve par vos mains une œuvre mémorable.

Déjà le fer eſt prêt, qui doit trancher vos jours.
Il faut mourir, Eſther, ou chercher du ſecours.

ESTHER.

Hé bien, il faut mourir.

MARDOCHÉE.

Mais non pas ſans défenſe,
Puiſqu'il s'agit ici de ſauver l'innocence.

ESTHER.

Quel ſort! quelle fortune! & qu'en dois-je eſpérer?

MARDOCHÉE.

De combattre, de vaincre, & de vous aſſurer:
Ou de mourir au moins rayonnante de gloire,
Si nos propres malheurs vous ôtent la victoire.

ESTHER.

Mais enfin, de quels maux ſommes-nous menacés?

MARDOCHÉE.

De tous les maux, Eſther, l'un ſur l'autre amaſſés;
Que votre eſprit travaille à ſe faire une image
D'horreur, de trahiſon, de flamme, de carnage,
D'innocents pourſuivis, de trônes renverſés,
Vous verrez de quels maux nous ſommes menacés;
Enfin, pour dire tout, ce peuple miſérable
Qui languit dans les fers dont la Perſe l'accable,

Les Juifs dont vous sortez, les Juifs de qui je sors,
Sont aujourd'hui vivants, & demain seront morts.

ESTHER.

Hélas !

MARDOCHÉE.

Moi qui vous parle, & qu'en votre misere,
Vous avez tant de fois regardé comme pere ;
Moi-même dont les soins tant de fois témoignés,
Sont le premier degré du trône où vous régnez ;
Peut-être qu'en ce jour où régnera le crime,
Je serai des méchants la premiere victime,
Et le premier objet affreux, ensanglanté,
Sur qui vous jeterez votre œil épouvanté ;
Enfin, enfin des Juifs la perte est arrêtée.

ESTHER.

N'est-ce point par la crainte une chose inventée ?

MARDOCHÉE.

Vous savez que Tharès de Thamar amoureux,
Par l'hymen qu'il attend, croit devenir heureux.

ESTHER.

Je le sais.

MARDOCHÉE.

Ce Tharès, qui ne craint que pour elle,
Lui vient de découvrir cette trame mortelle,
Lui vient de découvrir ce qu'on a résolu,
D'exercer sur les Juifs un pouvoir absolu,

Qu'on doit enſevelir dans le même naufrage
Les vieillards, les enfants, & tout ſexe, & tout âge,
Et ſans conſidérer le mérite ou le rang,
En étouffer la race, & l'éteindre en leur ſang.
Voilà nos maux, Eſther.

ESTHER.

Quoi! Thamar....

THAMAR.

Oui, Ma dame;
Il m'a dit, l'œil en pleurs & la crainte dans l'ame,
Que ſi je ne fuyois pour ſortir du danger,
Mêmes entre vos bras on viendroit m'égorger.

ESTHER.

D'où ſait-il ce malheur?

THAMAR.

Il ne veut point le dire.
C'eſt aſſez, m'a-t-il dit, que l'on vous en retire,
Et qu'enfin vous ſachiez que pour ce grand deſſein,
Le roi donne ſa voix, ſon pouvoir & ſa main.

MARDOCHÉE.

Ce n'eſt donc pas à tort que mon eſprit en peine
L'a ſoupçonné pour nous d'une mortelle haine.
Dès l'heure que mon ſoin découvrit l'attentat,
Qui menaçoit ſes jours de même que l'État;

Il vous en reſſouvient de ces noires pratiques
Qui faiſoient le chemin à tant d'actes tragiques,
Et qui deſſus le roi tombant de toutes parts,
Déjà près de ſon ſein approchoient les poignards:
Enfin, depuis ce temps que la bonté céleſte
Découvrit par mes ſoins un deſſein ſi funeſte,
Trop de ſignes certains témoignent à mes yeux
Que les Juifs ſont au roi des peuples odieux.
Quelle grace a ſuivi ce ſignalé ſervice,
Par qui je le retins penchant au précipice?
Hélas! on jugeroit qu'en ce moment fatal,
Je fis un autre mal de découvrir ce mal.
C'eſt à vous maintenant de calmer tant d'alarmes,
C'eſt à vous de marcher, & de prendre les armes;
Et puiſqu'en ce haut rang le ciel vous fait aſſeoir,
C'eſt à vous d'oppoſer le pouvoir au pouvoir.

ESTHER.

Hélas!

MARDOCHÉE.

Conſultez-vous?

ESTHER.

Le danger m'épouvante.

MARDOCHÉE.

Le danger vous étonne, où la gloire vous tente!

ESTHER.

Le danger qui vous ſuit, non celui qui me perd,
Tient mon cœur à la crainte inceſſamment ouvert.

MARDOCHÉE.

L'infortune des Juifs, leurs douleurs & leurs craintes
Ont beſoin de ſecours, & non pas de vos plaintes.
Ce n'eſt pas les aider que de craindre pour eux,
Et c'eſt agir pour vous qu'aider ces malheureux.
Car enfin, croiriez-vous éviter les tempêtes
De qui le coup mortel tomberoit ſur leurs têtes,
Et que leur mauvais ſort, reſpectant votre rang,
N'allât pas juſqu'au trône épuiſer votre ſang?
Si pour ſauver les Juifs votre bras ne s'emploie,
Le ciel pour les ſauver peut faire une autre voie,
Il peut fendre la terre en des chemins nouveaux,
De même que pour eux il ſut fendre les eaux.
Mais auſſi redoutez que le ciel qu'on outrage,
Ne laiſſe ſur vous ſeule éclater cet orage,
Pour avoir négligé des peuples malheureux,
Et retenu le bien qu'il vous donna pour eux.
Croyez-vous que le ciel vous rende ſouveraine,
Et vous donne l'éclat & le titre de reine,
Pour briller ſeulement de l'illuſtre ſplendeur,
Que répandent ſur vous la pourpre & la grandeur?
Croyez-vous aujourd'hui poſſéder la couronne,
Pour jouir ſeulement des plaiſirs qu'elle donne?
Que ſi vous abuſant par un nouveau déſir,
Vous croyez que les rois ſont nés pour le plaiſir,
Croyez que le plaiſir des princes équitables,
Conſiſte à ſecourir les peuples miſérables.
Dans le même moment que des cœurs inhumains

Arment contre les Juifs de ſanguinaires mains,
Un roi qui vous chérit, vous donne une puiſſance
Capable d'étouffer cette injuſte licence;
Penſez-vous que ce Dieu qui fait tout ſagement,
Nous faſſe voir enfin ce grand événement?
Non, non, c'eſt pour un bien que cette grace éclate,
C'eſt pour vous témoigner qu'il faut que l'on combatte:
Le pouvoir qu'il vous donne avecque tant d'éclat,
Eſt pour vous le ſignal qu'il donne du combat.

ESTHER.

Penſez-vous donc qu'Eſther, peu forte & magnanime,
Comme un foible ſoldat ait beſoin qu'on l'anime?
Si j'ai peur maintenant, hélas! hélas! j'ai peur
De manquer de ſuccès, non de manquer de cœur.
Je n'ai pas ſouhaité cette grandeur ſuprême
Pour jouir des plaiſirs que donne un diadême;
Mais je n'ai ſouhaité ſon pouvoir & ſes biens
Qu'afin d'en ſecourir l'infortune des miens.
Et ſi le trône même, où le ciel m'a portée,
De cet aimable eſpoir n'eût mon ame flattée,
Quoi qu'un trône ait de grand, & d'illuſtre, & d'heureux,
Je l'euſſe refuſé comme bien dangereux.
Comme par la grandeur ſi pompeuſe & ſi chere,
D'un eſprit étonné chacun me conſidere,
On conſidéreroit mon courage indompté
Par l'illuſtre refus d'un trône rejeté.
Enfin, enfin les Juifs juſqu'ici déplorables,
Verront faire pour eux des efforts favorables.

Ils auront part aux biens dont me comble le roi,
Ou j'aurai part aux maux qui les comblent d'effroi.
Noble & chere patrie, autrefois floriſſante,
Maintenant dans les fers eſclave & languiſſante,
Si je ne puis t'aider, ni te rendre ton rang,
Au moins dans ce deſſein je te rendrai mon ſang:
J'oppoſerai mon ſein aux couteaux effroyables
Qui doivent égorger tes enfants miſérables;
Et malgré les fureurs qui les font ſuccomber,
Pas un ne tombera qu'on ne m'ait vu tomber.
Si je ne méritois l'honneur de la couronne,
Quand un roi m'a donné l'éclat qui l'environne,
Comme pour mon pays je la prodiguerai,
Au moins en la perdant je la mériterai.

MARDOCHÉE.

Allez donc mériter cette éclatante gloire,
Ou par votre défaite, ou par votre victoire.

ESTHER.

Mais avant que d'uſer d'un remede fatal,
N'eſt-il pas à propos d'être aſſuré du mal?
Peut-être ſur un bruit avez-vous pris l'alarme?

MARDOCHÉE.

Un ſi funeſte bruit veut au moins que l'on s'arme.

ESTHER.

Mon courage eſt tout prêt. Mais Aman vient me voir.
Retirez-vous d'ici, j'en pourrai tout ſavoir.

S C E N E I I.

ESTHER, AMAN.

AMAN.

RAVI de vos honneurs, ravi de votre gloire ;
J'en viens avecque vous célébrer la victoire,
Et conſacrer encore à votre majeſté,
Mon courage, mon ſang, & ma fidélité.
Enfin votre vertu juſtement couronnée,
Arrête ſous vos pieds la fortune enchaînée ;
Et ſi le ciel répond à nos juſtes ſouhaits,
Le trône aura pour nous une éternelle paix.

ESTHER.

Dans l'état glorieux où l'on me conſidere,
La paix eſt le ſeul bien que le ciel me peut faire ;
Mais cette paix me manque, elle fuit de mon cœur
Comme d'un lieu funeſte où le trouble eſt vainqueur ;
Et n'ayant pas la paix, que j'appelle à mon aide,
Je ne crois pas avoir les biens que je poſſede.

AMAN.

Qui pourroit vous troubler où le ciel libéral
Sous le comble des biens ſemble étouffer le mal ?
Si vos proſpérités vous ſont des adverſaires,
Ne ſont-ils pas ſans force, ou bien vos tributaires ?

Les efforts de Vaſthi ſont vains & ſuperflus,
Son orgueil la fait cheoir pour n'en relever plus,
Et le roi s'en aſſure, & la traite de ſorte
Qu'elle eſt, même en vivant, comme une reine morte;
Enfin il la relegue en des lieux écartés,
Où ſon bras ne peut nuire à vos proſpérités;
Enfin elle eſt détruite, & ſa derniere audace
D'un monarque amoureux vous confirme la grace.
D'où vient donc le ſouci qui ſemble vous ſaiſir?

ESTHER.

Le malheur de Vaſthi ne fait pas mon plaiſir:
Bien que pour m'agrandir le ciel me perſécute,
Bien qu'un roi ſi puiſſant m'éleve par ſa chute,
Si j'étois inſenſible aux traits de ſa douleur,
J'aurois mieux que ſon rang mérité ſon malheur.
Mais enfin d'autres maux qui m'attaquent moi-même,
Portent juſqu'à mon cœur leur violence extrême,
Et parmi les honneurs viennent m'ôter la paix
Qui fait ſeule aujourd'hui mes vœux & mes ſouhaits.
Un peuple, un peuple eſclave, Aman, le peut-on croire?
M'empêche de goûter les douceurs de la gloire.

AMAN.

Un peuple!

ESTHER.

Oui, les Juifs dans nos fers arrêtés
Séparent le repos de mes proſpérités,
Et m'ôtant le repos, qui vaut une couronne,
Ils m'ôtent plus de biens que le ſceptre n'en donne.

AMAN.

Quoi ! leur calamité vous donne du ſouci ?

ESTHER.

Non, non, j'ai pour ce peuple un courage endurci,
Et je crains que ma main ne ſoit pas aſſez forte,
Pour l'arrêter au moins dans les chaînes qu'il porte.

AMAN.

Les Juifs ſeroient pour vous des objets odieux !

ESTHER.

Je les vois, je les hais comme des factieux ;
De ſecrets ſentiments, à mon repos contraires,
Les peignent dans mon cœur comme des adverſaires.

AMAN.

Toutefois Mardochée eſpere en votre appui.

ESTHER.

Juſqu'ici l'ayant craint j'ai tout ſouffert de lui ;
Mais il ſaura bientôt quelle eſt la différence
De moi dans la foibleſſe, à moi dans la puiſſance ;
Et ſi le roi s'accorde à mon reſſentiment,
Tous les Juifs avec lui ſauront ce changement.

AMAN.

Non, non, ne doutez point que le roi n'autoriſe
Contre ce peuple ingrat une juſte entrepriſe.

Haïr & déteſter ces barbares ſans foi,
C'eſt avoir dans le cœur les ſentiments du roi :
Et condamner enfin cette engeance mutine,
C'eſt avecque le roi prononcer leur ruine.

ESTHER.

Le roi veut donc les perdre ?

AMAN.

Oui, Madame, & les cieux
Qui défendent les rois, & qui veillent pour eux,
Vous inſpirent peut-être une ſi juſte haine,
Pour avancer leur perte, auſſi-bien que leur peine.
Par eux ce grand État eſt plein de factions,
Par eux la porte s'ouvre à cent diviſions,
Ils mépriſent nos loix ſecretes & publiques,
Ils ſont les artiſans de cent actes tragiques,
Et peut-être bientôt ces monſtres de l'enfer
Feroient d'un trône d'or, un trône tout de fer.
Mais ils ſont peu contents de cauſer ces miſeres,
Leur orgueil criminel en veut à nos myſteres,
Et leur religion, bravant les immortels,
Attaque inſolemment nos dieux & nos autels.
Déjà de leur venin les provinces s'infectent,
Déjà par leurs erreurs les peuples les reſpectent :
Préſage malheureux de ces noirs attentats,
Qui traînent avec eux la chute des États.
Car enfin, quelle flamme, & quels malheurs éclatent,
Quand deux religions dans un État combattent ?

Quel

Quel ſang épargne-t-on, ignoble ou glorieux,
Quand on croit le verſer pour la gloire des dieux?
Alors tout eſt permis, tout ſemble légitime,
Du nom de piété l'on couronne le crime;
Et comme on penſe faire un ſacrifice aux dieux,
Qui verſe plus de ſang paroît le plus pieux.
Le roi qui voit ces maux, & qui connoît leur ſource,
Veut ſe montrer bon prince en arrêtant leur courſe.
Ainſi, par un arrêt rendu ſecretement,
Il a de tous les Juifs conclu le châtiment.

ESTHER.

Quand doit s'exécuter cet arrêt ſalutaire?

AMAN.

On va mettre la main à cette grande affaire.

ESTHER.

Mais par quelle clarté favorable à l'État,
A-t-on de ces méchants découvert l'attentat?

AMAN.

C'eſt par mes ſoins, Madame, heureux & néceſſaires,
Que le roi reconnoît ſes ſecrets adverſaires,
Et c'eſt par mes conſeils que ſon bras irrité,
Va faire cheoir ſur eux le foudre mérité.
Mais, Madame, preſſez cet effet équitable,
Qui doit rendre pour vous le trône inébranlable;
Et par le grand ſuccès de ce coup important,

Affermiſſez un bien qu'on vous donne inconſtant.
Comme vous avez part aux honneurs de l'empire,
Vous devez avoir part au ſoin de le conduire;
Et ſi par vos vertus vous méritez ce rang,
Qu'une autre ſans vertu ne devroit qu'à ſon ſang,
Faites juger auſſi que notre aimable reine,
Mérite par ſes ſoins le rang de ſouveraine.

ESTHER.

Je ferai mon devoir.

AMAN.

Je vous ai dit le mal.

ESTHER.

Vous m'avez fait un bien qui n'eut jamais d'égal;
Mais je perdrai bientôt le jour ou la puiſſance,
Ou vous en recevrez la juſte récompenſe;
J'y vais ſonger, Aman.

SCENE III.

AMAN, THARÈS.

THARÈS.

AH! Seigneur, quel effet!

AMAN.

Si j'étois ſans amour, j'en ſerois ſatisfait.
Hélas! pour contenter mon amour abuſée,
Il falloit à mes vœux la trouver oppoſée.
Si j'attaque les Juifs par moi ſeul malheureux,
Il falloit voir Eſther me combattre pour eux.
Ainſi par des ſoupçons qui refroidiſſent l'ame,
D'un roi qui la chérit, j'euſſe altéré la flamme;
Et ſi Vaſthi tomba par de noble dédains,
Eſther eut pu tomber, & tomber dans mes mains.
O trop cruel amour! n'es-tu dedans mon ame
Armé contre moi-même & de fers & de flamme,
Que pour faire des maux, auſſi longs que mes jours,
De tout ce que j'emploie à me donner ſecours?
Mais que veux-je, & que puis-je où tout eſt impoſſible?
Veux-je arracher du trône une reine invincible?
Hélas! je le voudrois; & pour ce grand deſſein,
A toute cruauté s'engageroit ma main;
Oui, pour me contenter je pourrois entreprendre
De mettre tout en ſang, de mettre tout en cendre;

A quelqu'extrémité qu'on porte la rigueur,
On n'achete point trop le repos de ſon cœur.

THARÈS.

Cédez à l'impoſſible.

AMAN.

Il faut bien que je cede,
Et que le temps au moins devienne mon remede.

THARÈS.

Cependant.....

AMAN.

Cependant il faut ſe conſoler
Par l'eſpoir de ce ſang que nous ferons couler,
Et tâcher d'adoucir une amour inhumaine
Par le contentement que recevra ma haine ;
Mais de la mort des Juifs cache bien le deſſein.

THARÈS.

Il eſt mieux que mon cœur caché dedans mon ſein.

AMAN.

Mais remettre ſi loin la mort de Mardochée,
C'eſt faire une autre plaie à mon ame touchée ;
Il faut, pour ſatisfaire à mon reſſentiment,
Que ce Juif orgueilleux ait part à mon tourment.
Comme c'eſt par lui ſeul qu'Eſther me fut ôtée,
Je veux voir de ſon ſang la terre enſanglantée ;

Et je pourrois douter que l'on l'eût répandu,
Si parmi d'autre ſang il étoit confondu.
Il n'eſt point de ſecours ſi prompt, ſi ſalutaire,
Qui ſoulage à l'égal du ſang d'un adverſaire ;
Il n'eſt point de ſpectacle & plus grand & plus beau
Que de notre ennemi le meurtre & le tombeau.

THARÈS.

Repréſentez au roi que c'eſt par cet infâme,
Que l'État va brûler d'une funeſte flamme ;
Repréſentez au roi que ce Juif odieux
Eſt le pere & le chef de tous les factieux :
Et cependant, Seigneur, puiſqu'il faut qu'il périſſe,
Faites de ce méchant préparer le ſupplice :
Car je ne doute point que ſur votre rapport,
Un roi qui ſait régner ne réſolve ſa mort.

AMAN.

Je ſuivrai ton conſeil qui me fait par avance
Goûter avec plaiſir les fruits de la vengeance.
Je ne crains plus qu'Eſther renverſe mon deſſein,
Elle me prêtera ſon pouvoir ſouverain ;
Et ſi par elle ſeule une amour inhumaine
Me remplit de fureur, & me comble de peine,
Par elle une vengeance égale à mes déſirs,
Me va remplir de joie, & combler de plaiſirs.
Enfin il n'eſt plus rien que mon ame appréhende ;
Allons trouver le roi.

SCENE IV.

AMAN, THARÈS, ZETHAR.

ZETHAR.

SEIGNEUR, le roi vous mande.

AMAN.

En ſais-tu le ſujet?

ZETHAR.

On peut bien le penſer,
Il parle de ſervice, & de récompenſer.
Enfin, enfin, Seigneur, ſa royale juſtice
Se prépare à payer quelqu'illuſtre ſervice.

AMAN.

A qui deſtine-t-il un ſi beau traitement?

ZETHAR.

A vous, Seigneut, à vous, n'en doutez nullement;
De la façon qu'il parle, il fait aſſez entendre
Que ce prix eſt un bien que vous devez attendre.

AMAN.

Va, Zethar, je te ſuis.

SCENE V.

AMAN, THARÈS.

AMAN.

LE ciel peut-il pour nous
Se montrer aujourd'hui plus propice & plus doux ?
Mon amour lui déplut, je l'apprends par ma peine,
Mais au moins il fait voir qu'il approuve ma haine.
Ainſi, mon cher Tharès, puiſque l'amour du roi
Cherche de nouveaux biens à répandre ſur moi :
Pour ſoulager les maux dont mon ame eſt touchée,
Allons lui demander le ſang de Mardochée.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ASSUÉRUS, Suite.

ASSUÉRUS.

CERTES, quand mon eſprit revoit cet attentat,
Qui menaçoit mes jours, ma gloire & mon État,
Et que je ſonge enfin que le rare ſervice
Qui me fit triompher deſſus mon précipice,
Demeure enſeveli comme dans le mépris,
Sans qu'une récompenſe en témoigne le prix,
Je crois contribuer à ces ſourdes pratiques,
D'où naiſſent tous les jours tant d'accidents tragiques;
Ayant toujours jugé que les princes ingrats
Sont complices contr'eux des plus noirs attentats.
Quoi! je devrai mes jours aux ſoins de Mardochée,
Il m'aura découvert cette trame cachée,
Il aura conſervé ma gloire & ſa ſplendeur,
Ses bras auront été l'appui de ma grandeur,
Et je ne montrerai pour de ſi grands ſervices,
Que de l'ingratitude, & que des injuſtices!
Non, non, ayant deſſein d'apprendre à m'obéir,
Ne pas récompenſer, c'eſt apprendre à trahir.

Je veux que Mardochée ait une récompenſe,
Qui montre en même temps ſa gloire & ma puiſſance;
Je veux que Mardochée ait un prix de ſa foi
Digne d'un bon ſujet, & digne d'un grand roi.
Mais Aman ne vient point; il faut qu'il me conſeille;
Et ſuivre ſon conſeil en affaire pareille.

Scene II.

ASSUÉRUS, ZETHAR, Suite.

ZETHAR.

SIRE, Aman eſt ici.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre, je l'attends.

Scene III.

ASSUÉRUS, AMAN, ZETHAR,

AMAN *à part.*

ENFIN, nous allons vaincre, & nous rendre contents.

ASSUÉRUS.

Aman, comme en faveur de l'heureux hyménée,
Dont le ciel qui nous aime amene la journée;

Comme en faveur d'Eſther, je veux de tous côtés
Répandre heureuſement mes libéralités,
Tirer les criminels de la crainte des gênes,
Et porter le bonheur même au milieu des chaînes;
Comme je veux enfin, pour comble de bienfaits,
Qu'un oubli général efface tous forfaits.....

AMAN.

Quoi! Sire, voulez-vous que ce peuple perfide,
Qui s'alloit ſignaler par votre parricide;
Voulez-vous que les Juifs, prêts à faire un effort,
Vivent par vos faveurs, pour vous donner la mort?

ASSUÉRUS.

Non, non, ils périront: quand un prince fait grace,
Jamais le factieux n'y doit avoir de place.
Mais comme mes faveurs vont juſques aux cachots
Porter aux criminels le jour & le repos,
Je veux, je veux, Aman, comme en une victoire,
Sur ceux qui m'ont ſervi répandre auſſi ma gloire:
Montrer que la vertu peut ſeule me ravir,
Et par la récompenſe apprendre à me ſervir.

AMAN.

C'eſt auſſi d'un grand roi le plus noble exercice,
Puiſque récompenſer n'eſt que rendre juſtice.
Ouvrez donc aujourd'hui vos libérales mains,
Soyez égal aux dieux qu'adorent les humains;
Et puiſſent vos ſujets, par une belle envie,

Avecque tant d'ardeur vous conſacrer leur vie,
Que votre majeſté puiſſe auſſi déſormais
Donner autant de prix qu'elle aura de ſujets.

ASSUÉRUS.

Aman, j'aime un ſujet généreux & fidele,
De qui les grands effets m'ont témoigné le zele ;
Je l'eſtime, je l'aime, & lui dois tant de biens,
Que c'eſt trop peu pour lui du haut rang que tu tiens.
Dis-moi, de quels honneurs ma puiſſance royale
Doit envers ſa vertu ſe montrer libérale ?
Dis-moi, que dois-je faire afin de l'honorer
Autant que ma grandeur le peut faire eſpérer ?

AMAN.

Comme, mieux qu'un ſujet, un prince magnanime
D'un fidele ſujet ſait le prix & l'eſtime,
Il n'appartient auſſi qu'aux princes généreux
De ſavoir honorer des ſujets valeureux.

ASSUÉRUS.

Parle, je le ſouhaite, & je te le commande.

AMAN.

A vos commandements il faut que je me rende.
Puiſqu'un ſujet fidele, & prudent à la fois
Eſt le plus grand tréſor que poſſédent les rois.
Jugeant en ſa faveur, Sire, j'oſerai croire
Qu'on ne peut le combler d'une trop haute gloire,

Et qu'un prince régnant ne doit rien réſerver,
Ou pour ſe l'acquérir, ou pour le conſerver.
Si donc de vos faveurs la ſplendeur immortelle
Doit luire abondamment ſur un ſujet fidele,
Si vous lui deſtinez des honneurs ſans égaux,
Faites-le revêtir des ornements royaux;
Faites deſſus ſon front briller le diadême;
Faites-le voir au peuple en ce degré ſuprême;
Et que quelqu'un des grands publie à haute voix,
Qu'ainſi ſont honorés ceux qu'honorent les rois:
Que ſi quelqu'envieux oſe attaquer ſa vie,
Immolez à ſon bien l'envieux & l'envie;
Enfin pour le combler d'honneur & de plaiſirs,
On doit tout accorder à ſes juſtes déſirs.

ASSUÉRUS.

J'eſtime ton avis, & pour mieux te l'apprendre,
Ton avis eſt celui que ton prince veut prendre.
Connois-tu Mardochée?

AMAN.

Oui, Sire.

ASSUÉRUS.

C'eſt celui
Que j'aime, que j'honore, & qui fut mon appui.

AMAN.

Quoi, Sire! Mardochée eſt ce ſujet fidele?

ASSUÉRUS.

C'eſt lui, mon cher Aman, dont j'honore le zele;
Ce n'eſt qu'en ſa faveur que j'ai pris tes avis,
Ce n'eſt qu'en ſa faveur qu'on les verra ſuivis;
Enfin j'ai ſouhaité que ta main généreuſe
M'aidât à relever le vertu malheureuſe.

AMAN.

Quoi, Sire! à Mardochée un même honneur qu'au roi?

ASSUÉRUS.

Tu l'as ordonné tel, tel il l'aura de moi.

AMAN.

Mais il fit ſon devoir s'il vous rendit ſervice.

ASSUÉRUS.

Et je ferai le mien ſi je lui rends juſtice.

AMAN.

Sire, il faut à ſon rang meſurer vos bienfaits.

ASSUÉRUS.

Je les dois meſurer par les biens qu'il m'a faits.

AMAN.

Ils peuvent être grands, ſans devenir extrêmes.

ASSUÉRUS.

Ils me ſembleroient bas, s'ils n'étoient pas ſuprêmes.
Quoi ! veux-tu t'oppoſer à tes propres conſeils ?
A qui deſtinois-tu ces honneurs ſans pareils ?

AMAN.

Aux princes ſeulement, ces appuis des provinces.

ASSUÉRUS.

Aman, de bons ſujets me tiennent lieu de princes.
Je ſais bien eſtimer la nobleſſe du ſang,
Mais la fidélité me plaît plus que le rang.

AMAN.

Mais, Sire.....

ASSUÉRUS.

Mais enfin, pour tirer Mardochée
De cette obſcurité dont ſa gloire eſt cachée,
Pour rendre avec uſure à ſa fidélité
Le bien que je lui dois, & qu'elle a mérité,
Je veux en ſa faveur, avant que tu ſommeilles,
Te voir exécuter ce que tu me conſeilles ;
Je veux rendre par toi ces honneurs ſans égaux.
Fais-le donc revêtir des ornements royaux,
Fais briller ſur ſon front l'éclat du diadême,
Fais-le voir à mon peuple en ce degré ſuprême ;
Toi-même en ſa faveur publie à haute voix,
Qu'ainſi ſont honorés ceux qu'honorent les rois ;

Que ſi quelque envieux oſe noircir ſa vie,
Immole à ſon repos l'envieux & l'envie ;
Enfin, quelques grands biens qu'il puiſſe demander,
A qui m'a tout ſauvé je dois tout accorder.
Va m'obéir, Aman, va-t-en me ſatisfaire,
Exécute cet ordre, ou crains de me déplaire ;
Et montre par l'ardeur que j'eſpere de toi,
Que tu chéris les cœurs qui chériſſent leur roi.

SCENE IV.

AMAN *ſeul.*

Moi, que par des honneurs ſans borne & ſans exemples,
Même à mon ennemi je bâtiſſe des temples !
Et qu'à ma dignité, moi-même injurieux,
Je mette ma victime au nombre de mes dieux !
Non, non, tombe ſur moi, pour me réduire en poudre,
Et des rois, & des dieux la diſgrace & la foudre :
Nous aurons triomphé, parmi de ſi grands coups,
Si l'heur d'un ennemi ne lui vient pas de nous ;
Nous aurons en mourant obtenu la victoire,
Si nous ne ſervons pas à le combler de gloire.
Quel plus horrible coup me peut épouvanter ?
Quel plus cruel deſtin me peut perſécuter ?
Je penſe recevoir un honneur, un ſalaire,
Et j'en viens décerner à mon propre adverſaire !
Je crois trouver ſa mort ſans peine & ſans combat,

Et je viens à ſa vie apporter de l'éclat !
Si le voir ſeulement, & même comme infâme,
Eſt un tourment des yeux qui paſſe juſqu'à l'ame,
Le voir en même temps & vivre, & triompher,
N'eſt-ce pas proprement ce que l'on nomme enfer ?
Si je réſiſte au roi, ma diſgrace eſt jurée,
S'il lui faut obéir, ma honte eſt aſſurée.
Lequel eſt, dieux cruels ! le moins rude pour moi,
Ou de me voir l'objet de la haine du roi,
Ou de me voir contraint, comme par la victoire,
De mettre un ennemi dans le char de la gloire ?
Perdons, perdons plutôt cette vaine faveur,
Qui n'eſt douce qu'aux yeux, & qui gêne le cœur.
Tomber au précipice eſt une loi plus douce,
Que d'en faire ſortir l'ennemi qu'on y pouſſe ;
Et la faveur des rois n'eſt faveur qu'à demi,
Quand elle ne ſert pas à perdre un ennemi.
Que fais-je, malheureux ? ou bien, que veux-je faire ?
Veux-je ajouter ma perte aux biens d'un adverſaire ?
Veux-je par mon malheur, dont il ſera charmé,
Lui donner le plaiſir de me voir opprimé ?
Il chérira ma perte, il chérira ma cendre,
Bien plus que les honneurs que je pourrois lui rendre,
Puiſque l'adverſité d'un ennemi défait
Contente bien autant que l'honneur ſatisfait.
Comme de mes conſeils (hélas ! le peut-on croire ?)
J'ai de mon ennemi ſollicité la gloire,
Veux-je par ma diſgrace & par mes longs tourments
Contribuer encore à ſes contentements ?

Pourrois-je

Pourrois-je enfin prétendre, ô fortune infidelle !
D'être au vouloir d'un prince impunément rebelle,
D'un prince rigoureux, & dès le même jour
Qu'il n'a pas épargné ſa femme & ſon amour !
O redoutable effet d'un deſtin ſanguinaire !
Que veut-on ? Que j'honore un infâme adverſaire,
Ou que je ſois réduit, pour comble de douleurs,
A le rendre content par mes propres malheurs ?
Mais enfin il eſt Juif, donnons-en connoiſſance.
Mais comme je craignis, je crains ſon innocence;
Je redoute aujourd'hui ce que j'ai redouté,
Je redoute ma fraude, & ſa fidélité.
Si je vais l'accuſer, ſon ſervice l'excuſe,
Il peut ſauver les Juifs du ſuccès de ma ruſe :
Je crains que tout le mal ne tombe deſſus nous;
Et qu'en faveur d'un ſeul, on ne pardonne à tous.
Recourons toutefois à ce dernier remede.
Que ma fraude m'opprime, ou que ma fraude m'aide;
Remontrons qu'il eſt Juif, & tentons pour le moins
Ce qui peut m'affranchir & de peine & de ſoins.
Mais le voici, feignons.

SCENE V.

MARDOCHÉE, AMAN.

AMAN.

ENFIN les dieux propices
Joindront la récompenſe à vos rares ſervices.
Triomphez maintenant de ces longues douleurs
Qu'une éternelle crainte ajoute à vos malheurs :
Votre fidélité vous gagne une victoire,
Qui vous couronnera d'une immortelle gloire.

MARDOCHÉE.

Ceſſe, ceſſe, orgueilleux de tes proſpérités,
D'ajouter la riſée à nos calamités ;
Et crois, méchant eſprit, ame dénaturée,
Que le bien des méchants n'eſt jamais de durée.

AMAN.

N'outragez point celui qui vous doit honorer.

MARDOCHÉE.

Flatterai-je celui qui me doit maſſacrer ?

AMAN.

Vous oubliez, ſans doute, & mon rang & le vôtre.

MARDOCHÉE.

Nous ſavons votre rang, nous connoiſſons le nôtre;
Enfin je ſais, cruel, qui nous ſommes tous deux,
Je ſuis un miſérable, & vous êtes heureux;
Mais ſi le roi de Perſe eſt encore équitable,
Je ſerai bienheureux, vous ſerez miſérable.

AMAN.

Déjà l'événement répond à vos déſirs,
Puiſque même le roi travaille à vos plaiſirs.

MARDOCHÉE.

Il y travaillera pour la honte d'un traître,
Et s'il nous veut ouïr, & s'il peut vous connoître.

AMAN.

Enfin.... Mais il revient, je crains quelques malheurs.

SCENE VI.

ASSUÉRUS, MARDOCHÉE, AMAN, ſuite d'Aſſuérus.

ASSUÉRUS *à un ſeigneur de ſa ſuite.*

ESTHER, me dites vous, vient me trouver en pleurs!
(*à Aman.*)
Aman, ſuivez votre ordre.

AMAN.

O loi trop inhumaine!
Toutefois eſpérons: je vois venir la reine.

SCENE VII.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, AMAN, Suite.

ESTHER.

SIRE, qu'Aman demeure.

ASSUÉRUS *à Aman.*

Arrêtez près de moi ;
Et recevez d'Eſther cette premiere loi.

ESTHER *mettant aux pieds d'Aſſuérus la couronne & le ſceptre.*

Sire, puiſque le ciel, d'où dépend notre gloire,
Attache de ſi près ma perte à ma victoire ;
Sire, puiſque le ciel ne veut que d'un moment
Séparer ma grandeur de mon abaiſſement,
Je remets à vos pieds ces marques glorieuſes
Qui perdroient leur éclat dans des mains malheureuſes,
Aimant bien mieux les rendre à votre Majeſté,
Que de les voir ravir par mon adverſité.

ASSUÉRUS.

Quelle raiſon vous force à rendre une couronne,
A l'inſtant bienheureux que le ciel vous l'a donne ?
Que craignez-vous, Eſther, & d'où vient cet effroi ?
Craignez-vous les préſents & l'amitié d'un roi ?

ESTHER.

Ah, Sire! ſi les traits d'une affreuſe tempête
Déjà prêts de tomber ne pendoient ſur ma tête,
Ou que cet attentat, plein de rage & d'horreur,
Contre moi ſeulement fît agir ſa fureur,
On ne me verroit pas, par une juſte plainte,
Au calme de la cour donner la moindre atteinte;
Et je perdrois la vie avec la liberté,
Plutôt que de troubler votre tranquillité.
Mais le coupable acteur d'un ſi ſanglant orage,
Sur un peuple innocent veut étendre ſa rage;
Il veut de votre État faire un funeſte étang,
Qui ne ſoit compoſé que de pleurs & de ſang;
Et pour combler l'horreur d'une trame ſi noire,
Il va juſques à vous attaquer votre gloire.

ASSUÉRUS.

On veut vous attaquer! de quelle lâche main
Pourroit ſortir l'effet de ce cruel deſſein?
Quelle rigueur? Quels maux? Quels tourments légitimes
Ne ſont pas dûs, Aman, à l'auteur de ces crimes?

AMAN.

Il n'eſt point de tourment, ni d'inhumanité,
Qui ne ſoit moindre encor que cette impiété.
Pour perdre le coupable, & lui faire un ſupplice,
Même la cruauté peut devenir juſtice.
Mais ne différez point, Sire, & n'épargnez rien;
Laiſſer vivre un méchant, c'eſt nuire aux gens de bien.

ASSUÉRUS.

Parlez, parlez, Eſther, montrez le miſérable
Qu'un ſi noir attentat a rendu ſi coupable.
Bien que contre moi ſeul il tournât ſon effort,
Pour vous avoir fait craindre, il mérite la mort.
Parlez, parlez enfin, montrez-nous cet infâme?

ESTHER.

Ah! Sire, c'eſt Aman.

ASSUÉRUS.

Vous, Aman?

AMAN.

Moi; Madame?

ESTHER.

Oui, perfide, oui, méchant. Sire, pardonnez-moi,
Si je ſemble oublier le reſpect de mon roi;
C'eſt le premier tourment que nous devons aux traîtres,
Que de les mépriſer à l'aſpect de leurs maîtres.
Sire, il vous reſſouvient de ce grand attentat
Qui tramoit votre perte & celle de l'État,
Et de qui Mardochée eut l'honneur & la gloire
De vous faire obtenir une heureuſe victoire.
Le traître dont la main devoit l'exécuter,
Le traître qui s'enfuit, quand on croit l'arrêter,
Enfin....

ASSUÉRUS.

L'a-t-on trouvé?

ESTHER.

Les Juifs, ces miſérables,
Qu'on vous a figurés comme de grands coupables,
Et qui voudroient mourir pour votre Majeſté,
L'ayant ſuivi par-tout, l'ont enfin arrêté.
Juſques ici, méchant, tu parois ſans offenſe,
Et brillant de l'éclat que donne l'innocence;
Mais écoute, & bientôt on verra tes forfaits,
Si déjà ſur ton front on n'en voit des effets.
Sire, ce priſonnier que les Juifs ont ſu prendre,
Et que dans vos priſons les Juifs viennent de rendre,
Ce complice d'Aman, l'accuſe des deſſeins
Qui pouſſoient contre vous ſes criminelles mains;
Et pour le confirmer, le ciel voulut permettre
Que l'on ſurprît un Grec qui portoit cette lettre.

Elle remet une lettre à Aſſuérus.

AMAN *à part.*

Hélas!

ASSUÉRUS.

Aman, écrire aux ennemis des miens!
Recommander un traître aux Macédoniens!

AMAN.

Moi, Sire?

ASSUÉRUS.

Toi, méchant.

AMAN.

O Dieux! quelle impoſture!

ASSUÉRUS.

Reconnois-tu ta main ? vois-tu ton écriture ?
Ce ſont-là des témoins qui procedent de toi,
Dont tu ne peux combattre & démentir la foi.

ESTHER.

Cependant c'eſt par lui, c'eſt par ſes artifices,
Qu'on deſtine les Juifs à d'horribles ſupplices ;
Et je venois enfin ſolliciter pour eux,
N'eſpérant qu'aux bontés d'un prince généreux.
Mais, Sire, mais le ciel, ami de l'innocence,
A fait en même temps éclater ſa puiſſance ;
Et pour les affranchir de leurs calamités,
Il a joint ſon pouvoir avecque vos bontés.
Ainſi dans le moment que malgré la menace
Je venois à vos pieds vous demander leur grace,
Ils ont fait un effort dont le fruit eſt pour vous,
Et qui doit en amour changer votre courroux.
Ils ont dans vos priſons amené le perfide
De qui la main s'arma pour votre parricide,
Et par les ſoins du ciel, qui les garda toujours,
Ils ont avec ce traître amené leur ſecours.
S'il eſt vrai maintenant que les Juifs ſoient des traîtres,
Des infracteurs des loix, des ingrats à leurs maîtres ;
Pour nous répondre, Aman, ſortez pour un moment
Ou de la modeſtie ou de l'étonnement :
Les Juifs que vous haïmez, les eût-on vu paroître
Avecque tant d'ardeur a la priſe d'un traître ?

Et ſi les factions, & ſi les attentats
Du foible Mardochée étoient les ſeuls ébats,
Auroit-il découvert ces attentats funeſtes,
Qui rendront au ſoleil vos crimes manifeſtes ?
Mais ſi l'ingrat Aman eût gardé pour ſon roi
Quelques reſſentiments & d'amour & de foi,
Eût-il de Mardochée attaqué l'innocence,
Comme un fort oppoſé contre ſa violence ?
Viendroit-il aujourd'hui vous demander ſecours,
Pour perdre un innocent qui conſerva vos jours ?

ASSUÉRUS.

Quoi ! barbare artiſan d'aventures tragiques,
Voudrois-tu m'engager dans tes lâches pratiques ?
Il ne te ſuffit pas de troubler notre paix,
Tu veux donc que ton prince ait part à tes forfaits ?

ESTHER.

Je ne demande pas qu'on perde ce coupable ;
Mais qu'un peuple innocent vous trouve favorable.
Si l'on détruit les Juifs, on me perd avec eux,
Et vous me haïſſez, s'ils vous ſont odieux.
Il ne faut plus cacher Eſther à votre vue,
Il faut rompre le voile, & qu'elle ſoit connue :
Ce n'eſt pas un défaut de ſortir comme moi
D'un peuple malheureux, mais fidele à ſon roi.
Ce peuple infortuné fut celui de mes peres,
Il eût été le mien ſans nos longues miſeres ;
Et s'il n'eût point ſenti la colere des cieux,
Je regnerois au trône où regnoient mes aïeux.

ASSUÉRUS.

Quoi, vous ſortez des Juifs! leurs rois ſont vos ancêtres?

ESTHER.

Oui, je ſors des grands rois qu'ils connurent pour maîtres;
Et lorſqu'à mon amour votre cœur s'eſt rendu,
Toujours grand, toujours haut, il n'eſt point deſcendu.

ASSUÉRUS.

Quoi, vous ſortez des Juifs?

ESTHER.

Oui, Sire, & Mardochée,
Qu'attaque injuſtement une haine cachée,
Lui qui vous conſerva, lui qui veille pour vous,
Fut frere de mon pere, & prince parmi nous.

AMAN *à part.*

Quelle étrange aventure, & qu'en faut-il attendre?

ESTHER.

Sire, après ce diſcours qui vous a dû ſurprendre,
Je remets à vos pieds ma grandeur & mon ſort,
Pour attendre de vous ou ma vie ou ma mort.

ASSUÉRUS.

Vivez, regnez, Eſther; & gardez la puiſſance,
Comme un don de l'amour & de votre naiſſance.

Il falloit que le ciel couronnât devant moi
Celle qu'il deſtinoit pour compagne d'un roi.
Je ne ſaurois des Juifs, peuple juſte & fidele,
Avec plus de ſplendeur récompenſer le zele,
Qu'en donnant à la Perſe, & joignant à mon rang,
Une reine qui ſorte & d'eux & de leur ſang.

MARDOCHÉE.

Il faut mourir pour vous, pour mériter ces graces.

ASSUÉRUS.

Il ne faut que marcher deſſus les mêmes traces.
Mais toi, méchant eſprit, exécrable à jamais,
Sur qui juſques ici j'ai perdu mes bienfaits;
Toi qui de l'innocent voulois faire à ton crime,
Ainſi qu'à ta fureur, une injuſte victime;
Coupable & digne objet de la rigueur des rois,
Attends, attends les maux que tu lui préparois,
Et crois que ma juſtice, encore trop humaine,
Aux biens que je te fis, meſurera ta peine.
Vous, gardes, ſaiſiſſez ce butin des enfers,
Et que la ſeule mort l'arrache de nos fers.

ESTHER.

Ah! Sire, en ſa faveur écoutez la clémence.

ASSUÉRUS.

La clémence eſt un crime en pareille occurrence,
Et quelque beau laurier qu'on en puiſſe cueillir,
Pardonner aux méchants, c'eſt montrer à faillir.

Mais enfin, que les Juifs reprennent leur franchiſe ;
Qu'il ſoient plus honorés que l'on ne les mépriſe ;
Et qu'en faveur d'Eſther on voie en même jour
Triompher l'innocence, auſſi-bien que l'amour.

MARDOCHÉE.

O ciel ! c'eſt de toi ſeul que ce bien va deſcendre,
Et ce n'eſt qu'à toi ſeul que nous devons le rendre.

Fin de l'Eſther de du Ryer.

ESTHER,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

*IL n'y a pas plus d'intérêt & d'action théatrale dans l'*Eſther *de Racine, que dans celle de du Ryer; voilà pourquoi en 1721, lorſque le public, ne prenant plus d'intérêt aux alluſions de la cour de Louis XIV, put mettre cette piece dans ſes balances impartiales, elle n'eut aucun ſuccès. Son unique mérite, & il eſt très-indépendant du théatre, eſt d'être ſupérieurement écrite; à cet égard, c'eſt un des chef-d'œuvres de Racine, & peut-être de l'eſprit humain; & je ne ſais ſi vingt vers de cette* Eſther *tombée, ne donnent pas plus de gloire à ſon auteur, que les quatre-vingts repréſentations d'une tragédie de* Timocrate.

PROLOGUE. (a)

LA PIÉTÉ.

DU ſéjour bienheureux de la divinité,
Je deſcends dans ce lieu par la grace habité.
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point ſous les cieux d'aſile plus fidele.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus ſaints,
Tout un peuple naiſſant eſt formé par mes mains.
Je nourris dans ſon cœur la ſemence féconde
Des vertus dont il doit ſanctifier le monde.
Un roi qui me protege, un roi victorieux
A commis à mes ſoins ce dépôt précieux.
C'eſt lui qui raſſembla ces colombes timides,
Éparſes en cent lieux, ſans ſecours & ſans guides.

(a) Madame de Caylus, qui avoit été élevée à Saint-Cyt, & qui n'en étoit ſortie que depuis peu de temps, témoigna une grande envie de faire un perſonnage dans *Eſther*. Les rôles étant diſtribués, Racine eut la complaiſance de faire pour elle ce prologue. Il eſt peut-être un peu ſingulier de voir la Piété, ſemblable à un courtiſan adroit, deſcendre du ciel pour flatter Louis XIV; mais c'eſt la Piété qui le loue d'un établiſſement pieux.

Cette note, ainſi que les ſuivantes, ſont tirées de l'édition de M. Luneau de Boisjermain.

Pour elles, à ſa porte, élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance & la paix.
Grand Dieu ! que cet ouvrage ait place en ta mémoire!
Que tous les ſoins qu'il prend pour ſoutenir ta gloire,
Soient gravés de ta main au livre où ſont écrits
Les noms prédeſtinés des rois que tu chéris!
Tu m'écoutes ; ma voix ne t'eſt point étrangere :
Je ſuis la Piété, cette fille ſi chere,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres ſoupirs.
Du feu de ton amour j'allume ſes déſirs.
Du zele qui pour toi l'enflamme & le dévore,
La chaleur ſe répand du couchant à l'aurore.
Tu le vois tous les jours devant toi proſterné,
Humilier ce front de ſplendeur couronné ;
Et, confondant l'orgueil par d'auguſtes exemples,
Baiſer avec reſpect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui ſeul, de tant de rois,
S'arme pour ta querelle, & combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalouſie,
S'uniſſent contre toi pour l'affreuſe héréſie.
La diſcorde en fureur frémit de toutes parts,
Tout ſemble abandonner tes ſacrés étendards ;
Et l'enfer, couvrant tout de ſes vapeurs funebres,
Sur les yeux les plus ſaints a jeté ſes ténebres.
Lui ſeul invariable, & fondé ſur la foi,
Ne cherche, ne regarde & n'écoute que toi ;
Et bravant du démon l'impuiſſant artifice,
De la religion ſoutient tout l'édifice.
Grand Dieu ! juge ta cauſe, & déploie aujourd'hui

Ce

Ce bras, ce même bras qui combattoit pour lui,
Lorſque des nations à ſa perte animées,
Le Rhin vit tant de fois diſperſer les armées.
Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil;
Ils viennent ſe briſer contre le même écueil.
Déjà, rompant par-tout leurs plus fermes barrieres,
Du débris de leurs forts ils couvrent ſes frontieres.
Tu lui donnes un fils prompt à le ſeconder,
Qui ſait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui, ſuivi de la victoire,
Semble, à gagner ſon cœur, borner toute ſa gloire;
Un fils à tous ſes vœux avec amour ſoumis,
L'éternel déſeſpoir de tous ſes ennemis:
Pareil à ces eſprits que ta juſtice envoie,
Quand ſon roi lui dit, pars; il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraſer,
Et tranquille à ſes pieds revient le dépoſer.
Mais, tandis qu'un grand roi venge ainſi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices ſi pures,
S'il permet à ſon cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appellez ce héros.
Retracez-lui d'Eſther l'hiſtoire glorieuſe,
Et ſur l'impiété la foi victorieuſe.
Et vous, qui vous plaiſez aux folles paſſions,
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de ſpectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au ſon de mes paroles,
Fuyez de mes plaiſirs la ſainte auſtérité.
Tout reſpire ici Dieu, la paix, la vérité.

ACTEURS.

ASSUÉRUS, Roi de Perſe.

ESTHER, Reine de Perſe.

MARDOCHÉE, Oncle d'Eſther.

AMAN, Favori d'Aſſuérus.

ZARÈS, Femme d'Aman.

HYDASPE, Officier du palais intérieur d'Aſſuérus.

ASAPH, Autre officier d'Aſſuérus.

ÉLISE, Confidente d'Eſther.

THAMAR, Iſraélite de la ſuite d'Eſther.

GARDES du roi Aſſuérus.

CHŒUR de jeunes filles Iſraélites.

La ſcene eſt à Suze, dans le palais d'Aſſuérus.

ESTHER,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théatre repréſente l'appartement d'Eſther.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

EST-CE toi, cher Éliſe ? O jour trois fois heureux !
Que bénit ſoit le ciel qui te rend à mes vœux !
Toi, qui de Benjamin, comme moi, deſcendue (*a*),
Fus de mes premiers ans la compagnie aſſidue ;

(*a*) *Toi, qui de Benjamin, comme moi, deſcendue*, &c. On peut conſulter, ſur la généalogie de Mardochée, le chapitre II d'Eſther, ℣. 5, & le chapitre XI, ℣. 2.

Et qui, d'un même joug ſouffrant l'oppreſſion,
M'aidois à ſoupirer les malheurs de Sion (*a*).
Combien ce temps encore eſt cher à ma mémoire!
Mais toi, de ton Eſther ignorois-tu la gloire?
Depuis plus de ſix mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel déſert a donc pu te cacher?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort, juſtement éplorée,
Du reſte des humains je vivois ſéparée,
Et de mes triſtes jours n'attendois que la fin;
Quand tout-à-coup, Madame, un prophete divin:
C'eſt pleurer trop long-temps une mort qui t'abuſe;
Leve-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suze.
Là, tu verras d'Eſther la pompe & les honneurs,
Et ſur le trône aſſis le ſujet de tes pleurs.
Raſſure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées:
Sion, le jour approche, où le Dieu des armées
Va de ſon bras puiſſant faire éclater l'appui,
Et le cri de ſon peuple eſt monté juſqu'à lui.

(*a*) *M'aidois à ſoupirer les malheurs de Sion.*

Soupirer les malheurs : expreſſion neuve & riche, empruntée de Tibulle, *liv. I, élégie VI.*

Boileau avoit déjà donné dans notre langue l'exemple de cette hardieſſe, en diſant :

Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibulle, *&c.*
Art poétique, chant II.

Il dit : & moi, de joie & d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai ſu trouver l'entrée.
O ſpectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui ſauva nos aïeux !
Le fier Aſſuérus couronne ſa captive,
Et le Perſan ſuperbe eſt aux pieds d'une Juive.
Par quels ſecrets reſſorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuſe diſgrace
De l'altiere Vaſthi, dont j'occupe la place,
Lorſque le roi, contr'elle enflammé de dépit,
La chaſſa de ſon trône, ainſi que de ſon lit.
Mais il ne put ſitôt en bannir la penſée.
Vaſthi régna long-temps dans ſon ame offenſée.
Dans ſes nombreux États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Helleſpont ſes eſclaves coururent.
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent (*a*).

(*a*) *Les filles de l'Égypte à Suze comparurent*, &c.

Cette circonſtance n'eſt point dans l'écriture ; il eſt dit ſeulement qu'*on conduiſit à Suze un grand nombre de jeunes filles, qui furent remiſes à la garde d'Égée.* Eſther, *chap. II*, ℣. 8.

Quelques critiques ont reproché à Racine d'avoir parlé des Parthes au temps d'Eſther. Ces peuples, à la vérité, n'ont fait aucune action d'éclat ſous le regne des Aſſyriens & des Medes, *Juſtin*, *liv. XII*, *chap. I.* Mais ils exiſtoient long-temps avant la fondation de ces deux empires ; c'étoit une colonie qui ſe ſépara du corps de la nation Scythe ; on les appella pour cela *Parthes*, nom qui ſignifie *bannis.*

Celles même du Parthe & du Scythe indompté,
Y briguerent le ſceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors, ſolitaire & cachée,
Sous les yeux vigilants du ſage Mardochée.
Tu ſais combien je dois à ſes heureux ſecours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de ſon frere,
Me tint lieu, chere Éliſe, & de pere & de mere.
Du triſte état des Juifs, jour & nuit agité,
Il me tira du ſein de mon obſcurité;
Et ſur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'eſpérance.
A ſes deſſeins ſecrets tremblante j'obéis.
Je vins; mais je cachai ma race & mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, diſputant un ſi grand intérêt,
Des yeux d'Aſſuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit ſa brigue & de puiſſants ſuffrages.
L'une d'un ſang fameux vantoit les avantages.
L'autre, pour ſe parer de ſuperbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le ſecours.
Et moi, pour toute brigue & pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le ſacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Aſſuérus;
Devant ce fier monarque, Éliſe, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ſes mains puiſſantes;
Il fait que tout proſpere aux ames innocentes,
Tandis qu'en ſes projets l'orgueilleux eſt trompé;

De mes foibles attraits le roi parut frappé.
Il m'obſerva long-têmps dans un ſombre ſilence ;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, ſans doute, agiſſoit ſur ſon cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur :
Soyez reine, dit-il ; &, dès ce moment même,
De ſa main ſur mon front poſa ſon diadême.
Pour mieux faire éclater ſa joie & ſon amour,
Il combla de préſents tous les grands de ſa cour ;
Et même ſes bienfaits, dans toutes ſes provinces,
Inviterent le peuple aux nôces de leurs princes.
Hélas ! durant ces jours de joie & de feſtins,
Quelle étoit en ſecret ma honte & mes chagrins !
Eſther, diſois-je, Eſther dans la pourpre eſt aſſiſe !
La moitié de la terre à ſon ſceptre eſt ſoumiſe !
Et de Jéruſalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de ſon temple ſaint les pierres diſperſées ;
Et du Dieu d'Iſraël les fêtes ſont ceſſées !

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?

ESTHER.

Le roi, juſqu'à ce jour, ignore qui je ſuis (*a*).

(*a*) *Le roi, juſqu'à ce jour, ignore qui je ſuis.*

Eſther, dit l'hiſtoire ſacrée, *n'avoit point fait connoître au roi ſa patrie & le peuple dont elle étoit ſortie, conformément à*

Celui par qui le ciel regle ma deſtinée,
Sur ce ſecret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée? Hé! peut-il approcher de ces lieux?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Abſent je le conſulte; & ſes réponſes ſages,
Pour venir juſqu'à moi, trouvent mille paſſages.
Un pere a moins de ſoin du ſalut de ſon fils.
Déjà même, déjà, par ſes ſecrets avis,
J'ai découvert au roi les ſanglantes pratiques (a)
Que formoient contre lui deux ingrats domeſtiques.
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,

---

la défenſe que lui en avoit fait Mardochée. Eſther, *chap. II*, ℣. 20. Cette attention à cacher le nom de ſa famille & de la nation dont elle étoit ſortie, fit donner à cette princeſſe le nom d'Eſther, qui ſignifie en Hébreu *cachée*, *inconnue*

(a) *J'ai découvert au roi les ſanglantes pratiques*
Que formoient contre lui deux ingrats domeſtiques.

Ces deux vers paroiſſent jetés ici ſans deſſein, & cependant ils donnent à cette piece le peu de mouvement qui la met en jeu; de là le ſonge effrayant du roi, la réviſion des annales de ſon regne, l'impreſſion nouvelle que fait ſur lui le danger qu'il a couru, le regret qu'il témoigne de n'avoir pas récompenſé celui qui l'en a tiré, le triomphe de Mardochée, enfin le ſalut de tous les Juifs.

Jeunes & tendres fleurs, par le ſort agitées (*a*),
Sous un ciel étranger, comme moi, tranſplantées.
Dans un lieu ſéparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude & mes ſoins;
Et c'eſt là que, fuyant l'orgueil du diadême,
Laſſe de vains honneurs, & me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaiſir de me faire oublier (*b*).
Mais à tous les Perſans je cache leurs familles.
Il faut les appeller. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune poſtérité.

(*a*) *Jeunes & tendres fleurs, par le ſort agitées.*

Ces vers & les ſuivants ſont une alluſion très-directe à la maiſon de Saint-Cyr.

Une raiſon qui dut faire goûter cette ſcene à la cour de Louis XIV, c'eſt que le portrait d'Eſther étoit celui de madame de Maintenon, veuve du poëte Scarron, qui remplaça madame de Monteſpan, que Racine a voulu déſigner, à ce qu'on prétend, ſous le nom de l'*altiere Vaſthi*. Remarques de Louis Racine, *tom. II*, *pag.* 231.

(*b*) . . . . . *Je viens m'humilier*
Et goûter le plaiſir de me faire oublier.

Un pareil ſentiment a fait dire à Virgile, Géorg. liv. IV, vers 563 :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis otî.

SCENE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE DES ISRAÉLITES, *chantant derriere le théatre.*

MA ſœur, qu'elle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables ſons.
C'eſt la reine.

TOUTES DEUX.

Courons, mes ſœurs, obéiſſons.
La reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHŒUR, *entrant ſur la ſcene par pluſieurs endroits différents.*

La reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel! quel nombreux eſſaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, & ſort de tous côtés !
Quelle aimable pudeur ſur leur viſage eſt peinte !
Proſpérez, cher eſpoir d'une nation ſainte.

Puiſſent juſques au ciel vos ſoupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens!
Que Dieu jette ſur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix, ſi ſouvent ſe mêlant à mes pleurs,
De la triſte Sion célebrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE *chante ſeule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire (*a*)?
Tout l'univers admiroit ta ſplendeur.
Tu n'es plus que pouſſiere; & de cette grandeur
Il ne nous reſte plus que la triſte mémoire.

Sion, juſques au ciel élevée autrefois (*b*),

(*a*) *Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?*

Ce n'eſt point ici une vaine déclamation ſur le crime & la vertu; c'eſt l'épanchement des cœurs ſenſibles, ce ſont des ſentiments qui naiſſent naturellement du fond du ſujet. Non-ſeulement ces chœurs ſont très-beaux, mais ils ſont encore ce que nous ayons de mieux dans le genre lyrique.

Rouſſeau, dans ſes odes ſacrées, a peut-être plus de force & d'images que Racine; mais, ſi l'on en excepte le cantique d'Ézéchias, il n'a point ce ſentiment délicieux, cette grace touchante qui ſont l'ame de tous ces morceaux de poéſie.

(*b*) *Sion, juſques au ciel élevée autrefois*, &c;

On a dit avec raiſon que ce vers & les quatre ſuivants, quoique très-naturels, n'étoient pas propres à être mis en chant, parce que la terminaiſon des mots *élevée*, *abaiſſée*, *retracée* &

Juſqu'aux enfers maintenant abaiſſée,
Puiſſé-je demeurer ſans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Juſqu'au dernier ſoupir n'occupe ma penſée!

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles ſignalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je, de toutes parts,
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles ſignalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

Fin du premier Acte.

---

penſée, offre un ſon ſourd & muet qu'on ne peut exprimer en muſique. La complaiſance de Quinaut pour Lully étoit ſi grande qu'il ſupprimoit preſque toujours ces terminaiſons, lorſqu'elles finiſſoient une phraſe ou un ſens. *Remarques de Louis Racine*, tom. II, pag. 232.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

QUEL profane en ce lieu s'oſe avancer vers nous ?
Que vois-je ? Mardochée ! ô mon pere, eſt-ce vous ?
Un ange du Seigneur, ſous ſon aîle ſacrée,
A donc conduit vos pas, & caché votre entrée ?
Mais d'où vient cet air ſombre, & ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !
O d'un peuple innocent barbare deſtinée !
Liſez, liſez l'arrêt déteſtable, cruel.....
Nous ſommes tous perdus, & c'eſt fait d'Iſraël.

ESTHER.

Juſte ciel ! tout mon ſang dans mes veines ſe glace. (a)

(a) *Juſte ciel ! tout mon ſang dans mes veines ſe glace.* Ce vers eſt mot à mot dans *Phedre*, acte I, ſcene III.

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au ſanguinaire Aman nous ſommes tous livrés ;
Les glaives, les couteaux ſont déjà préparés.
Toute la nation à la fois eſt proſcrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeſte armé tout ſon crédit ;
Et le roi trop crédule a ſigné cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature.
Ses ordres ſont donnés ; &, dans tous ſes États,
Le jour fatal eſt pris pour tant d'aſſaſſinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage ?
Le fer ne connoîtra ni le ſexe, ni l'âge (*a*).
Tout doit ſervir de proie aux tigres, aux vautours ;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu ! qui vois former des deſſeins ſi funeſtes,
As-tu donc de Jacob abandonné les reſtes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel ! qui nous défendra, ſi tu ne nous défends ?

(*a*) *Le fer ne connoîtra ni le ſexe, ni l'âge.*

On doit enſevelir dans le même naufrage
Les vieillards, les enfants, & tout ſexe, & tout âge ;
Et, ſans conſidérer le mérite ou le rang,
En étouffer la race, & l'éteindre en leur ſang.

Eſther de du Ryer, acte IV, ſcene 1.

MARDOCHÉE.

Laiſſez les pleurs, Eſther, à ces jeunes enfants (a).
En vous eſt tout l'eſpoir de vos malheureux freres;
Il faut les ſecourir; mais les heures ſont cheres;
Le temps vole, & bientôt amenera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr ſans retour.
Toute pleine du feu de tant de ſaints prophetes,
Allez, oſez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas! ignorez-vous quelles ſéveres loix
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leur palais leur majeſté terrible
Affecte à leurs ſujets de ſe rendre inviſible;
Et la mort eſt le prix de tout audacieux
Qui, ſans être appellé, ſe préſente à leurs yeux;
Si le roi, dans l'inſtant, pour ſauver le coupable,
Ne lui donne à baiſer ſon ſceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le ſexe; & le crime eſt égal.
Moi-même, ſur ſon trône, à ſes côtés aſſiſe,
Je ſuis à cette loi, comme une autre, ſoumiſe.

(a) *Laiſſez les pleurs, Eſther, à ces jeunes enfants*, &c. Du Ryer fait dire à peu près la même choſe à Mardochée.

L'infortune des Juifs, leurs douleurs & leurs craintes,
Ont beſoin de ſecours, & non pas de vos plaintes;
Ce n'eſt pas les aider que de craindre pour eux,
Et c'eſt agir pour vous qu'aider ces malheureux.

Eſther, acte IV, ſcene 1.

Et ſans le prévenir, il faut pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me faſſe appeller.

MARDOCHÉE.

Quoi! lorſque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque choſe, Eſther, vous comptez votre vie?
Dieu parle, & d'un mortel vous craignz le courroux?
Que dis-je? votre vie, Eſther, eſt-elle à vous?
N'eſt-elle pas au ſang dont vous êtes iſſue?
N'eſt-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Et qui ſait, lorſqu'au trône il conduiſit vos pas (*a*),
Si, pour ſauver ſon peuple, il ne vous gardoit pas?

(*a*) *Et qui ſait, lorſqu'au trône il conduiſit vos pas,*
Si, pour ſauver ſon peuple, il ne vous gardoit pas?

C'eſt mot à mot la traduction du paſſage ſuivant. *Et quis novit utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore pararetis?* Eſther, *chap. IV*, ℣. 14. Voici la maniere dont du Ryer a étendu cette idée :

Car enfin, croiriez-vous éviter les tempêtes,
De qui le coup mortel tomberoit ſur leurs têtes;
Et que leur mauvais ſort, reſpectant votre rang,
N'allat pas juſqu'au trône épuiſer votre ſang?
Si pour ſauver les Juifs votre bras ne s'emploie,
Le ciel pour les ſauver peut faire une autre voie, &c.
Croyez-vous que le ciel vous rende ſouveraine,
Et vous donne l'éclat & le titre de reine,
Pour briller ſeulement de l'illuſtre ſplendeur
Que répandent ſur vous la pourpre & la grandeur?
Croyez-vous aujourd'hui poſſéder la couronne,
Pour jouir ſeulement des plaiſirs qu'elle donne, &c.

Eſther, acte IV, ſcene 1.

Songez-y

Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choiſie
Pour être un vain ſpectacle aux peuples de l'Aſie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble uſage il réſerve ſes ſaints.
S'immoler pour ſon nom & pour ſon héritage,
D'un enfant d'Iſraël voilà le vrai partage.
Trop heureuſe, pour lui, de haſarder vos jours!
Et quel beſoin ſon bras a-t-il de nos ſecours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre (a)?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre;
Pour diſſiper leur ligue, il n'a qu'à ſe montrer,
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le ciel tremble.

(a) *Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?*
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre, &c.

La fin de cet alinéa eſt de toute beauté. Rouſſeau paroît s'être propoſé de l'imiter dans les deux ſtrophes d'un cantique tiré du pſeaume XLVII.

Cent rois, ligués entr'eux pour nous faire la guerre,
Étoient venus ſur nous fondre de toutes parts;
Ils ont vu nos ſacrés remparts;
Leur aſpect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leur camp a ſemé la terreur,
Il parle, & nous voyons leurs trônes mis en poudre;
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs ſoldats conſternés d'horreur,
Leurs vaiſſeaux ſubmergés & brûlés par la foudre:
Monuments éternels de ſa juſte fureur.

Il voit comme un néant tout l'univers enſemble;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zele.
C'eſt lui qui, m'excitant à vous oſer chercher,
Devant moi, chere Eſther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que ſa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ſes merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briſer nos fers,
Par la plus foible main qui ſoit dans l'univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,
Vous périrez peut-être, & toute votre race.....

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs, dans Suze répandus,
A prier avec vous jour & nuit aſſidus,
Me prêtent de leurs vœux le ſecours ſalutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne auſtere.
Déjà la ſombre nuit a commencé ſon tour.
Demain, quand le ſoleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périſſe,
J'irai pour mon pays m'offrir en ſacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

(*Le chœur ſe retire vers le fond du théatre.*)

SCENE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O MON ſouverain Roi!
Me voici donc tremblante & ſeule devant toi.
Mon pere mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une ſainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choiſir nos aïeux.
Même tu leur promis, de ta bouche ſacrée,
Une poſtérité d'éternelle durée.
Hélas! ce peuple ingrat a mépriſé ta loi;
La nation chérie a violé ſa foi;
Elle a répudié ſon époux & ſon pere,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultere,
Maintenant elle ſert ſous un maître étranger;
Mais c'eſt peu d'être eſclave, on la veut égorger.
Nos ſuperbes vainqueurs, inſultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Aboliſſe ton nom, ton peuple & ton autel.
Ainſi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles;
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons;

Le ſaint que tu promets, & que nous attendons?
Non, non, ne ſouffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre ſang, ferment les ſeules bouches
Qui dans tout l'univers célebrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu ſais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs feſtins, & leurs libations;
Que même cette pompe où je ſuis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paroiſſe ornée
Dans ces jours ſolemnels, à l'orgueil dédiés,
Seule & dans le ſecret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfere la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oſer de ton peuple embraſſer l'intérêt.
Ce moment eſt venu. Ma prompte obéiſſance
Va d'un roi redoutable affronter la préſence.
C'eſt pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connoît pas.
Commande, en me voyant, que ſon courroux s'apaiſe,
Et prête à mes diſcours un charme qui lui plaiſe.
Les orages, les vents, les cieux te ſont ſoumis,
Tourne enfin ſa fureur contre nos ennemis.

SCENE III.

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

PLEURONS & gémiſſons, mes fidelles compagnes ;
A nos ſanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les ſaintes montagnes
D'où l'innocence attend tout ſon ſecours.
O mortelles alarmes !
Tout Iſraël périt. Pleurez, mes triſtes yeux :
Il ne fut jamais ſous les cieux
Un ſi juſte ſujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas aſſez qu'un vainqueur odieux (*a*)

(*a*) *N'étoit-ce pas aſſez qu'un vainqueur odieux*, &c. Rouſſeau a imité ce tour élégant dans une de ſes odes.

Ce n'eſt donc pas aſſez que ce peuple perfide,
De la ſainte cité profanateur ſtupide,
Eût dans tout l'Orient porté ſes étendards ?
Ce paiſible tyran de la Grece abattue,
Partage à notre vue
La plus belle moitié du trône des Céſars.

Liv. III, ode IV.

De l'auguſte Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ſes enfants captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos ſoupirs ſont nos ſeules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,

Et la ſœur & le frere,
Et la fille & la mere,
Le fils dans les bras de ſon pere.
Que de corps entaſſés ! que de membres épars (*a*),
Privés de ſépulture !
Grand Dieu ! tes ſaints ſont la pâture
Des tigres & des léopards !

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! ſi jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore ;
Je tomberai comme une fleur (*b*)

(*a*) *Que de corps entaſſés !* &c.

Nous n'avons point en France de morceaux plus précis, plus pittoreſques & plus paſſionnés ; le génie de Racine étoit ſi ſouple qu'il y avoit peu de genre où il n'eût excellé. Ce morceau & tous ſes chœurs ſont une preuve que, s'il eût compoſé des odes, il eût été un très-grand poëte lyrique. Remarquez encore que la variété de la meſure & des vers donne à ce morceau une harmonie admirable.

(*b*) *Je tomberai comme une fleur*, &c.

Virgile a peut-être fourni l'idée de ce vers, *Énéid. liv. IX, vers* 435, en comparant Euryale mourant, à une fleur qui a été arrachée de la terre par une charrue.

Purpureus veluti cum flos ſucciſus aratro.

Malherbe a dit après lui, *poëſies, liv. VI*, en parlant de la briéveté des jours de mademoiſelle du Perier :

Et roſe, elle a vécu ce que vivent les roſes,
L'eſpace d'un matin.

Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! ſi jeune encore, (*a*)
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenſes d'autrui malheureuſes victimes,
Que nous ſervent, hélas ! ces regrets ſuperflus ?
Nos peres ont péché, nos peres ne ſont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes !

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats (*b*).
Non, non, il ne ſouffrira pas
Qu'on égorge ainſi l'innocence.

(*a*) *Hélas ! ſi jeune encore*, &c.

La répétition de ces deux vers eſt on ne peut pas plus touchante. Racine ne ſe contente pas de varier la meſure de ſes vers, il varie auſſi le ton. Après la peinture horrible du carnage, il peint un enfant qui ſe plaint. Ces différents contraſtes ſervent beaucoup à animer le ſtyle.

(*b*) *Le Dieu que nous ſervons, eſt le Dieu des combats.*

Rouſſeau a rendu la même idée, liv. I, ode x.

Paroiſſez, roi des rois, venez, juge ſuprême,
Faire éclater votre courroux,
Contre l'orgueil & le blaſphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers eſt le Dieu des vengeances.
Le pouvoir & le droit de punir les offenſes,
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Hé quoi ! diroit l'impiété,
Où donc eſt-il ce Dieu ſi redouté,
Dont Iſraël nous vantoit la puiſſance ?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieux victorieux....
Frémiſſez, peuples de la terre ;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Eſt le ſeul qui commande aux cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéiſſent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverſe l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble ſous ſa défenſe.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des combats ;
Non, non, il ne ſouffrira pas
Qu'on égorge ainſi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne !
Dieu, que la lumiere environne !

Qui voles ſur l'aile des vents,
Et dont le trône eſt porté par les anges!

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de ſimples enfants
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos preſſants dangers:
Donne à ton nom la victoire.
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

Arme-toi : viens nous défendre.
Deſcends, tel qu'autrefois la mer te vit deſcendre.
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere.
Qu'ils ſoient comme la poudre & la paille légere (*a*)
Que le vent chaſſe devant lui.

(*a*) *Qu'ils ſoient comme la poudre & la paille légere*, &c.

C'eſt le *tanquàm pulvis quem projicit ventus* de l'écriture ſainte, que Rouſſeau traduit ainſi, *ode XV.*

Et votre ſouffle m'enleve
De la terre des vivants,
Comme la feuille ſéchée,
Qui de ſa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos preſſants dangers :
Donne à ton nom la victoire.
Ne ſouffre point que ta gloire
Paſſe à des dieux étrangers.

Fin du ſecond Acte.

Cet acte eſt aſſurément très-court & très-vuide d'action : mais il eſt précieux par les beautés de détail, par une verſification tantôt ſublime, tantôt touchante, toujours exacte, toujours harmonieuſe & toujours naturelle.

ACTE III.

Le théatre repréſente la chambre où eſt le trône d'Aſſuérus.

SCENE PREMIERE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

HÉ quoi! lorſque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oſes-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous ſavez qu'on s'en peut repoſer ſur ma foi;
Que ces portes, Seigneur, n'obéiſſent qu'à moi.
Venez. Par-tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel eſt donc le ſecret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me ſouviens toujours que je vous ai juré

D'expoſer à vos yeux, par des avis ſinceres,
Tout ce que ce palais renferme de myſteres.
Le roi d'un noir chagrin paroît enveloppé.
Quelque ſonge effrayant cette nuit l'a frappé.
Pendant que tout gardoit un ſilence paiſible,
Sa voix s'eſt fait entendre avec un cri terrible.
J'ai couru. Le déſordre étoit dans ſes diſcours;
Il s'eſt plaint d'un péril qui menaçoit ſes jours;
Il parloit d'ennemi, de raviſſeur farouche;
Même le nom d'Eſther eſt ſorti de ſa bouche.
Il a dans ces horreurs paſſé toute la nuit.
Enfin, las d'appeller un ſommeil qui le fuit,
Pour écarter de lui ces images funebres,
Il s'eſt fait apporter ces annales célebres,
Où les faits de ſon regne, avec ſoin amaſſés,
Par de fidelles mains chaque jour ſont tracés.
On y conſerve écrit le ſervice & l'offenſe,
Monuments éternels d'amour & de vengeance.
Le roi, que j'ai laiſſé plus calme dans ſon lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel temps de ſa vie a-t-il choiſi l'hiſtoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces temps ſi remplis de ſa gloire,
Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du ſort plaça l'heureux Aſſuérus.

AMAN.

Ce ſonge, Hydaſpe, eſt donc ſorti de ſon idée ?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait aſſembler ceux qui ſavent le mieux
Lire en un ſonge obſcur les volontés des cieux.....
Mais quel trouble, vous-même, aujourd'hui vous agite ?
Votre ame, en m'écoutant paroît toute interdite.
L'heureux Aman a-t-il quelques ſecrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander, dans la place où je ſuis ?
Haï, craint, envié, ſouvent plus miſérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable....

HYDASPE.

Hé ! qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers proſterné devant vous.

AMAN.

L'univers ! Tous les jours un homme.... un vil eſclave
D'un front audacieux me dédaigne & me brave.

HYDASPE.

Quel eſt cet ennemi de l'État & du roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée eſt-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? Ce chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, Seigneur ! d'une ſi belle vie
Un ſi foible ennemi peut-il troubler la paix ?

AMAN.

L'inſolent devant moi ne ſe courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révere à genoux les glorieuſes marques ;
Lorſque d'un ſaint reſpect tous les Perſans touchés,
N'oſent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fiérement aſſis, & la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété ſervile ;
Préſente à mes regards un front ſéditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baiſſer les yeux.
Du palais cependant il aſſiege la porte.
A quelqu'heure que j'entre, Hydaſpe, ou que je ſorte,
Son viſage odieux m'afflige ou me pourſuit,
Et mon eſprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumiere ;
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuſe pouſſiere,
Revêtu de lambeaux, tout pâle ; mais ſon œil
Conſervoit ſous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace ?

Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui ſe paſſe ;
Crois-tu que quelque voix oſe parler pour lui ?
Sur quel roſeau fragile a-t-il mis ſon appui ?

HYDASPE.

Seigneur, vous le ſavez, ſon avis ſalutaire
Découvrit de Tharès le complot ſanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenſer ;
Le roi, depuis ce temps, paroît n'y plus penſer.

AMAN.

Non ; il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai ſu de mon deſtin corriger l'injuſtice.
Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté ;
Mes richeſſes des rois égalent l'opulence ;
Environné d'enfants, ſoutiens de ma puiſſance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal :
Cependant (des mortels aveuglement fatal !)
De cet amas d'honneurs la douceur paſſagere
Fait ſur mon cœur à peine une atteinte légere.
Mais Mardochée, aſſis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;
Et toute ma grandeur me devient inſipide,
Tandis que le ſoleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous ſerez de ſa vue affranchi dans dix jours.
La nation entiere eſt promiſe aux vautours.

AMAN.

AMAN.

Ah, que ce temps eſt long à mon impatience !
C'eſt lui (je te veux bien confier ma vengeance)
C'eſt lui qui, devant moi refuſant de ployer,
Les a livrés au bras qui va les foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime,
La vengeance trop foible attire un ſecond crime.
Un homme tel qu'Aman, lorſqu'on l'oſe irriter,
Dans ſa juſte fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémiſſe ;
Qu'on tremble, en comparant l'offenſe & le ſupplice ;
Que les peuples entiers dans le ſang ſoient noyés.
Je veux qu'on diſe un jour aux ſiecles effrayés ;
Il fut des Juifs, il fut une inſolente race :
Répandus ſur la terre, ils en couvroient la face.
Un ſeul oſa d'Aman attirer le courroux,
Auſſitôt de la terre ils diſparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'eſt donc pas, Seigneur, le ſang Amalécite,
Dont la voix, à les perdre, en ſecret vous excite ?

AMAN.

Je ſais que, deſcendu de ce ſang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contr'eux ;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;
Que, juſqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;
Qu'un déplorable reſte à peine fut ſauvé.
Mais, crois-moi, dans le rang où je ſuis élevé,

Mon ame à ma grandeur toute entiere attachée,
Des intérêts du ſang eſt foiblement touchée.
Mardochée eſt coupable ; & que faut-il de plus ?
Je prévins donc contr'eux l'eſprit d'Aſſuérus ;
J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;
J'intéreſſai ſa gloire ; il trembla pour ſa vie.
Je les peignis puiſſants, riches, ſéditieux ;
Leur Dieu même, ennemi de tous les autres dieux...
Juſqu'à quand ſouffre-t-on que ce peuple reſpire,
Et d'un culte profane infecte votre empire ?
Étrangers dans la Perſe, à nos loix oppoſés,
Du reſte des humains ils ſemblent diviſés ;
N'aſpirent qu'à troubler le repos où nous ſommes,
Et, déteſtés par-tout, déteſtent tous les hommes.
Prévenez, puniſſez leurs inſolents efforts,
De leur dépouille enfin groſſiſſez vos tréſors.
Je dis, & l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le ſceau de ſon pouvoir ſuprême.
Aſſure, me dit-il, le repos de ton roi ;
Va, perds ces malheureux ; leur dépouille eſt à toi.
Toute la nation fut ainſi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop ſouffrir mon cœur, de ſon ſang altéré.
Un je ne ſais quel trouble empoiſonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?
Dites au roi, Seigneur, de vous l'abandonner.

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois, comme moi, ce prince inexorable;
Tu ſais combien terrible en ſes ſoudains tranſports,
De nos deſtins ſouvent il rompt tous les reſſorts.
Mais à me tourmenter ma crainte eſt trop ſubtile.
Mardochée à ſes yeux eſt une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous? Allez, & faites promptement
Élever de ſa mort le honteux inſtrument.

AMAN.

J'entends du bruit, je ſors. Toi, ſi le roi m'appelle...

HYDASPE.

Il ſuffit.

SCENE II.

ASSUÉRUS, ASAPH, HYDASPE;
Suite d'Aſſuérus.

ASSUÉRUS.

AINSI donc, ſans cet avis fidele,
Deux traîtres dans ſon lit aſſaſſinoient leur roi?..
Qu'on me laiſſe, & qu'Aſaph ſeul demeure avec moi.

SCENE III.

ASSUÉRUS, *assis sur son trône*, ASAPH.

ASSUÉRUS.

JE veux bien l'avouer. De ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide ;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourments ils laissèrent la vie.
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot développer le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée ;
Quel honneur, pour sa foi, quel prix a-t-il reçu ?

ASAPH.

On lui promit beaucoup ; c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable (*a*) !
Des embarras du trône effet inévitable !

(*a*) *O d'un si grand service, oubli trop condamnable !*

Tout ce couplet est très-beau, & corrige un peu la foiblesse continuelle du rôle d'Assuérus, qui ne montre sa grandeur que par une pompe & une magnificence extraordinaire.

De ſoins tumultueux un prince environné,
Vers de nouveaux objets eſt ſans ceſſe entraîné.
L'avenir l'inquiete, & le préſent le frappe;
Mais plus prompt que l'éclair le paſſé nous échappe;
Et de tant de mortels à toute heure empreſſés
A nous faire valoir leurs ſoins intéreſſés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zele,
Prennent à notre gloire un intérêt fidele,
Du mérite oublié nous faſſent ſouvenir,
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah! que plutôt l'injure échappe à ma vengeance,
Qu'un ſi rare bienfait à ma reconnoiſſance!
Et qui voudroit jamais s'expoſer pour ſon roi?...
Ce mortel, qui montra tant de zele pour moi,
Vit-il encore?

ASAPH.

Il voit l'aſtre qui vous éclaire.

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t-il plutôt demandé ſon ſalaire?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits?

ASAPH.

Aſſis le plus ſouvent aux portes du palais,
Sans ſe plaindre de vous ni de ſa deſtinée,
Il y traîne, Seigneur, ſa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il ſe nomme, dis-tu?

ASAPH.

Mardochée eſt le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et ſon pays ?

ASAPH.

Seigneur, puiſqu'il faut vous le dire,
C'eſt un de ces captifs à périr deſtinés,
Des rives du Jourdain ſur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il eſt donc Juif? O ciel ! Sur le point que la vie
Par mes propres ſujets m'alloit être ravie,
Un Juif rend, par ſes ſoins, leurs efforts impuiſſants !
Un Juif m'a préſervé du glaive des Perſans !
Mais, puiſqu'il m'a ſauvé, quel qu'il ſoit, il n'importe.
Holà, quelqu'un.

SCENE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH,

HYDASPE.

SEIGNEUR?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte ;
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque Grand de ma cour.

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCENE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

APPROCHE, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conſeils, & qui ſeul tant de fois
Du ſceptre dans ma main as ſoulagé le poids.
Un reproche ſecret embarraſſe mon ame.
Je ſais combien eſt pur le zele qui t'enflamme,
Le menſonge jamais n'entra dans tes diſcours,
Et mon intérêt ſeul eſt le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime (*a*)

(*a*) *Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime ?* &c.

C'eſt la même queſtion que fait Aſſuérus à Aman. *Quid debet fieri viro quem rex honorare deſiderat ?* Eſther, *cap. VI*, ℣. 6. Idée que du Ryer a préſentée de la maniere ſuivante :

Aman, j'aime un ſujet généreux & fidele,
De qui de grands effets m'ont témoigné le zele ;
Je l'eſtime, je l'aime & lui dois tant de biens,

Qui veut combler d'honneurs un ſujet qu'il eſtime?
Par quel gage éclatant, & digne d'un grand roi,
Puis-je récompenſer le mérite & la foi?
Ne donne point de borne à ma reconnoiſſance,
Meſure tes conſeils ſur ma vaſte puiſſance.

AMAN, *tout bas.*

C'eſt pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer;
Et quel autre que toi peut-on récompenſer?

ASSUÉRUS.

Que penſes tu?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'enviſage
Des monarques Perſans la conduite & l'uſage.
Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous,
Pour vous régler ſur eux, que ſont-ils près de vous?
Votre regne aux neveux doit ſervir de modele.
Vous voulez d'un ſujet reconnoître le zele?
L'honneur ſeul peut flatter un eſprit généreux;
Je voudrois donc, Seigneur, que ce mortel heureux,
De la pourpre aujourd'hui, paré comme vous-même,

Que c'eſt trop peu pour lui du haut rang que tu tiens.
Dis-moi de quels honneurs ma puiſſance royale
Doit envers ſa vertu ſe montrer libérale?
Dis-moi: que dois-je faire afin de l'honorer
Autant que ma grandeur le peut faire eſpérer?

Acte V, ſcene II.

Et portant ſur le front le ſacré diadême,
Sur un de vos courſiers pompeuſement orné,
Aux yeux de vos ſujets dans Suze fût mené;
Que, pour comble de gloire & de magnificence,
Un ſeigneur éminent en richeſſe, en puiſſance,
Enfin de votre empire, après vous, le premier,
Par la bride guidât ſon ſuperbe courſier;
Et lui-même marchant en habits magnifiques,
Criât à haute voix dans les places publiques:
Mortels, proſternez-vous; c'eſt ainſi que le roi
Honore le mérite, & couronne la foi.

ASSUÉRUS.

Je vois que la ſageſſe elle-même t'inſpire;
Avec mes volontés ton ſentiment conſpire.
Va, ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté;
Je veux de point en point qu'il ſoit exécuté.
La vertu dans l'oubli ne ſera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée;
C'eſt lui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne ſon triomphe, & marche devant lui;
Que Suze par ta voix de ſon nom retentiſſe,
Et fais à ſon aſpect que tout genou fléchiſſe.
Sortez tous.

AMAN *à part.*

Dieux!

SCENE VI.

ASSUÉRUS *ſeul.*

LE prix eſt ſans doute inoui :
Jamais d'un tel honneur un ſujet n'a joui.
Mais plus la récompenſe eſt grande & glorieuſe,
Plus même de ce Juif la race eſt odieuſe ;
Plus j'aſſure ma vie, & montre avec éclat
Combien Aſſuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent diſcerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes.....

SCENE VII.

ESTHER *s'appuyant ſur Éliſe, quatre Iſraélites ſoutiennent ſa robe,* ASSUÉRUS, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ASSUÉRUS.

SANS mon ordre on porte ici ſes pas !
Quel mortel inſolent vient chercher le trépas ?
Gardes.... C'eſt vous, Eſther ? Quoi ! ſans être attendue !

ESTHER.

Mes filles, ſoutenez votre reine éperdue ;
Je me meurs.

(*Elle tombe évanouie.*)

ASSUÉRUS.

Dieux puiſſants ! quelle étrange pâleur
De ſon teint tout à coup efface la couleur !
Eſther, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frere ?
Eſt-ce pour vous qu'eſt fait un ordre ſi ſévere ?
Vivez : le ſceptre d'or que vous tend cette main ;
Pour vous de ma clémence eſt un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix ſalutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon ſein mon ame fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connoiſſez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup vivez, & revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguſte majeſté ſur votre front empreinte ;
Jugez combien ce front, irrité contre moi,
Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroi.
Sur ce trône ſacré, qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.

Hélas ! ſans friſſonner, quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux ?
Ainſi du Dieu vivant la colere étincelle.....

ASSUÉRUS.

O ſoleil ! ô flambeau de lumiere immortelle !
Je me trouble moi-même, &, ſans frémiſſement,
Je ne puis voir ſa peine & ſon ſaiſiſſement.
Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous preſſe.
Du cœur d'Aſſuérus ſouveraine maîtreſſe,
Éprouvez ſeulement ſon ardente amitié.
Faut-il de mes États vous donner la moitié ?

ESTHER.

Hé ! ſe peut-il qu'un roi, craint de la terre entiere,
Devant qui tout fléchit & baiſe la pouſſiere,
Jette ſur ſon eſclave un regard ſi ſerein,
Et m'offre ſur ſon cœur un pouvoir ſouverain ?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chere Eſther ; ce ſceptre, cet empire,
Et ces profonds reſpects que la terreur inſpire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent ſouvent leur triſte poſſeſſeur.
Je ne trouve qu'en vous je ne ſais quelle grace,
Qui me charme toujours, & jamais ne me laſſe.
De l'aimable vertu, doux & puiſſants attraits !
Tout reſpire en Eſther l'innocence & la paix.

Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours ſereins de mes jours les plus ſombres.
Que dis-je? Sur ce trône aſſis auprès de vous,
Des aſtres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat qui le rend reſpectacle aux dieux même.
Oſez donc me répondre, & ne me cachez pas
Quel ſujet important conduit ici vos pas;
Quel intérêt, quels ſoins vous agitent, vous preſſent.
Je vois qu'en m'écoutant, vos yeux au ciel s'adreſſent.
Parlez. De vos deſirs le ſuccès eſt certain,
Si ce ſuccès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'aſſure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt preſſant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité;
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Eſther heureuſe entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah, que vous enflammez mon déſir curieux!

ESTHER.

Seigneur, ſi j'ai trouvé grace devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Eſther puiſſe à ſa table
Recevoir aujourd'hui ſon ſouverain ſeigneur,

Et qu'Aman ſoit admis à cet excès d'honneur.
J'oſerai devant lui rompre ce grand ſilence,
Et j'ai, pour m'expliquer, beſoin de ſa préſence (*a*).

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Eſther, vous me jetez!
Toutefois qu'il ſoit fait comme vous ſouhaitez.

(*à ceux de ſa ſuite.*)

Vous, que l'on cherche Aman, & qu'on lui faſſe entendre,
Qu'invité chez la reine, il ait ſoin de s'y rendre.

(*a*) *Et j'ai, pour m'expliquer, beſoin de ſa préſence.*

Il nous ſemble que le triomphe de Mardochée auroit été mieux placé après la fête qu'Eſther devoit donner à Aſſuérus; il y a ſur la ſcene une ſorte de vraiſemblance, dont les droits ſont au deſſus de la vérité. Racine, il eſt vrai, a ſuivi l'écriture ſainte de point en point; mais n'auroit-il pas trouvé plus d'avantage à s'en écarter? On auroit vu avec plaiſir la faveur de Mardochée devenir l'ouvrage des larmes & des repréſentations d'Eſther. Ce paſſage ſubit de la diſgrace du peuple Juif à un état plus heureux, auroit arraché des larmes aux ſpectateurs, au lieu que cette ſituation ne produit aucune eſpece d'attendriſſement.

SCENE VIII.

ESTHER, ASSUÉRUS, HYDASPE, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

LES ſavants Chaldéens, par votre ordre appellés,
Dans cet appartement, Seigneur, ſont aſſemblés.

ASSUÉRUS.

Princeſſe, un ſonge étrange occupe ma penſée.
Vous-même en leur réponſe êtes intéreſſée.
Venez, derriere un voile écoutant leurs diſcours;
De vos propres clartés me prêter le ſecours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune & timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

SCENE IX.

Cette ſcene eſt partie déclamée ſans chant, & partie chantée.

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

QUE vous ſemble, mes ſœurs, de l'état où nous ſommes?
D'Eſther, d'Aman, qui le doit emporter?
Eſt-ce Dieu, ſont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colere
Allumoit de ce roi le viſage ſévere.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ſes yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et ſa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux ſi terrible
En un moment s'eſt-il évanoui?

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugiſſant eſt un agneau paiſible.

Dieu,

Dieu, notre Dieu, ſans doute, a verſé dans ſon cœur
Cet eſprit de douceur.

LE CHŒUR *chante.*

Dieu, notre Dieu, ſans doute, a verſé dans ſon cœur
Cet eſprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruiſſeau docile
Obéit à la main qui détourne ſon cours,
Et laiſſant de ſes eaux partager le ſecours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu, de nos volontés arbitre ſouverain,
Le cœur des rois eſt ainſi dans ta main.

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes ſœurs, les funeſtes nuages
Qui de ce prince obſcurciſſent les yeux!
Comme il eſt aveuglé du culte de ſes dieux!

UNE DES ISRAÉLITES.

Il n'atteſte jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont ſe parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout ſon palais eſt plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux ! vous quittez le maître des humains (*a*),
Pour adorer l'ouvrage de vos mains !

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Dieu d'Iſraël, diſſipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes ſaints quand ſeras-tu touché ?
Quand ſera le voile arraché,
Qui ſur tout l'univers jette une nuit ſi ſombre ?
Dieu d'Iſraël, diſſipe enfin cette ombre.
Juſqu'à quand ſeras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes ſœurs. Ciel ! ſi quelqu'infidele,
Écoutant nos diſcours, nous alloit déceler !

ÉLISE.

Quoi ! filles d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler ?
Hé ! ſi l'impie Aman, dans ſa main homicide
Faiſant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blaſphémer le nom du Tout-Puiſſant,
Vouloit forcer votre bouche timide !

(*a*) *Malheureux ! vous quittez le maître des humains*, &c.

Le fond de cette idée eſt emprunté du pſeaume XCVI. *Confundantur omnes qui adorant ſculptilia, & qui gloriantur in ſimulachris ſuis* ; ℣. 7. Rouſſeau l'a traduit ainſi :

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles ;
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Une autre Israélite.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chere sœur, que choisirez-vous?

La jeune Israélite.

Moi, je pourrois trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerois un dieu sans force & sans vertu (*a*),
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même!

Le Chœur *chante.*

Dieux impuissants, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, & ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits & confondus.

Une des Israélites *chante.*

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

(*a*) *J'adorerois un dieu sans force & sans vertu!*
Rousseau a rendu ainsi la même idée.

C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait, regle les destinées;
C'est moi qui brise les faux dieux,
Misérables jouets des vents & des années.

Ode tirée du pseaume XCVI, liv. I, ode XIV.

Dans les craintes, dans les ennuis,
En ſes bontés mon ame ſe confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je ſuis ;
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UUE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ſes jours paroiſſent charmants (*a*).
L'or éclate en ſes vêtements.
Son orgueil eſt ſans borne, ainſi que ſa richeſſe.
Jamais l'air n'eſt troublé de ſes gémiſſements.
Il s'endort, il s'éveille au ſon des inſtruments ;
Son cœur nage dans la molleſſe.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de proſpérité,
Il eſpere revivre en ſa poſtérité.

(*a*) *Tous ſes jours paroiſſent charmants*, &c.

Rouſſeau a répandu les mêmes idées dans pluſieurs de ſes odes ſacrées. On lit dans l'ode XII.

Cette mer d'abondance, où leur ame ſe noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux ;
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :
Ils marchent ſur les fleurs, ils nagent dans la joie.
Le ſort n'oſe changer pour eux.

Et d'enfants à ſa table une riante troupe (*a*)
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(*Tout le reſte eſt chanté.*)

Le Chœur.

Heureux, dit-on, le peuple floriſſant (*b*),
Sur qui ces biens coulent en abondance !
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du ciel a mis ſa confiance !

Une Israélite *ſeule.*

Pour contenter ſes frivoles déſirs,
L'homme inſenſé vainement ſe conſume.
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaiſirs.

(*a*) *Et d'enfants à ſa table une riante troupe*, &c. Rouſſeau a dit auſſi dans ſes odes ſacrées, liv. I, ode VII.

Leur proſpérité floriſſante,
Ainſi qu'une tige naiſſante,
Croît & s'éleve ſous leurs yeux ;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

(*b*) *Heureux, dit-on, le peuple floriſſant*, &c.

Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils reſtent dans leur rêverie.
Heureuſe la ſeule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

Rouſſeau, ibid. liv. I, ode VII.

UNE AUTRE *ſeule.*

Le bonheur de l'impie eſt toujours agité ;
Il erre à la merci de ſa propre inconſtance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME *avec une autre.*

O douce paix !
O lumiere éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumiere éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LE CHŒUR.

O douce paix !
O lumiere éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME *ſeule.*

Nulle paix pour l'impie ; il la cherche, elle fuit ;
Et le calme en ſon cœur ne trouve point de place.
Le glaive au dehors le pourſuit ;
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint (*a*).

(*a*) *La gloire des méchants en un moment s'éteint.*

Racine a dit encore dans *Athalie*, acte II, ſcene VII,

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en eſt pas ainſi de celui qui te craint ;
Il renaîtra, mon Dieu ! plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE *ſans chanter.*

Mes ſœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle ; allons rejoindre notre reine (*a*).

Fin du troiſieme Acte.

(*a*) *On nous appelle, allons rejoindre notre reine.*

C'eſt ici principalement que nous devons admirer l'adreſſe avec laquelle Racine a ſu lier ſes chœurs avec l'action. Les tragiques anciens, à l'exception de Sophocle, n'ont point atteint à ce genre de perfection. *Le chœur*, ſelon la remarque de M. de Voltaire, *rempliſſait chez eux l'intervalle des actes, & paraiſſait toujours ſur la ſcene. Il y avait en cela plus d'un inconvénient ; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paſſé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante ; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes ſuivans, & cette annonce dérobait le plaiſir de la ſurpriſe ; ou enfin il était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait ennuyer.* Ces inconvénients, ou plutôt les difficultés de les éviter, déterminerent nos poëtes à ne plus faire uſage des chœurs. Ce fut Hardy qui donna le premier exemple de cette réforme en 1617. Ce que dit Alaigre aux violons dans la comédie des *Proverbes* d'Adrien de Montluc, repréſentée en 1616,

Soufflez, ménétriers ; l'épouſée vient.

eſt la preuve la plus ancienne de l'uſage où l'on eſt aujourd'hui de faire remplir nos entr'actes par l'orcheſtre. *Hiſt. du théatre François*, tom. IV, pag. 223.

ACTE IV.

Le théatre repréſente les jardins d'Eſther (a), *& un des côtés du ſallon où ſe fait le feſtin.*

SCENE PREMIERE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'EST donc ici d'Eſther le ſuperbe jardin ;
Et ce ſallon pompeux eſt le lieu du feſtin.
Mais, tandis que la porte en eſt encor fermée,
Écoutez les conſeils d'une épouſe alarmée.
Au nom du nœud ſacré qui me lie avec vous,
Diſſimulez, Seigneur, cet aveugle courroux ;
Éclairciſſez ce front où la triſteſſe eſt peinte.
Les rois craingnent ſur-tout le reproche & la plainte.

(a) *Le théatre repréſente les jardins d'Eſther*, &c.

Ici la ſcene change. Racine n'a jamais violé la regle de l'unité du lieu que dans cet endroit : mais il n'a point prétendu faire une tragédie dans les regles ; il a voulu mettre en dialogue l'hiſtoire d'Eſther, qu'il a choiſie comme la plus propre à la maiſon de Saint-Cyr & à ſa fondatrice ; il a cru que, pour jeter plus de vivacité, il devoit ajoutet aux charmes des vers ceux de la muſique, & le ſpectacle des décorations.

Seul entre tous les grands, par la reine invité,
Reſſentez donc auſſi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche,
Quiconque ne ſait pas dévorer un affront,
Ni de fauſſes couleurs ſe déguiſer le front,
Loin de l'aſpect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il eſt des contre-temps qu'il faut qu'un ſage eſſuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a ſervi de degré.

AMAN.

O douleur! ô ſupplice affreux à la penſée!
O honte, qui jamais ne peut être effacée!
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'eſt donc vu de la pourpre habillé par mes mains!
C'eſt peu qu'il ait ſur moi remporté la victoire....
Malheureux! j'ai ſervi de héraut à ſa gloire.
Le traître! il inſultoit à ma confuſion;
Et tout le peuple même, avec dériſion,
Obſervant la rougeur qui couvroit mon viſage,
De ma chute certaine en tiroit le préſage.
Roi cruel! ce ſont-là les jeux où tu te plais;
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux ſentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger ſi mal de ſon intention?
Il croit récompenſer une bonne action.

Ne faut-il pas, Seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait ſi long-temps diſſéré le ſalaire ?
Du reſte, il n'a rien fait que par votre conſeil.
Vous-même avez dicté tout ce triſte appareil.
Vous êtes après lui le premier de l'empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inſpire ?

AMAN.

Il ſait qu'il me doit tout ; & que, pour ſa grandeur,
J'ai foulé ſous les pieds remords, crainte, pudeur ;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant ſa puiſſance,
J'ai fait taire les loix, & gémir l'innocence ;
Que pour lui, des Perſans bravant l'averſion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction ;
Et pour prix de ma vie à leur haine oppoſée,
Le barbare aujourd'hui m'expoſe à leur riſée.

ZARÈS.

Seigneur, nous ſommes ſeuls ; que ſert de ſe flatter (*a*) ?

(*a*) *Seigneur, nous ſommes ſeuls ; que ſert de nous flatter ?*

Pourquoi Zarès vient-elle dans l'appartement d'Eſther, où elle n'eſt jamais entrée ? Il nous ſemble que le palais d'Aſſuérus n'étoit pas le lieu qu'Aman devoit choiſir pour exhaler ſa fureur, & qu'il n'eſt pas plus propre aux repréſentations que Zarès fait à ſon époux ſur les motifs ſecrets de ſa conduite. Ce n'eſt point au pied du trône des rois qu'on va convenir qu'on n'a rien fait pour eux que par intérêt, qu'on n'a tenu compte de rien pour obtenir leurs faveurs, qu'on *a foulé* aux *pieds* les *remords*, la *crainte* & la *pudeur*, &c. Le lieu le plus retiré n'eſt point aſſez ſecret pour ces affreuſes déclarations.

Ce zele que pour lui vous fites éclater,
Ce ſoin d'immoler tout à ſon pouvoir ſuprême,
Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même?
Et, ſans chercher plus loin, tous ces Juifs déſolés,
N'eſt-ce pas à vous ſeul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeſte...
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteſte.
Ce Juif même, il le faut confeſſer malgré moi,
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cauſe quelqu'effroi.
Les malheurs ſont ſouvent enchaînés l'un à l'autre,
Et ſa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront ſongez à profiter,
Peut-être la fortune eſt prête à vous quitter;
Aux plus affreux excès ſon inconſtance paſſe;
Prévenez ſon caprice avant qu'elle ſe laſſe.
Où tendez-vous plus haut? Je frémis, quand je voi
Les abîmes profonds qui s'ouvrent devant moi.
La chute déſormais ne peut être qu'horrible.
Oſez chercher ailleurs un deſtin plus paiſible.
Regagnez l'Helleſpont, & ces bords écartés,
Où vos aïeux errants jadis furent jetés,
Lorſque des Juifs contr'eux la vengeance allumée
Chaſſa tout Amalec de la triſte Idumée.
Aux malices du ſort enfin dérobez-vous;
Nos plus riches tréſors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laiſſer la conduite;
Sur-tout de vos enfants j'aſſurerai la fuite.
N'ayez ſoin cependant que de diſſimuler.
Contente, ſur vos pas vous me verrez voler.

La mer la plus terrible & la plus orageuſe
Eſt plus ſure pour nous que cette cour trompeuſe.
Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher ;
C'eſt Hydaſpe (*a*).

SCENE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

SEIGNEUR, je courois vous chercher.
Votre abſence en ces lieux ſuſpend toute la joie ;
Et pour vous y conduire, Aſſuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée eſt-il auſſi de ce feſtin ?

HYDASPE.

A la table d'Eſther portez-vous ce chagrin ?
Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous déſole ?
Laiſſez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.

(*a*) *Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher ;*
C'eſt Hydaſpe.

Nous ne dirons qu'un mot ſur cette ſcene ; c'eſt qu'elle eſt inutile. Zarès ne vient, à la vérité, que pour donner un conſeil qu'on ne ſuit pas ; mais les maximes qu'elle débite, ſont admirables.

Croit-il d'Aſſuérus éviter la rigueur ?
Ne poſſédez-vous pas ſon oreille & ſon cœur ?
On a payé le zele, on punira le crime ;
Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, ou vos vœux par Eſther ſecondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ai des ſavants devins entendu la réponſe.
Ils diſent que la main d'un perfide étranger
Dans le ſang de la reine eſt prête à ſe plonger.
Et le roi, qui ne ſait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux ſeuls Juifs ce projet déteſtable.

AMAN.

Oui, ce ſont, cher ami, des monſtres furieux.
Il faut craindre ſur-tout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès long-temps les endure,
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah ! je reſpire enfin. Chere Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Eſther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, & recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCENE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

Ceci ſe récite ſans chant.

UNE DES ISRAÉLITES.

C'EST Aman.

UNE AUTRE.

C'eſt lui-même, & j'en frémis, ma ſœur.

LA PREMIERE.

Mon cœur de crainte & d'horreur ſe reſſerre.

L'AUTRE.

C'eſt d'Iſraël le ſuperbe oppreſſeur.

LA PREMIERE.

C'eſt celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on, en le voyant, ne le connoître pas ?
L'orgueil & le dédain ſont peints ſur ſon viſage.

UNE DES ISRAÉLITES.

On lit dans ſes regards ſa fureur & ſa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ſes pas.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Je ne ſais ſi ce tigre a reconnu ſa proie.
Mais, en nous regardant, mes ſœurs, il m'a ſemblé
Qu'il avoit dans ſes yeux une barbare joie,
Dont tout mon ſang eſt encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître ſon audace!
Je le vois, mes ſœurs, je le voi.
A la table d'Eſther, l'inſolent, près du roi,
A déjà pris ſa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Miniſtres du feſtin, de grace, dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le ſang de l'orphelin.

UNE TROISIEME.

Les pleurs des miſérables.

LA SECONDE.

Sont ſes mets les plus agréables.

LA TROISIEME.

C'eſt ſon breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Cheres ſœurs, ſuſpendez la douleur qui vous preſſe.
Chantons, on nous l'ordonne ; & que puiſſent nos chants
Du cœur d'Aſſuérus adoucir la rudeſſe,
Comme autrefois David, par ſes accords touchants,
Calmoit d'un roi jaloux la ſauvage triſteſſe !

(Tout le reſte de cette ſcène eſt chanté.)

UNE DES ISRAÉLITES.

Que le peuple eſt heureux,
Lorſqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple ! Heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! ô tranquillité !
O d'un parfait bonheur aſſurance éternelle !
Quand la ſuprême autorité
Dans ſes conſeils a toujours auprès d'elle
La juſtice & la vérité.

(Ces quatre ſtances ſont chantées alternativement par une voix ſeule, & par tout le chœur.)

UNE DES ISRAÉLITES.

Rois, chaſſez la calomnie ;
Ses criminels attentats
Des plus paiſibles États
Troublent l'heureuſe harmonie.

Sa

Sa fureur, de ſang avide (*a*),
Pourſuit par-tout l'innocent.
Rois, prenez ſoin de l'abſent
Contre ſa langue homicide.

De ce monſtre ſi farouche
Craignez la feinte douceur;
La vengeance eſt dans ſon cœur,
Et la pitié dans ſa bouche.

La fraude adroite & ſubtile
Seme de fleurs ſon chemin;
Mais ſur ſes pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

D'un ſouffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chaſſe au loin la foudre & les orages.
Un roi ſage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide impoſteur.

UNE AUTRE

J'admire un roi victorieux (*b*),

(*a*) *Sa fureur, de ſang avide*, &c.

Racine eut occaſion de faire un uſage très-ingénieux de ces vers contre la calomnie. *On veut me faire paſſer*, écrivit-il à Madame de Maintenon, *pour un homme à cabale..... Je ne m'attendois guere que je ſerois moi-même un jour attaqué par la calomnie, lorſque je faiſois tant chanter dans* Eſther :

« Rois, chaſſez la calomnie, &c. »

(*b*) *J'admire un roi victorieux*, &c.

Quelle onction ! quel charme inexprimable dans ces vers !

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

Détourne, roi puiſſant, détourne tes oreilles
De tout conſeil barbare & menſonger.
Il eſt temps que tu t'éveilles.
Dans le ſang innocent ta main va ſe plonger,
Pendant que tu ſommeilles.
Détourne, roi puiſſant, détourne tes oreilles
De tout conſeil barbare & menſonger.

UNE AUTRE.

Ainſi puiſſe ſous toi trembler la terre entiere!
Ainſi puiſſe à jamais, contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te ſervir de barriere!
S'ils t'attaquent, qu'ils ſoient en un moment ſoumis.

Que de ton bras la force les renverſe;
Que de ton nom la terreur les diſperſe;
Que tout leur camp nombreux ſoit devant tes ſoldats
Comme d'enfants une troupe inutile;
Et ſi, par un chemin, il entre en tes États,
Qu'il en ſorte par plus de mille.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le théatre repréſente le ſallon du feſtin.

SCENE PREMIERE.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS *à Eſther.*

OUI, vos moindres diſcours ont des graces ſecretes;
Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermoit un ſi rare tréſor?
Dans quel ſein vertueux avez-vous pris naiſſance?
Et quelle main ſi ſage éleva votre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez,
Tous vos déſirs, Eſther, vous ſeront accordés;
Duſſiez-vous, je l'ai dit, & veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puiſſant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vaſtes déſirs.
Mais puiſqu'il faut enfin expliquer mes ſoupirs,

Puiſque mon roi lui-même à parler me convie,

(*Se jetant aux pieds du roi.*)

J'oſe vous implorer, & pour ma propre vie,
Et pour les triſtes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr ! vous ? quel peuple ? & quel eſt ce myſtere ?

AMAN *bas, à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Eſther, Seigneur, eut un Juif pour ſon pere.
De vos ordres ſanglants vous ſavez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah, Dieux !

ASSUÉRUS.

Ah ! de quel coup me percez-vous le cœur ?
Vous, la fille d'un Juif ! hé quoi ! tout ce que j'aime,
Cette Eſther, l'innocence & la ſageſſe même,
Que je croyois du ciel les plus cheres amours,
Dans cette ſource impure auroit puiſé ſes jours !

AMAN *tout bas, à part.*

Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma priere ;
Mais je demande au moins que, pour grace derniere,

Juſqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler;
Et que ſur-tout Aman n'oſe point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu! confonds l'audace & l'impoſture
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois ſouverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs peres,
Ont vu bénir le cours de leurs deſtins proſperes.
Ce Dieu, maître abſolu de la terre & des cieux,
N'eſt point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel eſt ſon nom; le monde eſt ſon ouvrage;
Il entend les ſoupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et du haut de ſon trône interroge les rois.
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'eſt qu'un jeu de ſa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux oſerent s'adreſſer;
Roi, peuples, en un jour tout ſe vit diſperſer.
Sous les Aſſyriens leur triſte ſervitude
Devint le juſte prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour;
L'appella par ſon nom, le promit à la terre,
Le fit naître, & ſoudain l'arma de ſon tonnerre,

Briſa les fiers remparts & les portes d'airain (*a*),
Mit des ſuperbes rois la dépouille en ſa main,
De ſon temple détruit vengea ſur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec uſure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ſes bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit & nos loix & nos fêtes divines;
Et le temple déjà ſortoit de ſes ruines.
Mais, de ce roi ſi ſage héritier inſenſé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut ſourd à nos douleurs. Dieu rejeta ſa race,
Le retrancha lui-même, & vous mit en ſa place.
Que n'eſpérions-nous point d'un roi ſi généreux (*b*)?
Dieu regarde en pitié ſon peuple malheureux,
Diſions-nous; un roi regne, ami de l'innocence.
Par-tout du nouveau prince on vantoit la clémence;
Les Juifs par-tout de joie en pouſſerent des cris.

(*a*) *Briſa les fiers remparts & les portes d'airain.*

Cette image hardie paroît être une imitation de ce vers de Virgile :

Et, cardine verſo,
Belli ferratos rupit Saturnia poſtes.
Énéide, liv. VII, vers 622.

(*b*) *Que n'eſpérions-nous point d'un roi ſi glorieux?*

Après le tableau ſublime de la grandeur de Dieu, Racine paſſe à des ſentiments doux & touchants. C'eſt par cette variété qu'un poëte ſe fait lire avec plaiſir. Malheur aux écrivains qui n'ont qu'un ton!

Ce morceau eſt d'autant plus adroit, qu'Eſther met dans la bouche des Juifs les louanges d'Aſſuérus.

Ciel ! verra-t-on toujours, par de cruels eſprits,
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la ſource empoiſonnée ?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Eſt venu dans ces lieux ſouffler la cruauté ;
Un miniſtre ennemi de votre propre gloire.....

AMAN.

De votre gloire ! moi ? ciel ! le pourriez-vous croire ?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu.....

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oſes-tu donc parler ſans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous ſe déclare.
C'eſt lui ; c'eſt ce miniſtre, infidele & barbare,
Qui, d'un zele trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Par-tout l'affreux ſignal, en même temps donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, ſous le nom du plus juſte des princes,
Un perfide étranger déſoler vos provinces ;
Et dans ce palais même, en proie à ſon courroux,
Le ſang de vos ſujets regorger juſqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs ſa haine envenimée ?
Quelle guerre inteſtine avons-nous allumée ?

Les a-t-on vu marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug eſclaves plus ſoumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, ſur eux appeſantie,
A leurs perſécuteurs les livroit ſans ſecours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller ſur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ſes aîles.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre ſoutien;
Lui ſeul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien,
Diſſipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vaſtes limites.
Lui ſeul aux yeux d'un Juif découvrit le deſſein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le ſein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour ſa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il reſtoit ſeul de notre famille.
Mon pere étoit ſon frere. Il deſcend, comme moi,
Du ſang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juſte horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de ſa bouche a maudite,
Il n'a, devant Aman, pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là, contre les Juifs & contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, ſous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée eſt paré,

A la porte d'Aman eſt déjà préparé
D'un infâme trépas l'inſtrument exécrable.
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par ſon ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame!
Tout mon ſang de colere & de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer!
Un moment ſans témoins cherchons à reſpirer (*a*).
Appellez Mardochée, il faut auſſi l'entendre.
(*Aſſuérus s'éloigne.*)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, acheve de deſcendre.

(*a*) *Un moment ſans témoins, cherchons à reſpirer.*

Aſſuérus..... fut obligé de quitter la table pour reſpirer dans une allée du jardin. Eſther, *chap. VII*, ℣. 7. On ne ſait pas trop pourquoi Aſſuérus veut *reſpirer ſans témoins*; c'eſt ſans doute pour donner le temps à Aman de ſe jeter aux pieds d'Eſther, & pour l'y ſurprendre quand il reviendra.

Scene II.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN *à Eſther.*

D'UN juſte étonnement je demeure frappé.
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteſte du ciel la puiſſance ſuprême,
En les perdant, j'ai cru vous aſſurer vous-même.
Princeſſe, en leur faveur employez mon crédit.
Le roi, vous le voyez, flotte encore interdit.
Je ſais par quels reſſorts on le pouſſe, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme & la tempête (*a*).
Les intérêts des Juifs déjà me ſont ſacrés.
Parlez. Vos ennemis auſſitôt maſſacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel ſang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laiſſe-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Miſérable ! le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà ſa balance.

(*a*) *Et fais, comme il me plaît, le calme & la tempête.*

Aman, prêt à être immolé aux Juifs, Aman témoin de l'empire qu'Eſther a pris ſur Aſſuérus, doit-il lui offrir ſon crédit, & ſe vanter de diſpoſer à ſon gré des volontés du roi ?

Bientôt ton juſte arrêt te ſera prononcé.
Tremble. Son jour approche, & ton regne eſt paſſé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, eſt un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?
C'en eſt fait ; mon orgueil eſt forcé de plier ;
L'inexorable Aman eſt réduit à prier.
(*Il ſe jette à ſes pieds.*)
Par le ſalut des Juifs, par ces pieds que j'embraſſe,
Par ce ſage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible apaiſer le courroux ;
Sauvez Aman, qui tremble à vos ſacrés genoux.

SCENE III.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR, Gardes

ASSUÉRUS.

QUOI ! le traître ſur vous porte ſes mains hardies !
Ah ! dans ſes yeux confus je lis ſes perfidies ;
Et ſon trouble, appuyant la foi de vos diſcours,
De tous ſes attentats me rappelle le cours.
Qu'à ce monſtre à l'inſtant l'ame ſoit arrachée ;
Et que devant ſa porte, au lieu de Mardochée,
Apaiſant, par ſa mort, & la terre & les cieux,
De mes peuples vengés il repaiſſe les yeux.
(*Aman eſt emmené par les gardes.*)

SCENE IV.

ASSUÉRUS, MARDOCHÉE, ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *s'adreſſant à Mardochée.*

MORTEL, chéri du ciel, mon ſalut & ma joie,
Aux conſeils des méchants, ton roi n'eſt plus en proie.
Mes yeux ſont deſſillés, le crime eſt confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'eſt dû.
Je te donne d'Aman les biens & la puiſſance;
Poſſede juſtement ſon injuſte opulence.
Je romps le joug funeſte où les Juifs ſont ſoumis;
Je leur livre le ſang de tous leurs ennemis.
A l'égal des Perſans, je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Eſther adore.
Rebâtiſſez ſon temple, & peuplez vos cités.
Que vos heureux enfants, dans leurs ſolemnités,
Conſacrent de ce jour le triomphe & la gloire;
Et qu'à jamais mon nom vive dans leur mémoire.

SCENE V.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

QUE veut Aſaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître eſt expiré,
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en ſpectacle funeſte (*a*),
De ſon corps tout ſanglant le miſérable reſte.

(*a*) *On traîne, on va donner en ſpectacle funeſte*, &c.

M. l'abbé d'Olivet remarque ici avec raiſon qu'on dit très-bien *donner en ſpectacle*, mais que le ſubſtantif étant joint au verbe par la prépoſition *en*, il ne peut être accompagné d'un adjectif. *Remarques ſur Racine, nouv. édit. pag.* 46 ; qu'ainſi on ne peut pas dire *donner en ſpectacle funeſte*, parce que ces locutions *donner en ſpectacle*, *regarder avec pitié*, n'admettent point d'épithete, & ne forment, pour ainſi dire, qu'un ſeul verbe compoſé. *Racine vengé*, tom. III, pag. 246.

Cet acte eſt plein d'événements, & cependant eſt vuide d'action ; il péche ſur-tout par le défaut d'intérêt. Comment peut-on s'intéreſſer à un peuple qu'on ne connoît point, qu'on ne voit point ? Il eſt vrai qu'Eſther & Mardochée, compris dans le nombre des Juifs, ſont en danger : mais on prévoit trop aiſément qu'ils ne périront pas.

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne ſoin de vos jours!
Le péril des Juifs preſſe, & veut un prompt ſecours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres ſanguinaires.

ESTHER.

O Dieu! par quelle route inconnue aux mortels,
Ta ſageſſe conduit ſes deſſeins éternels!

SCENE DERNIERE.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

DIEU fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons ſa puiſſance.

UNE DES ISRAÉLITES.

Il a vu contre nous les méchants s'aſſembler,
Et notre ſang prêt à couler.
Comme l'eau ſur la terre, ils alloient le répandre.
Du haut du ciel ſa voix s'eſt fait entendre.
L'homme ſuperbe eſt renverſé;
Ses propres fleches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré ſur la terre.
Pareil au cedre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ſes ennemis vaincus.
Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois ſurprendre la juſtice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des pieges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut ſoupçonner en autrui
La baſſeſſe & la malice
Qu'il ne ſent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'eſt calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main ſalutaire a chaſſé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Eſther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

De l'amour de ſon Dieu ſon cœur s'eſt embraſé.
Au péril d'une mort funeſte,
Son zele ardent s'eſt expoſé.
Elle a parlé; le ciel a fait le reſte.

DEUX

Deux Israélites.

Eſther a triomphé des filles des Perſans ;
La nature & le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'une des deux.

Tout reſſent de ſes yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

L'autre.

Les charmes de ſon cœur ſont encor plus puiſſants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

Toutes deux *enſemble.*

Eſther a triomphé des filles des Perſans ;
La nature & le ciel à l'envi l'ont ornée.

Une Israélite *ſeule.*

Ton Dieu n'eſt plus irrité ;
Réjouis-toi, Sion, & ſors de la pouſſiere.
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta ſplendeur premiere.

Les chemins de Sion à la fin ſont ouverts ;
Rompez vos fers,
Tributs captives ;
Troupes fugitives,
Repaſſez les monts & les mers ;
Raſſemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
Tributs captives;
Troupes fugitives,
Repaſſez les monts & les mers;
Raſſemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

Je reverrai ces campagnes ſi cheres.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes peres.

TOUT LE CHŒUR.

Repaſſez les monts & les mers,
Raſſemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *ſeule.*

Relevez, relevez les ſuperbes portiques
Du temple où notre Dieu ſe plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur ſon autel ſoit paré,
Et que du ſein des monts le marbre ſoit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cedres antiques.
Prêtres ſacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, deſcends & reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégreſſe & de crainte;
Et vous, ſous ſa majeſté ſainte,
Cieux, abaiſſez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur eſt bon ! que ſon joug eſt aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable ;
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaiſirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur eſt bon ! que ſon joug eſt aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaiſe, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuſe notre foibleſſe ;
A nous chercher même il s'empreſſe.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mere a moins de tendreſſe.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illuſtre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé ſa gloire.

TOUTES TROIS *enſemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHŒUR.

Que ſon nom ſoit béni ; que ſon nom ſoit chanté ;
Que l'on célebre ſes ouvrages
Au delà des temps & des âges,
Au delà de l'éternité !

Fin de l'Eſther de Racine.

LA MORT
DE CHRISPE,
OU
LES MALHEURS DOMESTIQUES
DU GRAND CONSTANTIN,
TRAGÉDIE
DE TRISTAN.

IL ſemble qu'on paſſe d'Athenes dans la ſtupide Béotie, quand, l'ame pleine de la douce harmonie des vers de Racine, *on tombe ſur une tragédie de Triſtan; mais il ne faut pas oublier que notre objet eſt de peindre le génie dramatique, ſoit dans ſon vol, ſoit dans ſes écarts. Toute foible que* la Mort de Chriſpe *eſt pour le ſtyle, il y regne un intérêt bien plus théatral que dans l'*Eſther *de notre Euripide. D'ailleurs les rôles du héros & de Conſtance offrent de grandes beautés; voilà pourquoi on a repréſenté & imprimé tant de fois cet ouvrage.*

La Mort de Chriſpe *eſt la derniere tragédie que nous imprimerons de ce Triſtan, qui partagea avec Mairet & Rotrou la gloire d'avoir préparé les voies au Grand Corneille* (*).

(*) *La Mort de Chriſpe*, ainſi que *Rodogune*, ſont de 1644. On verra l'hiſtoire dramatique de cette année mémorable, au commencement du neuvieme volume de cet ouvrage.

ACTEURS.

FAUSTE, Femme de Conſtantin.

CORNÉLIE, Confidente de Fauſte.

CHRISPE, Fils de Conſtantin, & beau-fils de Fauſte.

CONSTANTIN LE GRAND, Empereur.

CONSTANCE, Fille de Licine, beau-frere de Conſtantin.

LACTANCE, Précepteur de Chriſpe.

LÉONCE, Domeſtique de Chriſpe, & parent de Cornélie.

PROBE, Capitaine des Gardes.

La ſcene eſt à Rome, dans le palais de Conſtantin.

LA MORT DE CHRISPE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FAUSTE *ſeul.*

Doux & cruels tyrans de mon ame inſenſée,
Qui mettez tant de trouble en ma triſte penſée!
Cheres impreſſions, qui cauſez ma douleur!
Inimitables traits d'eſprit & de valeur,
Belle image de Chriſpe, où je vois tant de gloire,
Ne t'émancipe plus d'errer en ma mémoire;
Les loix de mon honneur t'en ont voulu bannir,
Et mon chaſte deſſein ne t'y peut retenir.

Sors, idole charmante, abandonne la place,
Le deſir te retient, mais la vertu te chaſſe,
Et trouve avec raiſon mes ſens bien effrontés
De prendre tant de droit deſſus mes volontés.
Ma raiſon doit ſur eux agir comme une reine,
Et ne conſentir pas d'être mise à la chaîne :
Quel ſeroit ſon malheur, s'il falloit que les ſiens
La fiſſent ſoupirer ſous de honteux liens ?
Et que par leur rapport, de ſoi-même ennemie
Elle quittât la gloire, & cherchât l'infamie ?
Non, non, gardons-nous bien de faillir à ce point,
Nos titres ſont trop beaux, ne nous dégradons point.
Ne revenez donc plus, tragiques rêveries,
Sans doute vous ſortiez de l'eſprit des furies.
Du feu de leurs tiſons, je m'allois conſumer,
Car le flambeau d'amour ne pouvoir l'allumer ;
Que ne dois-je pas craindre ? & qu'eſt-ce que j'eſpere,
Si j'oſe aimer le fils, étant femme du pere ?
Quel crime à celui-ci ſe pourroit comparer ?
En quels gouffres de maux ſeroit-ce s'égarer ?
Ce prodige de mal tous les autres enſerre,
C'eſt la haine du ciel, & l'horreur de la terre ;
C'eſt le plus noir poiſon dont l'honneur ſoit taché,
C'eſt un monſtre effroyable, & non pas un péché.
Mon ame toutefois eſt encore flattée
De ces mêmes horreurs qui l'ont épouvantée :
Je m'en ſens tour à tour & brûler & glacer,
Et je ne les ſaurois ni ſouffrir, ni chaſſer.
O paſſion trop forte ! ô loi trop rigoureuſe !

J'ai trop de retenue, & ſuis trop amoureuſe ;
Le devoir & l'amour avec trop de rigueur,
S'appliquent à la fois à déchirer mon cœur :
Je frémis tout enſemble, & brûle pour ce crime,
La raiſon me gourmande, & mon amour m'opprime.
Mais il faut noblement achever ſon deſtin,
Il faut vivre & mourir femme de Conſtantin.
Juſque dans le tombeau l'honneur & l'innocence
Seront les compagnons de la ſœur de Maxence :
Nul crime à ce beau ſang ne ſe peut reprocher,
Et j'aime mieux cent fois mourir que le tacher.
Clair ſoleil de mes yeux, délices de mon ame,
Cher objet de mes ſoins, beau ſujet de ma flamme,
Pardonne, aimable Chriſpe, à la ſainte pudeur,
S'il faut que je t'offenſe en perdant cette ardeur ;
C'eſt la ſévérité qu'elle met en uſage,
Qui ne me permet pas de t'aimer davantage ;
C'eſt le cruel effort de ſon rigoureux trait,
Qui de mon cœur timide efface ton portrait.
Je renonce par force à tant d'aimables charmes,
Et ne romps avec toi qu'avec beaucoup de larmes.
Ma réſolution me comble de douleurs,
J'en appelle à témoins ces ſoupirs & ces pleurs.
Cher Chriſpe, de ces pleurs je te fais une offrande,
Fauſte ne peut te faire une faveur plus grande.

SCENE II.

CORNÉLIE, FAUSTE.

CORNÉLIE.

MADAME.

FAUSTE.

On a toujours quelque fâcheux propos.
Ne peut-on me laiſſer un moment en repos ?
Qu'as-tu donc à me dire ? & qu'eſt-ce qu'on demande ?
Ton importunité n'en ſera pas plus grande.

CORNÉLIE.

Chriſpe eſt à cette porte.

FAUSTE.

Ah, Chriſpe ! il peut entrer.
Mais ſuis-je en un état à me pouvoir montrer ?
Demeure Cornélie ? ô Dieux ! à cette vue
On me verra changer, je ſerai toute émue ;
Je devrois éviter ce fatal entretien.
Retourne, & dis-lui que.... Mais non, ne lui dis rien.
Va donc ; arrête encore.

CORNÉLIE.

Entrera-t-il, Madame ?

FAUSTE.

Dis-lui qu'il peut entrer. Raſſure-toi, mon ame,
Diſſipe promptement cette confuſion,
J'ai beſoin de ta force en cette occaſion.
Tu vas appercevoir une grace infinie,
On te voudra ravir ; mais tiens-moi compagnie.

SCENE III.

FAUSTE, CHRISPE.

FAUSTE.

EH bien, jeune Céſar, c'eſt par votre vertu
Que l'empire aujourd'hui voit ſon hydre abattu :
Vous avez fait ceſſer nos matieres de larmes,
Le rebelle Licine a fait joug à vos armes,
Et ce bras glorieux qu'il voulut éprouver,
L'empêche pour jamais de ſe plus relever.
Vous voyant ſi bien fait, & ſi vaillant encore,
La Thrace vous a pris pour le Dieu qu'elle adore ;
Elle s'en va vous mettre au deſſus des autels,
Et placer votre image entre les immortels ;
Car de ſi grands exploits, & qui ſont ſans exemples,
Ont vraiment mérité des autels & des temples.

CHRISPE.

Madame, tout l'honneur de cet heureux deſtin,
Se doit attribuer au ſage Conſtantin.

Pour faire des progrès dont la terre s'étonne,
On n'a preſque beſoin que des ordres qu'il donne:
Ils ſont toujours ſi beaux, & ſont ſi bien conçus,
Qu'on a demi vaincu quand on les a reçus.
Cet illuſtre empereur, ce miroir des grands princes,
Peut de ſon cabinet conquérir des provinces,
Envoyer la victoire au bout de l'univers,
Et ſe faire amener des rois chargés de fers.
Il s'eſt voulu ſervir de mon obéiſſance,
Et ſes commandements ont fait voir ſa puiſſance.

FAUSTE.

Ses ordres ſont ainſi trembler les révoltés,
Quand par un ſi grand prince ils ſont exécutés.
Mais je douterois fort qu'entre les mains d'un autre
Ils euſſent un ſuccès qui fût pareil au vôtre.

CHRISPE.

C'eſt en continuant les traits de vos bontés.

FAUSTE.

Je ne vous flatte point, ce ſont des vérités.

CHRISPE.

Votre ame à m'obliger eſt trop accoutumée.

FAUSTE.

Je ne parle de vous qu'après la renommée.
Mais contez-moi comment le tout eſt arrivé,
Et de quelle façon Licine s'eſt ſauvé.

Je n'en ai rien appris qu'en paroles confuſes.
Ne vous préparez point à me payer d'excuſes,
Mon deſir curieux ne ſe doit point trahir.

CHRISPE.

Puiſqu'il vous plaît, Madame, il faut vous obéir.
Licine à la campagne exprimoit tant d'audace,
Qu'il en faiſoit trembler tous les monts de la Thrace:
Tous ſes fleuves étoient ou taris, ou troublés
Du nombre des ſoldats qu'il avoit aſſemblés;
La Grece toute entiere avec l'Eſclavonie,
Tous les peuples du Pont, tous ceux de l'Arménie,
De mille pavillons, & de mille étendards,
Occupoient en ſon nom le domaine de Mars:
Mais pour nous menacer d'un furieux orage,
Il ſembloit que Mars même occupoit ſon courage.
Comme nous fumes prêts de voir venir aux mains
Les peuples d'Orient avecque les Romains,
Je l'apperçus d'un haut excitant la tempête;
Une plume touffue ondoyoit ſur ſa tête,
Et ſes yeux qui brilloient ſous un front aſſuré,
Éclatoient à l'envi de ſon armet doré.
Sur un cheval ſuperbe & beau par excellence,
Qui s'emportoit par fois d'une noble inſolence,
Il alloit donner l'ordre, & viſiter les rangs
De ce corps compoſé de cent corps différents,
Où la plus grande part qu'avoit armé la crainte,
Et qui n'obéiſſoit qu'aux loix de la contrainte,
Fit aſſez bonne mine au point qu'on ſe battit,

Fit ferme quelque temps, & puis ſe démentit.
Je ne vous dirai point comme les miens donnerent,
Ni quel fut le péril où nos aigles volerent ;
Cinq ou ſix cents drapeaux à l'abord emportés,
Ont pu vous annoncer ces belles vérités.
Vous avez bien appris que par cette ſaillie,
Quaſi tout l'Orient plia ſous l'Italie ;
Et comme la fureur de nos premiers efforts
Fit tomber devant nous cinquante mille morts,
Quand le reſte preſſé d'une honteuſe envie
Lâcha ſoudain le pied pour conſerver ſa vie.
Licine cependant, accablé d'ennemis,
Fut vaincu ſeulement, & ne fut point ſoumis :
Il rallia vingt fois quelque cavalerie,
Et revint au combat avec tant de furie,
Qu'il eût ſur notre camp renverſé le malheur,
S'il eût eu la puiſſance égale à la valeur.
De même qu'un lion que vingt chaſſeurs talonnent,
Et que le bruit des chiens, & des trompes qui ſonnent,
Menacent hautement d'un aſſuré trépas,
Regagne la forêt, mais c'eſt au petit pas ;
Tourne ſouvent la tête, & fait voir ſur ſa trace
Que ſa crainte eſt petite au prix de ſon audace :
Ainſi ce grand guerrier des ſiens abandonné,
Se ſauva devant nous, mais ſans être étonné ;
Tournant par fois un front où l'audace portraite
De quelque illuſtre coup honoroit ſa retraite :
Il menaçoit encore, & bravoit les Romains,
Comme s'il eût tenu la palme entre les mains ;

Il étoit auſſi fier en ſauvant ſa perſonne,
Que s'il eût de mon pere enlevé la couronne.
De moi, j'en fus touché de voir tant de valeur,
J'en goûtai la victoire avec quelque douleur,
Et bien qu'intéreſſé dans la gloire de Rome,
J'eus un peu de regret de perdre un ſi grand homme.
Je pouſſai juſqu'à lui de peur qu'on l'enlevât,
Et lui donnai du temps afin qu'il ſe ſauvât.

FAUSTE.

Quoi! pour nos ennemis avoir tant de clémence!

CHRISPE.

Madame, je vous dis la choſe en confidence:
Et je ſais des raiſons qui vous feront juger,
Qu'en cela je commis un crime fort léger.

FAUSTE.

Un ennemi ſi grand eſt toujours redoutable.

CHRISPE.

Cette derniere chute entiérement l'accable:
Que peut-il déſormais ſans reſſource & ſans bien,
Que demander la vie en ne demandant rien?
Il vient de haſarder ſur la terre & ſur l'onde
La part qu'il poſſédoit en l'empire du monde;
Il a de la fortune éprouvé le revers,
Et c'eſt à Conſtantin qu'appartient l'univers.

Licine, malheureux autant qu'on le peut être ;
Lui qui du monde entier s'eſt cru rendre le maître,
N'a rien eu de meilleur, pour fin de ſes travaux,
Que d'être accompagné de quinze ou vingt chevaux.
A la plupart encore il a donné licence,
Pour ſe pouvoir ſauver avec plus d'aſſurance ;
En un coin de l'Aſie il ſera parvenu,
Cachant ſa qualité, paſſant pour inconnu,
Attendant qu'un pardon de ſa peur le délivre,
Et que votre bonté lui permette de vivre.
J'ai laiſſé près d'ici ſa fidelle moitié,
Dont les ennuis ſont tels qu'ils vous feront pitié.
Craignant de ſon époux la mort, ou le ſervage,
Elle en a pris le deuil ainſi que d'un veuvage.
Mais, comment ai-je dit qu'elle en a pris le deuil !
Elle en eſt ſur le point de deſcendre au cercueil.
Ce trouble abſolument finit ſa deſtinée,
De tous ſes médecins elle eſt abandonée.
Sa fille arrive ici pleine de ſes douleurs ;
Et pour obtenir grace en de ſi grands malheurs,
Elle vient à vos pieds étaler tous les charmes
Qu'une vive douleur mêle en de belles larmes.

FAUSTE.

On m'a dit qu'elle avoit quelque éclat dans les yeux.

CHRISPE.

On pourroit l'appeller un chef-d'œuvre des cieux.

FAUSTE.

Ne ſeroit-elle point de ces beautés muettes,
Que l'on diroit plutôt moins vives que portraites?

CHRISPE.

Point du tout; ſon eſprit en ſes adverſités,
A l'envi de ſes yeux fait briller des clartés:
Rien ne peut égaler l'ennui qui la déſole,
L'excès de ſa douleur dévore ſa parole.
Mais quand le cours des pleurs, ou celui des ſoupirs,
Lui permet de parler dans ces grands déplaiſirs,
L'art dont elle s'exprime eſt un charme agréable
Qui rend de ſa douleur toute ame inconſolable.

FAUSTE.

Ceux que nos intérêts touchent ſenſiblement,
S'en pourront conſoler aſſez facilement.

CHRISPE.

Madame, en peu de temps vous en ferez l'épreuve,
Et vous verrez bientôt l'orpheline & la veuve,
Dont les illuſtres cœurs tranſis & déſolés
Ne prendront pas ces noms ſi vous ne le voulez:
Car ſi peu que le vôtre à leurs maux compatiſſe,
Il peut de Conſtantin déſarmer la juſtice.

FAUSTE.

Pourroit-on ſans pécher leur être officieux?
Déſarmer les vertus, c'eſt offenſer les dieux.

CHRISPE.

Les dieux ſont bons, Madame, & ſont pour leur puiſſance
Moins craints & reſpectés, qu'aimés pour leur clémence.
Les rois que pour enfants ils daignent adopter,
Peuvent-ils faire mieux que de les imiter ?
Ont-ils tant de pouvoir pour être inexorables,
Et n'eſſuyer jamais les pleurs des miſérables ?

FAUSTE.

Parlez en leur faveur ; de moi, je n'y puis rien.

CHRISPE.

Vous pouvez tout, Madame, & vous le ſavez bien.
C'eſt par vous ſeulement que l'Empereur reſpire,
Vous êtes le bon ange, & l'ame de l'empire ;
On ſait que votre eſprit qui n'a point de pareil,
Change, comme il lui plaît, la face du conſeil.
Vous pouvez diſpenſer la rigueur ou la grace,
Exciter la tempête, ou cauſer la bonace.
Hé, de grace ! prenez des ſentiments humains,
Pour mes triſtes parents, qui vous tendent les mains,
Et qui ſur ma parole en ce débris funeſte,
Fondent en vos bontés tout l'eſpoir qui leur reſte.

FAUSTE.

Comment ? à vous entendre, on diroit qu'aujourd'hui
Chriſpe n'auroit plus rien à demander pour lui.

CHRISPE.

Ce bien que je demande avecque tant d'inſtance,
Sera de mes travaux toute la récompenſe,
Et vous m'avancerez par ce trait de pitié
Tout ce que m'a promis votre ſainte amitié.

FAUSTE.

Un prince comme vous, ſi vaillant & ſi ſage,
Ne doit rien demander à ſon déſavantage.

CHRISPE.

Madame, ſi les miens ſont traités doucement,
Je ſuis la caution de leur reſſentiment.
Je puis vous aſſurer que la reconnoiſſance
Eſt vraiment naturelle en l'ame de Conſtance,
Et que votre maiſon, après ce rare effet,
Goûteroit pleinement le fruit de ce bienfait.
De crainte d'offenſer cette bonté divine,
Conſtance deviendra l'eſpion de Licine,
Et l'éclairant de près, fera toujours ſavoir
Si cet eſprit altier demeure en ſon devoir.
Puis, ce dernier pardon que demandent nos larmes,
Le rendra plus ſoumis que la force des armes.

FAUSTE.

La victoire eſt certaine, & cela ne l'eſt pas :
Nous pourrions vous revoir dans de grands embarras.
De grands rois tous les jours la fortune ſe joue.

CHRISPE.

La fortune eſt changeante, il eſt vrai, je l'avoue :
Mais elle n'a plus lieu de nous mettre en danger,
Nous l'empêcherons bien déſormais de changer.

FAUSTE.

Oui bien, ſi nous ſavons uſer de la victoire.

CHRISPE.

En ſauroit-on uſer avecque plus de gloire ?
Par ce trait de douceur, le nom de Conſtantin
S'épandra déſormais du couchant au matin ;
Et vous, qui prenez part à ſes vertus illuſtres,
Ferez paſſer le vôtre à plus de mille luſtres.

FAUSTE.

Vous voulez me ſéduire avec ces vanités.

CHRISPE.

Ces honneurs ſont certains, ce ſont des vérités.
Pour faire que vos noms s'élevent ſur la nue,
Que votre renommée en tous lieux ſoit connue,
Et que par l'univers aux ſiecles à venir.
On n'en puiſſe jamais perdre le ſouvenir,
N'employez point le marbre, ou quelqu'autre matiere,
Laiſſez-vous ſeulement fléchir à ma priere.
Pour vous éterniſer ſans ces arcs glorieux,
Qu'une ſavante main taille aux victorieux,

Et ſans faire élever de hautes pyramides,
Amoliſſez ce cœur devant des yeux humides.
Quel coloſſe de bronze, & taillé doctement,
Peut mieux à ſa grandeur ſervir de monument,
Et la faire paroître avec magnificence,
Qu'un auguſte empereur ſauvé par ſa clémence;
Qui ſera redevable envers votre bonté
De l'honneur & du bien, comme de la clarté?

FAUSTE.

Allez, ſur cette affaire, il faut que je m'emploie.

CHRISPE.

Oh que cette faveur me va donner de joie!
Que vous m'obligerez ſervant ces malheureux!

FAUSTE.

Je ferai tout pour vous, & rien pour l'amour d'eux;
Mon eſprit n'agira que par votre priere.

CHRISPE.

Et bien, je prends ſur moi la dette toute entiere.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FAUSTE *ſeule.*

FAUSTE, à quoi te réſoudras-tu
Entre l'amour & la vertu
Qui tiennent aujourd'hui ton ame balancée ?
Déjà la crainte & le déſir
Font des ligues dans ta penſée :
Il faut laiſſer, ou prendre, il eſt temps de choiſir.

Je vois l'honneur qui d'un côté
Montre ſa ſévere beauté ;
L'amour paroît de l'autre entouré de délices ;
Et la guirlande qu'il me tend,
Eclate ſur des précipices :
Mais mon ame eſt encline où le péril eſt grand.

Aimable chef-d'œuvre des cieux,
Cheres délices de mes yeux,
Et dont la triſte abſence eſt l'enfer de mon ame ;
Chriſpe, dois-je manquer de foi,
Et devenir toute de flamme
Pour celui qui paroît tout de glace pour moi ?

Suivrai-je un objet ſi charmant ;
Ou croirai-je le ſentiment
Que veut rendre en mon ſein cette ardeur amortie ?
O déréglement ſans pareil !
C'eſt mon juge, & c'eſt ma partie
Que ma raiſon troublée appelle à mon conſeil.

C'eſt cet ennemi ſans pitié
Dont les traits de mon amitié
Augmentent aujourd'hui le mépris & la haine ;
Et qui pour une indigne amour,
Rejette l'amour d'une reine,
Qui fait voir ſa puiſſance auſſi loin que le jour.

Ma beauté ne le touche point ;
Et ſi je m'abaiſſois au point
De confondre à ſes pieds mes pleurs avec mes charmes,
Le cœur ingrat de ce héros
Braveroit l'effort de mes larmes,
Comme un ſuperbe écueil brave celui des flots.

N'importe, je veux l'adorer,
N'en duſſé-je rien eſpérer ;
Et quelque grand danger que mon cœur ſe propoſe,
Je n'attends qu'un funeſte ſort :
Mais ſi j'en regarde la cauſe,
Je ne ſaurois périr d'une plus belle mort.

Fauſte, dans quel excès ton amour te tranſporte ?
Ne dois-tu pas rougir de parler de la ſorte ?

C'eſt trop t'émanciper, c'eſt trop : mais pour le moins
Ces licences d'amour s'expriment ſans témoins,
Ce n'eſt qu'à mes penſers ſeulement que je m'ouvre :
» Le ciel voit nos penſers, & par fois les découvre.
Le ciel eſt indulgent aux crimes amoureux ;
» Souvent des criminels il fait des malheureux.
Quel crime en ces penſers, ſi je cache ma flamme ?
» Toute l'horreur du crime a ſa ſource dans l'ame.
Eſt-ce un crime d'aimer où l'on voit tant d'appas ?
» C'eſt enfreindre la loi qui ne le permet pas.
Mais ſi nous le voulons, les loix nous ſont ſujettes :
» Mais nous en dépendons, car les dieux les ont faites.
Si faut-il ſuccomber ſous un ſi doux poiſon ;
» Il vaut mieux ſur ſes ſens élever ſa raiſon.
Le ſouhait en eſt doux, la honte en eſt ſenſible.
Quittons donc ces deſſeins : mais il m'eſt impoſſible.
O que de ſentiments l'un à l'autre oppoſés !
Que de penſers de glace & de traits embraſés !
Que Junon la Nopciere eſt pour moi rigoureuſe !
Et pour tout dire enfin, que je ſuis malheureuſe !
Qu'il en puiſſe arriver ce que le ciel voudra,
Au moins rien de honteux ne nous diffamera ;
Nous n'aurons qu'un déſir qui ſera légitime.
Quand l'amour eſt honnête, aimer n'eſt pas un crime.
J'aimerai les appas dont il eſt revêtu,
Comme un eſprit bien né peut aimer la vertu,
Mes feux ſe garderont d'offenſer la nature,
Ma flamme ſera grande, & ſe maintiendra pure.

SCENE II.

FAUSTE, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

MADAME, vos ſoupçons ne ſont pas mal conçus,
On vient de m'informer pleinement là deſſus.
Chriſpe brûle d'amour pour la jeune Conſtance,
Et même leurs eſprits ſont en intelligence.

FAUSTE.

Quoi ! Chriſpe aime Conſtance ? & l'on s'en apperçoit !

CORNÉLIE.

Il lui rend tous les jours des ſoins qu'elle reçoit.

FAUSTE.

Croit-il innocemment que Conſtantin l'endure ?

CORNÉLIE.

L'étroite parenté leur ſert de couverture ;
Viſitant la princeſſe en cette adverſité,
Son amour peut paſſer pour généroſité.

FAUSTE.

Nous leverons le maſque à ſa trompeuſe flamme :
Nous ſaurons éclairer juſqu'au fond de ſon ame,

Et nous lui ferons voir, s'il prétend s'échapper,
Qu'il eſt trop jeune encor pour nous vouloir tromper.
Mais pourroit-il aimer un fardeau pour la terre ?
Un funeſte débris des malheurs de la guerre ?
La fille d'un tyran qui vit ſans équité,
D'un monſtre furieux que nous avons dompté ?
Qui t'a donc apporté cette belle nouvelle ?

CORNÉLIE.

Léonce mon neveu, qui ſuit Chriſpe chez elle,
Et qui va de ſa part enchanter ſes ennuis,
Lui portant les matins ou des fleurs, ou des fruits;
Et qui l'a vu ſouvent aux pieds de cette belle,
Mêler ſes pleurs aux ſiens, & ſe plaindre avec elle.

FAUSTE.

Puiſque ſur ton parent tu prends tant de pouvoir,
Fais qu'il t'apprenne tout, & me fais tout ſavoir.

CORNÉLIE.

Lorſque je ſuis entrée, il me venoit d'apprendre,
Que ce couple d'amants ici ſe venoit rendre,
A deſſein de vous voir, & vous ſolliciter
De détourner les maux qu'il eſpere éviter.
Et ſans doute aujourd'hui que le conſeil s'aſſemble,
Après vous avoir vue, ils y viendront enſemble.

FAUSTE.

Ils n'ont pas mis encor mon eſprit à leur point,
Je les ſervirai fort, je n'y manquerai point;

Ils auront toutefois à combattre l'orage,
Si l'approche du port dépend de mon ſuffrage.
Mais les voici venir, qui ſe parlent tout bas;
Ils ont mal pris leur temps, ils ne me verront pas.

SCENE III.

CHRISPE, CONSTANCE.

CHRISPE.

JE vous le jure, encore, ô ma belle parente!
Que je raffermirai votre fortune errante;
Que je vaincrai des miens l'implacable courroux,
Ou que j'aurai l'honneur de mourir près de vous.
Eſſuyez donc ces pleurs dont la courſe ravage
Les roſes & les lys de votre beau viſage;
Et de votre penſer chaſſez les déplaiſirs
Qui ſont entre-couper votre voix de ſoupirs,
Suſpendez la douleur qui vous tient abattue,
Donnez quelque relâche à l'ennui qui vous tue;
Armez-vous un moment de réſolution,
Soyez toute Conſtance en cette occaſion.
Je confeſſe que Fauſte a l'humeur fort altiere;
Qu'en tous ſes ſentiments elle eſt aſſez entiere,
Et même qu'en ſortant elle m'a témoigné,
Qu'à la preſſer beaucoup j'aurois fort peu gagné.
C'eſt pourquoi lui contant l'aventure importune,
Qui confondit ma gloire avec votre infortune,

J'ai couvert mon amour du titre d'amitié ;
J'ai déguiſé ſes traits des traits de la pitié ;
Je n'ai pas témoigné qu'ayant cauſé vos larmes,
Je fuſſe au déſeſpoir du bonheur de mes armes,
Ou j'en ai fait connoître un regret apparent,
Non comme un ſerviteur, mais bien comme un parent ;
Enfin ſur ce diſcours je l'ai ſi bien flattée,
Qu'à vous favoriſer elle eſt toute portée ;
Et votre eſprit craintif ne doit point redouter
De l'aller voir encor pour l'en ſolliciter.
Croyez que j'ai rendu cette entrevue aiſée,
Elle eſt à vous ſervir à peu près diſpoſée,
Et nous mettrons bientôt la choſe au dernier point.

CONSTANCE.

Seigneur, en cet eſpoir ne vous trompez-vous point ?
J'ai connu dans ſes yeux une ſecrete haine
Qui rejetoit ma plainte, & me ſouffroit à peine ;
Et ſes regards altiers faiſoient aſſez ſavoir
Qu'elle ne prenoit point de plaiſir à me voir.
J'ai peur d'en recevoir quelque mauvais viſage.

CHRISPE.

Madame, ſans ſujet vous prenez cet ombrage.

CONSTANCE.

Son orgueil me pourroit traiter de haut-en-bas,
Et je ſuis d'une humeur à ne le ſouffrir pas.
Car bien que j'euſſe en tête une forte partie,
A peine un trait piquant ſeroit ſans repartie.

CHRISPE.

Vouloir d'une affligée accroître la douleur ?

CONSTANCE.

On appréhende tout étant dans le malheur.

CHRISPE.

Pour avoir ces penſers Fauſte eſt trop généreuſe.

CONSTANCE.

Conſtance pour tout craindre eſt aſſez malheureuſe.

CHRISPE.

Madame, votre peur vous le fait figurer.

CONSTANCE.

Seigneur, votre déſir vous fait tout eſpérer.

CHRISPE.

Mais on vient de ſa part nous dire quelque choſe.

SCENE IV.

CONSTANCE, CHRISPE, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

SEIGNEUR, l'impératrice au cabinet repoſe ;
Un grand mal ſur le champ vient de la travailler.

CHRISPE.

Nous n'entrerons donc pas de peur de l'éveiller.

SCENE V.

CONSTANCE, CHRISPE.

CONSTANCE.

HÉ bien, Seigneur, hé bien ! où ſont vos eſpérances ?
Direz-vous que j'ai vu de fauſſes apparences ?
J'ai fait un jugement dont vos ſens ſont témoins,
Son horreur naturelle a ſurmonté vos ſoins.
A faire ce rebut elle étoit préparée :
Sachant que nous entrions elle s'eſt retirée ;
Le mal qui l'a ſurpriſe eſt un mal affecté,
Et celui de ſa haine eſt une vérité.
Je ne pourrai ſortir d'un ſort ſi déplorable,
Vous ne fléchirez point cette ame inexorable.

CHRISPE.

CHRISPE.

Pour ce trait de malheur ne nous rebutons pas,
Un aſtre plus heureux y conduira nos pas ;
Et lorſque ſa ſanté ſera mieux affermie,
Nous pourrons par nos ſoins fléchir cette ennemie.

CONSTANCE.

Il ſera mal-aiſé de pouvoir l'adoucir,
Seigneur ; c'eſt un deſſein qui ne peut réuſſir.

CHRISPE.

Ne déſeſpérons pas de notre deſtinée.

CONSTANCE.

Sa haine pour Conſtance eſt trop enracinée.

CHRISPE.

Qui rendroit contre vous ſes eſprits animés ?

CONSTANCE.

Je crois qu'elle me hait, parce que vous m'aimez.

CHRISPE.

S'il étoit véritable, ô charmante Princeſſe !
Sa haine contre vous n'auroit jamais de ceſſe ;
Puiſqu'étant embraſé pour un objet ſi beau,
J'ai fait vœu de l'aimer juſque dans le tombeau.

CONSTANCE.

Durant le peu de temps que vous m'y préſentates,
Elle pâlit toujours quand vous me regardates,
Fut toujous inquiete, & fit aſſez juger
Que me ſervir ainſi n'étoit pas l'obliger.
D'où peut venir cela ?

CHRISPE.

C'eſt qu'elle eſt glorieuſe,
Pleine de vanité, hautaine, impérieuſe,
Et qu'elle s'imagine, ayant l'autorité,
Que toute la louange eſt due à ſa beauté.
Pourtant à vous ſervir elle s'eſt obligée ;
Et lors que de parole elle s'eſt engagée,
Elle eſt religieuſe à maintenir ſa foi,
Et je ne puis penſer qu'elle y manque pour moi.
Mais que Fauſte nous ſoit favorable ou contraire,
Nous parviendrons, ſans doute, au bonheur que j'eſpere :
Mon pere eſt le meilleur d'entre tous les mortels,
La nature jamais n'en a formé de tels.
Quand on l'obſéderoit, je romprois tous ces charmes,
Si j'avois devant lui répandu quelques larmes.

CONSTANCE.

Acheter à ce prix la fin de nos malheurs,
Ce ſeroit trop, Seigneur, s'il vous coûtoit des pleurs :
Il ſe contentera des miens qui ſont vulgaires,
Il plaît à mon malheur qu'ils ne me coûtent gueres.

CHRISPE.

Dieux !.... Mais préparons-nous, Conſtantin va paſſer :
Il ſeroit à propos encor de le preſſer,
Il faudroit ſur le champ lui faire une harangue.

CONSTANCE.

O ſainte piété ! viens inſpirer ma langue.

SCENE VI.

CONSTANCE, CONSTANTIN, CHRISPE.

CONSTANCE.

Nos importunités plaiſent aux immortels,
Lorſque nos vœux preſſants aſſiegent leurs autels ;
Parce que cet effort marquant notre eſpérance,
Honore leurs bontés & leur toute-puiſſance,
Et fait voir clairement que pour avoir du bien,
Nous avons beſoin d'eux, qui n'ont beſoin de rien.
J'eſpere auſſi, Seigneur, que dans mes infortunes,
Mes plaintes aujourd'hui vous ſont moins importunes ;
A vous qui ſans pareil gourvernez ſous les cieux,
Et marchez ici bas au premier rang des dieux.
A qui plus juſtement faut-il que l'on s'adreſſe,
Lorſqu'on eſt accablé de mal ou de triſteſſe,
Qu'à celui, qui par-tout fait reſpecter ſes loix,
Et s'eſt rendu le maître & l'arbitre des rois ?

Votre rare bonté peut ici toute entiere
Travailler ſur le fond d'une illuſtre matiere ;
Sur un noble tiſſu, dont un cruel malheur
A troublé l'ordonnance, & terni la couleur.
Il eſt juſte, Seigneur, que vous goûtiez la joie
De rétablir des jours filés d'or & de ſoie ;
Et qu'oubliant enfin tout ce qui s'eſt paſſé,
Vous redreſſiez vous-même un trône renverſé.
Changez, par vos bontés, un deſtin ſi funeſte ;
Le plaiſir de bien faire eſt un plaiſir céleſte ;
Et celui d'excuſer, lorſque l'on peut punir,
De rendre des États qu'on pourroit retenir,
Et libéralement remettre une couronne,
C'eſt de ces grands effets dont l'univers s'étonne ;
Et la félicité d'un ſpectacle ſi doux
Ne peut jamais venir que des dieux & de vous.
Écoutez une ſœur qui vos bontés réclame,
Et qui vous en conjure avant de rendre l'ame ;
Elle que ſes ennuis, ou la fin du malheur,
S'en vont faire mourir de joie ou de douleur.

CONSTANTIN.

Ah, ma niece ! ceſſez ; je ne puis vous entendre.
A l'objet de vos pleurs je me trouve trop tendre ;
Mais je ſuis endurci pour ce pere inhumain,
Pour ce pere cruel, j'ai le cœur trop d'airain :
Et quoi qu'on me promette, & quoi que l'on me die,
Je ne puis oublier ſa noire perfidie :
Je ne puis oublier les cruels attentats

Dont il a ſi ſouvent ébranlé mes États.
Après tant de bienfaits, par qui cet infidele
Devoit être lié d'une chaîne éternelle,
Ce tyran inſenſible aux traits de ma pitié,
A toujours violé les loix de l'amitié ;
Il n'eut jamais plaiſir qu'à me faire la guerre ;
Il m'a perſécuté ſur l'onde & ſur la terre,
Et contre ſa promeſſe, & ſans aucun propos
Il s'eſt toujours ému pour troubler mon repos.
Combien l'avons-nous vu recourir à ma grace,
Vaincu dans l'Allemagne, & vaincu dans la Thrace,
Et venir par les ſiens pleurer à mes genoux,
Puis, ſe rendre rebelle à même temps qu'abſous ?
Ne ſe ſouvenir plus de l'effet de vos larmes,
Et mettre injuſtement toute la terre en armes ?
Non, je ne veux plus voir à tous coups haſardé
Un ſi grand différend par le fer décidé :
J'aurai ſeul déſormais la puiſſance abſolue.
Qu'on ne m'en parle plus, la choſe eſt réſolue.

CONSTANCE.

Seigneur, conſidérez...

CONSTANTIN.

C'eſt en vain battre l'air.

CHRISPE.

Retirez-vous, Madame, & me laiſſez parler.

SCENE VII.

CONSTANTIN, CHRISPE.

CONSTANTIN.

C'EN eſt fait, c'en eſt fait.

CHRISPE.

Quoi, Seigneur ! point de grace ?

CONSTANTIN.

Tu veux en m'expoſant que je la ſatisfaſſe ?
Pour un fils bien-aimé c'eſt trop peu me chérir.

CHRISPE.

Moi, t'expoſer, Seigneur ? j'aimerois mieux mourir.
Je ne pourrois ici te parler de clémence,
Si tu ne l'exerçois avec toute aſſurance ;
Et tu connoîtras bien, s'il te plaît m'écouter,
Que ton autorité n'a rien à redouter.

CONSTANTIN.

Parle donc, & m'en donne une raiſon bien ample ;
Apprends-moi pour le moins à faillir par exemple ;
Cherche dans notre ſiecle, ou dans l'antiquité,
Un trait ſi favorable à la témérité.

CHRISPE.

Alexandre vainquit un prince de l'Indie,
Qui pour l'oſer combattre eut l'ame aſſez hardie;
Et qui, fait priſonnier, ſans trouble & ſans effroi,
Demanda hautement qu'on le traitât en roi.
Et cependant charmé d'une vertu ſi grande,
Le Macédonien accorda ſa demande;
Le voulut rétablir en ſes mêmes États,
Et s'acquit de la gloire en ne l'opprimant pas.
Ici, grand Conſtantin, n'oſerois-tu prétendre
A ce degré d'honneur, où s'éleve Alexandre?
Et peux-tu baſſement craindre ton allié,
Lorſqu'en tant de combats tu l'as humilié?
Quand ta ſœur, ſon épouſe, en larmes te convie
De la laiſſer en paix le reſte de ſa vie?
Craindre un ennemi ſeul atterré par tes mains,
Toi qui donnes des loix au reſte des humains,
Et qui vois dans le ciel par les divins myſteres,
Ta fortune tracée en brillants caracteres?
Quel timide penſer peut récuſer tes yeux,
Ou te faire douter des promeſſes des cieux?
Dois-tu rien redouter en l'état où nous ſommes,
Ni du côté des dieux, ni du côté des hommes?
Si l'effroi peut ſaiſir un cœur ſi généreux,
Sacrifie à ta peur Licine & ſes neveux;
Enveloppe ta ſœur dans la même diſgrace,
Et fais ainſi périr la moitié de ta race;

Mais garde que ta gloire aille du même rang.
Tu pourras la tacher en répandant ton ſang.

CONSTANTIN.

Que de maux apparents mêlés en ta requête!
Elle remet mon ſort du calme à la tempête,
Me retire du port pour m'en rendre éloigné,
Et redonne au haſard tout ce que j'ai gagné.
Je dois craindre Licine, il eſt homme de guerre,
Il a pour partiſans les deux tiers de la terre;
Je crains les attentats, je crains les trahiſons,
Mais Chriſpe eſt plus puiſſant que toutes ces raiſons.
Fauſte & tout le conſeil auront beau faire inſtance,
En faveur de mon fils j'ai pitié de Conſtance:
Je veux, comme il ſouhaite, embraſſer la douceur,
Et faire encore grace au mari de ma ſœur;
Afin qu'elle guériſſe, & qu'eſſuyant ſes larmes
Elle béniſſe encor la douceur de mes armes.

CHRISPE.

O pere, le meilleur d'entre tous les humains,
Souffrez pour ce bienfait que je baiſe vos mains!
Quoi! répondre, Seigneur, à ma ſecrete envie?
A vos rares bontés, je dois deux fois la vie.
Mon plus ardent ſouhait, & mon ſort le plus doux,
C'eſt de pouvoir un jour la prodiguer pour vous.

CONSTANTIN.

Je ſais bien que mon fils m'aime avecque tendreſſe;
Mais il faut qu'on ſe ſerve ici de quelque adreſſe.

Fauſte, pour t'obliger, m'a parlé d'un pardon,
Va-t-en lui témoigner qu'elle t'a fait ce don;
Qu'elle a calmé mon ame, & que ſans ſon ſuffrage
Tes parents en ce jour alloient faire naufrage.
Tu connois cet eſprit qui veut être flatté,
Et j'aime le repos & la tranquillité.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANTIN, LACTANCE.

CONSTANTIN.

Toi qui me fus donné pour mon ſoulagement ;
Eſprit où la doctrine eſt jointe au jugement,
Et mêlant au ſavoir une admirable adreſſe,
Sais raiſonner ſur tout avec tant de ſageſſe ;
Viens donner du remede à ce ſecret ennui,
Qui prévenant mes maux m'inquiete aujourd'hui.
Il faut qu'à tes diſcours ma peine ſe conſole,
Et qu'elle s'adouciſſe au miel de ta parole.
Ah!...

LACTANCE.

Qu'avez-vous, Seigneur, qui vous fait ſoupirer?

CONSTANTIN.

J'ai ce que ſans frémir je ne puis déclarer.
Je n'apperçois par-tout que de triſtes préſages,
Qui de l'ire du ciel m'apportent les meſſages ;
Du pied droit en ſortant j'ai le ſeuil rencontré,
Un hibou dans ma chambre en plein jour eſt entré ;

Et pour marque des maux qu'il me venoit apprendre,
Eſt tombé roide mort dès qu'on l'a voulu prendre.
Un chien que j'ai nourri, qui me ſuit en tous lieux,
Et qui n'a nul repos s'il n'a ſur moi les yeux,
Devient morne aujourd'hui lorſque je le careſſe,
Et d'un aboi plaintif m'imprime ſa triſteſſe;
Puis, je ſuis effrayé d'un ſonge que j'ai fait.

LACTANCE.

Ces augures par fois ne ſont pas ſans effet.

CONSTANTIN.

Il m'a ſemblé la nuit qu'achevant la campagne,
Encor tout fatigué des exploits d'Allemagne,
Je voulois repoſer deſſus des gazons verts,
Durant le plus grand chaud en des lieux découverts,
Et qu'une aigle royale, & belle & glorieuſe,
Qui ſuivoit des Romains l'aigle victorieuſe,
S'oppoſant au ſoleil, venoit tout à propos
Ajuſter en ce temps ſon vol à mon repos;
Planoit deſſus ma tête, & d'un égal ombrage
De la chaleur du jour défendoit mon viſage.
Au gré de mes déſirs, l'oiſeau par fois baiſſoit,
Et du vent de ſon aîle, il me rafraîchiſſoit;
Chaſſoit loin de ce lieu d'importunes corneilles,
Qui venoient pour bleſſer mes yeux ou mes oreilles:
Et bref, avec ardeur prenoit autour de moi
Les ſoins d'un ſerviteur ardent & plein de foi.
Sa beauté me plaiſoit, j'aimois ſes bons offices,

C'étoit mon passe-temps & mes cheres délices ;
Et tous mes courtisans disoient pour me flatter,
Qu'il sembloit près de moi l'aigle de Jupiter :
Lorsqu'un sale Vautour, ami de la voirie,
Sur ce noble animal descendant de furie,
Par un dépit jaloux à sa perte animé,
L'a fait cheoir à mes pieds d'un bec envenimé.
J'ai vu l'oiseau sanglant mourir sur l'herbe verte,
Et d'un trait décoché j'en ai vengé la perte.
Son ennemi cruel, mourant auprès de lui,
Allégea ma colere, & non pas mon ennui ;
Car ce cher animal qui n'a point de semblable,
Laissa de son malheur mon ame inconsolable ;
J'en répandis des pleurs, j'en poussai des soupirs,
Et vins à m'éveiller dans ces grands déplaisirs.

LACTANCE.

Ce songe est effroyable, & j'en ait fait un autre
D'aussi mauvais préfage, & qui répond au vôtre.
Chrispe sans doute est l'aigle ardente à vous servir,
Et quelque grand malheur s'en va nous le ravir,
Si la bonté du ciel, ou l'humaine prudence
Ne font passer ailleurs la maligne influence.
Devers le point du jour, dans un profond repos,
Ce prince m'a paru, je l'ai vu les yeux clos,
Et mon timide esprit troublé d'une ombre vaine,
A cru que tous mes sens prenoient part à sa peine :
J'ai senti les glaçons qui saisissoient son corps ;
J'ai vu son teint tout pâle, & ses yeux demi-morts ;

Et parmi cette horreur à nulle autre pareille,
Sa languiſſante voix a frappé mon oreille.
Lactance, m'a-t-il dit, jetant les yeux ſur moi,
J'éprouve les rigueurs d'une cruelle loi :
Le violent excès d'une effroyable rage
Précipite mes jours en l'avril de mon âge.
De grace, vois mon pere, & le vas avertir
Que mon ame l'appelle avant que de partir ;
Et pour l'affection qu'il m'a toujours gardée,
Cherche ſa main royale, & la baiſe en idée.
A ces mots, ſon eſprit de ſon corps eſt ſorti,
Et dans le vif regret que j'en ai reſſenti,
L'abondance des pleurs roulant ſur mon viſage,
A fait évanouir cette funeſte image.
Je me ſuis éveillé tout ému de douleurs,
Le ſein gros de ſoupirs, & tout trempé de pleurs,
Et deſſus mon chevet à paupieres déclоſes,
J'ai long-temps contemplé l'inconſtance des choſes,
Médité ſur mon ſonge, & promené mes yeux
Sur l'inſtabilité qu'on trouve ſous les cieux,
Où la plus belle vie, & la mieux attachée,
D'un prompt coup de ciſeau ſe voit ſouvent tranchée.
Seigneur, c'eſt votre image & votre digne appui,
Veillez ſur ſon ſalut, & prenez garde à lui ;
Conſervez ce héros qui marchant ſur vos traces,
N'a ſon doux élément que dans vos bonnes graces.

CONSTANTIN.

Tous mes autres enfants me ſont beaucoup moins chers,
J'en atteſte le ciel, & le Dieu que je ſers :

Mais par où puis-je faire une perte ſi grande ?
Je ne l'apperçois point, quoi que je l'appréhende.
En l'état où je ſuis, Chriſpe eſt hors des haſards,
Sa vie eſt à l'abri des piques & des dards.

LACTANCE.

Il eſt en ſureté des dangers dont Bellonne
Pourroit au champ de Mars menacer ſa perſonne ;
Mais on ſait que l'envie avec ſa trahiſon,
Uſe de plus d'un fer, & de plus d'un poiſon,
Lorſque ſans redouter la honte, ni le blâme,
Elle a fait le deſſein de couper une trame.
Gardez qu'on vous ſurprenne, & que quelque reſſort
Traverſe votre vie en lui donnant la mort.
La vertu ſollicite en ce lieu la nature,
Comme il eſt votre fils, il eſt ma nourriture ;
Et ſi cet arbriſſeau ſe trouvoit arraché,
Celui qui le dreſſa ſeroit bientôt ſeché.

CONSTANTIN.

Chriſpe eſt en ſureté, jamais nul artifice,
Ni.... Mais éloigne-toi, voici l'impératrice.

SCENE II.

FAUSTE, CONSTANTIN.

FAUSTE.

SEIGNEUR, vous rendrez-vous à l'importunité
Qui veut qu'on vous offenſe avec impunité ?
Et que pardonnant tout par une fauſſe gloire,
Nous ne goûtions jamais les fruits de la victoire ?
Si votre fermeté peut ici balancer,
Tous vos travaux paſſés ſont à recommencer ;
Sur la mauvaiſe foi qu'on vous a témoignée,
Il faut débattre encore une palme gagnée ;
Il faut remettre encor le harnois ſur le dos,
Et ne goûter jamais un moment de repos.

CONSTANTIN.

Ce diſcours me rejette en une peine extrême,
Il eſt embaraſſant & contraire à ſoi-même ;
C'eſt vouloir une choſe, & ne la vouloir pas ;
C'eſt promettre la vie, & donner le trépas.
Quels contraires effets voulez-vous que j'aſſemble ?
Puis-je être impitoyable, & clément tout enſemble ?
Pourquoi me parliez-vous de leur donner la paix ?
N'êtes-vous plus d'accord avecque vos ſouhaits ?

FAUSTE.

Seigneur, le plus ſouvent la premiere penſée,
Dans le meilleur eſprit, n'eſt pas la plus ſenſée ;

Quoi qu'elle ſemble bonne, à force d'y ſonger,
Quelqu'autre vient après qui la peut corriger;
Et notre jugement augmentant de lumiere,
Prend ſouvent la ſeconde, & quitte la premiere.
Puis, quand j'ai demandé qu'on mît tout en oubli;
Je ne croyois pas voir Licine rétabli;
J'eſpérois qu'on tiendroit ſon audace bannie,
Sur les rives du Pont, ou vers la Bithinie;
Qu'il vivroit en repos, & non pas élevé,
Non plus en empereur, mais en homme privé.
C'eſt tout ce que de vous il ſe devoit promettre.

CONSTANTIN.

Il faut entiérement le perdre, ou le remettre:
La gloire me défend de faire rien de bas;
Pardonner à demi, c'eſt ne pardonner pas.

FAUSTE.

J'aimerois mieux aux miens aſſurer la couronne,
Puniſſant un tyran qui jamais ne pardonne.

CONSTANTIN.

Notre Chriſpe s'oppoſe à ſes derniers malheurs,
Et pour la parenté me conjure avec pleurs.

FAUSTE.

Chriſpe eſt comme un enfant qui voit un fer reluire,
Et qui le veut avoir quoiqu'il puiſſe lui nuire:
Mais on doit ſagement combattre ſon déſir,
Pourvoir à ſon ſalut plutôt qu'à ſon plaiſir;

Et

Et quoiqu'avec des pleurs il demande les armes,
Pour épargner ſon ſang, laiſſez couler ſes larmes.
Ici l'exact refus fait montre d'amitié,
Et la haute rigueur y tient lieu de pitié;
Et comme il tient de vous la lumiere & la vie,
C'eſt à vous qu'appartient de régler ſon envie.

CONSTANTIN.

Sans l'avis du conſeil nous n'en réſoudrons rien.

FAUSTE.

Conſeillez-vous-en donc avec des gens de bien.

SCENE III.

FAUSTE, CORNÉLIE.

FAUSTE.

AH! cette cruauté me perce juſqu'à l'ame!
Eſt-il rien de pareil?

CORNÉLIE.

Ne pleurez point, Madame.

FAUSTE.

Ah! ce trait de rigueur me bleſſe au dernier point!
Et tu me dis encor que je ne pleure point!

Ne vois-tu pas que Chriſpe, en faveur de Conſtance,
M'a près de l'empereur fait voir mon impuiſſance ?
Qu'il s'eſt rendu contraire à tout ce que j'ai dit,
Et contre ma faveur fait lutter ſon crédit ?
O dure ingratitude ! ô noire perfidie,
Qu'il faut que dans l'enfer un méchant étudie,
Et que jamais eſprit ne ſauroit concevoir,
Qu'inſpiré des démons du ſouffle le plus noir !
Quoi ! j'aime donc ce fils à l'égal de ſon pere ?
A mes propres enfants mon amour le préfere,
Mon ame à l'eſtimer s'accorde avec mes yeux,
Et contre la nature, & contre tous les dieux ;
Et lui du même temps, par une erreur extrême,
Pour nous contrarier eſt contraire à lui-même ;
Se met dedans les fers pour nous mieux oppreſſer,
Et lui-même ſe tue afin de nous bleſſer !

CORNÉLIE.

On ouvre, le voici.

FAUSTE.

Ah ! mon trouble eſt extrême,
Que je le hais, grands dieux ! ou plutôt que je l'aime !
Que n'ai-je des appas à changer ſon deſſein !
Ou que n'ai-je un poignard pour lui percer le ſein !
Mes yeux, qu'il eſt charmant ! mon cœur, qu'il eſt horrible !
Que je ſuis indulgente, & que je ſuis ſenſible !
Pour nous laiſſer parler, éloigne un peu tes pas ;
Mais j'ai beſoin de toi, ne te retire pas.

SCENE IV.

FAUSTE, CHRISPE, CORNÉLIE
au fond du théatre.

FAUSTE.

CHRISPE, dont l'univers fait ſes cheres délices,
Faut-il, pour qui vous aime, inventer des ſupplices?
Faut-il qu'un ſi grand prince, & ſi conſidéré,
Opprime des ſujets dont il eſt adoré?
Des tigres, des lions je craindrois moins la rage,
Vous êtes plus cruel que l'ours le plus ſauvage:
Ceux de qui la fureur ſe prend aux immortels,
Qui répandent le ſang juſque ſur les autels;
Le bras des aſſaſſins, la bouche des impies,
Les traîtres, les brigans, les monſtres, les harpies,
Et tout ce qui du ciel attire le courroux,
A plus de retenue, & de bonté que vous!

CHRISPE.

Moi, Madame! & comment?

FAUSTE.

Auſſi je vous déteſte
Beaucoup plus que la mort, beaucoup plus que la peſte:
J'ai plus d'horreur de vous que des feux, que des fers,
Et de tous les ſerpents qui rampent aux enfers.

CHRISPE.

Quelle en eſt la raiſon ? Veuillez donc me l'apprendre.

FAUSTE.

Ah ! ne me parlez plus, je ne puis vous entendre ;
N'aurai-je point le bien que l'on me laiſſe en paix ?

CHRISPE.

Puiſqu'il vous plaît ainſi, Madame, je m'en vais :
Mais je ne penſe pas vous avoir offenſée.

FAUSTE.

Ah, Chriſpe ! revenez, ma colere eſt paſſée :
Et quelque procédé qui me doive toucher,
Je ne dirai plus rien qui vous puiſſe fâcher.
Je vous pardonnerai de bon cœur tout ce crime,
Je vous aurai toujours en la plus haute eſtime,
Et je ne vivrai plus que pour vous honorer
De toutes les faveurs que l'on peut eſpérer,
Pourvu que par ſerment votre ame enfin s'engage.

CHRISPE.

A quoi ?

FAUSTE.

C'eſt.... je ne puis en dire davantage,
Il m'a pris tout à coup des éblouiſſements ;
(*Montrant Cornélie.*)
Voilà, qui vous dira quels ſont mes ſentiments.

CORNÉLIE.

Madame ?

FAUSTE.

Cornélie, achevez de lui dire.
Cette incommodité, veut que je me retire.

SCENE V.

CORNÉLIE, CHRISPE.

CORNÉLIE *à part.*

QUELLE peine, ô grands dieux !

CHRISPE.

Dites, je vous attends :
Mais je ne puis ici perdre beaucoup de temps.

CORNÉLIE.

Seigneur.....

CHRISPE.

Vit-on jamais une telle merveille ?
Je ne ſais ſi je dors, je ne ſais ſi je veille :
Vois-je des yeux de l'ame, ou bien de ceux du corps ?
Je n'apperçois ici qu'énigmes, que tranſports,
On exerce ſur moi l'humeur la plus mauvaiſe,
On vient m'injurier, puis ſoudain on m'apaiſe,

Et m'ayant proteſté que tout eſt pour mon bien,
On me dit que j'écoute, & l'on ne me dit rien.

CORNÉLIE.

Seigneur, vous ſavez bien les excès de tendreſſe
Qu'a toujours eu pour vous cette grande princeſſe;
C'eſt pourquoi votre eſprit ſe devroit détacher
De tous les procédés qui la peuvent fâcher.
Voilà ce qui la trouble, & dont elle eſt touchée.

CHRISPE.

Mais ſachons, Cornélie, en quoi je l'ai fâchée.

CORNÉLIE.

C'eſt que poſſible elle a des déplaiſirs ſecrets,
De ce que vous mêlant en d'autres intérêts,
Bien loin de retrancher le mal par ſa racine,
Vous parlez au conſeil en faveur de Licine,
Elle n'en veut point voir relever la maiſon;
De ce nouveau dépit c'eſt toute la raiſon.

CHRISPE.

Ah! ce n'eſt point cela; cette grande ſaillie
Vient d'un autre motif; dites tout, Cornélie.
Cet eſprit qui s'emporte en ce déréglement,
En matiere d'État agit plus ſagement.
Oui, quelqu'autre ſujet produit la violence
Qu'exprime ſon diſcours, & même ſon ſilence:

Vous devriez ſatisfaire à ſon commandement,
Et me dire la choſe un peu plus clairement.

CORNÉLIE.

L'ordre que j'ai reçu, Seigneur, c'eſt de vous dire
Qu'il ne tiendra qu'à vous de gouverner l'Empire ;
Admirant aujourd'hui vos exploits triomphants,
Fauſte vous conſidere autant que ſes enfants,
Auprès de l'empereur ſes ſoins & ſes ſuffrages
N'agiront déſormais que pour vos avantages :
Mais, pour vous préparer à goûter tant de biens,
Il faut que vous quittiez, & Licine, & les ſiens ;
Il faut abandonner toute cette famille,
Et ne voir jamais plus Conſtance, ni ſa fille.

CHRISPE.

Conſtance, ni ſa fille ! ô trait injurieux !
Je les verrai toujours tant que j'aurai des yeux.
Comment ? Elle veut donc que dans cette aventure
Je renonce à mon ſang, je manque à la nature,
Et que pour obéir aux loix de ſa rigueur,
Je déshonore ainſi mon eſprit & mon cœur ?
Allez lui rapporter, mais avec diligence,
Qu'elle peut ſur ma vie exercer ſa vengeance,
Mais non pas m'obliger à vivre ſans pitié,
Et manquer pour les miens d'honneur & d'amitié.
Comment ? afin qu'on m'aime, & qu'on me conſidere,
Je ſerai l'ennemi de la ſœur de mon pere ?
J'aurai l'eſprit ſi noir, j'aurai le cœur ſi bas ?

Ah ! j'aime beaucoup mieux que l'on ne m'aime pas.
Qu'un autre prenne part à cette bienveillance
Qui conduit à la honte avec tant d'insolence ;
Quiconque ose tenter mon courage en ce point,
Ne doit pas me connoître, & ne m'estime point.
Ma résolution ne peut être changée,
J'ai fait vœu de servir une tante affligée ;
La menace de Fauste, & de tout son pouvoir,
Ne sauroit divertir le cours de mon devoir.
Dépêchez, Cornélie, allez, courez lui dire,
Et que l'honneur à Chrispe est plus cher qu'un Empire.

CORNÉLIE.

Seigneur, dispensez-moi de faire ce rapport,
Fâchant l'impératrice, il peut vous faire tort.

CHRISPE.

Elle m'en fait assez alors qu'elle s'attache
A mettre sur ma gloire une éternelle tache :
Dites-lui, dites-lui, qu'il n'en faut plus parler,
Mon cœur est un rocher qu'on ne peut ébranler.

SCENE VI.

FAUSTE, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

JE ne porterai point ces mauvaiſes nouvelles,
Son diſcours m'a laiſſé dans des tranſes mortelles.
Madame !

FAUSTE.

Cornélie, & bien ?

CORNÉLIE.

C'eſt temps perdu.

FAUSTE.

J'étois en cet endroit d'où j'ai tout entendu.
Qu'il eſt audacieux, & qu'il eſt téméraire !

CORNÉLIE.

Il s'emporte un peu trop.

FAUSTE.

Je ris de ſa colere,
Il faut qu'elle ſe paſſe, il faut qu'humilié
Il me vienne prier que tout ſoit oublié ;
Qu'il vienne par ſes pleurs divertir une foudre,
Et baiſer une main qui le peut mettre en poudre.
Il oſe s'attacher à ce qui me déplaît.

L'inſolent & l'ingrat, je l'ai fait ce qu'il eſt ;
Si j'ai ſu le ſervir, je ſaurai bien lui nuire ;
J'ai bien ſu l'élever, je puis bien le détruire.
N'a-t-il eu juſqu'ici tant de reſpects pour moi,
Qu'afin de s'introduire à me donner la loi,
Avoir des ſentiments à mes déſirs contraires,
Pour haſarder l'Empire, & troubler les affaires,
Pour former une ligue avec nos ennemis,
Pour nous égaler ceux que nous avons ſoumis ;
Et régler à ſon gré nos bonnes aventures ?
Ah ! je lui ferai voir qu'il prend mal ſes meſures :
Il changera d'état s'il ne vient s'excuſer,
Tout eſt perdu pour lui s'il tarde à m'apaiſer.
Je veux à mes enfants laiſſer l'État tranquille,
Et dompter hautement ce lion indocile.

CORNÉLIE.

Madame, c'eſt un joug qu'à peine il recevra.

FAUSTE.

Je l'y forcerai bien ; s'il ne plie, il rompra ;
Il quittera l'empire, ou changera de flamme.

CORNÉLIE.

Mais il eſt fils d'Auguſte.

FAUSTE.

Et moi, j'en ſuis la femme ;
Et nous verrons bientôt, s'il me veut mettre au pis,
Lequel l'emportera de la femme ou du fils.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANTIN, FAUSTE.

CONSTANTIN.

QUOI ! je ne ſaurai point d'où cette humeur procede ?
L'ennui qui vous afflige, eſt-ce un mal ſans remede ?

FAUSTE.

C'eſt un mal pour le moins à guérir mal-aiſé,
Puiſque même d'Auguſte il eſt autoriſé ;
C'eſt un mal qui ſe forme, & qui venant à croître,
Pourra faire périr ceux qui l'auront fait naître.

CONSTANTIN.

La priere de Chriſpe en eſt le fondement.

FAUSTE.

L'indulgence d'Auguſte en fait l'accroiſſement.

CONSTANTIN.

Ce mal n'eſt pas ſi grand que Fauſte ſe figure.

FAUSTE.

Puiſſe l'événement tromper ma conjecture !

CONSTANTIN.

Mais qu'appréhendez-vous ?

FAUSTE.

Des malheurs infinis ;
Vos peuples révoltés, vos enfants déſunis,
Une guerre civile, un trouble épouvantable,
Mille ſaccagements, un deſtin lamentable.

CONSTANTIN.

Nous ſaurons détourner un ſi funeſte ſort.

FAUSTE.

Oui, tant que vous vivrez ; mais après votre mort ? ...

CONSTANTIN.

Chriſpe prendra toujours l'intérêt de ſon frere.

FAUSTE.

Je crains avec raiſon qu'il faſſe le contraire.

CONSTANTIN.

Et ſur quel fondement craignez-vous ce danger ?
Chriſpe eſt-il ſi méchant ?

FAUSTE.

Non, mais il peut changer.

CONSTANTIN.

On voit fort peu changer des ames ſi bien nées.

FAUSTE.

Si l'a-t-on vu changer en fort peu de journées.

CONSTANTIN.

Je ne m'apperçois point d'un ſi grand changement.

FAUSTE.

La cour avec regret fait ce diſcernement.
Chriſpe nous honoroit avant que la victoire
Eût éclairé ſon front des rayons de la gloire,
Et qu'un vent orgueilleux de réputation
Eût eſſoré le vol de ſon ambition.
Il ſuivoit vos conſeils avant que cette guerre
L'eût vu dans les dangers paſſer pour un tonnerre,
Et de peur de faillir, & de trop haſarder,
Il n'entreprenoit rien ſans nous le demander.
Mais ce bon naturel s'eſt changé dans la Thrace,
Où la fortune amie a flatté ſon audace,
Et ſans conſidérer ſon flux & ſon reflux,
Dans cette haute mer il ne nous connoît plus.
Il croit que nos avis lui ſont peu néceſſaires,
Il veut tenir tout ſeul le timon des affaires;

Et ſi ſous cet orgueil nous plions aujourd'hui,
Le naufrage eſt pour nous, & le port eſt pour lui.
Rome eſt en ſa puiſſance, & nous pouvons bien dire
Qu'il eſt maître abſolu de nous & de l'Empire,
Et qu'il ſe hâtera de nous fermer les yeux.

CONSTANTIN.

Fût-il maître de tout, il nous traiteroit mieux.

FAUSTE.

L'ambition rendroit ſon ame inexorable.

CONSTANTIN.

Fauſte, ſa piété nous ſeroit favorable.

FAUSTE.

Jamais la piété ne peut accompagner
Un cœur préoccupé du deſſein de régner :
Car l'avide déſir de prendre une couronne,
Ote les ſentiments que la nature donne ;
Et bien ſouvent un fils, d'un aveugle tranſport ;
Marche lors ſans horreur deſſus un pere mort.
Chriſpe vous craint, Seigneur, & je puis dire encore
Qu'il vous aime beaucoup, même qu'il vous adore :
Mais ce bon naturel peut être corrompu
Par ceux qui pour nous perdre, ont fait ce qu'ils ont pu.
S'il faut que déſormais, par une erreur fatale,
Ce prince ſi bien né paſſe dans leur cabale,

Licine aura bientôt ſuborné ſon eſprit,
Pour lui faire achever le coup qu'il entreprit.

CONSTANTIN.

Ce n'eſt pas un parti qu'il faille qu'il embraſſe.
Par quel raiſonnement jugez-vous qu'il y paſſe ?

FAUSTE.

Par l'amour qui le pouſſe à le voir rétabli,
Et fait que pour Conſtance il met tout en oubli.

CONSTANTIN.

Quoi ! Chriſpe eſt-il touché de la jeune Conſtance ?

FAUSTE.

Pour elle toute ſeule, il vous fait cette inſtance.
Si le bandeau d'amour ne lui couvroit les yeux,
Il verroit ſous des fleurs un ſerpent furieux ;
Il craindroit de ce lieu l'alliance funeſte,
Il fuiroit cet amour comme l'on fuit la peſte.
Une haine envieillie en un cœur déloyal
Corrompra lâchement ce cœur vraiment royal ;
Et vous l'ayant prédit, je ſerai la Caſſandre,
Qui verrai mettre Rome & nos palais en cendre.
Poſſible que là-haut aſſis entre les dieux,
Lorſque ſur nos malheurs vous porterez les yeux,
Vous aurez du regret de voir Fauſte enchaînée,
Près du char de Licine en triomphe menée ;
Vos temples démolis, vos peuples ſaccagés,

Et vos jeunes enfants lâchement égorgés ;
Et l'Italie enfin cruellement détruite,
Déteſter en pleurant votre peu de conduite.
Toutefois ces malheurs ne me ſurprendront pas,
J'en préviendrai l'effet par un noble trépas :
Le poiſon ou le fer, ô miſere incroyable !
Plutôt que Conſtantin, me ſera favorable,
Et ſans leur prompt ſecours je ne puis éviter
Les maux où le deſtin me va précipiter.

CONSTANTIN.

Ah ! ne vous troublez point de ces grandes alarmes,
Mon cœur eſt pénétré par le cours de vos larmes :
De tout autre intérêt vos pleurs m'ont détaché,
Mon fils m'avoit ſurpris, mais vous m'avez touché.
Il faudra que je penſe à vos avis fideles,
Pour gauchir ſagement ces embûches mortelles.
Mais Chriſpe vient ici vous parler ſur ce point,
Suſpendez cette affaire, & ne l'aigriſſez point.
N'outragez point ce fils dont je ſuis idolâtre,
Soyez toujours ſa mere, & jamais ſa marâtre ;
Ne lui retranchez rien de votre affection.

FAUSTE.

Seigneur, laiſſez-moi faire en cette occaſion.
Je tiens qu'il faut un peu lui tenir la main haute,
Afin que ſon eſprit reconnoiſſe ſa faute,
Et ſe rende plus ſouple à ſuivre nos avis,
S'étant ſi bien trouvé de les avoir ſuivis.

SCENE II.

SCENE II.

FAUSTE, CHRISPE, CORNÉLIE.

CHRISPE.

JE viens vous rendre grace, ô divine princeſſe!
D'avoir fait que des miens enfin la crainte ceſſe:
Votre eſprit balançant la pitié de mes pleurs
Avec la cruauté de leurs derniers malheurs,
Encor qu'il s'y portât avecque répugnance,
A fait à la rigueur ſuccéder la clémence.

FAUSTE.

A quoi tend ce diſcours confus & mal tiſſu?

CHRISPE.

A vous remercier d'un bien que j'ai reçu:
Car bien que Conſtantin m'aime, & me conſidere,
J'avois beſoin de vous pour fléchir ce bon pere;
Vous ſeule avez ſauvé Licine du trépas.

FAUSTE.

Lui, ſauvé? point du tout: ne vous abuſez pas.

CHRISPE.

Un courrier dépêché porte cette nouvelle.

FAUSTE.

Cette nouvelle eſt fauſſe, il faut qu'on le rappelle.

CHRISPE.

Licine l'apprendra comme une vérité.

FAUSTE.

Il peut la recevoir comme un conte inventé.

CHRISPE.

Aſſez diſtinctement on me l'a fait entendre.

FAUSTE.

Quelqu'un par ce diſcours vous a voulu ſurprendre.

CHRISPE.

L'empereur me l'a dit avec tant de bonté....

FAUSTE.

L'empereur vous l'a dit? Il s'eſt fort mécompté:
Il n'y penſoit donc pas, c'eſt par quelque ſurpriſe;
S'il s'abuſe ſi fort, il faut qu'il ſe raviſe.

CHRISPE.

J'attends de ſa promeſſe un effet bien certain.

FAUSTE.

Si c'eſt-là votre eſpoir; vous eſpérez en vain.

CHRISPE.

On peut ſur ſa parole encore plus prétendre.

FAUSTE.

En cette occaſion l'on n'en doit rien attendre.

CHRISPE.

L'honneur pleigeant ſa foi, m'aſſure ſur ce point.

FAUSTE.

Moi, je ſuis caution qu'il ne le fera point.

CHRISPE.

Je vais tout de ce pas rafraîchir ſa mémoire.

FAUSTE.

C'eſt une illuſion que vous lui ferez croire.

CHRISPE.

Je ſais par quels ſerments il s'y trouve obligé.

FAUSTE.

L'intérêt de l'État l'en rend déſengagé.

CHRISPE.

Nous verrons.

SCENE III.

FAUSTE, CORNÉLIE.

FAUSTE.

VOYEZ donc..... As-tu vu, Cornélie,
Quelle confuſion ſuccede à ſa folie ?
Il pourra diſcerner d'un jugement plus ſain,
S'il a quelque avantage à choquer mon deſſein :
Ici ſon inſolence eſt un peu réprimée,
Aſſez hautainement je me ſuis exprimée.

CORNÉLIE.

En vous parlant, Madame, il ſembloit tout tranſi.

FAUSTE.

Conſtance étant abſente, il n'étoit pas ici,
Ce n'eſt que la moitié d'un tout qui m'eſt funeſte,
Ce n'en eſt qu'une part, mais en voici le reſte.

SCENE IV.

CONSTANCE, FAUSTE, CORNÉLIE.

CONSTANCE.

JE ne viens plus, Madame, avec de tiedes pleurs,
Vous demander la fin de nos longues douleurs;
Avec un teint plus gai je dois vous rendre graces
D'avoir du mauvais ſort diſſipé les menaces:
Nous donnant une épreuve en ces adverſités,
Qu'il n'eſt rien d'admirable au prix de vos bontés:
Car ces rares bontés adouciſſant les choſes,
S'en vont bientôt changer nos épines en roſes.

FAUSTE.

Encor que vos deſtins ſoient ſi bien diſpoſés,
Vous n'aurez pas les fleurs que vous vous propoſez.

CONSTANCE.

Tous les vœux que je forme en mon ame craintive,
Sont que la haine meure, & que mon pere vive;
Que jamais la diſcorde & le trouble mutin
N'éloignent ſes déſirs de ceux de Conſtantin;
Bref, qu'en leur union la paix ſoit infinie.

FAUSTE.

Mais vous, à quel objet voulez-vous être unie?

CONSTANCE.

Moi, Madame ? à l'honneur, comme à vos intérêts.

FAUSTE.

Point, point, nous avons ſu quelqu'un de vos ſecrets.

CONSTANCE.

Je n'ai point de ſecrets qu'il faille que je cache,
Ils ſont fort innocents, je veux bien qu'on les ſache.

FAUSTE.

Quoi que vous les cachiez, ils ſont fort apparents.
Vous travaillez pour vous, plus que pour vos parents ;
Prenant un ſoin pour eux, vous en avez un autre ;
D'abattre une maiſon pour agrandir la vôtre.

CONSTANCE.

D'abattre une maiſon ?

FAUSTE.

Oui, oui ; mais c'eſt en vain ;
Nous ferons hautement avorter ce deſſein.

CONSTANCE.

Madame, ces effets d'une haine viſible
Sont encore des traits d'un malheur invincible,
Qui par notre conſtance a ſemblé s'irriter,
Et s'eſt plu ſi long-temps à nous perſécuter ;

Il faut, ſans murmurer, ſouffrir ſa violence,
Puiſque votre pouvoir nous impoſe ſilence.

FAUSTE.

Que peut-on à cela vous répondre ? ſinon
Qu'il vous eſt bien aiſé de porter votre nom :
Puiſque dans ce ſuccès, il eſt vrai que Conſtance,
Pour le malheur des ſiens a peu de répugnance ;
Le jour de leur défaite eſt un jour glorieux,
Elle veut de bon cœur ce que veulent les cieux.
Si Licine en fuyant eſt ſorti de la Thrace,
Vous l'avez ſur le champ vengé de bonne grace :
Exprimant un pouvoir qui n'eſt point limité,
Vous avez mis aux fers celui qui l'a dompté ;
Vous avez tout ſoumis, en bleſſant un ſeul homme.
Quoique Rome ait vaincu, vous triomphez de Rome.
Quel effet merveilleux ! un puiſſant empereur,
Qui juſqu'au bout du monde a ſemé la terreur,
En de ſi grands périls n'a gagné tant de gloire,
Que pour mettre à vos pieds le fruit de ſa victoire !
Quoi ! du nom de malheur ce ſuccès appeller ?
De ſemblables malheurs on ſe peut conſoler.

CONSTANCE.

Madame, à ce diſcours je ne puis rien entendre.

FAUSTE.

Auguſte & le conſeil l'ont fort bien ſu comprendre.
Chriſpe vous rend des ſoins, & vous fait les doux yeux,

Vous obſede à toute heure, & vous ſuit en tous lieux ;
Il vous promet beaucoup, mais ſachez qu'il ſe moque.

CONSTANCE.

S'il ſe moque de moi, la choſe eſt réciproque.

FAUSTE.

En pouvez-vous douter ?

CONSTANCE.

Je n'en ai point de peur.

FAUSTE.

Il eſt aſſez adroit.

CONSTANCE.

Mais il n'eſt point trompeur.

FAUSTE.

Il tient un rang bien haut.

CONSTANCE.

Je ſuis de la famille.

FAUSTE.

Il eſt fils d'empereur.

CONSTANCE.

Et n'en ſuis-je pas fille ?

FAUSTE.

On voit en ces Céſars de l'inégalité.

CONSTANCE.

La fortune en a mis, mais non pas l'équité.

FAUSTE.

L'un de ces empereurs a pu l'autre ſoumettre.

CONSTANCE.

L'autre de ſa valeur ſe pouvoit tout promettre.

FAUSTE.

Il n'a pas en campagne eu les dieux pour amis.

CONSTANCE.

Il n'eſt pourtant rien moins que ceux qui l'ont ſoumis.

FAUSTE.

Les vaincus aux vainqueurs ne ſont pas comparables.

CONSTANCE.

La vertu rend par fois les malheurs vénérables.

FAUSTE.

Cependant hors du trône on voit cette vertu.

CONSTANCE.

Elle peut éclater ſous un trône abattu.

FAUSTE.

Enfin, quoi qu'il en ſoit, Conſtance n'eſt point née
Pour prétendre avec Chriſpe au lien d'hyménée ;
Nous ne ſouffrirons point qu'il ſoit fait ſon époux.

CONSTANCE.

Vous ſouffrirez au moins qu'il m'aime mieux que vous.

FAUSTE.

A ſon dam s'il vous aime, interdit de le faire.

CONSTANCE.

A ſon dam beaucoup plus s'il agit au contraire.

FAUSTE.

Il ne peut vous aimer qu'avec beaucoup d'erreur.

CONSTANCE.

Ni vous aimer auſſi qu'avec beaucoup d'horreur.

FAUSTE.

Ah ! ſortez promptement, engeance de vipere.

CONSTANCE.

On ne m'accuſe point d'avoir perdu mon pere.

SCENE V.

FAUSTE, *ſeule.*

QUEL fantôme a fait bruit? & quel ſpectre a paſſé?
Dors-tu point? eſt-ce à toi que l'on s'eſt adreſſé?
Et peut-on appliquer ce que l'on vient de dire
A qui tient aujourd'hui les rênes de l'Empire?
Mais cette vérité ne ſe peut démentir;
Conſtance me parloit, elle vient de ſortir.
C'eſt à moi, c'eſt à moi que ce diſcours s'adreſſe,
Elle vient d'offenſer ſa reine & ſa maîtreſſe:
L'inſolente qu'elle eſt voit encore le jour,
Après avoir choqué ma gloire & mon amour!
A moi! que ſur le champ cette impudente expire.

SCENE VI.

FAUSTE, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

MADAME.

FAUSTE.

Ce n'eſt rien! allez, qu'on ſe retire.

SCENE VII.

FAUSTE *ſeule.*

CONNOISSANT Conſtantin, & ſa mauvaiſe humeur,
Il ne faut pas ici faire de la rumeur ;
Et n'ayant pu parer une atteinte ſi rude,
Il vaut mieux ménager ma rage avec étude,
Dévorer mon dépit, & me plaindre tout bas,
Que d'éclater plus haut, & ne me venger pas.
A moi, Conſtance, à moi ! me parler de la ſorte !
En aurions-nous raiſon quand elle ſeroit morte ?
Pour rendre un ſi grand coup, mon bras eſt trop léger ;
Je pourrois la détruire, & non pas me venger.
Mais Chriſpe eſt tout ici ; cette jeune indiſcrette
De ſes noirs ſentiments n'eſt rien que l'interprete.
Cet ingrat, il me joue, & bravant mon crédit,
L'avoue abſolument de ce qu'elle m'a dit.
Quoi ! Chriſpe rira donc avec cette effrontée,
Du plaiſir qu'elle a pris à m'avoir irritée ?
Il ſe vantera donc, près d'elle, chaque jour,
Des traits dont ſon mépris a payé mon amour !
Ma défenſe inutile, & ma vaine furie
Pourront entrer encore en cette raillerie ?
Ah ! je veux bien parer un ſi ſenſible affront,
J'ai le bras aſſez fort pour garantir mon front,
Et je vais m'employer de toute ma puiſſance,

Pour faire avant ma honte éclater ma vengeance.
Il faut bien que le fer, la flamme, ou le poiſon,
D'un mépris ſi ſanglant me faſſe la raiſon.
Pour les preſſer d'agir, dès cette heure je donne
Le plus beau diamant qui brille en ma couronne.
Plutôt que cette amour m'offenſe impunément,
Je veux perdre à la fois & l'amante, & l'amant.
Chriſpe, il te ſouviendra de m'avoir offenſée,
Ta ſentence mortelle eſt déjà prononcée,
Et le déſir pétille en mon cœur dépité,
Que ce ſanglant arrêt ne ſoit exécuté.
Oui, Chriſpe, c'en eſt fait, & tes jeunes années
Par mon juſte courroux ſe verront terminées :
Pour le ſoulagement de ma vive douleur,
Je vais faire paſſer la faux ſous cette fleur.
Il faut que ma vengeance en ta perte médite,
Sur ce que fait un corps lorſque l'ame le quitte ;
Et les convulſions qu'on lui voit reſſentir,
Quand la bouche diſpute à la laiſſer ſortir.
Avec attention je te verrai, perfide,
Devenir pâle & froid, ſans avoir l'œil humide ;
Et verrai ſans regret, en ce dernier effort,
Paſſer dedans tes yeux les ombres de la mort.
Mais où va ma fureur ? arrête, ma colere,
Peux-tu bien outrager une choſe ſi chere ?
Détournons de ce coup & nos mains, & nos yeux ;
Car c'eſt un attentat qui bleſſeroit les dieux.
Fauſte, à quoi te portoit ta furieuſe envie ?
Ces vœux vindicatifs attentoient ſur ta vie,

Et ta ſoudaine mort borneroit le plaiſir,
Que ton dépit crûel propoſe à ton déſir.
Tu te verrois ſurpriſe, & dans cette diſgrace
Ta plus brillante ardeur ſe changeroit en glace.
Ne fais rien qui t'oblige à de grandes douleurs,
Et préviens ſagement tes ſoupirs & tes pleurs.
Quoique Chriſpe t'offenſe, il peut vivre ſans crainte;
Tu ne pourrois bleſſer une choſe ſi ſainte;
Il eſt inviolable à ton reſſentiment,
Il aura part au crime, & non au châtiment;
Et lorſque tu pourrois d'un éclat de tempête
Perdre tout l'univers, il ſauveroit ſa tête:
Je conſens qu'un héros, le plus grand des humains,
Au fort de mon courroux me déſarme les mains:
Il nous plaît de ſauver un complice du crime,
Nous nous contenterons d'une ſeule victime;
Conſtance par ſon ſang pourra déſaltérer
Cette brûlante ſoif qui nous fait ſoupirer.
Mais par où m'y prendrai-je? & que faudra-t-il faire
Pour ouvrir cette ſource à mon bien néceſſaire,
Sans qu'elle faſſe bruit, & qu'un peuple mutin
Aigriſſe contre moi l'eſprit de Conſtantin?
Ouvre-toi, mon eſprit, cherche, invente, & t'emploie
Pour bâtir ſûr ce plan le comble de ma joie;
Fais que dans ce débris, mon nom ſoit conſervé;
Conduis bien cet ouvrage, & le rends achevé.
En voici le ſecret, j'en ai trouvé l'adreſſe.
Je ſurprendrai l'amant, il perdra ſa maîtreſſe:
Elle, à ce ſerviteur que je lui ravirai,

Imputera les maux dont je la comblerai :
Je porterai Conſtance à mourir enragée ;
On ne la verra plus, & je ſerai vengée.
Ah ! ſerpent dangereux, qui t'oſes prendre à moi,
Tu t'émancipes trop, ta mort en fera foi :
Tu te repentiras de l'air dont tu me traites,
Tu créveras bientôt du venin que tu jettes.
Filles ?

SCENE VIII.

FAUSTE, UNE DES FILLES DE FAUSTE.

UNE DES FILLES DE FAUSTE.

AVANÇONS-NOUS, on nous vient d'appeller,

FAUSTE.

Ce n'eſt qu'à Cornélie à qui je veux parler.

SCENE IX.

FAUSTE, CORNÉLIE.

FAUSTE.

AS-TU vu ton parent ?

CORNÉLIE.

Il eſt ici, Madame.

FAUSTE.

Mais, me veut-il ſervir ?

CORNÉLIE.

Oui, mais il craint le blâme,
Il balançoit encor la gloire & l'intérêt.

FAUSTE.

Preſſe, & le fais pancher du côté qui me plaît,
Hâte une heureuſe criſe en mon eſprit malade;
Il faut que la raiſon bientôt le perſuade :
Fais qu'il haſarde tout afin de me ſauver,
Et s'il eſt réſolu, qu'il me vienne trouver.
Je veux que l'univers, après ce grand ſervice,
Doute qui de nous deux ſera l'impératrice.

SCENE X.

CORNÉLIE *ſeule.*

O DIEUX, quelle faveur ! ô ciel ! qu'ai-je entendu ?
Mon cœur dans cette joie eſt encor ſuſpendu.
Eſſayons de lui faire acquitter ſa promeſſe,
Et ſervons dignement cette digne maîtreſſe;
Je tiens ce qu'elle veut à moitié réuſſi.
Léonce eſt-il pas là ?

SCENE XI.

SCENE XI.

LÉONCE, CORNÉLIE.

LÉONCE.

MADAME, le voici.

CORNÉLIE.

Hé bien ! me veux-tu croire, ou ſuivre ton caprice ?
Prends-tu parti pour Chriſpe, ou pour l'Impératrice ?
Du plomb avecque l'or fais-tu comparaiſon ?
Ou quittes-tu ton ſens pour ſuivre la raiſon ?
Es-tu pour ta fortune ou de glace ou de flamme ?
Mes avis ſont-ils point paſſés juſqu'en ton ame ?

LÉONCE.

Madame, à vos avis j'ai mûrement penſé :
Mais mon eſprit encor ſe trouve balancé ;
J'aime ce jeune prince, & j'ai peine à rien faire
Qui le puiſſe offenſer, ou lui puiſſe déplaire ;
Peut-on mieux acquérir du bien qu'en le ſervant ?
N'eſt-il pas adoré comme un ſoleil levant ?

CORNÉLIE.

Léonce, en ce diſcours dépourvu de ſcience,
On voit que la jeuneſſe a peu d'expérience,
Et qu'en ton âge encor nos eſprits innocents

Suivent avec erreur le conſeil de nos ſens.
Selon les yeux du peuple, & ſon groſſier langage,
C'eſt un ſoleil levant qu'un prince de cet âge :
Mais, comme tous les jours nous voyons arriver,
Ces ſoleils ſont par fois long-temps à ſe lever,
Et quelquefois encor tous brillants de lumiere,
On les voit éclipſer entrant dans la carriere.
Chriſpe eſt brave & bien fait : mais on voit qu'aujourd'hui
Il prend beaucoup de peine à travailler pour lui ;
Qu'il coulera du temps avant qu'il s'établiſſe,
Et qu'il puiſſe agrandir ceux qui lui font ſervice.
Conſtantin priſe fort ſes exploits triomphants ;
Mais il ſait bien auſſi qu'il a d'autres enfants
D'une aimable princeſſe, illuſtre pour la race,
Digne pour la vertu, charmante pour la grace ;
Qui peut plus de beaucoup que ce jeune vainqueur,
Ayant abſolument ſon oreille & ſon cœur.
Pour acquérir des biens, & de l'honneur encore,
Ce n'eſt pas Conſtantin, c'eſt Fauſte qu'on adore ;
Les charges, les emplois, & le bien & le mal,
Paſſent par cette main, coulent par ce canal :
Elle verſe aux ſujets de ce puiſſant empire
Ce qu'ils ont de meilleur, & ce qu'ils ont de pire.
La ſource eſt à chercher plutôt que les ruiſſeaux,
Il faut ſe prendre à l'arbre, & non pas aux rameaux ;
Sur-tout, quand à nos yeux la fortune ſe montre,
Il faut ſoudain tirer profit de ſa rencontre :
Et qui n'eſt pas habile à la prendre aux cheveux,
Après l'occaſion fait d'inutiles vœux.

LÉONCE.

Madame, ce diſcours montre mon ignorance ;
Je veux ſur vos conſeils fonder mon eſpérance ;
Et je croirai faillir avec impunité,
Servant aveuglément une divinité.

CORNÉLIE.

Entre donc là dedans ; dis à l'Impératrice
Que tu veux les yeux clos embraſſer ſon ſervice ;
Dès l'heure, ta fortune eſt ſans comparaiſon.
Tu verras des flots d'or couler dans ta maiſon.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FAUSTE *ſeule.*

POISON ſubtil, eſprit de douleur & de mort;
Hâte-toi de faire un effort
Qui ſatisfaſſe Fauſte, & puniſſe Conſtance;
Trop long-temps à ma honte elle demeure au jour,
Et je dois pour le moins contenter ma vengeance,
Moi, qui ne dois jamais contenter mon amour.

Son ſang tout corrompu ſemble être préparé
A cet effet ſi déſiré;
C'eſt d'un monſtre cruel qu'elle a reçu la vie:
Mais parmi cet eſpoir, je crains avec raiſon
Que l'amour qu'elle a priſe, & qu'elle m'a ravie,
Lui ſerve d'antidote & de contre-poiſon.

Le beau portrait de Chriſpe eſt gravé dans ſon cœur,
Et cet agréable vainqueur
Sera ſon protecteur, comme il eſt ſon complice:
Mais j'y donne bon ordre en mon ſecret deſſein;
Car l'inſtrument fatal qui ſert à ma juſtice,
Attaquera plutôt ſa tête que ſon ſein.

Ah ! Vénus ni l'amour, ne la ſauveront pas,
Puiſque j'ai juré ſon trépas ;
Quand ils l'enleveroient au temple d'Amathonte :
Pour la percer à jour de mille coups mortels,
J'aborderois en Chypre, & moi-même à leur honte
Irois la poignarder juſque ſur leurs autels.

Tandis qu'à te venger un miniſtre s'emploie,
Élargis-toi, mon cœur, & nage dans la joie :
Goûtons avec plaiſir ce mets délicieux
Dont la délicateſſe eſt réſervée aux dieux ;
Nous ſommes leurs enfants ; & leur grace équitable
Permet que nous prenions un morceau de leur table :
En cette occaſion nous en pourrons goûter,
Sans que jamais à crime on le puiſſe imputer.
En m'oſant offenſer, Conſtance s'eſt perdue,
La mort qu'elle reçoit eſt une peine due,
Ma violence eſt juſte, & n'a rien d'inhumain,
Elle dicte l'arrêt la balance à la main.
J'ai dû donner ce coup à cet objet de haine,
Afin que de ſon crime elle portât la peine.
Que peut dire cet âge, ou la poſtérité,
Si non qu'elle a reçu ce qu'elle a mérité,
Et que ce grand exemple empêchera l'audace
Qui du pouvoir ſuprême excite la menace ?
Si Conſtantin ſe plaint, nous nous plaindrons auſſi ;
C'eſt poſſible déjà ce qui l'amene ici.

SCENE II.

CONSTANTIN, FAUSTE.

CONSTANTIN.

Vos derniers procédés ont bien montré, Madame,
Que toute femme eſt foible, & fait toujours la femme,
Et qu'au moindre ſujet de mécontentement,
Ce ſexe impérieux s'adoucit rarement.
Mais avec tant d'excès montrer ſa violence,
Ne mettre point du tout mon reſpect en balance;
Et faire éclat ainſi d'un injuſte courroux,
C'eſt un déréglement qui n'appartient qu'à vous:
C'eſt une émotion aveugle & téméraire,
Qui pourra bien vous nuire autant que me déplaire.
Nous y mettrons bon ordre, & nous ferons bien voir,
Que qui vit ſans bonté, doit vivre ſans pouvoir.

FAUSTE.

Seigneur, s'il vous plaiſoit d'entendre ma défenſe,
Poſſible que l'excuſe amoindriroit l'offenſe.

CONSTANTIN.

Quand par vos actions vous oſez me choquer,
Les frivoles raiſons ne vous peuvent manquer,
Mon cœur qui hait à mort l'artifice & les ruſes,
Veut plus de retenue, & beaucoup moins d'excuſes;

Mais pouvez-vous jamais pour aucune raiſon
Mettre par ces éclats du trouble en ma maiſon ?

FAUSTE.

Jamais en ſon courroux, une femme d'Auguſte
Ne ſauroit éclater ſur un ſujet plus juſte :
Si l'exemple eſt nouveau du trait de ma fureur,
L'exemple eſt rare auſſi d'une pareille erreur ;
Et ſi l'on meſuroit la peine avec l'audace,
L'attentat paroîtroit plus grand que la diſgrace.
Seigneur, ſi j'avois eu, ſur trois mots prononcés,
Cent foudres dans les mains, je les aurois lancés :
Devant vos propres yeux, je l'aurois miſe en cendre,
Quand vous auriez été préſent pour la défendre ;
L'une a commis le crime, & l'autre l'a puni,
Conſtance a commencé, depuis Fauſte a fini.

CONSTANTIN.

Quel étrange réplique, & quelle extravagance ?
Quand je parle de Chriſpe, on répond de Conſtance.

FAUSTE.

Seigneur, pour votre fils, ſi je l'ai maltraité,
Il n'en doit accuſer que ſa légéreté ;
Lui qu'on voit s'emporter d'une aveugle conduite,
Et de qui le projet eſt à craindre en ſa ſuite.

CONSTANTIN.

C'eſt une fauſſe erreur qu'on lui veut impoſer.

FAUSTE.

Quoi ! d'adorer Conſtance, & vouloir l'épouſer ?
Ce n'eſt point une erreur, on voit qu'il s'y prépare.

CONSTANTIN.

Que voulez-vous qu'il aime ? une fille barbare,
Une eſclave étrangere, un objet de courroux,
Dont un jour les enfants régneroient après nous ?

FAUSTE.

Seigneur, jamais eſclave, & jamais inconnue,
Qui ſeroit par nos choix en ſon lit parvenue,
Vînt-elle du Sarmate ou du peuple noirci,
N'apporteroit en dot les maux de celle-ci.
Vous voulez recevoir en cet hymen funeſte
Quelque choſe de pis que la mort, que la peſte ;
Car c'eſt un embarras à vous faire ſentir
Tout ce qu'a de cuiſant l'aigreur du repentir.
Licine après cela pourroit faire ſon compte,
De nous combler de maux, de regret & de honte ;
Mais ſi le ciel nous aime, il doit faire un effort,
Pour éloigner de nous & la honte & la mort.

CONSTANTIN.

Nous verrons, nous verrons. Mais qui mene Lactance ?

SCENE III.

CONSTANTIN, FAUSTE, LACTANCE, UN CAPITAINE des Gardes.

LACTANCE.

SEIGNEUR, accourez vîte au quartier de Conſtance.

CONSTANTIN.

Que s'y paſſe-t-il donc ?

LACTANCE.

Ah ! Sire ! des malheurs
Qui vous obligeront à fondre tout en pleurs.

CONSTANTIN.

C'eſt quelque trait de Fauſte. Ah, méchante ! ah, cruelle !

SCENE IV.

FAUSTE, LE CAPITAINE des Gardes.

FAUSTE.

ARRÊTE, & nous apprends quelle eſt cette nouvelle.

LE CAPITAINE.

Madame, en un moment deux aſtres de la cour
Ont perdu pour jamais la lumiere du jour.
Oh ! que cet accident a détruit d'eſpérances !

FAUSTE.

Qui ſont ces deux ſoleils, ſont-ce les deux Conſtances ?
L'État en leur ſalut avoit grand intérêt.

LE CAPITAINE.

Voici le tout, Madame, écoutez, s'il vous plaît.
Chriſpe étoit venu voir Conſtance dans ſa chambre,
Elle avoit à la main des gants parfumés d'ambre,
Garnis tout à l'entour de diamants & d'or,
Et dedans leur papier enveloppés encor :
Voilà, a-t-elle dit, à ce prince adorable,
Des ſoins d'un cher parent une marque admirable :
Voilà qui dans l'état où le ſort nous a mis,
Montre que nous avons encore des amis ;
Et que ſi leur bonté ne manque de puiſſance,

Nous n'aurons pas ſujet de perdre l'eſpérance.
Lors elle a déplié ce funeſte préſent,
Et l'a conſidéré de près en le baiſant.
Chriſpe, comme ſurpris....

FAUSTE.

Ah ! ma crainte eſt extrême !

LE CAPITAINE.

Prenant auſſi les gants les a ſentis de même :
Et comme ſi jamais il ne les avoit vus,
A loué la beauté dont ils étoient pourvus.
Puis, comme tout à coup éprouvant leur puiſſance,
En les jetant par terre, il a dit à Conſtance :
D'où viennent donc ces gants ? qui vous les a donnés ?
Ah ! ne les ſentez plus, ils ſont empoiſonnés ;
Une vapeur maligne en ma tête eſt montée ;
O cieux ! déjà ma vue en eſt débilitée ;
Et déjà le venin dont je me ſens ſurpris,
D'un effort violent attaque mes eſprits.
Lors, foible & ſans couleur, Conſtance a fait réponſe :
Ce ſont des gants, Seigneur, que m'a donné Léonce,
Et c'eſt de votre part qu'il me les a rendus.
Là, le prince a repris : ah ! nous ſommes perdus !
En ce prompt accident, vous pouvez bien connoître
Que quelqu'un pour nous perdre a ſu gagner ce traître :
Tout ce qu'en ce malheur je rencontre de doux,
C'eſt que j'aurai l'honneur de mourir près de vous.
Plût au ciel que la rage en ce coup témoignée,

M'eût attaqué tout ſeul, & vous eût épargnée!
Vous voyant éviter un trait ſi rigoureux,
Expirant à vos pieds, je mourrois trop heureux.
Je me contenterois ſeulement de la gloire
De pouvoir à jamais vivre en votre mémoire,
Nous reſterons unis, encor que ſéparés....
Mais vous ne parlez plus, je meurs & vous mourez.
La princeſſe abattue à ce diſcours funeſte,
A dit encor : croyez... ſans achever le reſte.
A ce mot en mourant ils ſe ſont embraſſés.
Pour marque du poiſon...

FAUSTE.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez.

LE CAPITAINE.

Un ſang tout violet a couvert leur viſage.

FAUSTE.

Tu m'en as trop appris, n'en dis pas davantage.
Je ſuis ſur ce récit trop tendre de moitié,
Il m'auroit bien ſuffi d'en ouir la moitié.
De grace, laiſſe-moi dans l'humeur ſombre & noire,
Où me vient de plonger cette funeſte hiſtoire :
Heureuſe dans l'excès des plus cuiſants malheurs,
Si j'ai la liberté des ſoupirs & des pleurs!

SCENE V.

FAUSTE *ſeul.*

AH, Fauſte miſérable ! ah, Fauſte infortunée !
Quel tiſſu de malheurs forme ta deſtinée ?
Qu'eſt-ce que contre toi, de violence épris,
Tous les dieux conjurés pourroient faire de pis ?
Lorſque tu fais périr une ame criminelle,
Tous tes contentements périſſent avec elle,
Et tout ce que tes yeux connoiſſent de plus beau,
Avec leur ſeule horreur paſſe dans le tombeau !
O deſtins ! ô venins ! ô mort ! ô violence !
Que ne laiſſiez-vous Chriſpe en enlevant Conſtance !
O colere funeſte ! aveuglement fatal,
Qui n'a pu ſéparer le bien d'avec le mal,
Et qui de tout mon bien, par une erreur étrange,
Fait avec tout mon mal un ſi triſte mêlange !
Quoi ! ſi je lance un trait, ô rigoureuſe loi !
Pour me percer le cœur il réfléchit ſur moi !
Par ce funeſte trait qui ne m'a point vengée,
J'ai ſervi ma rivale, & me ſuis outragée.
Conſtance a de ce mal retiré mille biens ;
Chriſpe a fermé ſes yeux, elle a fermé les ſiens,
Et ſerrant les liens dont amour les aſſemble,
Ils ont fait leurs adieux, & ſont partis enſemble.
Pour rendre mon dépit & plus juſte & plus grand,

On les a vus encor s'embraſſer en mourant :
En un ſang qui ſe glace ils conſervent ces flammes,
Leurs corps reſtent unis auſſi bien que leurs ames ;
La mort ne défait pas ce que l'amour a joint,
Ils quittent la lumiere, & ne ſe quittent point !
Chriſpe baiſe en mourant Conſtance qui l'adore !
Ils n'ont plus de chaleur, & s'ils brûlent encore !
Leur deſſein continue au delà du trépas,
Et dans leur cœur éteint leur amour ne l'eſt pas !
Ah, Conſtance ! c'eſt trop traverſer mon envie,
Ta mort pour me déplaire enchérit ſur ta vie :
Mais en dépit du ciel, de l'amour, & du ſort,
Je m'en veux reſſentir encore après ta mort,
Je te veux ſuivre encore, & cherche une autre voie
Pour rompre tes plaiſirs, & traverſer ta joie,
Je veux troubler encor ton amoureux deſſein,
Te porter des flambeaux, & des fers dans le ſein :
Et m'oppoſant là bas à ton idolâtrie,
Au milieu des damnés te ſervir de furie,

SCENE VI.

CORNÉLIE, FAUSTE.

CORNÉLIE.

Rassurez-vous, Madame, & calmez vos eſprits;
Le fidele Léonce a failli d'être pris :
Mais ce bon ſerviteur s'eſt lancé dans le Tybre,
Pour garder le ſecret, & pouvoir mourir libre.
On ne l'a point revu ſur la face de l'eau,
Et du ſein de ce fleuve il a fait ſon tombeau.
Puiſque ſes yeux ſont clos, ſi vous fermez la bouche,
En ce grand accident il n'eſt rien qui vous touche,
Vous pourrez tout nier avecque ſureté.

FAUSTE.

Oui, mais je veux tout dire avec ſincérité;
Crois-tu que je ſouhaite une faute impunie,
Qui fait que je me porte une haine infinie,
Moi-même à Conſtantin je la veux découvrir,
J'ai mérité la mort, & je veux la ſouffrir.

CORNÉLIE.

Dieux! voici l'empereur, quel trouble en ſon viſage!
Employez cet eſprit à calmer cet orage.

SCENE VII.

CONSTANTIN, FAUSTE, PROBE.

CONSTANTIN.

AH, perfide !

FAUSTE.

Seigneur, ne vous emportez pas.

CONSTANTIN.

Qu'as-tu fait de mon fils ?

FAUSTE.

J'ai cauſé ſon trépas :
Mais l'ayant ſu parti, j'ai fait vœu de le ſuive.

CONSTANTIN.

Accomplis donc ton vœu, car tu ne dois plus vivre.

FAUSTE.

Je vais vous ſatisfaire à tous deux de ce pas.

SCENE VIII.

CONSTANTIN, PROBE.

CONSTANTIN.

J'APPROUVE ton deſſein, meurs, & ne tarde pas:
O tigreſſe enragée! ô femme impitoyable!
Digne fille d'un monſtre aux ſiecles effroyable!
Cet arrêt de ta mort eſt ſelon l'équité;
Meurs, & dépêche-toi, tu l'as bien mérité.
Déteſtant hautement ta fatale alliance,
J'en attends la nouvelle avec impatience.
Va vîte, ton trépas ne ſe peut différer,
Le moment vient trop tard qui nous doit ſéparer.
Avant ces trahiſons tu devois rendre l'ame,
J'euſſe été plutôt veuf d'une méchante femme,
Tu n'aurois rien commis qui pût choquer ta foi;
Mon fils ſeroit vivant, qui valoit mieux que toi;
Et ta cruelle rage, & ta maudite envie,
Ne m'auroient point privé du ſupport de ma vie.
Vois d'un impie objet l'acte le plus pieux,
Suis-la, Probe, & la vois mourir devant tes yeux;
Hâte-la de ſubir cette juſte ordonnance,
Et reviens me le dire avecque diligence.

SCENE IX.

CONSTANTIN *ſeul.*

AH! que le coup eſt grand dont je ſuis atterré!
C'eſt vraiment un effort d'un bras démeſuré.
Accablé ſous le faix d'une charge peſante,
Je puis bien diſcerner la main toute-puiſſante,
C'eſt par ſon mouvement que je ſuis abattu,
C'eſt ici que ſa force accable ma vertu.
O main toute céleſte! ici je te vois luire,
Tu viens me châtier, mais non pas me détruire:
C'eſt pour me raffermir que tu choques les miens,
Je baiſe de bon cœur les verges que tu tiens.
Par ces vives leçons je deviendrai plus ſage,
Le mal que je reſſens eſt à mon avantage.
Hélas! je m'endormois d'affaires travaillé,
Quand ce coup imprévu m'a ſoudain réveillé:
Sans le fidele avis de ces choſes funeſtes,
J'oubliois le ſecours de cent faveurs céleſtes,
Qui maintinrent mon trône en dépit des tyrans,
Et qui me demandoient l'honneur que je leur rends.
Je vous avois promis, ô puiſſance ſuprême!
De purger mes États d'erreur & de blaſphême:
Ce vœu ſi négligé rentre en mon ſouvenir,
Si je vous l'ai promis, je vous le veux tenir.
Les temples des faux dieux & leurs vaines idoles

Verront en leurs débris l'effet de mes paroles,
Et je ſaurai par-tout où mon pouvoir a lieu,
Faire à tous mes ſujets adorer le vrai Dieu ;
Ce grand Dieu qui m'aſſiſte, & qui dans ma ſouffrance
Par ſa ſainte faveur ſoutiendra ma conſtance,
Conſolera mon cœur de ſa ſecrete voix,
Et me fera tout vaincre à l'ombre de la croix.

SCENE DERNIERE.

CONSTANTIN, PROBE.

CONSTANTIN.

DEJA Probe revient ? Et bien cette m échante
Eſt-elle réſolue ?

PROBE.

Elle n'eſt plus vivante.

CONSTANTIN.

Quoi ſitôt ? Par le feu, le fer, ou le cordeau ?

PROBE.

Non, Sire, elle a fini dans un baſſin plein d'eau.
Comme elle eſt arrivée en la prochaine étuve,
Elle-même a donné l'eau chaude dans la cuve,
Qui par quatre canaux coulant inceſſamment,
A rendu ce vaiſſeau comblé dans un moment ;

L'eau bouillonne en fumant de ſon dernier ſupplice ;
Et tandis la ſuperbe & triſte Impératrice
Paſſe dans ſa ceinture un coffre tout plein d'or,
Puis dit : ce beau métal nous doit ſervir encor :
Qu'on me l'attache bien de peur qu'il ſe délie ;
Comme j'ai tout perdu, tu me perds Cornélie :
Mais pour récompenſer ton ſervice & ta foi,
Je laiſſe des enfants qui prendront ſoin de toi.
Serre encore ces nœuds d'une étreinte plus forte ;
Cet or ſera pour toi lors que je ſerai morte.
Toi, Probe, de ma part retourne à Conſtantin,
Dis-lui qu'avec plaiſir j'acheve mon deſtin,
Qu'il ſoit autant heureux que je ſuis miſérable,
Si je meurs tout enſemble innocente & coupable ;
Lors, tenant le coffret ſerré de ſes deux bras,
Elle s'eſt élancée en l'eau la tête en bas :
Au fond de l'eau bouillante elle s'eſt abîmée,
Et l'on n'a plus rien vu dans l'épaiſſe fumée.

CONSTANTIN.

Il faut qu'on la retire, & que ſoudainement
On la faſſe ſans bruit porter au monument.
Elle avoit des défauts, mais elle avoit des charmes
Qui m'obligent encore à répandre des larmes.

Fin de la Mort de Chriſpe de Triſtan.

RODOGUNE,

TRAGÉDIE

DU GRAND CORNEILLE;

AVEC

LES NOTES DE VOLTAIRE.

PRÉFACE
DE VOLTAIRE.

Rodogune ne reſſemble pas plus à *Pompée*, que *Pompée* à *Cinna*, & *Cinna* au *Cid*. C'eſt cette variété qui caractériſe le vrai génie. Le ſujet en eſt auſſi grand & auſſi terrible que celui de *Théodore* eſt bizarre & impraticable.

Il y eut la même rivalité entre cette *Rodogune*, & celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la *Phèdre* de Racine & celle de Pradon. La piéce de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille en 1645 : elle mourut dès ſa naiſſance, malgré la protection de Monſieur, fils de Louis XIII, & lieutenant-général du royaume, à qui Gilbert, réſident de la reine Chriſtine, la dédia. La reine de Suède, & le premier prince de France ne ſoutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon & l'hôtel de Nevers, ſoutinrent la *Phèdre* de Pradon.

En vain le réſident préſente à ſon alteſſe royale, dans ſon Épître dédicatoire, *la généreuſe Rodogune, femme & mère des deux plus*

grands monarques de l'Aſie. En vain compare-t-il cette *Rodogune* à Monſieur, qui cependant ne lui reſſemblait en rien. Ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur & du public.

Le privilége du réſident pour ſa *Rodogune* eſt du 8 janvier 1646. Elle fut imprimée en février 1647. Le privilège de Corneille eſt du 13 avril 1646, & ſa *Rodogune* ne fut imprimée qu'au 30 janvier 1647. Ainſi la *Rodogune* de Corneille ne parut ſur le papier qu'un an, ou environ, après les repréſentations de la piéce de Gilbert, c'eſt-à-dire, un an après que cette piéce n'exiſtait plus.

Ce qui eſt étrange, c'eſt qu'on retrouve dans les deux tragédies préciſément les mêmes ſituations, & ſouvent les mêmes ſentimens que ces ſituations amènent. Le cinquiéme acte eſt différent; il eſt terrible & pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre ſa piéce intéreſſante en rendant le dénouement heureux; & il en fit l'acte le plus froid & le plus inſipide qu'on pût mettre ſur le théatre.

On peut encor remarquer que Rodogune joue dans la piéce de Gilbert le rôle que Corneille donne à Cléopatre, & que Gilbert a falſifié l'hiſtoire.

Il eſt étrange que Corneille dans ſa préface, ne parle point d'une reſſemblance ſi frappante. Bernard de Fontenelle, dans la vie de Corneille ſon oncle, nous dit que Corneille ayant fait confidence du plan de ſa piéce à un ami, cet ami indiſcret donna le plan au réſident, qui, contre le droit des gens, vola Corneille. Ce trait eſt peu vraiſemblable. Rarement un homme revêtu d'un emploi public ſe déshonore, & ſe rend ridicule pour ſi peu de choſe. Tous les mémoires du tems en auraient parlé; ce larcin aurait été une choſe publique.

On parle d'un ancien roman de *Rodogune*; je ne l'ai pas vu; c'eſt, dit-on, une brochure *in*-8°. imprimée chez Sommaville, qui ſervit également au grand auteur & au mauvais. Corneille embellit le roman, & Gilbert le gâta. Le ſtyle nuiſit auſſi beaucoup à Gilbert; car malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ſes vers & ceux de ſes contemporains juſqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange, & la broſſe des barbouilleurs.

Il y a un autre roman de *Rodogune* en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668; il eſt très-rare, & preſque oublié: le premier l'eſt entiérement.

ACTEURS.

CLÉOPATRE, Reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, } Fils de Démétrius & de Cléopatre.

RODOGUNE, Sœur de Phraates, Roi des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux princes.

ORONTE, Ambaſſadeur de Phraates.

LAONICE, Sœur de Timagene, confidente de Cléopatre.

La ſcene eſt à Séleucie, dans le Palais-Royal.

RODOGUNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

(a) ENFIN ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance ;
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,

(a) *Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit, &c.* A ce magnifique début qui annonce la réunion entre la Perse & la Syrie, & la nomination d'un roi, &c. On croirait que ce sont des princes qui parlent de ces grands intérêts, (quoi-

Affranchit ſa princeſſe, & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix ;
(*a*) Ce grand jour eſt venu, mon frere, où notre reine,
Ceſſant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous ſon ſilence obſtiné,
De deux princes jumeaux nous déclarer l'aîné ;
Et l'avantage ſeul d'un moment de naiſſance,
Dont elle a juſqu'ici caché la connoiſſance,
Mettant au plus heureux le ſceptre dans la main ;
Va faire l'un ſujet, & l'autre ſouverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
(*b*) Le donne pour époux à l'objet de ſa haine,
Et n'en doit faire un roi, qu'afin de couronner

---

qu'un prince ne diſe guère qu'un jour eſt pompeux.) Ce ſont malheureuſement deux ſubalternes qui ouvrent la piéce. Corneille dans ſon examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était preſque le ſeul qui eût appris aux Français à juger. Avant lui on n'était pas difficile. Il n'y a guère de connaiſſeurs, quand il n'y a point de modèles.

Les défauts de cette expoſition, ſont, 1°. qu'on ne ſait point qui parle ; 2°. qu'on ne ſait point de qui l'on parle ; 3°. qu'on ne ſait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le ſpectateur au fait autant qu'il eſt poſſible.

(*a*) *Ce grand jour eſt venu, mon frère, où notre reine.* Quelle reine ? elle n'eſt pas nommée dans cette ſcène.

On ne dit point que l'on ſoit en Syrie, & il faudrait le dire d'abord.

(*b*) *Sa haine* ſe rapporte à l'époux qui eſt le ſubſtantif le plus voiſin. Cependant l'auteur entend la *haine* de Cléopatre ; ce ſont de ces fautes de grammaire, dans leſquelles Corneille qui ne châtiait pas ſon ſtyle, tombe ſouvent ; & dans leſquelles Racine ne tombe jamais depuis *Andromaque*.

(*a*) Celle que dans les fers elle aimoit à gêner?
Rodogune par elle en eſclave traitée,
(*b*) Par elle va ſe voir ſur le trône montée,
Puiſque celui des deux qu'elle nommera roi,
Lui doit donner la main & recevoir ſa foi.

TIMAGENE.

(*c*) Pour le mieux admirer, (*d*) trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, & me ſouviens encor
(*e*) Des malheureux ſuccès du grand roi Nicanor;
(*f*) Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite,

(*a*) *Celle que dans les fers elle aimait à géner.* Le mot *géner* ne ſignifie parmi nous qu'embarraſſer, inquiéter. Ainſi Pyrrhus dit à Andromaque, *ah! que vous me genez?* Il vient à la vérité originairement de *géhenne*, vieux mot riré de la Bible, qui ſignifie *torture*, *priſon*; mais jamais il n'eſt pris en ce dernier ſens.

(*b*) *Par elle va ſe voir ſur le trône montée*, n'eſt pas Français. Une machine *eſt montée* par quelqu'un; une reine n'*eſt* pas *montée au trône par* un autre. Et *va ſe voir montée* eſt ridicule.

(*c*) *Pour le mieux admirer.* Ce *le* ne ſe rapporte à rien, & *pour le mieux admirer* eſt un peu du ſtyle comique.

(*d*) *Trouvez bon, je vous prie, &c.* Tout cela reſſemble trop à une converſation familiere de deux domeſtiques qui s'entretiennent des aventures de leurs maîtres ſans aucun art.

(*e*) *Des malheureux ſuccès. Succès* veut dire au propre, événement heureux; mais il eſt permis de dire, *malheureux*, *mauvais*, *funeſte ſuccès.*

(*f*) *Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite.* Il ſemble qu'il ait preſſé les Parthes de fuir. L'auteur veut dire que Nicanor pourſuivait les Parthes fuyans.

Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
(*a*) Du perfide Tryphon fit le ſoulevement.
Voyant le roi captif, la reine déſolée,
Il crut pouvoir ſaiſir (*b*) la couronne ébranlée;
Et le ſort favorable à ſon lâche attentat,
Mit d'abord ſous ſes loix la moitié de l'État.
La reine craignant tout de ces nouveaux orages,
(*c*) En fut mettre à l'abri ſes plus précieux gages;
Et pour n'expoſer pas l'enfance de ſes fils,
(*d*) Me les fit chez ſon frere (*e*) enlever à Memphis.
Là nous n'avons rien ſu que de la renommée,

(*a*) *Du perfide Tryphon.* Le ſpectateur ne ſait pas quel eſt ce Tryphon, il fallait le dire.

(*b*) *La couronne ébranlée.* Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne. Il faut toujours que la métaphore ſoit juſte.

(*c*) *En fut mettre à l'abri* eſt louche & incorrect. *Ses plus précieux gages.* Le mot de gages ſeul n'a aucun ſens que quand il ſignifie appointemens. Il a reçu ſes gages. Mais il faut dire les gages de mon hymen, pour ſignifier mes enfants.

(*d*) *Me les fit enlever*, phraſe louche. Elle peut ſignifier, les fit enlever de mes bras, ou m'ordonna de les enlever. En ce dernier ſens elle eſt mauvaiſe.

(*e*) *Enlever à Memphis*, eſt impropre. Elle les porta, les conduiſit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis*, ſignifie tout le contraire; *enlever à*, ſignifie, *ôter à*, *dérober à*, *enlever le palladium à Troie*, *enlever Hélène à Pâris.*

Qui par un bruit confus (*a*) diverſement ſemée,
N'a porté juſqu'à nous ces grands renverſements
Que ſous l'obſcurité de cent déguiſements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
(*b*) Ayant ſu nous réduire à ces ſeules murailles,
En forma (*c*) tôt le ſiege, & pour comble d'effroi,
Un faux bruit (*d*) s'y coula touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déjà dans ſon ame
Ne ſuivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choiſir un époux.
Que pouvoit-elle faire, & ſeule, & contre tous?
(*e*) Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frere;

(*a*) *Diverſement ſemée.* Il ne faudrait pas imiter cette phraſe, quoique l'idée ſoit intelligible. On ne dit pas, *ſemer la renommée*, comme on dit dans le diſcours familier, *ſemer un bruit. La renommée diverſement ſemée par un bruit*, cela n'eſt pas Français. La raiſon en eſt, qu'un bruit ne ſe ſeme pas, & que toute métaphore doit être d'une extrême juſteſſe.

(*b*) *Ayant ſu nous réduire à ces ſeules murailles.* Quelles ſont ces murailles? Ne fallait-il pas d'abord nommer *Séleucie?* Ce ſont-là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention.

(*c*) *Tôt* ne ſe dit plus, il eſt devenu bas.

(*d*) *S'y coula*, n'eſt pas d'un ſtyle noble.

(*e*) *Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frère.* Il ſemble qu'elle épouſa ſon propre frère. Ne devait-on pas exprimer qu'elle épouſa le frère de ſon mari? L'auteur ne devait-il pas

(*a*) L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire.
(*b*) Le prince Antiochus devenu nouveau roi,
Sembla de tous côtés (*c*) traîner l'heur avec ſoi :
La victoire attachée au progrès de ſes armes,
(*d*) Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes ;

---

lever cette petite équivoque, avec d'autant plus de ſoin, qu'on pouvait épouſer ſon frère en Perſe, en Syrie, en Égypte, à Athènes, en Paleſtine ; ce n'eſt-là qu'une très-légère négligence, mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement ſa langue, & d'être toujours clair.

(*a*) *L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire.* Montrer une choſe bonne ou mauvaiſe, utile ou dangereuſe, ne ſignifie pas montrer que cette choſe eſt telle, prouver qu'elle eſt telle. Il montrait ſes bleſſures mortelles, ne dit pas, il montrait que ſes bleſſures étaient mortelles.

(*b*) *Le prince Antiochus devenu nouveau roi.* Ce mot *nouveau* eſt de trop, il gâte le ſens & le vers.

(*c*) *Traîner l'heur avec ſoi.* On a déjà remarqué que *l'heur* ne ſe dit plus ; mais on ne *traîne avec ſoi* ni *l'heur* ni le *bonheur*. *Traîner* donne toujours l'idée de quelque choſe de douloureux ou d'humiliant ; on traîne ſa miſère, ſa honte ; on traîne une vie obſcure. Les rois vaincus étaient traînés au capitole. *Et traînés ſans honneur autour de nos murailles.* Le mot *traîner* eſt encor heureuſement employé pour ſignifier une douce violence, & alors il eſt mis pour *entraîner*. *Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après ſoi.*

(*d*) *Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes.* Le mot eſt impropre ; on ne *rejette* point des *alarmes ſur* un autre, comme on *rejette* une faute, un ſoupçon &c., ſur un autre. Les *alarmes* ſont *dans* les hommes, *parmi* les hommes, & non *ſur* les hommes. On ne peut trop répéter que la propriété des termes eſt toujours fondée en raiſon.

Et

Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
(a) Changeant tout notre ſort, lui rendit tout l'État.
(b) Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mere
De remettre ſes fils au trône de leur pere,
Il témoigna ſi peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'oſa jamais les faire revenir.
Ayant régné ſept ans, (c) ſon ardeur militaire
Ralluma cette guerre (d) où ſuccomba ſon frere :

(a) *Changeant tout notre ſort.* Cela reſſemble à un gendre du gouverneur de toute la province. On eſt malheureuſement obligé de remarquer des négligences, des obſcurités, des fautes preſque à chaque vers.

(b) *Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mère.* Il n'eſt pas dit que cette veuve de Nicanor érait Cléopatre, mère des deux princes, & que le roi Antiochus avait promis de rendre la couronne aux enfans du premier lit. Le ſpectateur a beſoin qu'on lui débrouille cette hiſtoire. *Cléopatre* n'eſt pas nommée une ſeule fois dans la piéce. Corneille en donne pour raiſon, qu'on aurait pu la confondre avec la *Cléopatre* de Céſar; mais il n'y a guère d'apparence que les ſpectateurs inſtruits, qui inſtruiſent bientôt les autres, euſſent pris cette reine de Syrie pour la maîtreſſe de Céſar. Et puis, comment cet Antiochus avoit-il promis de rendre le royaume aux deux princes? devaient-ils régner tous deux enſemble? Tout cela eſt un peu confus dans le fonds, & eſt exprimé confuſément; pluſieurs ſpectateurs en ſont révoltés. On eſt plus indulgent à la repréſentation.

(c) *Ardeur militaire.* Ce mot *militaire* eſt technique, c'eſt-à-dire, un terme d'art; le *pas militaire*, la *diſcipline militaire*, l'*ordre militaire de St. Louis*. Il faut en poéſie employer les mots *guerrière*, *belliqueuſe*.

(d) *Où ſuccomba ſon frère.* Rien ne fait mieux voir la néceſſité abſolue d'écrire purement que l'erreur où jette ce mot *ſuc-*

Il attaqua le Parthe, & ſe crut aſſez fort
(*a*) Pour en venger ſur lui la priſon & la mort.
Juſque dans ſes États il lui porta la guerre ;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre ;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
(*b*) Je vous acheverai le reſte une autre fois.
(*c*) Un des princes ſurvient.

(*Laonice veut ſe retirer.*)

---

comba. Il fait croire qu'un frère d'Antiochus ſuccomba dans cette nouvelle guerre. Point du tout ; il eſt queſtion du roi Nicanor qui avait ſuccombé dans la guerre précédente ; il fallait *avait ſuccombé.* Cela ſeul jette des obſcurités ſur cette expoſition. N'oublions jamais que la pureté du ſtyle eſt d'une néceſſité indiſpenſable.

Quand on voit que celui qui conte cette hiſtoire s'interrompt aux *mille beaux exploits* de cet Antiochus, *craint à l'égal du tonnerre, & qui donna bataille,* cette interruption qui laiſſe le ſpectateur ſi peu inſtruit, lui ôte l'envie de s'inſtruire, & il a fallu tout l'art & toutes les reſſources du génie de Corneille pour renouer le fil de l'intérêt.

(*a*) *Pour en venger ſur lui.* La conſtruction eſt encor obſcure & vicieuſe ; *en* ſe rapporte au frère, & *lui* ſe rapporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms & les conjonctions, ſans nuire à la clarté & à l'élégance, & très-grande en François.

(*b*) *Je vous acheverai le reſte une autrefois,* eſt du ſtyle comique.

(*c*) *Un des princes ſurvient.* On ne ſait point quel prince, & Antiochus ne ſe nommant point, laiſſe le ſpectateur incertain.

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

(*a*) DEMEUREZ, Laonice;
Vous pouvez, comme lui, me rendre (*b*) un bon office.
Dans l'état où je ſuis, triſte, & (*c*) plein de ſouci;
Si j'eſpere beaucoup, je crains beaucoup auſſi.
Un ſeul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
(*d*) M'ôte ou donne à jamais le ſceptre & Rodogune,

(*a*) On ne ſait encor ſi c'eſt Antiochus ou Séleucus qui parle. On ignore même que l'un eſt Antiochus, l'autre Séleucus. Il eſt à remarquer qu'Antiochus n'eſt nommé qu'au quatrième acte à la ſcène 3, & Séleucus à la ſcène 5, & que Cléopatre n'eſt jamais nommée. Il fallait d'abord inſtruire les ſpectateurs. Le lecteur doit ſentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choſes dans une ſeule ſcène, & de les énoncer d'une manière intéreſſante. Mais voyez l'expoſition de *Bajazet*; il y avait autant de préliminaire dont il fallait parler. Cependant que de netteté! comme tous les caractères ſont annoncés! avec quelle heureuſe facilité tout eſt développé! quel art admirable dans cette expoſition de *Bajazet*.

(*b*) *Un bon office.* Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le ſtyle tragique.

(*c*) *Plein de ſouci*, n'eſt pas aſſez noble.

(*d*) *M'ôte ou donne à jamais le ſceptre & Rodogune.* Il vaudrait mieux qu'on ſût déjà qui eſt Rodogune. Il eſt encor plus

Et pour (*a*) rompre le coup que mon cœur n'oſe attendre,
(*b*) Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'aſſurer de celui qui m'eſt plus précieux.
Heureux, ſi ſans attendre (*c*) un fâcheux droit d'aîneſſe,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princeſſe,
(*d*) Et puis par ce partage épargner les ſoupirs

(*a*) *Rompre le coup.* J'ai déjà remarqué qu'on ne rompt point un coup ; on le pare, on le détourne, on l'affaiblit, on le repouſſe ; de plus, on prononce ces mots comme *rompre le cou ;* il faut éviter cette équivoque. Si l'expreſſion, *rompre un coup*, eſt priſe des jeux, comme par exemple, du jeu de dés, où l'on dit *rompre le coup*, quand on arrête les dés de ſon adverſaire, cette figure alors eſt indigne du ſtyle noble.

(*b*) *Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux.* On eſt étonné d'abord, qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette ſeule idée fit tomber *Pertharite*, qui redemandait ſa propre épouſe, & dont la vertu pouvait excuſer cette faibleſſe. Mais dans *Pertharite* cette ceſſion eſt la cataſtrophe. Ici elle commence la piéce. Antiochus eſt déterminé par ſon amitié pour ſon frère Séleucus, ainſi que par ſon amour pour *Rodogune*. Ce qui déplaît dans *Pertharite* ne déplaît pas ici ; tout dépend des circonſtances où l'auteur ſait mettre ſes perſonnages. Peut-être eût-il fallu qu'Antiochus eût paru éperduement amoureux, & qu'on s'intéreſſât déjà à ſa paſſion, pour qu'on excuſât davantage ce début par lequel il renonce au trône.

(*c*) *Un fâcheux droit d'aîneſſe.* Le mot propre eſt *incertain ;* car ce droit n'eſt point *fâcheux* pour celui qui aura le trône & Rodogune. *Fâcheux* d'ailleurs n'eſt pas noble.

(*d*) *Et puis.* Il faut abſolument, *Et ſi je puis épargner des ſoupirs.* On dit bien *je* vous épargne des ſoupirs ; mais on ne peut dire *j'épargne des ſoupirs*, comme on dit *j'épargne* de l'argent.

(*a*) Qui naîtroient de ma peine, ou de ſes déplaiſirs!
Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire
(*b*) Que pour cette beauté je lui cede l'empire;
Mais (*c*) porte-lui ſi haut la douceur de régner,
(*d*) Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner;
Qu'il s'en laiſſe éblouir juſqu'à ne pas connoître
A quel prix je conſens de l'accepter pour maître.

(*a*) *De ma peine ou de ſes déplaiſirs.* Cela veut dire de ma peine ou de la peine. Les déplaiſirs & la peine ne ſont pas des expreſſions aſſez fortes pour la perte d'un trône.

(*b*) *Pour cette beauté.* Termes de comédie, & qui jettent une eſpèce de ridicule ſur cette amoaſſade : *Va lui dire que je lui cède l'empire pour une beauté.*

(*c*) *Porte-lui ſi haut la douceur de régner.* On ne *porte* point *haut* une *douceur*, cela eſt impropre, négligé, & peu Français. Racine dit. *Œnone, fais briller la couronne à ſes yeux.* C'eſt ainſi qu'il faut s'exprimer.

(*d*) *Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner.* Qu'il ſe laiſſe *éblouir* eſt le mot propre; mais *ſe laiſſer gagner à un éclat*, affaiblit cette belle idée.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

ET vous, en ma faveur, voyez (*a*) ce cher objet,
Et tâchez d'abaiſſer ſes yeux ſur un ſujet,
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les ſiens à ſa ſeule perſonne,
Et ne la préféroit à cet illuſtre rang,
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur ſang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

(*b*) SEIGNEUR, le prince vient, & votre amour lui-même
Lui peut ſans interprête offrir le diadême.

(*a*) *Ce cher objet* n'eſt-il pas un peu du ſtyle de l'Idyle ? Le ton de la piéce n'eſt pas juſqu'à préſent au deſſus de la haute comédie, & eſt trop vicieux.

(*b*) *Seigneur, le prince vient, &c.* Quel prince ? Le ſpectateur peut-il ſavoir ſi c'eſt Séleucus ou Antiochus ? La réponſe de Timagène ne ſemble-t-elle pas un reproche ? & ſi ce Timagène

ANTIOCHUS.

(a) Ah! je tremble, & la peur d'un trop juſte refus
Rend ma langue muette & mon eſprit confus.

SCENE V.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

(b) VOUS puis-je en confiance expliquer ma penſée?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute eſt bleſſée.

était un homme de cœur, ſon diſcours ſec ne paraîtrait-il pas ſignifier, Chargez-vous vous-même d'une propoſition ſi humiliante? dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner.

(a) *Ah! je tremble, & la peur d'un trop juſte refus.* Antiochus qui tremble que ſon frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des ſentimens bien élevés? Ne devrait-il pas préparer les ſpectateurs à cette averſion qu'il a montrée pour régner? J'ai vu de bons critiques penſer ainſi. Je ſoumets au public leur jugement & mes doutes.

(b) *Vous puis-je en confiance expliquer ma penſée?* On ne ſait point encor que c'eſt Séleucus qui parle. Il était aiſé de remédier à ce petit défaut.

SÉLEUCUS.

Hélas ! c'eſt le malheur que je crains aujourd'hui ;
L'égalité, mon frere, en eſt le ferme appui,
C'en eſt le fondement, la liaiſon, le gage ;
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juſte raiſon je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
(*a*) Jette ſur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un ſentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également ;
(*b*) Mais ſi vous le voulez, j'en ſais bien le remede.

SÉLEUCUS.

Si je le veux ! bien plus (*c*), je l'apporte, & vous cede
Tout ce que la couronne a de charmant en ſoi.

(*a*) *Jette ſur l'un de nous trop de honte.* Pourquoi trop de honte ? Y a-t-il de la honte à n'être pas l'aîné ? & s'il eſt honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône ſi vîte ?

(*b*) *Mais ſi vous le voulez, j'en ſais bien le remede.* Ce vers eſt de la haute comédie. On a déjà dit que cet uſage continua trop long-tems.

(*c*) — *Je l'apporte & vous cède, &c.* Il paraît ſingulier que Séleucus ait préciſément la même idée que ſon frère. Il y a beaucoup d'art à les repréſenter unis de l'amitié la plus tendre ; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même-tems une idée ſi

Oui, Seigneur, car je parle à préſent à mon roi :
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envîrai point votre haute fortune.
Ainſi notre deſtin n'aura rien de honteux,
Ainſi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriſerons ce foible droit d'aîneſſe,
Vous, ſatisfait du trône, & moi de la princeſſe.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaiſir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choiſir,
Qui de la même main qui me cede un empire
M'arrache un bien plus grand, & le ſeul où j'aſpire ?

SÉLEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en ſont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi ! l'eſtimez-vous tant ?

---

contraire au caractère de tous les princes ? cela eſt-il bien naturel ? peut-être que non. Cependant les deux frères intéreſſent ; pourquoi ? parce qu'ils s'aiment ; & le ſpectateur voit déjà dans quel embarras ils vont ſe précipiter l'un & l'autre.

ANTIOCHUS.

Quoi ! l'eſtimez-vous moins ?

SÉLEUCUS.

(*a*) Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Aſie.

SÉLEUCUS.

(*b*) Vous l'aimez donc, mon frere ?

(*a*) *Elle vaut bien un trône. Elle vaut tout ce qu'en a l'Aſie.* Ces diſcours ſont d'un ſtyle familier, & *il faut que je le die*, eſt plus qu'inutile ; car lorſqu'on ſe ſert de ces tours, *il faut que je le diſe, que je l'avoue, que j'en convienne*, c'eſt pour exprimer ſa répugnance. *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne. Je vais vous apprendre une choſe déſagréable, mais il faut que je la diſe.* Antiochus n'a aucune répugnance à dire que Rodogune eſt préférable aux trônes de l'Aſie.

(*b*) *Vous l'aimez donc, mon frère.... & vous l'aimez auſſi.* Pluſieurs critiques demandent, comment deux frères ſi unis, & qui n'ont tous deux qu'un même ſentiment, ont pu ſe cacher une paſſion dont l'aveu involontaire échappe à tous ceux qui l'éprouvent ? comment ne ſe ſont-ils pas au moins ſoupçonné l'un l'autre d'être rivaux ? Quoi ! tous deux débutent par ſe céder le trône pour une maîtreſſe ! A peine ſerait-il permis d'abandonner ſon droit à une couronne pour une femme dont on ſerait adoré ; & deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas ſeulement déclaré leur amour !

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auſſi,
C'eſt-là tout mon malheur, c'eſt-là tout mon ſouci.
J'eſpérois que l'éclat dont le trône ſe pare,
Toucheroit vos deſirs plus qu'un objet ſi rare :
Mais auſſi bien qu'à moi ſon prix vous eſt connu,
Et dans ce juſte choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable prince !

SÉLEUCUS.

Ah, deſtin trop contraire !

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contr'un autre qu'un frere ?

SÉLEUCUS.

(a) O mon cher frere ! ô nom pour un rival trop doux !
Que ne ferois-je point contr'un autre que vous ?

C'eſt au lecteur à s'interroger lui-même, à ſe demander quel effet cette idée fait ſur lui, ſi ce double ſacrifice eſt vraiſemblable, s'il n'eſt pas un peu romaneſque. Mais auſſi il faut conſidérer que ces princes ne cèdent pas abſolument le trône, mais un droit incertain au trône. Voilà ce qui les juſtifie.

(a) *O mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux !* répare tout d'un coup ce que leur propoſition ſemble avoir de trop aviliſſant & de trop concerté : mais ces répétitions par écho, *que ne ferais-je point contre un autre !* ſont-elles aſſez nobles, aſſez tragiques, & d'un aſſez bon goût ?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle!

SÉLEUCUS.

(a) Amour, qui doit ici vaincre, de vous, ou d'elle?

ANTIOCHUS.

(b) L'amour, l'amour doit vaincre, & la triſte amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cede un trône, & le cede avec gloire,
Cet effort de vertu couronne ſa mémoire;
Mais (c) lorſqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cede eſt un lâche, & ne ſait pas aimer.

(a) *Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle?* Cette apoſtrophe à l'amour eſt-elle digne de la tragédie?

(b) *L'amour, l'amour doit vaincre.* Cette réponſe ne ſent-elle pas un peu plus l'ydile que la tragédie? Remarquez que Racine qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit *l'amour doit vaincre;* il n'y a pas une maxime pareille, même dans *Bérénice.* En général ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que Racine ſacrifiait tout à l'amour, & que les héros de Corneille étaient toujours ſupérieurs à cette paſſion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il eſt très-commun de lire, & très-rare de lire avec fruit.

(c) *Lorſqu'un digne objet, &c.* Cette maxime n'eſt-elle pas encor plus convenable à un berger qu'à un prince? *Qui cède ſa maîtreſſe eſt un lâche & ne ſait pas aimer; & qui cède un trône eſt un grand cœur.* Avouons que ni dans Cyrus, ni dans Clélie, on ne trouve point de ſentences amoureuſes d'une ſemblable

De tous deux Rodogune a charmé le courage ;
Ceſſons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouſer, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque ſera roi :
La couronne entre nous flotte encore incertaine ;
Mais ſans incertitude elle doit être reine ;
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faiſions tous deux la femme d'un ſujet !
Régnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & repriſe pour elle,
Et ce trône, où tous deux nous oſions renoncer,
Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :
C'eſt dans notre deſtin le ſeul conſeil à prendre ;
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

---

afféterie. Louis Racine, fils de l'immortel Jean Racine, s'élève avec force contre ces idées dans ſon traité de la poeſie, pag. 355, & ajoute : *La femme qui mérite ce grand ſacrifice, eſt cependant une femme très-peu eſtimable ; & l'on peut remarquer que dans les tragédies de Corneille toutes ces femmes adorées par leurs amans, ſont par les qualités de leur ame des femmes très-communes ; ce n'eſt que par la beauté que Cléopatre captive Céſar, & qu'Émilie a tout empire ſur Cinna.*

Cet auteur judicieux en excepte ſans doute Pauline, qui immole ſi noblement ſon amour à ſon devoir.

Ajoutons à cette remarque que les deux frères diſent leurs ſecrets devant deux ſubalternes, & que Timagène eſt le confident des amours des deux freres. Comment ces deux frères qui ſont ſi unis ne ſe ſont-ils pas avoué ce qu'ils ont avoué à un domeſtique ?

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe auſſi bien que l'amour.
Ces deux ſieges fameux (*a*) de Thebes & de Troie,
Qui (*b*) mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le ſort a réunis.
Il ſeme entre nous deux toute la jalouſie,
Qui dépeupla la Grece, & ſaccagea l'Aſie;
Un même eſpoir du ſceptre eſt permis à tous deux;
Pour la même beauté nous faiſons mêmes vœux.
Thebes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
(*c*) Tout va cheoir en ma main, ou tomber en la vôtre.
En vain votre amitié tâchoit à partager;
Et ſi j'oſe tout dire, un titre aſſez léger,
Un droit d'aîneſſe obſcur ſur la foi d'une mere,
Va combler l'un de gloire, & l'autre de miſere.
Que de ſujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un ſi foible arrêt!

(*a*) *De Thèbes & de Troie.* Les citations des ſiéges de Troye & de Thébes, ſont peut-être étrangères à ce qui ſe paſſe. Ne pourrait-on pas dire, *non erat his locus?*

(*b*) *Mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proie.* On ne *met* point *en ſang* une ville; on ne la *met* point *en proie*; on la livre, on l'abandonne en proie.

(*c*) *Tout va cheoir en ma main.* Le mot de *cheoir*, même du tems de Corneille, ne pouvait être employé pour tomber en partage.

Que de ſources de haine ! (*a*) Hélas ! jugez le reſte,
Craignez-en, avec moi, l'événement funeſte ;
Ou plutôt, avec moi, faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un ſi triſte ſort.
Malgré l'éclat du trône, & l'amour d'une femme,
Faiſons ſi bien régner l'amitié ſur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret ſuborneur,
Dans le bonheur d'un frere on trouve ſon bonheur.
Ainſi ce qui jadis perdit Thebes & Troie,
(*b*) Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joie ;

(*a*) *Hélas ! jugez le reſte. Jugez du reſte* était l'expreſſion propre. Juger quelque choſe, c'eſt porter un arrêt ; juger de quelque choſe, c'eſt dire ſon ſentiment.

(*b*) *Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joie*, ne ſe dirait pas aujourd'hui, & c'était même alors une faute ; on ne *verſe* point *joie*. La ſcène eſt belle pour le fonds, & les ſentimens l'embelliſſent encor.

On demande à préſent un ſtyle plus châtié, plus élégant, plus ſoutenu : on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carrière ; & c'eſt à préſent ſur-tout qu'on peut dire :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un mauvais écrivain.

Quand des piéces romaneſques réuſſiſſent de nos jours au théatre par les ſituations, ſi elles fourmillent de barbariſmes, d'obſcurités, de vers durs, elles ſont regardées par les connaiſſeurs comme de très-mauvais ouvrages.

Je crois que malgré tous ces défauts, cette ſcène doit toujours réuſſir au théatre. L'amitié tendre des deux freres touche d'abord. On excuſe leur deſſein de céder le trône, parce qu'ils

Ainſi

Ainſi notre amitié triomphante à ſon tour,
Vaincra la jalouſie en cédant à l'amour;
Et de notre deſtin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frere?

SÉLEUCUS.

Ah, que vous me preſſez!
Je le voudrai du moins, mon frere, & c'eſt aſſez;
Et ma raiſon ſur moi gardera tant d'empire,
Que je déſavoûrai mon cœur, s'il en ſoupire.

ANTIOCHUS.

J'embraſſe, comme vous, ces nobles ſentiments;
Mais allons leur donner le ſecours des ſerments;
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup aſſurent ſa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre aux pieds de leurs autels,
Par des liens ſacrés & des nœuds immortels.

ſont jeunes, & qu'on pardonne tout à la jeuneſſe paſſionnée & ſans expérience; mais ſurtout parce que le droit au trône eſt incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes ſe parlent, doit plaire au public. Leurs réflexions, que Rodogue doit appartenir à celui qui ſera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la piéce, & le triomphe de l'amitié ſur l'amour & ſur l'ambition finit cette ſcène parfaitement.

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEUT-ON plus dignement (*a*) mériter la couronne ?

TIMAGENE.

Je ne ſuis point ſurpris de ce qui vous étonne ;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur conſtance, & j'ai plaint leur malheur.
Mais de grace achevez l'hiſtoire commencée.

LAONICE.

(*b*) Pour la reprendre donc où nous l'avons laiſſée ;
Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
Tantôt preſque vainqueurs, tantôt preſqu'enfoncés,
Sur l'une & l'autre armée également heureuſe,
Virent long-temps voler la victoire douteuſe ;

(*a*) *Mériter plus dignement*, ſignifie à la lettre, être digne plus dignement. C'eſt un pléonaſme, mais la faute eſt légère.

(*b*) *Pour la reprendre donc*, &c. Ces diſcours de conſidens, cette hiſtoire interrompue & recommencée, ſont condamnés univerſellement.

Tous deux débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me font une fatigue.

Mais la fortune enfin ſe tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les reſtes de ſa vie ;
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par ſa main acheva de mourir.
La reine ayant appris cette triſte nouvelle,
En reçut (*a*) tôt après une autre plus cruelle ;
Que Nicanor vivoit ; que ſur un faux rapport
De ce premier époux elle avoit cru la mort ;
Que piqué juſqu'au vif contre ſon hyménée,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée ;
Et que pour s'affranchir des fers de ſon vainqueur
(*b*) Il alloit épouſer la princeſſe ſa ſœur.
C'eſt cette Rodogune, où l'un & l'autre frere
Trouve (*c*) encor les appas qu'avoit trouvé leur pere.

(*a*) *Si bien que — tôt après — piqué juſqu'au vif.* Expreſſions trop familières qu'il faut éviter.

(*b*) *Il allait épouſer la princeſſe ſa ſœur.* Sœur de qui ? ce n'eſt pas de Cléopatre ; c'eſt Rodogune. Elle eſt nommée dans la liſte des acteurs, ſœur de Phraates, roi des Parthes ; on n'eſt pas plus inſtruit pour cela, & le nom de Phraates n'eſt pas prononcé dans la piéce.

(*c*) *Encor les appas.* Cet *encor* ſemble dire que Rodogue a conſervé ſa beauté, que les deux fils la trouvent auſſi belle que le père l'avait trouvée. Le théatre qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parce qu'elle eſt belle. Un tel amour n'eſt jamais tragique.

(*a*) La reine envoie en vain pour ſe juſtifier ;
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ;
Et ſon amour nouveau la veut croire coupable :
Son erreur eſt un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut même épouſer Rodogune à ſes yeux,
Arracher de ſon front le ſacré diadême,
Pour ceindre une autre tête en ſa préſence même :
Soit qu'ainſi ſa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainſi cet hymen (*b*) eût plus d'autorité,
Et qu'il aſſurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naîtroient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colere & d'amour
Il vient déshériter ſes fils par ſon retour,
(*c*) Et qu'un gros eſcadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants, & court comme à la proie,
La reine au déſeſpoir de n'en rien obtenir,

(*a*) *La reine envoie.* Ce tour n'eſt pas aſſez élégant ; il eſt un peu de gazette.

(*b*) *Eût plus d'autorité.* On ne voit pas ce que c'eſt que l'*autorité* d'un *hymen*, ni pourquoi ce ſecond mariage eût été plus reſpectable en préſence de l'épouſe répudiée, ni pourquoi cette inſulte à Cléopatre eût mieux aſſuré le trône aux enfants d'un ſecond lit.

(*c*) *Et qu'un gros eſcadron plein de joie.* Plaignons ici la gêne où la rime met la poéſie. Ce *plein de joie* eſt pour rimer à proie : & *comme à la proie* eſt encor une faute ; car pourquoi ce *comme ?*

(*a*) Se réſout de ſe perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut ceſſer de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
(*b*) Et changeant à regret ſon amour en horreur,
Elle abandonne tout à ſa juſte fureur.
Elle même leur dreſſe une embûche au paſſage,
(*c*) Se mêle dans les coups, porte par-tout ſa rage,
En pouſſe juſqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin? les Parthes ſont défaits,
Le roi meurt, &, dit-on, par la main de la reine.
Rodogune captive eſt livrée à ſa haine;
Tous les maux qu'un eſclave endure dans les fers,
Alors ſans moi, mon frere, elle les eût ſoufferts.
La reine à la gêner (*d*) prenant mille délices,
Ne commettoit qu'à moi (*e*) l'ordre de ſes ſupplices;
Mais quoique m'ordonnât (*f*) cette ame toute en feu,
Je promettois beaucoup, & j'exécutois peu.

(*a*) *Se réſout de ſe perdre*, eſt un ſoléciſme, je me réſous *à*, je réſous *de*. Il s'eſt réſolu à mourir. Il eſt réſolu de mourir.

(*b*) *A regret.* On peut faire la guerre, ſe venger, commettre un crime *à regret*; mais on n'a point *de l'horreur à regret.*

(*c*) *Se mêle dans les coups.* Il valait mieux dire, *ſe mêle aux combattans.*

(*d*) *Prenant mille délices.* On prend *plaiſir*, & non des *délices* à quelque choſe; & on n'en prend point *mille.*

(*e*) *L'ordre de ſes ſupplices.* Il fallait, *le ſoin de ſes ſupplices.* On ne *commet* point un *ordre.*

(*f*) *Cette ame toute en feu.* Expreſſion triviale pour rimer à *peu.* Dans quelle contrainte la rime jette!

Le Parthe cependant (*a*) en jure la vengeance :
Sur nous à main armée il fond (*b*) en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiege, & fait un tel effort,
Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
(*c*) Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin, il craint pour elle, (*d*) & nous daigne écouter;
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit éxécuter.
La reine de l'Égypte a rappellé nos princes,
Pour remettre à l'aîné ſon trône & ſes provinces.
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon,
Comme un (*e*) ſoleil levant deſſus notre horiſon.
Le Parthe a décampé preſſé par d'autres guerres,
Contre l'Arménien qui ravage ſes terres.

(*a*) *En jure la vengeance.* Cet *en* eſt mal placé ; il ſemble que le Parthe jure la vengeance du peu.

(*b*) *En diligence.* Expreſſion trop commune.

(*c*) *Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage.* Ce mot indéfini *de l'avantage*, ne peut être admis ici. Il faut *de cet avantage*, ou *de ſon avantage.*

(*d*) ..... *Il nous daigne écouter,*
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit éxécuter. Cela eſt louche & obſcur. Il ſemble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté.

(*e*) *Le ſoleil levant — le Parthe a décampé.* Expreſſions trop négligées : mais il y a un grand germe d'interêt dans la ſituation que Timagène expoſe. Il eût été à déſirer que les détails euſſent été exprimés avec plus d'élégance : on a remarqué déjà que Racine eſt le premier qui ait eu ce talent.

(*a*) D'un ennemi cruel il s'eſt fait notre appui.
(*b*) La paix finit la haine, & pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne, ou mauvaiſe fortune?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vu Rodogune, & j'ai vu leur amour:
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoiſſant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.
Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs vœux....

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez (*c*) mal-propre à cette confidence,
Et peut-être (*d*) à deſſein je la vois qui s'avance.
Adieu, (*e*) je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

(*a*) *D'un ennemi.* Il fallait, *d'ennemi qu'il était. Je me fais votre ami d'un ennemi*, n'eſt pas Français. On pourrait dire, *d'un ennemi je ſuis devenu un ami.*

(*b*) *La paix finit la haine.* La haine finit, on ne la *finit* pas.

(*c*) *Mal-propre* ne doit pas entrer dans le ſtyle noble; & que Timag ne ſoit propre ou non à une confidence, c'eſt un trop petit objet.

(*d*) *A deſſein qui s'avance.* A quel deſſein?

(*e*) *Je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir.* Timagène doit du reſpect à Rodogune, indépendamment de ce mariage; & il doit ſe retirer quand elle veut parler à ſa confidente.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne ſais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et (*a*) coule dans ma joie une ſecrete glace.
Je tremble, Laonice, & te voulois parler,
(*b*) Ou pour chaſſer ma crainte, ou pour m'en conſoler.

LAONICE.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous ſi plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de reſpect (*c*),
Et le trône, & l'hymen, tout me devient ſuſpect.

(*a*) *Coule une glace* n'eſt pas du ſtyle noble, & la *glace* ne *coule* point.

(*b*) *Ou pour chaſſer ma crainte ou pour m'*en *conſoler.* Cet *en* ſe rapporte à la crainte par la phraſe; il ſemble qu'elle veuille ſe conſoler de ſa crainte. Il faut éviter ſoigneuſement ces amphibologies.

(*c*) La fortune ne traite point avec reſpect, toutes ces expreſſions impropres, haſardées, lâches, négligées, employées ſeulement pour la rime doivent être ſoigneuſement bannies.

(*a*) L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſupplice,
Le trône ſous mes pas creuſer un précipice.
Je vois de nouveaux fers après les miens briſés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguiſés;
En un mot, je crains tout de l'eſprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée (*b*) en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands ſe calme rarement;
(*c*) La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement;

(*a*) *L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſupplice, &c.* La poéſie Françaiſe marche trop ſouvent avec le ſecours des antithèſes, & ces antithèſes ne ſont pas toujours juſtes. Comment *un hymen cache-t-il un ſupplice ?* comment *un trône creuſe-t-il un précipice ?* Le précipice peut être creuſé ſous le trône, & non par lui.

L'antithèſe des *premiers fers* & *des nouveaux*, des *biens* & *des maux* vient enſuite. Cette figure tant répétée eſt une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raiſon dans une princeſſe.

(*b*) *En a calmé la haine.* On ne doit jamais ſe ſervir de la particule *en* dans ce cas-ci. Il fallait, *la paix qu'elle a jurée a dû calmer ſa haine.* Cet *en* n'eſt pas Français. On ne dit point, *j'en crains le courroux*, *j'en vois l'amour*, pour *je crains ſon courroux*, *je vois ſon amour.*

(*c*) *La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement.* Ces réflexions générales & politiques ſont-elles d'une jeune femme ? Qu'eſt-ce que la paix qui ſert d'amuſement à la haine ?

(*a*) Et dans l'État où j'entre, à te parler ſans feinte,
(*b*) Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte ;
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États
(*c*) Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats ;
J'oublie, & pleinement, toute mon aventure :
Mais une grande offenſe eſt de cette nature,
(*d*) Que toujours ſon auteur impute à l'offenſé

(*a*) *Et dans l'état où j'entre.* On n'entre point dans un état ; cela eſt proſaique & impropre.

(*b*) *Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.* Cela reſſemble trop à un vers de parodie.

(*c*) *Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats.* Elle n'a point parlé de ces attentats ; l'auteur les a en vue ; il répond à ſon idée. Mais Rodogune, par ce mot *tels*, ſuppoſe qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le ſpectateur eſt ſi inſtruit des attentats de Cléopatre, qu'il entend aiſément ce que Rodogune veut dire. Je ne remarque cette négligence très-légère que pour faire voir combien l'exactitude du ſtyle eſt néceſſaire.

(*d*) *Que toujours ſon auteur impute à l'offenſé*, &c. Maxime toujours trop générale, diſſertation politique qui eſt un peu longue, & qui n'eſt pas exprimée avec aſſez d'élégance & de force : *de cette nature, que : jamais ne s'y fie*, &c. il vaut toujours mieux faire parler le ſentiment ; c'eſt là le défaut ordinaire de Corneille. Rodogune ſe plaignant de Cléoparre, & exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une diſſertation. Peut-être que Corneille a voulu préparer un peu par ce ton politique la propoſition atroce que fera Rodogune à ſes amans ; mais auſſi toutes ces ſentences dans le goût de Machiavel, ne préparent point aux tendreſſes de l'amour & à ce caractère d'innocence timide que Rodogune prendra bientôt. Cela fait voir combien cette piéce était difficile à faire, & de quel embarras l'auteur a eu à ſe tirer.

Google

(*a*) Un vif reſſentiment dont il le croit bleſſé ;
Et quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie ;
Et toujours alarmé de cette illuſion,
Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occaſion.
Telle eſt pour moi la reine.

LAONICE.

Ah ! Madame, je jure
Que par ce faux ſoupçon vous lui faites injure.
Vous devez (*b*) oublier un déſeſpoir jaloux
Où força ſon courage un infidele époux.
Si teinte de ſon ſang, & toute furieuſe,
Elle vous traita lors en rivale odieuſe,
L'impétuoſité d'un premier mouvement
Engageoit ſa vengeance à ce dur traitement :
Il falloit un prétexte à vaincre ſa colere,
Il y falloit du temps ; &, pour ne vous rien taire,
(*a*) Quand je me diſpenſois à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je ſemblois la trahir,

(*a*) *Bleſſé d'un reſſentiment !* une injure bleſſe. Et le reſſentiment eſt la bleſſure même.

(*b*) *Oublier un déſeſpoir !* Et *un déſeſpoir jaloux, où un infidèle époux a forcé ſon courage !* preſque toutes les ſcènes de ce premier acte ſont remplies de barbariſmes ou de ſoléciſmes intolérables. Eſt-ce là l'auteur des belles ſcènes de *Cinna*.

(*a*) *Quand je me diſpenſais à lui mal obéir*, n'eſt pas Français : on ſe diſpenſe d'une choſe & non à une choſe.

Peut-être qu'en ſon cœur plus douce & (*a*) repentie,
Elle en diſſimuloit la meilleure partie ;
Que ſe voyant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſoit mieux.
A préſent que l'amour ſuccede à la colere,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere,
Et ſi de cet amour je la voyois ſortir (*b*),
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous ſavez (*c*) comme quoi je vous ſuis toute acquiſe ;
Le roi ſouffriroit-il d'ailleurs quelque ſurpriſe ?

RODOGUNE.

Qui que ce ſoit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle ſera ſa mere, & pourra tout ſur lui.

LAONICE.

Qui que ce ſoit des deux, je ſais qu'il vous adore.
Connoiſſant leur amour pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

(*a*) *Repentie* n'eſt pas Français, du moins aujourd'hui. On ne peut pas dire cette princeſſe *repentie*. Mais pourquoi n'emploierions-nous pas une expreſſion néceſſaire dont l'équivalent eſt reçu dans toutes les langues de l'Europe ?

(*b*) *Sortir d'un amour ?* De telles impropriétés, de telles négligences révoltent trop l'eſprit du lecteur.

(*c*) *Comme quoi* ne ſe dit pas davantage ; & *toute acquiſe* eſt du ſtyle comique.

LAONICE.

Quoi ! ſont-ils des ſujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont (*a*) même ſang avec pareil mérite ;
(*b*) Un avantage égal pour eux me ſollicite ;
Mais il eſt mal-aiſé dans cette égalité
Qu'un eſprit combattu ne panche d'un côté.
(*c*) Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

(*a*) *Avoir même ſang*, eſt encor un barbariſme ; ils ſont du même ſang, ils ſont nés, formés du même ſang. Il y avait plus d'une manière de ſe bien exprimer.

(*b*) *Un avantage égal pour eux me ſollicite.* Un avantage ne ſollicite point ; & il n'y a point d'avantage dans l'égalité.

(*c*) *Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies, &c.* C'eſt toujours le poëte qui parle ; ce ſont toujours des maximes ; la paſſion ne s'exprime point ainſi. Ces vers ſont agréables, quoique, *dont par le doux rapport*, ne ſoit point Français ; mais ces *ames* qui *ſe laiſſent piquer*, & *ces je ne ſais quoi*, appartiennent plus à la haute comedie qu'à la tragédie. Ces vers reſſemblent à ceux de la *Suite du Menteur : Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre*, comme on l'a déjà remarqué. Cependant ces quarre vers, tout éloignés qu'ils ſont du ſtyle de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du développement du cœur humain, avant qu'on vît les chef-d'œuvres veritables de Racine en ce genre.

C'eſt par là que l'un d'eux obtient la préférence :
Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;
Mais cette indifférence eſt une averſion,
Lorſque je la compare avec ma paſſion.
(*a*) Étrange effet d'amour ! incroyable chimere !
Je voudrois être à lui ſi je n'aimois ſon frere ;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'eſt que mon triſte ſort me livre entre ſes mains.

LAONICE.

(*b*) Ne pourrai-je ſervir une ſi belle flamme ?

RODOGUNE.

(*c*) Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque époux que le ciel veuille me deſtiner,
C'eſt à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains ſi je ſuis le partage,
Je ſaurois l'accepter avec même viſage ;
L'hymen me le rendra précieux à (*d*) ſon tour,

(*a*) *Étrange effet d'amour ! incroyable chimère !* Elle voudrait bien être à Séleucus, ſi elle n'aimait pas Antiochus ; ce n'eſt pas là une chimère incroyable : mais cet examen, cette diſſertation, cette comparaiſon de ſes ſentimens pour les deux frères, n'eſt-il pas l'oppoſé de la tragédie ?

(*b*) *Ne pourrai-je ſervir une ſi belle flamme ?* N'eſt-ce pas là un diſcours de ſoubrette ?

(*c*) *Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame. Tirer* n'eſt pas noble : cet *en* rend la phraſe incorrecte & louche.

(*d*) *A ſon tour* eſt de trop ; mais il faut rimer au mot *amour.* Cette gêne extrême ſe fait ſentir à tout moment.

Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon (*a*) humeur forcée,
Qu'un autre qu'un mari regne ſur ma penſée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'oſe reprocher!

RODOGUNE.

(*b*) Que ne puis-je à moi-même auſſi bien le cacher!

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez (*c*) aiſément je devine;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince....

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur,
(*d*) Ma rougeur trahiroit les ſecrets de mon cœur;

(*a*) *Humeur forcée* & *un autre qu'un mari*, ſont dans le ſtyle comique. Racine ſeul a ſu annoblir ces ſentimens qui demandent les tours les plus délicats.

(*b*) *Que ne puis-je à moi-même auſſi bien le cacher!* eſt d'une jeune fille timide & vertueuſe qui craint d'aimer. C'eſt au lecteur à voir ſi cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que Rodogune a étalées; & ſurtout avec la conduite qu'elle aura.

(*c*) *Aiſément je devine*, eſt d'une ſoubrette.

(*d*) *Ma rougeur*. Remarquez que tous les diſcours de Rodogune ſont dans le caractère d'une jeune perſonne qui craint de s'avouer à elle-même les ſentimens tendres & honnêtes, dont ſon cœur

Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon ſilence ;
Même de peur qu'un mot par haſard échappé
Te faſſe voir ce cœur, & quels traits l'on frappé,
Je romps un entretien dont la ſuite me bleſſe.
Adieu, mais ſouviens-toi que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, aſſurez-vous ſur ma fidélité.

Fin du premier Acte.

---

eſt touché. Cependant Rodogune n'eſt point jeune ; elle épouſa Nicanor lorſque les deux frères étaient en bas âge ; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence ſemblent donc un peu outrées pour ſon âge ; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique ; elles conviennent encor moins à une femme qui bientôt demandera la tête de ſa belle-mère aux enfans même de cette belle-mère.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE *ſeule.*

(*a*) SERMENTS fallacieux, ſalutaire contrainte
Que m'impoſa la force, & qu'accepta ma crainte!
Heureux déguiſement d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'État, évanouiſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparoître;
(*b*) Semblables à ces vœux dans l'orage formés

(*a*) *Sermens fallacieux, ſalutaire contrainte.* Corneille reparaît ici dans toute ſa pompe. L'éloquent Boſſuet eſt le ſeul qui ſe ſoit ſervi après lui de cette belle épith te, *fallacieux.* Pourquoi appauvrir la langue? un mot conſacré par Corneille & Boſſuet peut-il être abandonné?

Salutaire contrainte. Il eſt difficile d'expliquer comment une *ſalutaire contrainte* eſt un *vain fantôme d'État.* Il manque là un peu de netteté & de narurel.

(*b*) *Semblables à ces vœux.* Une comparaiſon directe n'eſt point convenable à la rragédie. Les perſonnages ne doivent point être poëtes; la méraphore eſt toujours plus vraie, plus paſſionnée. Il ſerait mieux de dire, *mes vœux formés dans l'orage, ſont oubliés quand les flots ſont calmés.* Mais il faudrait le dire dans d'auſſi beaux vers.

Qu'efface un prompt oubli quand les flots ſont calmés.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
(a) Recours des impuiſſants, haine diſſimulée,
Digne vertu des rois, noble ſecret de cour,
Éclatez, il eſt temps, & voici notre jour.
(b) Montrons-nous toutes deux, non plus comme ſujettes,
Mais telle que je ſuis, & telle que vous êtes.
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer.
Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguiſer.
(c) Je hais, je regne encor. Laiſſons d'illuſtres marques,

(a) *Recours des impuiſſans..... Digne vertu des rois, noble ſecret de cour*, paraît un peu d'un poëte qui cherche à montrer qu'il connaît la cour; mais une reine ne s'exprime point ainſi. *Recours des impuiſſans*, paraît un défaut dans ce monologue noble & mâle; car un recours d'impuiſſant n'eſt pas une digne vertu des rois. La reine n'eſt point ici impuiſſante, puiſqu'elle dit que le Parthe eſt éloigné, & qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuiſſans, éclatez*, eſt une contradiction; car ce recours eſt *la haine diſſimulée*, la diſſimulation; & c'eſt préciſément ce qui n'éclate pas. Le ſens de tout cela eſt, *ceſſons de diſſimuler, éclatons*; mais ce ſens eſt noyé dans des paroles qui ſemblent plus pompeuſes que juſtes. *Secret de cour* ne peut ſe dire, comme on dit, homme de cour, habit de cour.

(b) *Montrons-nous toutes deux.* Qui ſont ces deux? eſt-ce la haine diſſimulée & Cléopatre? voilà un aſſemblage bien extraordinaire! Comment Cléopatre & ſa haine ſont-elles deux? comment ſa haine eſt-elle *ſujette?* C'eſt bien dommage que de ſi beaux morceaux ſoient ſi ſouvent défigurés par des tours ſi alembiqués.

(c) *Je hais, je règne encor*, eſt un coup de pinceau bien fier; mais *laiſſons d'illuſtres marques* eſt faible; on laiſſe des

En quittant, s'il le faut (*a*), ce haut rang des monarques.
(*b*) Faiſons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
C'eſt encor, c'eſt encor cette même ennemie
Qui cherchoit ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre, (*c*) & ſur vous & ſur moi.

---

marques de quelque choſe. *Marques*, n'eſt là qu'un mot impropre, pour rimer à *monarques*. Plût à Dieu que du tems de Corneille un Deſpréaux eût pu l'accoutumer à faire des vers difficilement!

(*a*) *Ce haut rang des monarques. Ce haut rang* ſuffiſait, *des monarques* eſt de trop. La rime ſubjugue ſouvent le génie, & affaiblit l'éloquence.

(*b*) *Faiſons-en avec gloire un départ éclatant*, eſt barbare; *faire un départ* n'eſt pas Français; *en avec* révolte l'oreille; mais ſi elle n'a rien à craindre, comme elle le dit, pourquoi quitterait-elle le trône? Elle commence par dire qu'elle ne veut plus diſſimuler, qu'elle veut tout oſer.

(*c*) *Et ſur vous & ſur moi.* A quoi ſe rapporte ce *vous?* il ne peut ſe rapporter qu'au *recours des impuiſſans*, à cette *haine diſſimulée* dont elle a parlé treize vers auparavant: elle s'entretient donc avec ſa haine dans ce monologue. Convenons que cela n'eſt point dans la nature. Il régnait dans ce tems-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à ſe défaire. Ces apoſtrophes à ſes paſſions, ces jeux d'eſprit, ces efforts qu'on faiſait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Eſpagne, en Angleterre. Corneille dans les momens de paſſion ſe livra rarement à ce défaut, mais il s'y laiſſa ſouvent entraîner dans les morceaux de déclamation. Le reſte du monologue eſt plein de force.

Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur juſque-là ſe ravale,
Qu'il ſouffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance & mon ſceptre à la main.
Vois juſqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Vois quel ſang il me coûte, & tremble pour toi-même;
Tremble, te dis-je, & ſonge en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

LAONICE, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête (a)?

LAONICE.

La joie en eſt publique, & les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite ſi rare,
(b) Que le ſouhait confus entre les deux s'égare;

(a) *Le peuple* qui *s'apprête à l'appareil de la fête* eſt encore un barbariſme.

(b) *Que le ſouhait confus*, &c. n'eſt pas Français.

(a) Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement,
N'eſt qu'un foible *b*) aſcendant d'un premier mouvement.
(c) Ils penchent d'un côté prêts à tomber de l'autre :
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre ;
Et de celui qu'ils font ils ſont ſi peu jaloux,
Que votre ſecret ſu les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon ſecret n'eſt pas ce que l'on penſe ?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naiſſance.

CLÉOPATRE.

(d) Pour un eſprit de cour, & nourri chez les grands,

(a) *Et ce qu'en quelques-uns.* Cela forme un concours de ſyllabes trop dures.

(b) *Aſcendant d'un premier mouvement*, eſt impropre ; *l'aſcendant*, veut dire la ſupériorité ; un *mouvement* n'a pas d'*aſcendant*. On ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté.

(c) *Ils penchent d'un côté prêts à tomber de l'autre*, ne ſignifie pas ce que l'auteur veut dire, ſe déclarer pour un des deux princes : le mot de *tomber* eſt impropre, il ne ſignifie jamais qu'une chûte, excepté dans cette phraſe, je tombe d'accord.

(d) *Pour une ſprit de cour, & nourri chez les grands*, n'eſt pas le langage d'une reine. *Eſprit de cour* eſt une expreſſion bourgeoiſe ; d'ailleurs pourquoi Cléopatre dit-elle tout cela à ſa confidente ? elle ne l'emploie à rien ; & pour une ſi grande politique, Cléopatre paraît bien imprudente de dire ainſi ſon ſecret inutilement.

Tes yeux dans leurs ſecrets ſont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connoître.
(*a*) Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne regne, & je regne pour eux.
Quoique ce ſoit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande :
(*b*) Cependant je poſſede, & leur droit incertain
Me laiſſe avec leur ſort leur ſceptre dans la main.
(*c*) Voilà mon grand ſecret. Sais-tu par quel myſtere
Je les laiſſois tous deux en dépôt chez mon frere ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés,
Pour jouir des États qu'il avoit regagnés.

(*a*) *Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître.* C'eſt ainſi qu'on s'exprimerait, ſi on voulait dire qu'ils ignorent leurs parens. Mais *je cache leur rang*, n'exprime pas *je cache qui des deux a le droit d'aîneſſe ;* & c'eſt ce dont il s'agit.

(*b*) *Cependant je poſsède, & leur droit incertain. Je poſsède* demande un régime ; *jouir* eſt neutre quelquefois ; *poſſéder* ne l'eſt pas : cependant je crois que cette hardieſſe eſt très-permiſe, & fait un bel effet.

(*c*) *Voilà mon grand ſecret. Sais-tu par quel myſtère.* Il ſemble que Cléopatre ſe faſſe un petit plaiſir de faire valoir ſes méchancetés à une fille qu'elle regarde comme un eſprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous ſervir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un ſecret.

CLÉOPATRE.

Il occupoit leur trône, & craignoit leur préſence ;
Et cette juſte crainte aſſuroit ma puiſſance.
Mes ordres en étoient de point en point ſuivis.
Quand je le menaçois du retour de mes fils,
(a) Voyant ce foudre prêt à ſervir ma colere,
(b) Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſoit me déplaire ;
Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que ſous moi.
(c) Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vu Nicanor épouſer Rodogune,
Si content de lui plaire & de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laiſſant régner.
(d) Son retour me fâchoit plus que ſon hyménée,
(e) Et j'aurois pu l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.

(a) *Voyant ce foudre prêt à ſervir ma colère. Ce foudre* peut-il convenir à des enfans en bas âge ?

(b) *Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſait.* Toute répétition qui n'enchérit pas, doit être évitée.

(c) *Je te dirai bien plus. Sans violence aucune.* Cet *aucune* à la fin d'un vers n'eſt toléré que dans la comédie. On peut voir une choſe ſans colère, ſans dépit, ſans reſſentiment. Le mot de *violence* n'eſt pas le mot propre.

(d) *Son retour me fâchait plus que ſon hyménée.* Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie.

(e) *Et j'aurais pu l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.* Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner ; ou s'il l'a épouſée en effet, Rodogune veut donc épouſer le fils de ſon mari. Cette obſcurité n'eſt point éclaircie dans la piéce.

(a) Tu vis comme il y fit des efforts ſuperflus ;
Je fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
(b) S'il étoit quelque voie infame ou légitime,
Que m'enſeignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime ;
Qui me pût conſerver un bien que j'ai chéri,
(c) Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un mari.
Dans l'état pitoyable (d) où m'en réduit la ſuite,
(e) Délices de mon cœur, il faut que je te quitte,
(f) On m'y force, il le faut ; mais on verra quel fruit

(a) *Il y fit des efforts ; je fis beaucoup alors & ferais encor plus.* Que de négligence!

(b) *S'il était quelque voie infame. Infame* eſt trop fort. Un défaut trop commun au théatre, avant Racine, était de faire parler les méchans princes comme on parle d eux, de leur faire dire qu'ils ſont méchans & exécrables : cela eſt trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infame eſt-elle enſeignée par la gloire? elle peut l'être par l'ambition. Enfin, quel intérêt a Cléopatre de dire tant de mal d'elle-même ?

(c) *Juſqu'à verſer pour lui.* Ce *pour lui* gâte la phraſe, auſſi bien que le *que*, *qui*. Verſer du ſang pour un bien !

(d) *Où m'en réduit la ſuite.* C'eſt la ſuite du ſang qu'elle a verſé. Cela n'eſt pas net ; & cet *en* n'eſt pas heureuſement placé.

(e) *Délices de mon cœur. — l'amour que j'ai pour toi.* Ce ſont des expreſſions faites pour la tendreſſe, & non pour le trône. Un amour du trône qui ſe tourne en haine pour Rodogune, & l'*un* qui eſt *grand*, l'*autre cruelle*, tout cela n'eſt nullement dans la nature, & l'expreſſion n'en vaut pas mieux que le ſentiment.

(f) *On m'y force.* Ne faudrait-il pas expliquer comment elle eſt forcée à réſigner la couronne, puiſqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril eſt paſſé ? Ne devrait-elle pas dire ſeulement, *on l'exige, je l'ai promis ?*

En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi (*a*) tourne en haine pour elle :
(*b*) Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle ;
Et puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui me venger,
(*c*) Ma perte eſt ſupportable, & mon mal eſt léger.

LAONICE.

Quoi, vous parlez encor (*d*) de vengeance, de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine ?

CLÉOPATRE.

Quoi, je ferois un roi pour être ſon époux,
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte courroux ?
(*e*) N'apprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſiere,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?

(*a*) *Tourne en haine.* L'amour du trône fait ſa haine pour Rodogune, mais ne *tourne* point *en haine.*

(*b*) *Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle.* La poéſie n'admet guère ces *l'un* & *l'autre.*

(*c*) *Ma perte eſt ſupportable, & mon mal eſt léger.* Comment peut-elle dire que la *perte* d'un rang qui la rend forcenée lui ſera *ſupportable ?*

(*d*) *De vengeance & de haine pour celle, &c.* La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance.* On n'a point de vengeance pour quelqu'un.

(*e*) *N'apprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſière.* Ce n'eſt point cette confidente qui eſt *groſſière ;* n'eſt-ce pas Cléopatre qui ſemble le devenir en parlant à une dame de ſa cour, comme on parlerait à une ſervante dont l'imbecillité mettrait en colère ? & ici c'eſt une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile. Elle appelle cette dame *groſſiére.* En vérité cela eſt dans le goût de la comteſſe d'Eſcarbagnas, qui appelle ſa femme de chambre *bouvière.*

Toi, qui connois ce peuple, & ſais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il ſuit les étendards,
Que ſans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée,
(*a*) Que ſous lui ſon ardeur fut ſoudain réveillée,
Ne ſaurois-tu juger que ſi je nomme un roi,
(*b*) C'eſt pour le commander, & combattre pour moi?
(*c*) J'en ai le choix en main avec le droit d'aîneſſe;
Et puiſqu'il en faut faire (*d*) une aide à ma foibleſſe,
Que la guerre (*e*) ſans lui ne peut ſe rallumer,
J'uſerai bien du droit que j'ai de le nommer.
(*f*) On ne montera point au rang dont je dévale,
(*g*) Qu'en épouſant ma haine au lieu de ma rivale:

(*a*) *Que ſous lui ſon ardeur ſoudain fut réveillée.* Il ſemble que ce ſoit l'ardeur d'Antiochus; & qu'eſt-ce qu'une *ardeur réveillé ſous* quelqu'un?

(*b*) *C'eſt pour le commander, & combatre pour moi.* On commande une armée, on commande à une nation. On ne commande point un homme, excepté lorſqu'à la guerre un homme eſt commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnaître, pour attaquer. *Pour le commander & combattre* n'eſt pas Français: elle veut dire, *pour que je lui commande & qu'il combatte pour moi.* Ces deux *pour* font un mauvais effet.

(*c*) *Avoir un choix en main*, n'eſt ni régulier ni noble.

(*d*) *Une aide à ma faibleſſe* eſt du ſtyle familier.

(*e*) *Sans lui.* Elle entend, *ſans que je faſſe un roi.*

(*f*) *On ne montera point au rang dont je dévale. Dévaler* eſt trop bas, mais il était encot d'uſage du tems de Corneille.

(*g*) *Qu'en épouſant ma haine au lieu de ma rivale. Épouſer une haine au lieu d'une femme*, eſt un jeu de mots, une équivoque qu'il ne faut jamais imiter.

Ce n'eſt qu'en me vengeant qu'on (*a*) me le peut ravir ;
Et je ferai régner qui me voudra ſervir.

LAONICE.

(*b*) Je vous connoiſſois mal.

CLÉOPATRE.

(*c*) Connois-moi toute entiere.
Quand je mis Rodogune en tes mains priſonniere,
Ce ne fut ni pitié, ni reſpect de ſon rang,
Qui m'arrêta le bras, & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſoit ſans armée,
Et d'une troupe en hâte à me ſuivre animée,
(*d*) Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
(*e*) M'expoſoient à ſon frere, & foible, & ſans ſecours.
Je me voyois perdue à moins d'un tel ôtage :

(*a*) *Me le peut ravir.* Ce *le* ſe rapporte au rang qui eſt trop loin.

(*b*) *Je vous connaiſſais mal.* Ce mot devrait, ce ſemble, faire rentrer Cléopatre en elle-même, & lui faire ſentir quelle imprudence elle commet, d'ouvrir ſans raiſon une ame ſi noire à une perſonne qui en eſt effrayée.

(*c*) *Connais-moi toute entière*, paraît d'une femme qui veut toujours parler, & non pas d'une reine habile; car quel intérêt a-t-elle à vouloir ſe donner pour un monſtre à une femme étonnée de ces étranges aveux !

(*d*) *Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours*, eſt une phraſe obſcure, & qui n'eſt pas Françaiſe. On ne ſait ſi ſa vengeance les a fait périr, ou s'ils ſont morts en voulant la venger ? & *beaucoup d'une troupe* n'eſt pas Français.

(*e*) *M'expoſaient à ſon frère & faible & ſans ſecours.* Quel était ce frère ? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes ;

Il vint, & ſa fureur craignit pour ce cher gage :
Il m'impoſa des loix, exigea des ſerments,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps eſt un tréſor plus grand qu'on ne peut croire :
J'en obtins, & je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine, & ſous de faux apprêts....
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Écoute, & tu verras quel eſt cet hyménée,
Où ſe doit terminer cette illuſtre journée.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

MES enfants, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes ſouhaits, ſi cher à mon amour,
Où je puis voir briller ſur une de vos têtes
Ce que j'ai conſervé parmi tant de tempêtes,
(a) Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de ſoins & de pleurs.

& cependant le caractère de Cléopatre eſt impoſant, & excite un très-grand intérêt de curioſité ; le ſpectateur eſt comme la confidente, il apprend de moment en moment des choſes dont il attend la ſuite.

(a) *Tant de tempêtes, tant de malheurs, tant de ſoins.* Il faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les emploie comme une figure, comme un trope qui doit augmenter l'intérêt ; mais ici, ce n'eſt qu'une négligence.

Il peut vous ſouvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de ſi rudes alarmes,
Que pour ne vous pas voir expoſés à ſes coups,
Il fallut me réſoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai-je ſouffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs & mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit.
Je crus mort votre pere, & ſur un ſi faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
(*a*) Il fallut ſatisfaire à ſon brutal déſir,
(*b*) Et de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choiſir;
(*c*) Pour vous ſauver l'État que n'euſſé-je pu faire?
Je choiſis un époux avec des yeux de mere,
Votre oncle Antiochus, & j'eſpérai qu'en lui
Votre trône tombant trouveroit un appui.
(*d*) Mais à peine ſon bras en releve la chute,

(*a*) *Il fallut ſatisfaire à ſon brutal déſir. Brutal déſir* eſt bas & convient à toute autre choſe qu'au déſir d'avoir un roi.

(*b*) *Et de peur qu'il n'en prît.* Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prît un*, parce qu'il s'agit ici d'un roi, & non pas d'un nom générique.

(*c*) *Pour vous ſauver l'État que n'euſſé-je pu faire?* n'eſt pas Français. On ne peut dire, *je vous ſauvai l'État*, le peuple, la nation, au lieu de *je conſervai vos droits.* On dit, je vous ai ſauvé votre fortune, parce que cette fortune vous appartenait, vous la perdiez ſans moi? *j'ai ſauvé l'État*, mais non *je vous ai ſauvé l'État.*

(*d*) *Mais à peine ſon bras en relève la chûte.* On ne *relève* point une *chûte*; on relève un trône tombé. Le reſte du diſcours de Cléopatre eſt très-artificieux, & plein de grandeur.

Que par lui de nouveau le ſort me perſécute ;
Maître de votre État par ſa valeur ſauvé,
Il s'obſtine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous attire ſa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre ſa place,
Et de dépoſitaire, & de libérateur,
Il s'érige en tyran, & lâche uſurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à ſon ombre ;
Auſſi-bien en un ſeul voici des maux ſans nombre.
Nicanor votre pere, & mon premier époux....
Mais pourquoi lui donner encor des noms ſi doux,
Puiſque l'ayant cru mort il ſemble ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous pourſuivre ?
(a) Paſſons, je ne me puis ſouvenir ſans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler ;
Je ne ſais s'il eſt digne, ou d'horreur ou d'eſtime,
S'il plut aux dieux, ou non, s'il fut juſtice, ou crime ;
Mais ſoit crime, ou juſtice, il eſt certain, mes fils,

Il ſemble que Racine l'ait pris en quelque choſe pour modèle du grand diſcours d'Agrippine à Néron ; mais la ſituation de Cléopatre eſt bien plus frappante que celle d'Agrippine ; l'intérêt eſt beaucoup plus grand, & la ſcène bien autrement intéreſſante.

(a) *Paſſons, je ne me puis ſouvenir ſans trembler,*
Du coup que j'empêchai qu'il nous pût accabler.

Il me ſemble par cette phraſe que Cléopatre trembla du coup que voulait porter Nicanor & qu'elle l'empêcha de porter ce coup ; elle veut dire le contraire.

Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois laſſe du trône où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie eſt preſque uſée, & ce reſte inutile
Chez mon frere avec vous trouvoit un ſûr aſile :
Mais voir après douze ans & de ſoins & de maux,
Un pere vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui deſtinée
Aux enfants qui naîtroient d'un ſecond hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien ;
Je me crus tout permis (*a*) pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere
Un trône racheté par le malheur d'un pere.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant ;
Et ſi j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juſte ciel la bonté ſouveraine
Vous en laiſſant le fruit, m'en réſerver la peine,
Ne lancer que ſur moi les foudres mérités,
Et n'épandre ſur vous que des proſpérités !

ANTIOCHUS.

(*b*) Juſques ici, Madame, aucun ne met en doute

(*a*) *Pour garder votre bien.* Il fallait, *pour vous garder votre bien.*

(*b*) *Juſques ici, Madame, aucun ne met en doute, &c.* Ce diſcours d'Antiochus eſt d'une bienſéance qui lui gagne tous les cœurs.

Les longs & grands travaux que notre (*a*) amour vous
coûte ;
Et nous croyons tenir des ſoins de cet amour
Ce doux eſpoir du trône auſſi bien que le jour (*b*) :
Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre :
Mais afin qu'à jamais nous les puiſſions bénir,
Épargnez le dernier à notre ſouvenir.
Ce ſont fatalités dont l'ame embarraſſée (*c*)
(*d*) A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un ſi triſte tableau,
(*e*) Il faut paſſer l'éponge, ou tirer le rideau ;

(*a*) S'il y a *notre amour*, c'eſt un barbariſme ; *notre amour* ne peut jamais ſignifier l'amour que vous avez pour nous. S'il y a *votre amour*, il peut ſignifier l'amour de Cléopatre pour ſes enfants.

(*b*) Un *doux eſpoir du trône* qu'on *tient du ſoin d'un amour!*

(*c*) *Ce ſont fatalités!* Il faudroit au moins *des fatalités.* Mais *des fatalités* dont l'ame eſt embarraſſée ! une femme qui débute ſans raiſon par avouer à ſes enfants qu'elle a rué leur père, doit leur cauſer plus que de l'embarras.

(*d*) *A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée. Souvent* eſt de trop.

(*e*) *Il faut paſſer l'éponge ou tirer le rideau.* On ſent aſſez que cette alternative d'*éponge* & de *rideau* fait un mauvais effet. Il ne faut employer l'alternative que quand on propoſe le choix de deux partis ; mais on ne propoſe poinr en parlant à ſa reine & à ſa mère le choix de deux expreſſions. De plus, ces expreſſions un peu triviales ne ſont pas dignes du ſtyle tragique. Il en faut dire autant de la *ſuite que le ciel deſtine à ces noires couleurs.*

Un

Un fils eſt criminel quand il les examine ;
(a) Et quelque ſuite enfin que le ciel y deſtine,
J'en rejette l'idée, & crois qu'en ces malheurs
Le ſilence ou l'oubli nous ſied mieux que les pleurs.
Nous attendons le ſceptre avec même eſpérance ;
Mais ſi nous l'attendons, c'eſt ſans impatience ;
Nous pouvons ſans régner vivre tous deux contents,
C'eſt le fruit de vos ſoins, jouiſſez-en long-temps ;
Il tombera ſur nous quand vous en ſerez laſſe ;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace ;
Et l'accepter ſitôt, ſemble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

(b) J'ajouterai, Madame, à ce qu'a dit mon frere,
(c) Que bien qu'avec plaiſir & l'un & l'autre eſpere,
(d) L'ambition n'eſt pas notre plus grand déſir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaiſir ;
(e) Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance,

(a) *Le ciel qui deſtine* une *ſuite.*

(b) *J'ajouterai, Madame, à ce qu'a dit mon frère.* Séleucus ne parle pas ſi bien que ſon frère ; il dit, *j'ajouterai*, & il n'ajoute rien.

(c) *Que bien qu'avec plaiſir*, eſt trop rude à l'oreille. On ne dit point, *& l'un & l'autre*, à moins que le premier *&* ne lie la phraſe.

(d) *L'ambition n'eſt pas notre plus grand déſir. L'ambition* eſt une paſſion, & non un *déſir.*

(e) *Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance. C'eſt bien la raiſon* eſt du ſtyle de la comédie. *Pour tant de puiſſance*

Nous vous rendions du moins un peu d'obéiſſance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix,
Sous votre illuſtre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfants ; vous fuyez la couronne,
Non que ſon trop d'éclat ou ſon poids vous étonne,
L'unique fondement de cette averſion,
C'eſt la honte attachée à ſa poſſeſſion ;
(*a*) Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
(*b*) Sur celle qui venoit pour vous la dérober.

---

ne forme pas un ſens net ; eſt-ce pour la puiſſance de la reine ? eſt-ce pour la puiſſance de ſes enfans qui n'en ont aucune ? eſt-ce pour celle qu'aura l'un d'eux ?

(*a*) *Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie.* Ces vers ne forment aucun ſens ; la honte paſſe à vos yeux pour la même infamie, ſi un indigne hymen la fait retomber ſur celle qui venait, &c. Le défaut vient principalement de *la même infamie*, qui n'eſt pas Français, & de ce que ce pronom *elle*, qui ſe rapporte dans le ſens à *couronne*, eſt joint à *honte* par la conſtruction.

(*b*) *Sur celle qui venait pour vous la dérober, &c.* Eſt-il vraiſemblable que Cléopatre n'ait pas ſoupçonné que ſes enfans pouvaient aimer Rodogune ? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec Rodogune, parce que leur pere a voulu autrefois l'épouſer ? Rodogune ſera-t-elle autre choſe que femme du roi ? celui qui régnera tiendra-t-il d'elle la couronne ? doit-elle s'écrier, *ô mère trop heureuſe !* Cet artifice n'eſt-il pas

O nobles ſentiments d'une ame généreuſe !
O fils vraiment mes fils ! ô mere trop heureuſe !
Le ſort de votre pere eſt enfin éclairci ;
Il étoit innocent, & je puis l'être auſſi ;
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais pere
Que charmé par la ſœur, ou forcé par le frere ;
Et dans cette embuſcade où ſon effort fut vain,
(*a*) Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
(*b*) Ainſi de cet amour la fatale puiſſance
Vous coûte votre pere, à moi mon innocence ;
Et ſi ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
(*c*) Ainſi vous me rendrez l'innocence & l'eſtime,
Lorſque vous punirez la cauſe de mon crime.

---

un peu groſſier ? Ne ſent-on pas que Cléopatre cherche un vain prétexte, que la raiſon déſavoue ? Si ſes deux fils étaient des imbécilles, parlerait-elle autrement ? Que ce ſecond diſcours de Cléopatre eſt au deſſous du premier ! *Sur celle qui venait*, expreſſion incorrecte & familière.

(*a*) *Rodogune, mes fils, le tua par ma main.* Cette fauſſeté eſt trop ſenſible & trop révoltante ; & c'eſt bien là le cas de dire, Qui prouve trop, ne prouve rien.

(*b*) *Ainſi de cet amour la fatale puiſſance. De cet amour* ne ſe rapporte à rien : elle entend l'amour que Nicanor avait eu pour Rodogune.

(*c*) *Ainſi vous me rendrez l'innocence & l'eſtime. Vous me rendrez l'eſtime*, ne peut ſe dire comme *vous me rendez l'innocence ;* car l'innocence appartient à la perſonne, & l'eſtime eſt le ſentiment d'autrui. Vous me *rendez* mon innocence, ma raiſon, mon repos, ma gloire ; mais non pas mon *eſtime*.

De cette même main qui vous a tout ſauvé,
Dans ſon ſang odieux je l'aurois bien lavé ;
Mais comme vous aviez votre part aux offenſes,
Je vous ai réſervé votre part aux vengeances ;
Et pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
(*a*) Si vous voulez régner, le trône eſt à ce prix.

(*a*) *Si vous voulez régner, le trône eſt à ce prix.* La propoſition de donner le trône à qui aſſaſſinera Rodogune eſt-elle raiſonnable ? Tout doit être vraiſemblable dans une tragédie. Eſt-il poſſible que Cléopatre, qui doit connaître les hommes, ne ſache pas qu'on ne fait point de telles propoſitions ſans avoir de très-fortes raiſons de croire qu'elles ſeront acceptées ? Je dis plus, il faur que ces choſes horribles ſoient abſolument néceſſaires. Mais Cléopatre n'eſt point réduire à faire aſſaſſiner Rodogune & encor moins à la faire aſſaſſiner par ſes fils. Elle vient de dire que le Parrhe eſt éloigné, qu'elle eſt ſans aucun danger. Rodogune eſt en ſa puiſſance. Il paraît donc abſolument contre la raiſon que Cléopatre invite à ce crime ſes deux enfans dont elle doit vouloir être reſpectée. Si elle a tant d'envie de tuer Rodogune, elle le peut ſans reeourir à ſes enfans. Cependant cette propoſirion ſi peu préparée, ſi extraordinaire, prépare des événemens d'un ſi grand tragique, que le ſpectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne ſoir ni dans la vérité hiſtorique, ni dans la vraiſemblance. La ſituation eſt théatrale, elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raiſonnable peut être ttès-mauvaiſe. Une invention théatrale, que la raiſon condamne dans l'examen, peut faire un rrès-grand effet. C'eſt que l'imagination, émue de la grandeur du ſpectacle, ſe demande rarement compte de ſon plaiſir. Mais je doute qu'une telle ſcène pût être ſoufferte par des hommes d'un goût & d'un jugement formé qui la verraient pour la premiere fois.

Entre deux fils que j'aime avec même tendreſſe,
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aîneſſe;
(*a*) La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
Quoi, vous montrez tous deux un viſage étonné!
Redoutez-vous ſon frere, après la paix infame,
Que même en la jurant je déteſtois dans l'ame?
(*b*) J'ai fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
Nous pouvons ſans péril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juſte loi?
Eſt-ce pitié pour elle? eſt-ce haine pour moi?
Voulez-vous l'épouſer afin qu'elle me brave,
Et mettre mon deſtin aux mains de mon eſclave?

(*a*) *La mort de Rodogune en nommera l'aîné.*
Quoi, vous montrez tous deux un viſage étonné!

Comment peut-elle être ſurpriſe que ſa propoſition révolte? Elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aîneſſe. Celui des deux qui ne voudra pas tuer ſa maîtreſſe ſera le cadet, & perdra le trône; mais ſi tous deux veulent la tuer, qui ſera roi? Il eſt clair que la propoſition de Cléopatre eſt abſurde autant qu'abominable; & cependant elle forme un grand intérêt; parce qu'on veut voir ce qu'elle produira, parce que Cléopatre tient en ſa main la deſtinée de ſes enfans.

En nommera l'aîné. Cet *en* ſe rapporte à ſes deux fils; mais comme il y a un vers entre deux, le ſens ne ſe préſente pas clairement. Il faut encor éviter de finir un vers par *aîné*, quand l'autre finit par *aîneſſe*.

(*b*) Style de gazette.

(a) Vous ne répondez point ! allez, enfants ingrats,
Pour qui je crus en vain conſerver ces États ;
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit....

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous penſe à ce qu'il me doit.
Je ſais bien que le ſang qu'à vos mains je demande
N'eſt pas le digne eſſai d'une valeur bien grande ;

(a) *Vous ne répondez point ! allez, enfans ingrats.* Cléopatre n'eſt pas adroite, quoiqu'elle ſe ſoit donnée pour une femme très-habile. Dès qu'elle s'apperçoit que ſes enfans ont horreur de ſa propoſition, elle ne doit pas inſiſter. On ne perſuade point un crime horrible par de la colère & des emportemens. Quand Phèdre a laiſſé voir ſon amour à Hypolite, & qu'Hypolite répond, *Oubliez-vous que Théſée eſt mon père & votre époux ?* elle rentre alors en elle-même ; & dit, *Et ſur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire ?* Cela eſt dans la nature ; mais peut-on ſuppoſer qu'une reine qui a de l'expérience, perſiſte à révolter ſes enfans contr'elle, en ſe rendant horrible à leurs yeux ? De quel droit leur dit-elle qu'elle peut diſpoſer du trône comme de ſa conquête, après avoir dit dans la ſcène précédente qu'elle eſt forcée de deſcendre du trône ? & comment peut-elle y être forcée en diſant qu'elle eſt maîtreſſe du tout ? Cette contradiction n'eſt-elle pas palpable ? Faut-il que toute cette piéce pleine de traits ſi fiers & ſi hardis, ſoit fondée ſur de ſi grandes inconſéquences ?

Mais ſi vous me devez & le ſceptre & le jour,
Ce doit être envers moi le ſceau de votre amour :
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
Ce n'eſt qu'en m'imitant que l'on me juſtifie.
Rien ne vous ſert ici (*a*) de faire les ſurpris ;
Je vous le dis encor, le trône eſt à ce prix ;
Je puis en diſpoſer comme de ma conquête ;
Point d'aîné, point de roi qu'en m'apportant ſa tête ;
Et puiſque mon ſeul choix (*b*) vous y peut élever,
(*c*) Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

(*a*) *De faire les ſurpris.* Expreſſion trop triviale, ſurtout dans une circonſtance ſi tragique.

(*b*) *Vous y peut élever.* Cet *y* ſe rapporte à *trône*, qui eſt quatre vers auparavant. Les pronoms, les adverbes doivent toujours être près des noms qu'ils déſignent. C'eſt une règle à laquelle il n'y a point d'exception.

(*c*) *Pour jouir de mon crime, &c.* Ce vers eſt très-beau. Mais comment une reine habile peut-elle avouer ſon crime à ſes enfans, & les preſſer d'en commettre un autre ?

SCENE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

(a) EST-IL une conſtance à l'épreuve du foudre,
Dont ce cruel arrêt met notre eſpoir en poudre !

(a) *Eſt-il une conſtance à l'épreuve du foudre,*
Dont le cruel arrêt met notre eſpoir en poudre ! &c.

Voilà encor un *foudre*, *dont* un *arrêt met* un *eſpoir en poudre*; & Antiochus répond par écho à cette figure incohérente. Nouvelle preuve du peu de ſoin qu'on prenait alors de châtier ſon ſtyle. Deſpréaux eſt le premier qui ait appris comment on doit toujours parler en vers. La douleur reſpectueuſe d'Antiochus eſt auſſi contraire à l'hiſtoire qu'à la politique ordinaire des princes. Pluſieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. Cléopatre vient d'avouer à ſes enfans qu'elle a aſſaſſiné leur père; elle veut les forcer à aſſaſſiner leur maîtreſſe. Elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que Clytemneſtre ne le fut pour Oreſte. Eſt-ce-là le cas de dire, *j'aime ma mère?* Mais ce ſentiment d'amour reſpectueux pour une mère, eſt ſi profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les ſpectateurs penſent comme Antiochus. Telle eſt la magie de la poéſie; le poëte tient les cœurs dans ſa main; il peut, s'il veut, peindre Antiochus comme un Oreſte, & alors le public s'intéreſſera à ſa vengeance; il peut le peindre comme un prince ſévère & juſte, qui pour le bien de ſon État veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ſes ſujets;

ANTIOCHUS.

Eſt-il un coup de foudre à comparer aux coups,
Que ce cruel arrêt vient de lancer ſur nous ?

SÉLEUCUS.

O haines ! ô fureur dignes d'une Mégere !
O femme, que je n'oſe appeller encor mere !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne ſaurois-tu ſouffrir qu'on regne innocemment ?
Quels attraits penſes-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te reſſembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au ſort notre triſte aventure.
Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux,
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidents tout enſemble & rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;

---

alors les ſpectateurs applaudiront à ſa juſtice. Il peut le peindre ſoumis, reſpectueux, attaché à ſa mère, autant qu'indigné ; & alors le public partage les mêmes ſentimens. Cette dernière ſituation eſt la ſeule convenable à la conſtruction de cette tragédie, d'autant plus qu'Antiochus eſt repréſenté comme un jeune homme ſoumis ; mais auſſi ſon caractère eſt ſans force.

Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur ſi ſage & ſi reſpectueuſe,
Ou n'eſt guere ſenſible, ou guere impétueuſe;
Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort,
D'en connoître la cauſe, & l'imputer au ſort.
Pour moi, je ſens les miens avec plus de foibleſſe.
Plus leur cauſe m'eſt chere, & plus l'effet m'en bleſſe;
Non que pour m'en venger j'oſe entreprendre rien;
Je donnerois encor tout mon ſang pour le ſien.
Je ſais ce que je dois; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laiſſe aller ma plainte;
Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous a bleſſés,
Qui ne ſait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
Voyez-vous bien quel eſt le miniſtere infame
Qu'oſe exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aſpirant à des crimes nouveaux,
Des deux princes ſes fils elle fait ſes bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle eſt ma mere;
Et plus je vois ſon crime (*a*) indigne de ce rang,

(*a*) *Indigne de ce rang.* Ce mot de *rang* ne convient point à *mère*. On n'a point le *rang* de *mère* comme on a le rang de reine.

Plus je lui vois ſouiller la ſource de mon ſang.
J'en ſens de ma douleur croître la violence ;
Mais ma confuſion m'impoſe le ſilence,
Lorſque dans ſes forfaits, ſur nos fronts imprimés,
(*a*) Je vois les traits honteux dont nous ſommes formés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle, ou ſtupide ;
J'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide ;
Je me cache à moi-même un excès de malheur,
Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et détournant les yeux d'une mere cruelle,
J'impute tout au ſort qui m'a fait naître d'elle.
Je conſerve pourtant encore un peu d'eſpoir ;
Elle eſt mere, & le ſang a beaucoup de pouvoir ;
Et le ſort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
(*b*) Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.

SÉLEUCUS.

Ah ! mon frere ! l'amour n'eſt guere véhément
Pour des fils élevés dans un banniſſement,
Et qu'ayant fait nourrir preſque dans l'eſclavage,

(*a*) *Je vois les traits honteux dont nous ſommes formés.* On n'eſt point *formé* de *traits*, & les *forfaits* ne s'*impriment* point *ſur* le *front*.

(*b*) *Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.* Il n'eſt peut-être pas bien naturel qu'*Antiochus* diſe qu'une larme peut changer le cœur de Cléopatre, après qu'elle lui a propoſé de ſang froid le plus grand des crimes ; mais ce contraſte du caractère d'Antiochus avec celui de Séleucus, eſt ſi beau, qu'on aime cette petite illuſion que ſe fait le cœur vertueux d'Antiochus.

Elle n'a rappellés que pour ſervir ſa rage.
(*a*) De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard.
Nous avons en ſon cœur vous & moi peu de part.
(*b*) Elle fait bien ſonner ce grand amour de mere,
Mais elle ſeule enfin s'aime & ſe conſidere ;
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine :
Nous ayant embraſſés, elle nous aſſaſſine,
En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le trône à ce prix !
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre ;
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent,
(*c*) Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Régnons, & ſon courroux ne ſera que foibleſſe ;
C'eſt l'unique moyen de ſauver la princeſſe :

(*a*) *De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard. Le fard des pleurs* eſt des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec ſuccès *le faſte des pleurs*, pour exprimer l'oſtentation d'une douleur étudiée, & que le mot *fard* n'eſt pas recevable ? C'eſt qu'en effet il y a de l'oſtentation, du faſte dans l'appareil d'une douleur qu'on étale ; mais on ne peut mettre réellement du fard ſur des larmes. Cette figure n'eſt pas vraie.

(*b*) *Elle fait bien ſonner.* Cette expreſſion eſt trop traviale. De plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme ſi criminelle ne travaille que pour elle ſeule.

(*c*) *Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent. Le conſent* n'eſt pas Français ; mais ce ſeul vers ſuffit pour démontrer combien Cléopatre a été imprudente avec ſes deux enfans.

Allons la voir, mon frere, & demeurons unis:
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire;
Mais il faut qu'avec lui notre union conſpire.
Notre amour aujourd'hui ſi digne de pitié
Ne ſauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance,
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience.
Allons, & ſoyez ſûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

VOILA comme l'amour ſuccede à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
(a) Et comme elle uſe enfin de ſes fils & de moi!

(a) *Et comme elle uſe enfin de ſes fils & de moi.* Ce vers eſt du ton de la comédie. *Uſer de quelqu'un* eſt du ſtyle familier, & Cléopatre n'a point *uſé de* Rodogune. Il eſt triſte que Rodogune n'apprenne ſon danger & le deſſein barbare de Cléopatre, que par une confidente qui trahit ſa maîtreſſe; n'eût-il pas été plus théatral & plus touchant de l'apprendre par les deux frères? tous deux brûlans pour elle, tous deux conſternés en ſa préſence; Antiochus n'avouant rien par reſpect pour ſa mère, & Séleucus qui la ménage moins, dévoilant ce ſecret terrible avec horreur? Cette ſituation ne ferait-elle pas une impreſſion plus forte qu'une ſuivante qui recommande le ſecret à Rodogune, de peur d'être perdue; à quoi Rodogune répond, qu'*elle reconnaîtra ce ſervice en ſon lieu?*

Cet avertiſſement que donne la ſuivante à Rodogune démontre combien Cléopatre a été imprudente de vouloir charger ſes

Et tantôt mes ſoupçons lui faiſoient une offenſe ?
Elle n'avoit rien fait qu'en ſa juſte défenſe ?
Lorſque tu la trompois, elle fermoit les yeux ?
Ah, que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conſerve mon ame :
Et qu'ayant reconnu ſa haine & mon erreur,
Ce cœur gros de ſoupirs & frémiſſant d'horreur,
Je romps une foi due aux ſecrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon horreur & ſa haine.

RODOGUNE.

Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours
A qui je crois devoir le reſte de mes jours ;
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut de ces périls m'applanir la ſortie ;
Il faut que tes conſeils m'aident à repouſſer...

---

enfans d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme ; & il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à propoſer à deux jeunes princes qu'on ſait être vertueux, de tuer leur maîtreſſe. Mais comment Cléopatre après avoir vu avec quelle juſte horreur ſes enfans la regardent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle a fait cette propoſition à ſes fils ? Quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle mépriſe, tout ce qui peut la rendre exécrable & avilie aux yeux de cette confidente ?

SCENE II (a).

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

QUE ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon ſang le prix d'un diadême ?
Fuirons-nous chez mon frere ? attendrons-nous la mort ?
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, Madame, eſt aſſez difficile.
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.

(a) Au lieu d'une ſituation tragique & terrible que la fureur de Cléopatre faiſait attendre, on ne voit ici qu'une ſcène de politique entre Rodogune & l'ambaſſadeur Oronte. Rodogune a deux grands objets, ſon amour & la haine de Cléopatre. Ces deux objets ne produiſent ici aucun mouvement, ils ſont écartés par des diſcours de politique. On a déjà obſervé que le grand art de la tragédie eſt que le cœur ſoit toujours frappé des mêmes coups, & que des idées étrangères n'affaibliſſent pas le ſentiment dominant. Cet Oronte qui ne paraît qu'au troiſième acte, lui dit, *qu'il aurait perdu l'eſprit, s'il lui conſeillait la réſiſtance ;* & il lui conſeille de *faire l'amour politiquement.* Mais d'où ſait-il que les deux fils de Cléopatre aiment Rodogune ? Les deux frères avaient été juſque-là ſi diſcrets, qu'ils s'étaient caché l'un à l'autre leur paſſion ; comment cet ambaſſadeur peut-il donc en parler comme d'une choſe publique ? & ſi l'ambaſſadeur s'en eſt apperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignoré ?

Si l'on veut votre perte, on vous fait obſerver ;
Ou s'il vous eſt permis encor de vous ſauver,
L'avis de Laonice eſt ſans doute une adreſſe (*a*) ;
Feignant de vous ſervir elle ſert ſa maîtreſſe.
La reine qui ſur-tout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra pour vous le but de ſes ſouhaits,
Et vous accuſera de violer la paix ;
Et le roi plus piqué contre vous que contr'elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs & nos légéretés,
D'avoir oſé douter de la foi des traités ;
Et peut-être preſſé des guerres d'Arménie,
Vous laiſſera moquée, & la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'eſt ici qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah, que de vos conſeils j'aimerois la vigueur,

(*a*) Pourquoi cet inutile Oronte qui croit parler ici en ambaſſadeur fort adroit, ſoupçonne-t-il que l'avis eſt faux, & que c'eſt un piége que Cléopatre tend ici à Rodogune ? ne connaît-il pas les crimes de Cléopatre ? Ne la doit-il pas croire capable de tout ? ne doit-il pas balancer les raiſons ? il joue ici le rôle de ce qu'on appelle un gros fin. Et rien n'eſt ni moins tragique, ni plus mal imaginé.

Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
Mais pourrons-nous braver une reine en colere,
Avec ce peu de gens que m'a laiſſé mon frere ?

ORONTE.

J'aurois perdu l'eſprit, ſi j'oſois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous puiſſions réſiſter.
Nous mourrons à vos pieds, c'eſt toute l'aſſiſtance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuiſſance.
Mais pouvez-vous trembler, quand dans ces mêmes lieux
(*a*) Vous portez le grand maître & des rois & des dieux ?
L'amour fera lui ſeul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mere ;
Ménagez bien leur flamme, il voudront tout pour vous,
Et ces aſtres naiſſants ſont adorés de tous.
Quoi que puiſſe en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout ſur ſes fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à raſſembler nos Parthes écartés ;
Ils ſont peu, mais vaillants, & peuvent de ſa rage
Empêcher la ſurpriſe, & le premier outrage.
Craignez moins, & ſur-tout, Madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

(*a*) *Vous portez le grand maître.* Comment une femme porte-t-elle ce *grand maître ? L'amour maître des dieux* eſt une expreſſion de madrigal indigne d'un ambaſſadeur.

Remarquons encor qu'on n'aime point à voir un ambaſſadeur jouer un rôle ſi peu conſidérable.

SCENE III.

RODOGUNE *ſeule.*

(*a*) QUOI ! je pourrois deſcendre à ce lâche artifice,
D'aller de mes amants mendier le ſervice ;
Et (*b*) ſous l'indigne appas d'un coup d'œil affété,
J'irois juſqu'en leur cœur chercher ma ſûreté !
Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes ;
(*c*) Leur ſang tout généreux hait ces molles adreſſes.

(*a*) *Quoi ! je pourrais deſcendre à ce lâche artifice, &c.* Voici Rodogune qui oublie dans le commencement de ce monologue, & ſon danger & ſon amour. Elle prend la hauteur de ces princeſſes de roman, qui ne veulent rien devoir à leurs amans ; *celles de ſa naiſſance ont*, dit-elle, *horreur des baſſeſſes* ; & cette ſcrupuleuſe & modeſte princeſſe qui a dit, qu'*il eſt des nœuds ſecrets*, qu'*il eſt des ſympathies, dont par le doux rapport les ames aſſorties, &c.* & qui craint de s'avouer à elle-même la ſympathie qu'elle a pour Antiochus ; cette fille ſi timide va (la ſcène d'après) propoſer à ſes deux amans d'aſſaſſiner leur mère ; & elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur ſervice ! Quoi, elle craint de leur avoir la moindre obligation, & elle va leur demander le ſang de Cléopatre ! C'eſt au lecteur à ſe rendre compte de l'impreſſion que ces contraſtes font ſur lui.

(*b*) *Sous l'indigne appas d'un coup d'œil.* Je ne ſais ſi cette figure eſt bien juſte : *Chercher ſa ſûreté ſous l'appas d'un coup d'œil affété !*

(*c*) *Leur ſang tout généreux.* Mais ſi celles de ſa naiſſance ont le ſang tout généreux, comment cette généroſité s'accorde-t-elle avec le parricide ?

Quel que ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent offrir,
(*a*) Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir ;
Je verrai leur amour, j'éprouverai ſa force,
Sans flatter leurs déſirs, ſans leur jeter d'amorce,
Et s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant ſur lui.
Sentiments étouffés de colere & de haine,
(*b*) Rallumez vos flambeaux à celle de la reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux manes d'un grand roi ;
(*c*) Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encore étincelante,

(*a*) *Je croirai faire aſſez de le daigner ſouffrir.* On ne doit jamais montrer de la fierté, que quand on nous propoſe quelque choſe d'indigne de nous. Dans tout autre cas la fierté eſt mépriſable. Cette fierté de Rodogune ne paraît point placée : elle *éprouvera la force de leur amour ſans flatter leurs déſirs, ſans leur jeter d'amorce ; & ſi cet amour eſt aſſez fort pour lui ſervir d'appui, elle fera régner cet amour en régnant ſur lui.* Et c'eſt pour débiter ce galimatias que Rodogune fait un monologue de ſoixante vers.

(*b*) *Rallumez vos flambeaux à celle de la reine, &c.* Des *ſentimens* qui *rallument* des *flambeaux à* la haine *de la reine, & qui rompent la loi dure d'un oubli contraint pour rendre juſtice*, ce ſont des paroles qui ne forment point un ſens net : c'eſt un ſtyle auſſi obſcur qu'emphatique ; & on doit d'autant plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes.

(*c*) *Rapportez à mes yeux ſon image encore étincelante.* On dirait bien, *je crois le voir encore étincelant de courroux ;* mais ce n'eſt pas l'image qui eſt encor animée ; de plus on n'*étincelle* point d'*amour.*

Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria : *Vengeance : adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas ! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang ;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
(*a*) Plus la haute naiſſance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes.
Nous n'avons point de cœur (*b*) pour aimer, ni haïr ;
Toutes nos paſſions ne ſavent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;
Et moi, fermant les yeux ſur ce noir attentat,
Je ſuivois mon deſtin en victime d'État :
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné ;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage ;
Je briſe avec honneur mon illuſtre eſclavage ;
J'oſe reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'eſt plus qu'à toi que je veux obéir.

(*a*) Ces réflexions ſur *la haute naiſſance* qui *approche des couronnes* & qui *aſſervit les perſonnes*, ſont de ces lieux communs qui étaient pardonnables autrefois.

(*b*) *Pour aimer ni haïr.* Ici elle n'a point de cœur pour aimer ni haïr, & dans le même monologue elle reprend un cœur pour aimer & haïr. Ces antithèſes, ces jeux de vers ne ſont plus permis.

(*a*) Le conſentiras-tu, cet effort ſur ma flamme,
Toi, ſon vivant portrait que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je ſais quelles ſeront tes douleurs & tes craintes;
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes;
(*b*) S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai des larmes:
Mais, dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
(*c*) Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux,
Et content de mon cœur, dont je te fais le maître,
Dans mes regards ſurpris garde-toi de paroître.

(*a*) *Le conſentiras-tu?* Conſentir *à*; & non conſentir *le*. Ce verbe gouverne toujours le datif exprimé chez nous par la préposition *à*. Il eſt vrai qu'au barreau on viole cette règle: mais le ſtyle du barreau eſt celui des barbariſmes.

(*b*) *S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai des larmes.*

Que veut dire cela? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ſes deux amans de tuer leur mère? eſt-ce là le cas d'un ſoupir? Ne faut-il pas avouer que preſque tous les ſentimens de ce monologue ne ſont ni aſſez vrais, ni aſſez touchans?

(*c*) *Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux.* Enfin, cette même Rodogune qui ſonge à faire aſſaſſiner une mère par ſes propres fils, fait une invocation à l'amour, & le prie de ne pas paraître dans ſes yeux. Voilà une ſingulière timidité pour une fille qui n'eſt plus jeune, qui a voulu épouſer le père, qui eſt amoureuſe du fils, & qui veut faire aſſaſſiner la mère! La force de la ſituation a fait apparemment paſſer tous ces défauts, qui aujourd'hui ſeraient relevés ſévèrement dans une piéce nouvelle.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

(*a*) NE vous offenſez pas, Princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
(*b* Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent.
A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent;
Mais (*c*) un profond reſpect nous fit taire & brûler,
Et ce même reſpect nous force de parler.
L'heureux moment approche où votre deſtinée
(*d*) Semble être aucunement à la nôtre enchaînée;

(*a*) *Ne vous offenſez pas, Princeſſe, de nous voir.* Et de quoi veut-il qu'elle s'offenſe? de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouſer & la faire reine, joignent à l'offre du trône un ſentiment dont elle doit être charmée & honorée? Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans leſquels un héros était ſûr de l'indignation de ſa dame, quand il lui avait fait ſa déclaration; & ce n'était qu'après beaucoup de tems & de façons qu'on lui pardonnait.

(*b*) *Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent.* Cet *en* ne paraît ſe rapporter à rien, car les cœurs ne ſoupirent pas d'expliquer un pouvoir.

(*c*) *Un profond reſpect nous fit taire & brûler. Un profond reſpect* ne *fait* pas *brûler*, au contraire.

(*d*) *Semble être aucunement à la nôtre enchaînée. Aucunement* eſt un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers.

Puiſque d'un droit d'aîneſſe (*a*) incertain parmi nous,
La nôtre attend un ſceptre, & la vôtre un époux.
(*b*) C'eſt trop d'indignité que notre ſouveraine
De l'un de ſes captifs tienne le nom de reine ;
Notre amour s'en offenſe, & changeant cette loi,
(*c*) Remet à notre reine à nous choiſir un roi.
Ne vous abaiſſez plus (*d*) à ſuivre la couronne ;
Donnez-la, ſans ſouffrir qu'avec elle on vous donne ;
Reglez notre deſtin qu'ont mal réglé les dieux ;
Notre ſeul droit d'aîneſſe eſt de plaire à vos yeux.
L'ardeur qu'allume en nous une flamme ſi pure,
Préfere votre choix au choix de la nature,
(*e*) Et vient ſacrifier à votre élection
Toute notre eſpérance & notre ambition.

(*a*) *Incertain parmi nous.* Il veut dire, *incertain entre nous deux.* Mais *parmi* ne peut jamais être employé pour *entre.*

(*b*) *C'eſt trop d'indignité*, &c. Quelle indignité y a-t-il que Rodogune partage le trône avec celui qui ſera roi de Syrie ? Quoi ! parce que ces deux princes s'appellent ſes *captifs ;* il y aura de l'indignité qu'elle ſoit reine ? C'eſt jouer ſur les mots de *reine* & de *captifs ;* & c'eſt un ton de galanterie qui eſt bien loin du tragique.

(*c*) *Remet à notre reine à choiſir.* Il faudrait, *lui remet le choix.* On ne dit point, *Je vous remets à décider*, mais *il vous appartient de décider, je m'en remets à votre déciſion.*

(*d*) *A ſuivre la couronne.* On ne *ſuit* point une *couronne ;* on ſuit l'ordre, la loi qui diſpoſe de la couronne.

(*e*) *Et vient ſacrifier à votre élection. Élection* ne peut être employé pour *choix. Élection d'un empereur, d'un pape*, ſuppoſe pluſieurs ſuffrages.

Prononcez donc, Madame, & faites un monarque ;
(a) Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque ;
(b) Et celui qui perdra votre divin objet,
Demeurera du moins votre premier ſujet :
Son amour immortel ſaura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;
Il y mettra ſa gloire, & dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera ſa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition, & de votre eſpérance ;
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaiſir,
(c) Si celles de mon rang avoient droit de choiſir.
Comme ſans leur avis les rois diſpoſent d'elles,
Pour affermir leur trône, ou finir leurs querelles,

(a) *Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque.* On ne *cède point à une illuſtre marque*, quoique pour rimer avec *monarque :* il faudrait ſpécifier cette *marque.*

(b) *Et celui qui perdra votre divin objet. Votre divin objet* ne peut ſignifier *votre divine perſonne ;* une femme eſt bien l'objet de l'amour de quelqu'un ; & en ſtyle de ruelle, cela s'appellait autrefois *l'objet aimé ;* mais une femme n'eſt point ſon propre *objet.*

(c) *Si celles de mon rang avaient droit de choiſir.* Cette expreſſion, *celles de ſon rang* eſt ſouvent employée ; non-ſeulement elle n'eſt pas heureuſe, mais ce n'eſt pas de *rang* qu'il s'agit, elle parle du traité qui l'oblige d'épouſer l'ainé des deux frères. Ces mots, *celles de mon rang*, ſemblent être un terme de fierté, qui n'eſt pas ici convenable.

Le deſtin des États eſt l'arbitre du leur,
(*a*) Et l'ordre des traités regle tout dans leur cœur.
(*b*) C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne.
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne.
(*c*) Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir,
(*d*) Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente eſt vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine :
(*e*) J'entreprendrois ſur elle à l'accepter de vous.

(*a*) *Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur. L'ordre des traités ;* il n'y a d'*ordre des traités* que par les dates. Il fallait, *la loi des traités ;* à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même : mais le mot d'*ordre* eſt impropre dans ce ſens.

(*b*) *C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne.* Un *cœur* qui *ſuit une couronne*, tour impropre & forcé : cette faute eſt répétée deux fois.

(*c*) *Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir. Je prendrai du ſecret révélé le pouvoir de vous aimer ;* cela n'eſt pas Français, *j'en prendrai* eſt obſcur.

(*d*) *Et mon amour pour naître attendra mon devoir.* Un amour peut bien attendre le devoir pour ſe manifeſter, mais non pas pour *naître ;* car s'il n'eſt pas né, comment peut-il attendre ? Il eût fallu peut-être, *& pour oſer aimer j'attendrai mon devoir ;* ou bien, *j'attendrai pour aimer l'ordre de mon devoir.*

Voilà donc Rodogune qui déclare qu'elle ſe donnera à l'ainé, & qu'elle l'aimera. Comment pourra-t-elle après déclarer qu'elle ne ſe donnera qu'à l'aſſaſſin de Cléopatre, quand elle a promis d'obéir à Cléopatre ?

(*e*) *J'entreprendrais ſur elle.* On *entreprend ſur* des droits, & non *ſur une perſonne. Entreprendre ſur quelqu'un à accepter un choix*, cela n'eſt pas Français.

Peut-être on vous a tu juſqu'où va ſon courroux ;
Mais je dois par épreuve aſſez bien le connoître,
Pour fuir l'occaſion de le faire renaître.
Que n'en ai-je ſouffert, & que n'a-t-elle oſé ?
Je veux croire avec vous que tout eſt apaiſé ;
Mais craignez avec moi que ce choix ne (*a*) ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
(*b*) Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli,
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui ſemble éteint, ſouvent dort ſous la cendre ;
Qui l'oſe réveiller peut (*c*) s'en laiſſer ſurprendre ;
Et je mérirerois qu'il me pût conſumer,
Si je lui fourniſſois de quoi ſe rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter ſa haine renaiſſante ;
S'il eſt en votre main de la rendre impuiſſante ?
Faites un roi, Madame, & régnez avec lui ;
Son courroux déſarmé demeure ſans appui,
Et toutes ſes fureurs ſans effet rallumées

(*a*) *Ranime à quelque nouveau crime. Ranimer* ne peut gouverner le datif ; c'eſt un ſoléciſme.

(*b*) *Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli.* On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage ; l'oubli ne peut être perſonnifié.

(*c*) *S'en laiſſer ſurprendre. Se laiſſer ſurprendre d'un feu qu'on réveille*, ne paraît pas juſte. On n'eſt point ſurpris d'un feu qu'on attiſe, mais on peut en être atteint.

(a) Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées.
(b) Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
La couronne eſt à nous, & ſans lui faire injure,
Sans manquer de reſpect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder ſa part,
(c) Et rendre à votre choix ce qu'il doit au haſard.
Qu'un ſi foible ſcrupule en notre faveur ceſſe :
Votre inclination vaut bien un droit d'aîneſſe,
(d) Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur,
S'il ſe trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
(e) On vous applaudiroit, quand vous ſeriez à plaindre.
Pour vous faire régner ce ſeroit vous contraindre,

(a) *Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées. De vaines fumées pouſſées en l'air par des fureurs*, ne ſont pas, comme je l'ai remarqné ailleurs, une belle image ; & Corneille emploie trop ſouvent ces fumées pouſſées en l'air.

(b) *Mais a-t-elle intérêt, &c.* Il paraît naturel que Cléopatre ait intérêt à ce choix, puiſque Rodogune peut choiſir le cadet, & que Cléopatre doit choiſir l'aîné. De plus, la phraſe eſt trop louche ; *a-t-elle intérêt pour en craindre ?*

(c) *Et rendre à votre choix ce qu'il doit au haſard. Chacun de nous peut céder ſa part de ſon eſpérance, & rendre au choix de Rodogune ce qu'il doit au haſard :* quel langage ! quel tour ! il faudrait au moins, *ce qu'il devrait au haſard ;* car les deux frères n'ont encor rien.

(d) *Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur. Un droit d'aîneſſe dont on eſt traité avec rigueur ;* cela n'eſt pas Français, & le vers n'eſt pas bien tourné.

(e) *On vous applaudirait.* Ce n'eſt pas le mot propre ; c'eſt, *on vous féliciterait.*

Vous donner la couronne en vous tyranniſant,
Et verſer du poiſon ſur ce noble préſent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous conſume,
Princeſſe, à notre eſpoir (*a*) ôtez cette amertume,
Et permettez que (*b*) l'heur qui ſuivra votre époux
(*c*) Se puiſſe redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

(*d*) Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
Et tâchant d'avancer, ſon effort vous recule.
Vous croyez que ce choix que l'un & l'autre attend,
Pourra faire un heureux ſans faire un mécontent;
(*e*) Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,

(*a*) *Otez cette amertume.* Qu'eſt-ce qu'ôter l'amertume à un eſpoir?

(*b*) *L'heur qui ſuivra votre époux.* Un *heur* qui *ſuit un époux* & qui *redouble à le tenir;* tout cela eſt impropre, & n'eſt ni bien conſtruit, ni Français; ce ſont autant de barbariſmes.

(*c*) *Se puiſſe redoubler à le tenir* eſt encor un barbariſme. *Un heur qui redouble à le tenir!* il ſemble que ce ſoit cet *heur* qui tienne.

(*d*) *Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,*
Et tâchant d'avancer, ſon effort vous recule.

Cela n'eſt ni Français, ni noble, ni exact. *Aveugler* & *reculer* ſont des figures qui ne peuvent aller enſemble. Toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'eſt-ce que l'*effort d'un feu qui recule* deux princes tâchant d'avancer?

(*e*) *Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,* ne paraît pas bien dit; on ne *prépare* pas une *vertu*, comme on prépare une réponſe, un deſſein, une action, un diſcours, &c.

(*a*) Je crains d'en faire deux ſi le mien ſe déclare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
(*b*) Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux :
Mais ſouffrez que je ſuive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me donne ;
Quoiqu'aiſément je cede aux ordres de mon roi,
Il n'eſt pas bien aiſé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels ſervices,
(*c*) Voudront de mon orgueil exiger les caprices ;
(*d*) Par quels degrés de gloire on me peut mériter :
En quels affreux périls il faudra vous jeter ?
(*e*) Ce cœur vous eſt acquis après le diadême,

(*a*) *Je crains d'en faire deux ſi le mien ſe déclare.* Elle *craint d'en faire deux.* On ne ſait, par la conſtruction, ſi c'eſt deux heureux ou deux mécontens ; *le mien* veut dire mon cœur ; toute cette tirade eſt un peu embrouillée.

(*b*) *Je tiendrais à bonheur.* C'eſt une façon de parler de ce tems-là ; mais la belle poéſie ne l'a jamais admiſe.

(*c*) *Voudront de mon orgueil exiger les caprices.* Il eſt bien étrange qu'elle ſe ſerve de ce mot, & qu'elle appelle *caprices* l'abominable propoſition qu'elle va faire.

(*d*) *Par quels degrés de gloire il faut me mériter.* Elle appelle un parricide *degré de gloire ;* ſi elle parle ſérieuſement, elle dit une choſe auſſi affreuſe que fauſſe ; ſi c'eſt une ironie, c'eſt joindre le comique à l'horreur.

(*e*) *Ce cœur vous eſt acquis après le diadême ;*
..... *Mais gardez-vous de le rendre à lui-même.*

Ces idées & ces expreſſions ne ſont pas nettes. *Cœur acquis après le diadême !* Elle veut dire, je dois mon cœur à celui qui étant roi ſera mon époux. *Rendre à lui-même,* veut dire, *Gardez-vous de faire dépendre la couronne, du ſervice que je vais exiger de vous.*

Princes ! mais gardez-vous de le rendre à lui-même,
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels ſeront les devoirs, quels travaux, quels ſervices,
(*a*) Dont nous ne vous faſſions d'amoureux ſacrifices ?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
(*b*) Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

ANTIOCHUS.

Princeſſe, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'eſt notre unique envie.

(*a*) *Dont nous ne vous faſſions d'amoureux ſacrifices.* On peut faire un ſacrifice de ſon devoir, de ſes ſentimens, de ſa vie ; & non de ſes travaux & de ſes ſervices ; mais c'eſt par des ſervices & des travaux qu'on fait des ſacrifices : & quelle expreſion, que des *ſacrifices amoureux !*

(*b*) *Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter.* Des périls ne ſont point des degrés ; on ne mérite point par des degrés : tout cela eſt écrit barbarement.

RODOGUNE.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir ſuivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il eſt temps de me faire connoître :
(*a*) J'obéis à mon roi, puiſqu'un de vous doit l'être ;
Mais quand j'aurai parlé, ſi vous vous en plaignez,
J'atteſte tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'eſt malgré moi qu'à moi-même rendue,
(*b*) J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue

(*a*) *J'obéis à mon roi.* N'eſt-il pas étrange que Rodogune prenne le prétexte d'obéir à ſon roi, pour demander la tête de la mère de ce roi ? Comment peut-elle atteſter tous les dieux qu'elle eſt contrainte par les deux enfans à leur faire cette propoſition ? Ces ſubtilités ſont-elles naturelles ? ne voit-on pas qu'elles ne ſont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point.

(*b*) *J'écoute une chaleur qui m'était défendue. Une chaleur défendue, un devoir qui rend un ſouvenir ; un ſouvenir que les traités ne peuvent retenir*, ſont un amas de termes impropres, & une conſtruction trop vicieuſe.

Qu'un devoir rappellé me rend un ſouvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, Princes, tremblez au nom de votre pere;
(*a*) Il eſt mort, & pour moi, par les mains d'une mere;
Je l'avois oublié, ſujette à d'autres loix;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour ou ma haine.
(*b*) J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine;
Réglez-vous là-deſſus, & ſans plus me preſſer,
Voyez auquel des d eux vous voulez renoncer.
Il faut prendre un parti, mon choix ſuivra le vôtre;
Je reſpecte autant l'un que je déteſte l'autre;
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand roi,
S'il n'eſt digne de lui, n'eſt pas digne de moi.
(*c*) Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéreſſe;

(*a*) *Il eſt mort, & pour moi..... Je l'avais oublié, ſujette à d'autres loix.* On ſent bien qu'elle veut dire, je ne l'avais pas vengé; mais le mot d'*oublier* quand il eſt ſeul, ſignifie *perdre la mémoire*, excepté dans les cas ſuivans; *je veux bien l'oublier, vous devez l'oublier, il faut oublier les injures, &c.* On n'eſt point *ſujet à* des *loix*, cela n'eſt pas Français; & de quelles loix veut-elle parler?

(*b*) *J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine.* Cette antithèſe eſt-elle bien naturelle; Une ſituation terrible permet-elle ces jeux d'eſprit? comment peut-on en effet haïr & aimer les mêmes perſonnes? *Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.*

(*c*) *Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe.* On ne *porte* point un *ſang*: il était aiſé de dire, *ce ſang qui coule en vous*, ou, *le ſang dont vous ſortez.*

Votre gloire le veut, l'amour vous le preſcrit.
(*a*) Qui peut contr'elle & lui ſoulever votre eſprit ?
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle ;
(*b*) Vous devez la punir, ſi vous la condamnez ;
Vous devez l'imiter, ſi vous la ſoutenez.
Quoi ! cette ardeur s'éteint ! l'un & l'autre ſoupire !
(*c*) J'avois ſu le prévoir, j'avois ſu le prédire....

ANTIOCHUS.

Princeſſe....

RODOGUNE.

(*d*) Il n'eſt plus temps, le mot en eſt lâché :

(*a*) *Qui peut contr'elle & lui ſoulever votre eſprit ?* Le ſens eſt louche ; *contr'elle*, ſignifie, *contre votre gloire ;* & *lui*, ſignifie, *votre amour :* c'eſt là le ſens, mais il faut le chercher ; la clarté eſt la premiere loi de l'art d'écrire ; & puis comment l'*eſprit* de ces princes peut-il être *ſoulevé contre* leur *gloire ?* eſt-ce parce qu'ils s'effraient d'un parricide ?

(*b*) *Vous devez la punir... Vous devez l'imiter.* Rien de tout cela ne paraît vrai ; un fils n'eſt point du tout obligé de punir ſa mère, quoiqu'il condamne ſes crimes ; il doit encor moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raiſonnement faux pour perſuader une action déteſtable ? Que veut dire en effet, *Vous devez l'imiter ſi vous la ſoutenez ?* Cléopatre a tué ſon mari, ſes enfans doivent-ils tuer leurs femmes ?

(*c*) *J'avais ſu le prévoir, j'avais ſu le prédire.* Si elle a ſu le prévoir, comment s'expoſe-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle ?

(*d*) *Il n'eſt plus tems, le mot en eſt lâché.* Il ſemble que cette idée affreuſe & méditée lui ſoit échappée dans le feu de la converſation ; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la propoſition révoltante qu'elle fait.

(*a*) Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
(*b*) Appellez ce devoir haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune il faut venger un pere :
(*c*) Je me donne à ce prix ; oſez me mériter ;

(*a*) *Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché*, n'eſt pas Français ; on dit, *je l'ai voulu, je l'ai eſſayé*, parce qu'on veut une choſe, on l'eſſaie, mais on ne la *tache* pas.

(*b*) *Appellez ce devoir haine ou colère.* On voit trop que *colère* n'eſt-là que pour rimer.

(*c*) *Je me donne à ce prix, oſez me mériter.* Il eſt vrai que tous les lecteurs ſont révoltés qu'une princeſſe ſi douce, ſi retenue, qui tremble de prononcer le nom de ſon amant, qui craignait de devoir quelque choſe à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de ſang-froid un parricide à des princes qu'elle connaît vertueux, & dont elle ne ſavait pas un moment auparavant qu'elle fût aimée ; elle ſe fait déteſter, elle ſur qui l'intérêt de la piéce devait ſe raſſembler. Cette ſituation pourtant inſpire un intérêt de curioſité ; on ne peut en éprouver d'autre. Cléopatre eſt trop odieuſe ; Rodogune le devient en ce moment autant qu'elle, & beaucoup plus mépriſable, parce que contre toutes les loix que la raiſon a preſcrites au théatre, elle a changé de caractère. L'amour dans cette piéce ne peut toucher le cœur, parce qu'il n'agit qu'à repriſes interrompues, qu'il n'eſt point combattu, qu'il ne produit point de danger, & qu'il eſt preſque toujours exprimé en vers languiſſans, obſcurs, ou du ſtyle de la comédie. L'amitié des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en attend, parce que l'amitié ſeule ne peut produire de grands mouvemens au théatre, que quand un ami riſque ſa vie pour ſon ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne ſe point brouiller pour une maîtreſſe, eſt froide, & rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette piéce, eſt que tout y eſt ajuſté au théatre, d'une manière peu vraiſemblable, & quelquefois contradictoire ; car il eſt contradictoire que cet ambaſſadeur Oronte ſoit inſtruit de l'amour des deux frères, & que

Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
(a) Adieu, Princes.

Rodogune ne le ſache pas. Il n'eſt guère poſſible qu'Antiochus aime une mère parricide, & c'eſt une choſe trop forcée, que Cléopatre demande la tête de Rodogune, & Rodogune la tête de Cléopatre dans la même heure & aux mêmes perſonnes, d'autant plus que ce meurtre horrible n'eſt néceſſaire ni à l'une, ni à l'autre; toutes deux même, en faiſant cette propoſition, riſquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent eſpérer. Les hommes les moins inſtruits ſentent trop que toutes ces préparations ſi forcées, ſi peu naturelles, ſont l'échafaud préparé pour établir le cinquième acte. Cependant l'auteur a voulu qu'Antiochus pût balancer entre ſa mère & ſa maîtreſſe, quand elles s'accuſeront l'une & l'autre d'un parricide & d'un empoiſonnement; mais il était impoſſible qu'Antiochus fût raiſonnablement indécis entre ces deux princeſſes, ſi elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la piéce. Il fallait donc néceſſairement que Rodogune pût être ſoupçonnée avec quelque vraiſemblance; mais auſſi Rodogune en ſe rendant ſi coupable changeait de caractère & devenait odieuſe; il fallait donc trouver quelque autre nœud, quelqu'autre intrigue qui ſauvât le caractère de Rodogune; il fallait qu'elle parût coupable & qu'elle ne le fût pas. Ce moyen eût encor eu de grands inconvéniens. Il reſte à ſavoir s'il eſt permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, & c'eſt ſur quoi je n'oſe prononcer; mais je doute qu'une piéce remplie de ces défauts eſſentiels, & en général ſi mal écrite, pût aujourd'hui être ſoufferte juſqu'au quatrième acte par une aſſemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquième.

(a) *Adieu*, après une telle propoſition! & obſervez qu'elle n'a pas dit un ſeul mot de la ſeule choſe qui pourrait en quelque façon lui faire pardonner cette horreur inſenſée. Elle devait leur dire au moins: *Cléopatre vous a demandé ma tête; ma ſureté me force à vous demander la ſienne.*

SCENE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS,

ANTIOCHUS.

HÉLAS ! c'eſt donc ainſi qu'on traite
(*a*) Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite !

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

(*b*) Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le ciel eſt injuſte ! Une ame ſi cruelle
Méritoit notre mere, & devoit naître d'elle.

(*a*) *Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite !* eſt-ce ici le tems de ſe plaindre qu'on a mal reçu ſes *profonds reſpects* de l'amour, quand il s'agit d'un parricide ?

(*b*) *Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.* Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'eſprit, qui diminue l'horreur de la ſituation. On dit que les Parthes lançaient des flèches en fuyant ; mais ce n'eſt pas parce que Rodogune ſort qu'elle afflige ces princes, c'eſt parce qu'elle leur a fait auparavant une propoſition affreuſe qui n'a rien de commun avec la manière dont les Parthes combattaient.

ANTIOCHUS.

(*a*) Plaignons-nous ſans blaſphême.

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obſtinez !
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

(*b*) Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'eſt ou d'elle, ou du trône être ardemment épris,
(*c*) Que vouloir ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

(*d*) C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte,

(*a*) *Plaignons-nous ſans blaſphême.* Ne croirait-on pas entendre un héros de roman qui traîte ſa maîtreſſe de divinité ?

(*b*) *Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.* Peut-on employer ces idées & ces expreſſions de roman dans un moment ſi terrible ? Il n'y a rien de ſi plat & de ſi mauvais que ce vers.

(*c*) *Que vouloir ou l'aimer, ou régner à ce prix.* On ne ſait, par la conſtruction, ſi c'eſt au prix du ſang de ſa mère.

(*d*) *C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte. Lui*, ſe rapporte au trône ; mais on ne ſe ſert point de ce pronom pour les choſes inanimées. Ces vers jettent de l'obſcurité dans le dialogue ; *tenir bien peu de compte d'un trône*, termes d'une proſe rampante.

(*a*) Que faire une révolte & ſi pleine & ſi prompte.

SÉLEUCUS.

Lorſque l'obéiſſance a tant d'impiété,
La révolte devient une néceſſité.

ANTIOCHUS.

(*b*) La révolte, mon frere, eſt bien précipitée,
(*c*) Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée;
(*d*) Et c'eſt à nos déſirs trop de témérité,

(*a*) *Que faire une révolte & ſi pleine & ſi prompte.* Faite une révolte contre une femme qui a imaginé quelque choſe de ſi noir! Cette expreſſion ne ſerait pas pardonnée à Céladon; & *faire une révolte*, n'eſt pas Français.

(*b*) *La révolte, mon frère, eſt bien précipitée. La révolte* trois fois répétée, rebute trois fois dans une telle circonſtance; on voit que cette idée de traiter de ſouveraine & de divinité une maîtreſſe qui exige un parricide, eſt indigne non-ſeulement d'un héros, mais de tout honnête homme.

Non-ſeulement cet amour romaneſque eſt froid & ridicule, mais cette diſſertation ſur le reſpect & l'obéiſſance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de ſang-froid un parricide, eſt peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théatre aux yeux des connaiſſeurs.

(*c*) *Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée.* On ne rompt point une loi; on ne la rétracte pas; *révoquer* eſt le mot propre. On *rétracte* une opinion.

(*d*) *Et c'eſt à nos déſirs trop de témérité,*

De vouloir de tels biens... que veut dire ce *trop de témérité à ſes déſirs, de vouloir de tels biens?* de quels biens a-t-on parlé? de quelle gloire s'agit-il, que prétend-il par ces ſentences? Si Rodogune a fait ce qu'elle ne devait pas faire, Antiochus dit ce qu'il ne devrait pas dire.

De vouloir de tels biens avec facilité.
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire :
(*a*) Pour gagner un triomphe il faut une victoire ;
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !
Nos malheurs ſont (*b*) plus forts que ces déguiſements ;
Leur excès à mes yeux paroît (*c*) un noir abyme
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la (*c*) gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur,
Où ſans un parricide il n'eſt point de bonheur :
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me ſens affoiblir quand je vous encourage ;
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abattu
Suit tantôt ſa douleur, & tantôt ſa vertu.
Mon frere, pardonnez à des diſcours ſans ſuite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SÉLEUCUS.

(*d*) J'en ferois comme vous, ſi mon eſprit troublé

(*a*) *Pour gagner un triomphe.* On gagne un victoire & non un triomphe.

(*b*) *Plus forts que ces déguiſemens.* Un *déguiſement* n'eſt point *fort.* Il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juſte. Antiochus veut dire qu'il ne peut ſe diſſimuler ſes malheurs.

(*c*) *Un abyme noir où la gloire s'apprête ; & une gloire ſans nom.* On dit bien, *un nom ſans gloire ;* mais *gloire ſans nom* n'a pas de ſens.

(*d*) *J'en ferais comme vous, ſi mon eſprit troublé. J'en ferais,* n'eſt pas Français, & *je ferais comme vous,* eſt du ſtyle de la comédie.

Ne ſecouoit le joug dont il eſt accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
(a) Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme;
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
J'éteins auſſi ma flamme & mon ambition;
Et je vous céderois l'un & l'autre avec joie,
Si dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeſte préſent
Ne me jetoit dans l'ame un remords trop cuiſant.
Dérobons-nous, mon frere, à ces ames cruelles,
Et laiſſons-les ſans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

(b) Comme j'aime beaucoup, j'eſpere encore un peu.
(c) L'eſpoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu;
(d) Et ſon reſte confus me rend quelques lumieres,

(a) *Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme.* Il voit bien ce qu'eſt Rodogune, mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde, qui ait dit, *tuez votre mère, ſi vous voulez que je vous épouſe.* Le trône n'a rien de commun avec la monſtrueuſe idée de la douce Rodogune. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que tous les raiſonnemens d'Antiochus & de Séleucus ne produiſent rien; ils diſſertent; les deux frères ne prennent aucune réſolution; & le malheur de leur perſonnage juſqu'ici, eſt de ne rien faire, & d'attendre ce qu'on fera d'eux.

(b) *Comme j'aime beaucoup, j'eſpère encore un peu. Beaucoup*, & *un peu*, cette antithèſe n'eſt pas digne du tragique.

(c) *L'eſpoir où brûle tant de feu.* Un feu où brûle l'eſpoir!

(d) *Et ſon reſte confus me rend quelques lumières.* Ce reſte confus du feu de l'amour, peut-il donner des lumières, parce qu'on ſe ſert du mot feu pour exprimer l'amour, n'eſt-ce pas abuſer des termes? eſt-ce ainſi que la nature parle?

(*a*) Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fieres.
Croyez-moi, l'une & l'autre a redouté nos pleurs;
Leur fuite à nos ſoupirs a dérobé leurs cœurs;
Et ſi tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémiſſez, ſoupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous eſpérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra (*b*) parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre, & peut-être leurs coups
Vous trouvant au milieu ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ni maîtreſſe, ni mere,
(*c*) N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire:
Quoi que leur rage exige, ou de vous, ou de moi,
(*d*) Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.

(*a*) Il ſemble que l'auteur ait été ſi embarraſſé de cette ſituation forcée, qu'il ait voulu exprès ſe rendre inintelligible. Une *fuite* qui *dérobe* des *cœurs à* des *ſoupirs*; une *haine* qui *attend* des *larmes* & qui *rend les armes*!

(*b*) *Parer leurs haines.* On ne *pare* point une *haine* comme on pare un coup d'épée.

(*c*) *N'ont plus de choix ici.* Il veut dire, nous n'avons plus à choiſir entre Cléopatre & Rodogune. *N'ont plus de choix*, dans le ſens qu'on lui donne ici, n'eſt pas Français.

(*d*) *Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.* Lorſqu'on prend la réſolution de renoncer à un royaume, un ſi grand effort doit-il être ſi ſoudain? fait-il une grande impreſſion ſur les ſpectateurs, ſurtout quand cette ceſſion ne produit rien dans la piéce?

Épargnez vos ſoupirs près de l'une & de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, ſaiſiſſez-vous du vôtre :
Je n'en ſuis point jaloux, & ma triſte amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS *ſeul.*

QUE je ſerois heureux ſi je n'aimois un frere !
Lorſqu'il ne veut pas voir le mal qu'il ſe veut faire,
Mon amitié s'oppoſe à ſon aveuglement.
Elle agira pour vous, mon frere, également,.
(*a*) Et n'abuſera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre eſpérance.
(*b*) La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit;
On le croit repouſſé quand il s'approfondit;

(*a*) *Et n'abuſera pas de cette violence. Que l'indignation fait à votre eſpérance.* Cela eſt très-obſcur, & à peine intelligible. On ne *fait* point *violence à* une *eſpérance.*

(*b*) *La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit, &c.* Antiochus perd là dix vers entiers à débiter des ſentences ; eſt-ce l'occaſion de diſſerter, de parler de *malades qui ne ſentent point leur mal*, & d'*ombres de ſanté qui cachent mille poiſons !* On ne peut trop répéter, que la véritable tragédie rejette toutes les diſſertations, toutes les comparaiſons, tout ce qui ſent le rhéteur, & que tout doit être ſentiment, juſque dans le raiſonnement même.

Et quoiqu'un juſte orgueil ſur l'heure perſuade,
Qui ne ſent point ſon mal eſt d'autant plus malade,
Ces ombres de ſanté cachent mille poiſons,
Et la mort ſuit de près ces fauſſes guériſons.
Daignent les juſtes dieux rendre vain ce préſage!
Cependant (*a*) allons voir ſi nous vaincrons l'orage,
Et ſi contre (*b*) l'effort d'un ſi puiſſant courroux,
Le natnre & l'amour voudront parler pour nous.

Fin du troiſieme Acte.

(*a*) *Allons voir ſi nous vaincrons l'orage. Vaincre un orage* eſt impropre; on détourne, on calme un orage; on s'y dérobe; on le brave, &c. on ne le *vainc* pas: cette métaphore d'orage vaincu, ne peut convenir à des *ombres de ſanté qui cachent des poiſons.*

(*b*) *L'effort d'un ſi puiſſant courroux. La nature & l'amour qui parlent contre l'effort d'un courroux!* Voilà encor des expreſſions impropres; je ne me laſſerai point de dire qu'il les faut remarquer, non pas pour obſerver des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne liſent pas avec aſſez d'attention, à ceux qui veulent ſe former le goût & poſſéder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous liſent. On a paſſé beaucoup de fautes contre la langue, & contre l'élégance & la netteté de la conſtruction; le lecteur attentif peut les ſentir. On a craint de faire trop de remarques, & de marquer une affectation de critiquer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS.

RODOGUNE.

(a) PRINCE, qu'ai-je entendu ? Parce que je ſoupire,
Vous préſumez que j'aime, & vous m'oſez le dire !
Eſt-ce un frere ? eſt-ce vous, dont la témérité
S'imagine....

(a) *Prince, qu'ai-je entendu ? Parce que je ſoupire, &c.* L'ame du ſpectateur était remplie de deux aſſaſſinats, propoſés par deux femmes ; on attendait la ſuite de ces horreurs ; le ſpectateur eſt étonné de voir Rodogune qui ſe fâche de ce qu'on préſume qu'elle pourrait aimer un des princes deſtiné pour être ſon époux. Elle ne parle que de la témérité d'Antiochus, qui en la voyant ſoupirer oſe ſuppoſer qu'elle n'eſt pas inſenſible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déjà dit ; il fallait qu'un chevalier n'imaginât pas que la dame de ſes penſées pût être ſenſible avant de très-longs ſervices : ces idées infectèrent notre théatre. Antiochus qui ne devrait parler à cette princeſſe, que pour lui dire qu'elle eſt indigne de lui, & qu'on n'épouſe point la vieille maîtreſſe de ſon père, quand elle demande la tête de ſa belle-mère pour

ANTIOCHUS.

Apaiſez ce courage irrité,
Princeſſe, aucun de nous ne ſeroit téméraire
Juſqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire ;
Je vois votre mérite, & le peu que je vaux,
(*a*) Et ce rival ſi cher connoît mieux ſes défauts.
Mais ſi tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyons qu'un peu d'amour le touche ;
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,

---

préſent de nôce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante & contradictoire d'une fille modeſte & parricide, & lui dit que perſonne *n'eſt aſſez téméraire, juſqu'à s'imaginer qu'il ait l'heur de lui plaire ; que c'eſt préſomption de croire ce miracle ; qu'elle eſt un oracle ; qu'il ne faut pas éteindre un bel eſpoir.* Peut-on ſouffrir, après ces vers, que Rodogune qui mériterait d'être enfermée toute ſa vie pour avoir ptopoſé un pareil aſſaſſinat, *trouve trop de vanité dans l'eſpoir trop prompt des termes obligeans de ſa civilité ?* Ces propos de comédie ſont-ils ſoutenables ? Il faut dire la vérité courageuſement ; il faut admirer encor une fois les grandes beautés répandues dans *Cinna*, dans *les Horaces*, dans le *Cid*, dans *Pompée*, dans *Polyeucte ;* mais ſi on veut être utile au public, il faut faire ſentir des défauts dont l'imitation rendrait la ſcène Françaiſe trop vicieuſe.

Remarquez encor que cette conjonction *parce que* ne doit jamais entrer dans un vers noble ; elle eſt dure & ſourde à l'oreille.

(*a*) *Et ce rival ſi cher connaît mieux ſes défauts.* Eſt-ce à Antiochus à parler des défauts de ſon frère ? Comment peut-on dire à une telle femme que les deux frères connaiſſent trop bien leurs défauts pour oſer croire qu'elle puiſſe aimer l'un des deux?

Puiſqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'eſt préſomption de croire ce miracle,
C'eſt une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel eſpoir que vous nous ordonnez.
Princeſſe! au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir juſques au fond d'une ame;
Et votre eſpoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il eſt vrai; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
(a) Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'étoit pas pour vous;
(b) J'ai donné ces ſoupirs aux mânes d'un époux;
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidele
Que ſa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, ſoyez ſes fils, & prenez ſon parti.

(a) *Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'était pas pour vous.* Ce vers paraît trop comique, & achève de révolter le lecteur judicieux, qui doit attendre ce que deviendra la propoſition d'un aſſaſſinat horrible.

(b) *J'ai donné ces ſoupirs aux mânes d'un époux.* Voici qui eſt bien pis. Quoi! elle prétend avoir été l'épouſe du père d'Antiochus! elle ne ſe contente pas d'être parricide, elle ſe dit inceſtueuſe! En effet, dans les premiers actes, on ne ſait ſi elle a conſommé ou non le mariage avec le père de ſes amans: il faudrait au moins que de telles horreurs fuſſent un peu cachées ſous la beauté de la diction.

ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

Recevez donc ce (*a*) cœur en nous deux réparti ;
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment ſoupire.
Ce cœur en vous aimant indignement percé,
(*b*) Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé.
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant qu'il eſt encor le même.
Ah ! Princeſſe, en l'état où le ſort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes fils ?

RODOGUNE.

Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit, (*c*) s'il vivoit en lui-même.

(*a*) *Ce cœur en nous deux réparti.* Il ſemble par ce diſcours d'Antiochus, qu'en effet Rodogune a été la femme de ſon père ; s'il eſt ainſi, quel effet doit faire un amour d'ailleurs aſſez froid, qui devient un inceſte avéré, auquel ni Antiochus, ni Rodogune ne prennent ſeulement pas garde ? Mais qu'eſt-ce qu'un *cœur réparti en deux ?*

(*b*) *Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé.* C'eſt donc le cœur de Nicanor réparti entre ſes deux fils, qui ayant été percé reprend le ſang qu'il a verſé ; c'eſt-à-dire, ſon propre ſang, pour aimer encor ſa femme dans la perſonne de ſes deux enfans. Que dire de telles idées & de telles expreſſions ! comment ne pas remarquer de pareils défauts ? & comment les excuſer ? que gagnerait-on à vouloir les pallier ? ce ſerait trahir l'art qu'on doit enſeigner aux jeunes gens.

(*c*) *S'il vivait en lui-même.* Rodogune continue la figure employée par Antiochus ; mais on ne peut dire, *vivre en ſoi-*

(*a*) A ce cœur qu'il vous laiſſe, oſez prêter un bras;
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux ſe faire entendre.
(*b*) Une ſeconde fois, il vous le dit par moi,
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les aſſaſſins, & j'y cours.

---

même ; ce ſtyle fait beaucoup de peine ; mais ce qui en fait bien davantage, c'eſt que Rodogune paſſe ainſi tout d'un coup de la modeſte fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécrable empreſſement d'exiger d'un fils la tête de ſa mere.

(*a*) *A ce cœur qu'il vous laiſſe, oſez prêter un bras. Prêter un bras à un cœur, le porter & ne pas l'écouter,* ſont des expreſſions ſi peu naturelles, ſi forcées, ſi fauſſes, qu'on voit bien que la ſituation ne l'eſt pas moins ; car d'ordinaire, comme Boileau :

Ce que l'on conçoit bien, s'exprime clairement.

(*b*) *Une ſeconde fois, il vous le dit par moi.* Rodogune demande donc deux fois un parricide, ce que Cléopatre elle-même n'a pas fait. Eſt-il poſſible qu'Antiochus puiſſe lui dire, *nommez les aſſaſſins* ? quel faux artifice ! ne les connoit-il pas ? ne ſait-il pas que c'eſt ſa mere ? ne s'en eſt-elle pas vantée à lui-même ? Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme ; elles conſolent au moins, en faiſant voir l'extrême difficulté de faire une bonne piece de théatre.

RODOGUNE.

Quel myſtere
Vous fait en l'acceptant méconnoître une mere?

ANTIOCHUS.

Ah! ſi vous ne voulez voir finir nos deſtins,
Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres aſſaſſins.

RODOGUNE.

(*a*) Ah! je vois trop régner ſon parti dans votre ame,
Prince, vous le prenez?

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, Madame;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de mon ſang,
Que la nature enferme en ſon malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix ſecrete
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprete,
Exécutez ſon ordre, & hâtez-vous ſur moi
De punir une reine, & de venger un roi:
Mais quitte par ma mort d'un devoir ſi ſévere,
Écoutez-en un autre en faveur de mon frere.

(*a*) *Ah! je vois trop régner ſon parti dans votre ame, &c.* Quelle froideur dans de tels éclairciſſemens, & quelles étranges expreſſions! *vous le prenez? oui, je le prends.* Je ne parle pas ici du ſens ridicule que les jeunes gens attribuent à ces paroles, je parle de la baſſeſſe des mots.

(*a*) De deux princes unis à ſoupirer pour vous,
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux :
(*b*) Puniſſez un des fils des crimes de la mere,
Mais payez l'autre auſſi des ſervices du pere ;
Et laiſſez un exemple à la poſtérité,
Et de rigueur entiere, & d'entiere équité.
Quoi ! n'écouterez-vous ni l'amour, ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir ni ſalaire, ni peine ?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez....

RODOGUNE.

(*c*) Hélas, Prince !

(*a*) *De deux princes unis à ſoupirer.* Il falloit au moins, *unis en ſoupirant ;* cat on ne peut dite *unis à ſoupirer.*

(*b*) *Puniſſez un des fils des crimes de la mere.* Peut-on ſérieuſement dire à Rodogune, *Tuez l'un de nous deux, & épouſez l'autre ;* & ſe complaire dans cette penſée auſſi froide que barbare, & la retourner en deux ou trois façons ?

Corneille fait dite à Sabine dans les Horaces, *Que l'un de vous me tue, & que l'autre me venge.* Il répete ici cette penſée ; mais il la délaye ; il la rend inſipide : tous ces froids efforts de l'eſprit ne ſont que des amplifications de rhéteur. Ce n'eſt pas-là Virgile, ce n'eſt pas-là Racine.

(*c*) *Hélas, Prince !....* Enfin, Rodogune paſſe tout d'un coup de l'aſſaſſinat à la tendreſſe. La petite fineſſe du *ſoupir* qui *va vers l'ombre d'un père*, & Rodogune qui *tremble* d'aimer, fotment ici un paſtoral. Quelle contraſte ! eſt-ce-là du tragique ? La propoſition d'aſſaſſiner une mère eſt d'une furie ; & cet *hélas*, & ce *ſoupir*, ſont d'une bergère. Tout cela n'eſt que trop vrai ; & encor une fois il faut le dire, & le redire.

ANTIOCHUS.

(*a*) Eſt-ce encor le roi que vous plaignez ?
Ce ſoupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappellez votre frere.
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux,
Lorſque je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort ſeul que vous n'étiez enſemble.
Je vous bravois tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime, n'abuſez pas, Prince, de mon ſecret,
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;
(*b*) Mais enfin il m'échappe, & cette retenue
Ne peut plus ſoutenir (*c*) l'effort de votre vue.
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,

(*a*) *Eſt-ce encor le roi que vous plaignez ?* Cela ſerait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mélange de tendreſſe naïve & d'attocités affreuſes n'eſt pas ſupportable.

(*b*) *Mais enfin il m'échape, & cette retenue.* Ce ſoupir échappe donc ; & la retenue de cette parricide ne peut plus ſe ſoutenir à la vue de celui qui doit être ſon mari, & cependant elle lui tient encor de longs diſcours, malgré *l'effort de ſa vue.*

Remarquez qu'une femme qui dit deux fois mon ſoupir m'échappe, eſt une femme à qui rien n'échappe, & qui met un art groſſier dans ſa conduite. Racine n'a jamais de ces mauvaiſes fineſſes.

(*c*) *L'effort d'une vue.* Quelle expreſſion ! jamais le mot propre. Ce n'eſt pas là le *vultus nimium lubricus aſpici* d'Horace.

Et ce dernier ſoupir dit aſſez que c'eſt vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppoſe,
Ne m'en accuſez point, vous en êtes la cauſe ;
Vous l'avez fait renaître (a) en me preſſant d'un choix
Qui romp de vos traités les favorables loix.
D'un pere mort pour moi, voyez (b) le ſort étrange ;
Si vous me laiſſez libre, (c) il faut que je le venge ;
(d) Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis me donner :
Mais (e) ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende :

(a) *En me preſſant d'un choix.* Cela n'eſt pas François ; on ne preſſe point d'une choſe.

(b) *Le ſort étrange* eſt faible : *étrange* n'eſt-là qu'une mauvaiſe épithète pour rimer à *venge.*

(c) *Il faut que je le venge.* Pourquoi ? elle a donc été ſa femme ? mais ſi elle ne l'a point été, elle n'eſt point du tout obligée de venger Nicanor ; elle n'eſt obligée qu'à remplir les conditions de la paix qui interdiſent toute vengeance ; ainſi elle raiſonne fort mal.

(d) *Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner.* Cela eſt impropre ; des *feux* qui *ſe mutinent !* & *s'en mutinent* eſt encor plus mauvais. On ne *ſe mutine* point *de. Mutiner* eſt un verbe qui n'a point de régime. Cette ſcène eſt un entaſſement de barbariſmes & de ſoléciſmes autant que de penſées fauſſes. Ce ſont ces défauts applaudis par quelques ignorans entêtés que Boileau avait en vue, quand il diſait dans ſon art poétique :

Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſoléciſme.

(e) *Ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende.* Pourquoi l'a-t-elle donc demandé ? Toutes ces contradictions ſont la ſuite de cette propoſition révoltante qu'elle a faite d'aſſaſſiner ſa belle-mère ; une faute en attire cent autres.

Votre refus eſt juſte autant que ma demande.
A force de reſpect votre amour s'eſt trahi,
Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obéi;
(*a*) Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance
Juſqu'à vouloir d'un crime être la récompenſe.
Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la paix,
Puiſque m'en affranchir, c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage :
L'orgueil de ma naiſſance enfle encor mon courage;
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait ſur moi,
Je n'oublirai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mere,
Que le trône me donne ou vous ou votre frere.
(*b*) Attendant ſon ſecret vous aurez mes déſirs;
Et s'il le fait régner, vous aurez mes ſoupirs :
C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? Son bonheur eſt le mien :

(*a*) *Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance.* Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance? Elle change à préſent d'avis; elle ne voudrait plus d'Antiochus, s'il avait tué ſa mère : ce n'eſt pas là aſſurément le caractère qu'exigent Horace & Boileau.

Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord;
Et qu'il ſoit juſqu'au bout, tel qu'on l'a vu d'abord.

(*b*) *Attendant ſon ſecret.* Elle voulait tout-à-l'heure tuer Cléopatre, & à préſent elle lui eſt ſoumiſe. Et qu'eſt-ce qu'un *ſecret* qui *fait régner?*

Rendez heureux ce frere, & je ne perdrai rien.
L'amitié le conſent, ſi l'amour l'appréhende :
Je bénirai le ciel d'une perte ſi grande ;
Et quittant les douceurs de cet eſpoir flottant,
(*a*) Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, ſi mon deſtin entre ſes mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour.... Mais adieu, mon eſprit ſe confond (*b*).
Prince, ſi votre flamme à la mienne répond,
(*c*) Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
(*d*) Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

(*a*) *Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.* Il eſt aſſurément impoſſible de mourir affligé & content.

(*b*) Voilà encor Rodogune qui ſe recueille pour dire qu'elle eſt troublée, qui fait une pauſe pour dire qu'elle ſe confond. Toujours cette groſſière fineſſe, toujours cet art qui manque d'art.

(*c*) *Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime*, n'eſt pas Français ; on dit, *ingrat envers quelqu'un*, & non, *ingrat à quelqu'un.*

J'ai déjà remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis* de quelqu'un eſt une de ces mauvaiſes expreſſions qu'on a miſes à la mode depuis quelque tems. Preſque perſonne ne s'étudie à bien parler ſa langue.

(*d*) *Ne me revoyez point qu'avec*, n'eſt pas Français ; il faut, *ne me revoyez qu'avec.*

S C E N E I I.

ANTIOCHUS *ſeul.*

(*a*) LES plus doux de mes vœux enfin ſont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'eſt pas aſſez ;
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature ;
Et prête-lui pour nous ces tendres ſentiments
Que ton ardeur inſpire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, & ces dignes foibleſſes,
Dont la vigueur détruit les fureurs vengereſſes.
Voici la reine. Amour, nature, juſtes dieux,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ſes yeux !

(*a*) *Les plus doux de mes vœux. — Tu viens de vaincre, amour ! — En cette conjoncture. — Les cœurs des vrais amans, & ces dignes faibleſſes, dont la vigueur détruit les fureurs vengereſſes.* Tout cela reſſemble à des ſtances de Boiſrobert, & *les vrais amans* reviennent à tout propos.

Pourquoi Rodrigue & Chimène parlent-ils ſi bien, & Antiochus & Rodogune ſi mal ? C'eſt que l'amour de Chimène eſt véritablement tragique, & que celui de Rodogune & d'Antiochus ne l'eſt point du tout ; c'eſt un amour froid dans un ſujet terrible.

SCENE III (a).

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

HE bien, Antiochus, (a) vous dois-je la couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous ſavez ſi le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous ſavez mieux que moi ſi vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je ſais que je péris ſi vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à ſervir ma colere,

(a) Je ne ſais ſi je me trompe, mais cette ſcène ne me paraît pas plus naturelle ni mieux faite que les précédentes. Il me ſemble que Cléopatre après avoir dit à ſes deux fils qu'elle couronnera celui qui aura aſſaſſiné ſa maîtreſſe, ne doit point parler familiérement à Antiochus.

(b) *Vous dois-je la couronne ?* C'eſt-à-dire, *Voulez-vous tuer Rodogune ?* cela ne peut s'entendre autrement; cela même ſignifie, *Avez-vous tué Rodogune ?* car elle n'a promis la couronne qu'à l'aſſaſſin.

Vous vous êtes laiſſé prévenir par un frere ?
(*a*) Il a ſu me venger quand vous délibériez ?
(*b*) Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez ?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur eſt extrême,
C'eſt périr en effet que perdre un diadême ;
Je n'y ſais qu'un remede, encore eſt-il fâcheux,
Étonnant, incertain, & triſte pour tous deux ;
(*c*) Je périrai moi-même avant que de le dire.
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

(*d*) Le remede à nos maux eſt tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.

(*a*) *Il a ſu me venger quand vous délibériez.* On ne peut imaginer que Cléopatre veuille dire ici autre choſe, ſinon : *Séleucus vient de tuer ſa maîtreſſe & la vôtre.* A ce mot ſeul, Antiochus ne doit-il pas entrer en fureur !

(*b*) *Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez.* Ce vers confirme encor la mort de Rodogune ; il n'en eſt rien, à la vérité ; mais Cléopatre le dit poſitivement. Comment Antiochus n'eſt-il pas ſaiſi du plus affreux déſeſpoir à cette nouvelle épouvantable ? comment peut-il raiſonner de ſang-froid avec ſa mère, comme ſi elle ne lui avait rien dit ? rien de tout cela n'eſt vraiſemblable ; il ne l'eſt pas que Cléopatre veuille faire accroire que Rodogune eſt morte ; il ne l'eſt pas qu'Antiochus ſoutienne cette converſation. S'il croit Cléopatre, il doit être furieux : s'il ne la croit pas, il doit lui dire, *Oſez-vous bien imputer ce crime à mon frère ?*

(*c*) *Je périrai moi-même avant que de le dire.* On n'entend pas mieux ce que c'eſt que ce ſecret. Ces deux couplets paraiſſent remplis d'obſcurités.

(*d*) *Le remède à nos maux eſt tout en votre main.* Comment ce remède aux maux eſt-il dans la main de Cléopatre ; entend-il

Votre ſeule colere a fait notre infortune.
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune !
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments
Nous jette la rigueur de vos commandements.
L'aveu de cet amour ſans doute vous offenſe ;
Mais enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence ;
Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié ;
Au point où je les vois, c'en eſt le ſeul remede.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous poſſede !
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
Ou ſi vous préſumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec reſpect à vous faire connoître
(a) Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

---

qu'en nommant l'aîné elle finira tout ? mais il dit, *Nous perdons tout en perdant Rodogune.* Il n'y aura donc point de remède aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de Cléopatre eſt aveuglé d'un peu d'inimitié ? que ſi ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en prendre pitié, & qu'au point où il les voit, c'en eſt le ſeul remède. Quel diſcours ! quel langage ! & dans une telle occaſion ! Il parle avec la plus grande ſoumiſſion ; & Cléopatre lui répond, *Quelle fureur vous poſſède ?* En vérité, ces diſcours ſont-ils dans la nature ?

(a) *Les forces d'un amour.* On a déjà remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un État.*

CLÉOPATRE.

Moi, j'aurois allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour (*a*) ?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aîneſſe
Donnât à l'un de nous le trône & la princeſſe ;
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;
Et c'étoit par vos mains nous mettre en ſon pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eût oſé s'en défendre,
(*b*) Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si ſa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux,
(*c*) Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;
Le déſir de régner eût fait la même choſe ;

(*a*) *Un prétexte qui fait un retour*, n'eſt pas Français.

(*b*) *Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre.* Il me ſemble qu'il n'eſt point du tout intéreſſant de ſavoir ſi Cléopatre a fait naître elle-même l'amour des deux frères pour Rodogune ; ce n'eſt pas-là ce qui doit l'inquiéter ; il doit trembler que Cléopatre n'ait déjà fait aſſaſſiner Rodogune par Séleucus, comme elle l'a déjà dit, ou du moins, qu'elle n'emploie le bras de quelqu'autre. Cette idée ſi naturelle ne ſe préſente pas ſeulement à lui ; c'était la ſeule qui pût inſpirer de la terreur & de la pitié, & c'eſt la ſeule qui ne vienne pas dans la tête d'Antiochus. Il s'amuſe à dire inutilement que les deux frères devaient aimer Rodogune ; il veut le prouver en forme ; il parle de l'*ordre des loix*.

(*c*) Il dit que *le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle.* Comment un *devoir attache*-t-il des *vœux ?* cela n'eſt pas Français.

(*a*) Et dans l'ordre des loix que la paix nous impoſe ;
Nous devions aſpirer à ſa poſſeſſion,
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire ;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frere ;
Et, cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir une haine cachée,
Que la foi des traités (*b*) n'avoit point arrachée ?

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le ſouvenir
(*c*) Des hontes que pour vous j'avois ſu prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune,
Sans moi, ſans mon courage, eût mis votre fortune.
(*d*) Je croyois que vos cœurs ſenſibles à ſes coups.

(*a*) *Le déſir de régner qui eût fait la même choſe* & les deux princes qui *devaient aſpirer à la poſſeſſion de Rodogune dans l'ordre des loix*, & qui *ont donc aimé !* quel langage !

(*b*) *N'avait point arrachée.* Ce verbe exige une prépoſition & un ſubſtantif : on *arrache* la haine *du cœur.*

(*c*) *Des hontes que pour vous j'avais ſu prévenir. La honte* n'a point de pluriel, du moins dans le ſtyle noble.

(*d*) *Je croyais que vos cœurs ſenſibles à ſes coups*, ſe rapporte, par la conſtruction de la phraſe, au courage de Cléopatre, & par le ſens de la phraſe, aux coups de Rodogune. Et comment retenait-elle ce courroux, quand elle dit qu'elle *croyait que leurs cœurs conſerveraient un généreux courroux ?* Pouvait-elle retenir un courroux dont ſes deux fils ne lui donnaient

En ſauroient conſerver un généreux courroux ;
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que, groſſiſſant ſous un peu de contrainte,
Ce torrent de colere & de reſſentiment
Fût plus impétueux en ſon débordement.
Je fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le ſceptre dont ma main vous doit récompenſer,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;
Vous ne conſidérez ni lui, ni mon injure ;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature ;
Et je pourrois aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS.

La nature & l'amour ont leurs droits ſéparés ;
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il poſſede.

CLÉOPATRE.

Non, non, où l'amour regne, il faut que l'autre cede.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux.
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous.
Mais auſſi....

---

aucune marque ? Au reſte, je ſuis toujours étonné que Cléopatre veuille tromper toujours groſſiérement des princes qui la connaiſſent, & qui doivent tant ſe défier d'elle. Obſervez ſur-tout que rien n'eſt ſi froid que ces diſcuſſions dans les ſcènes où il s'agit d'un grand intérêt.

CLÉOPATRE.

Pourſuivez, fils ingrat & rebelle !

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périſſez, périſſez ; votre rebellion
Mérite plus d'horreur que de compaſſion.
Mes yeux ſauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ſes adorateurs, & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle? (*a*) y voulez-vous la mienne,
Madame ? commandez, je ſuis prêt d'obéir :
Je percerai ce cœur qui vous oſe trahir :
Heureux ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire,
Et noyer dans mon ſang toute votre colere !
Mais ſi la dureté de votre averſion
Nomme encor notre amour une rebellion ;
Du moins ſouvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles ſoupirs (*b*) & d'impuiſſantes larmes.

(*a*) *Y voulez-vous la mienne ?* Cet *y* ne ſe rapporte à rien.

(*b*) *Et d'impuiſſantes larmes.* S'il n'a eu *que d'impuiſſantes larmes*, comment Cléopatre a-t-elle pu lui dire, *quelle aveugle fureur vous poſſède*, comme on l'a déjà remarqué ?

CLÉOPATRE

CLÉOPATRE.

Ah! que n'a-t-elle pris & la flamme & le fer!
Que bien plus aiſément j'en ſaurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont preſque éteint cette ardeur de vengeance.
Je ne puis refuſer des ſoupirs à vos pleurs;
Je ſens que (a) je ſuis mere auprès de vos douleurs.
C'en eſt fait, je me rends, & ma colere expire.
Rodogune eſt à vous, auſſi-bien que l'empire.
(b) Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné;
Poſſédez-la, régnez.

(a) *Je ſuis mère auprès de vos douleurs.* Cela n'eſt pas Français; il fallait dire, *vos douleurs me font ſentir que je ſuis mère.* La correction du ſtyle eſt devenue d'une néceſſité abſolue. On eſt obligé de tourner quelquefois un vers en pluſieurs manières avant de rencontrer la bonne.

(b) *Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné.* Je ſuis encor ſurpris du peu d'effet que produit ici cette déclaration de la primogéniture d'Antiochus; c'eſt pourtant le ſujet de la piéce, c'eſt ce qui eſt annoncé dès les premiers vers, comme la choſe la plus importante. Je penſe que la raiſon de l'indifférence avec laquelle on entend cette déclaration, eſt qu'on ne la croit pas vraie. Cléopatre vient de s'adoucir ſans aucune raiſon; on penſe que tout ce qu'elle dit eſt feinte. Une autre raiſon encor du peu d'effet de cette déclaration ſi importante, c'eſt qu'elle eſt noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaiſes raiſons, & ſurtout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne ſaurait toucher. J'obſerve que parmi ces défauts l'intérêt de curioſité ſe fait toujours ſentir; c'eſt ce qui ſoutient la piéce juſqu'au cinquiéme acte, dont les grandes beautés, la ſituation unique, & le terrible tableau demandent grace pour tant de fautes, & l'obtiennent.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !
O trop heureuſe fin de l'excès de ma peine !
Je rends graces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, eſt-il poſſible ?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai réſiſté,
La nature eſt trop forte, & mon cœur s'eſt dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mere,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi, je triomphe donc ſur le point de périr !
La main qui me bleſſoit a daigné me guérir !

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner (*a*) une flamme ſi belle.
Allez à la princeſſe en porter la nouvelle :
Son cœur, comme le vôtre, en deviendra charmé.
Vous n'aimeriez pas tant ſi vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

(*b*) Heureux Antiochus ! heureuſe Rodogune !
Oui, Madame, entre nous la joie en eſt commune.

(*a*) *Une flamme ſi belle* n'eſt pas une raiſon quand il s'agit d'un trône, il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à Antiochus eſt plutôt de la comédie que de la tragédie.

(*b*) *Heureux Antiochus ! heureuſe Rodogune !* Il faut que ce prince ait le ſens bien borné, pour n'avoir aucune défiance,

CLÉOPATRE.

Allez donc, ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements ;
Et ce ſoir deſtiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement ſi ma haine eſt finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos deſirs bornés
A vous donner en nous des ſujets couronnés.

---

en voyant ſa mère paſſer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce, à l'excès de la bonté ! Quoi ! après qu'elle ne lui a parlé que d'aſſaſſiner Rodogune, après avoir voulu lui faire accroire que Séleucus l'a tuée ; après lui avoir dit, Périſſez, périſſez ; elle lui dit, que ſes larmes ont de l'intelligence dans ſon cœur ; & Antiochus la croit ! Non, une telle crédulité n'eſt pas dans la nature. Antiochus n'a jamais dû avoir plus de défiance, & il n'en témoigne aucune. Il devrait au moins demander ſi le changement inopiné de ſa mère eſt bien vrai ; il devrait dire, *eſt-il poſſible que vous ſoyez toute autre en un moment ! ſerai-je aſſez heureux ?* &c. mais point ; il s'écrie tout d'un coup, *O moment fortuné ! ô trop heureuſe fin !* Plus j'y réfléchis, & moins je trouve cette ſcène naturelle.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENFIN, ce grand courage a vaincu ſa colere.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils ſur le cœur d'une mere !

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, & ce cœur adouci....

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi ſon frere, & nous laiſſez ici.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume,
Mais j'en ſaurai ſur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui ſera plus doux
D'apprendre tout de moi qu'il ne ſeroit de vous.

SCENE V (a).

CLÉOPATRE *ſeule.*

QUE tu pénetres mal le fond de mon courage !
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage ;
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi (b) dedans ma confidence.
Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
Et dont l'eſprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguiſement,

(a) On dit qu'au théatre on n'aime pas les ſcélérats. Il n'y a point de criminelle plus odieuſe que Cléopatre, & cependant on ſe plaît à la voir, du moins le parterre qui n'eſt pas toujours compoſé de connaiſſeurs ſévères & délicats s'eſt laiſſé ſubjuguer quand une actrice impoſante a joué ce rôle, elle annoblir l'horreur de ſon caractère par la fierté des traits dont Corneille la peint ; on ne lui pardonne pas, mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis Rodogune & le trône à ſon Antiochus. Si Corneille a manqué à ſon art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les eſprits en ſuſpens, & d'arranger tellement les événemens, que perſonne ne peut deviner le dénouement de cette tragédie.

(b) On a déjà averti qu'il faut *dans* & non pas *dedans*. Mais pourquoi ne veut-elle plus de confidente, & pourquoi s'eſt-elle confiée ? Elle ne le dit pas.

Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au ſort des immortels préfere ta fortune,
Tandis que mieux inſtruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je ſaurai te plonger.
(*a* Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche:
De qui ſe rend trop tôt on doit craindre une embûche:
(*b*) Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour ſincere un changement ſi prompt.
L'effet te fera voir comme je ſuis changée.

SCENE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.

SAVEZ-VOUS, Séleucus, que je me ſuis vengée?

SÉLEUCUS.

(*c*) Pauvre Princeſſe, hélas!

(*a*) *Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche.* *Trébucher* n'a jamais été du ſtyle noble.

(*b*) *Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front.* Je crois qu'il eût fallu, *diſtinguer*, au lieu de *démêler*; car le cœur & le front ne ſont point melés enſemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'applaudit de tromper toujours ſa confidente; doit-elle penſer à elle dans ce moment d'horreur?

(*c*) *Pauvre princeſſe, hélas!* Cette réponſe eſt inſoutenable; la baſſeſſe de l'expreſſion s'y joint à une indifférence qu'on n'at-

CLÉOPATRE.

Vous déplorez ſon ſort !
Quoi ! l'aimiez-vous ?

SÉLEUCUS.

(*b*) Aſſez pour regretter ſa mort.

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez ſervir encor d'amant fidele,
Si j'ai ſu me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel ! & de qui donc, Madame ?

CLÉOPATRE.

C'eſt de vous,
Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon époux ;
De vous qui l'adorez en dépit d'une mere,
De vous qui dédaignez de ſervir ma colere,
De vous de qui l'amour rebelle à mes deſirs
S'oppoſe à ma vengeance, & détruit mes plaiſirs.

---

tendait pas d'un homme amoureux ; on ne parlerait pas ainſi de la mort d'une perſonne qu'on connaîtrait à peine : il croit que ſa maîtreſſe eſt aſſaſſinée, & il dit, *pauvre princeſſe!*

(*b*) *Aſſez pour regretter ſa mort*, enchérit encor ſur cette faute.

SÉLEUCUS.

De moi ?

CLÉOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle ;
Et ſi pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le ſentir.
Le trône étoit à toi par le droit de naiſſance ;
Rodogune avec lui tomboit en ta puiſſance ;
Tu devois l'épouſer, tu devois être roi,
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moi,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aîneſſe,
Et donne à ton rival ton ſceptre & ta maîtreſſe.

SÉLEUCUS.

A mon frere ?

CLÉOPATRE.

C'eſt lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné ;
Et par une raiſon qui vous eſt inconnue,
Mes propres ſentiments vous avoient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits ſi doux,
Que mon cœur (*a*) n'ait donnés à ce frère avant vous ;

(*a*) *N'ait donnés* ſe rapporte *aux attraits ſi doux ;* mais ce ne ſont pas les *attraits ſi doux* qu'il a donnés à ſon frère, ce ſont *les biens.*

Et ſi vous bornez-là toute votre vengeance,
Vos déſirs & les miens ſeront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'eſt ainſi qu'on déguiſe un violent dépit;
(*a*) C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit,
Et qu'on croit amuſer de fauſſes patiences,
Ceux dont en l'ame on craint les juſtes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi! je conſerverois quelque courroux ſecret!

CLÉOPATRE.

Quoi! lâche! tu pourrois la perdre ſans regret,
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée,
Elle dont tu plaignois la perte imaginée?

SÉLEUCUS.

Conſidérer ſa perte avec compaſſion,
Ce n'eſt pas aſpirer à ſa poſſeſſion.

(*a*) *C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit, &c.* Cléopatre eſt-elle habile? elle veut trop perſuader à Séleucus qu'il doit s'affliger, c'eſt lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, & l'animer contre ſon frère; mais ſes paroles n'ont pas un ſens net. Qu'eſt-ce *qu'une feinte* qui *aſſoupit au dehors* & de *fauſſes patiences* qui *amuſent ceux dont on craint en l'ame des défiances?* Comment l'auteur de *Cinna* a-t-il pu écrire dans un ſtyle ſi incorrect & ſi peu noble?

CLÉOPATRE.

Que la mort la raviſſe, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant eſt également forte,
Et tel qui ſe conſole après l'inſtant fatal,
Ne ſauroit voir ſon bien aux mains de ſon rival.
(a) Piqué juſques au vif, il tâche à le reprendre;
Il fait de l'inſenſible, afin de mieux ſurprendre;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite, à ſa flamme étoit dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être, mais enfin par quel amour de mere
Preſſez-vous tellement ma douleur contre un frere?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connoître, & la faire avorter;

(a) *Piqué juſques au vif.* — *Faire de l'inſenſible.* Une choſe *due par rang ou par mérite.* Tout cela eſt très-mal exprimé, & eſt d'un ſtyle familier & bas. *Une choſe due par rang*, n'eſt pas Français.

Le reſte de la ſcène eſt plus naturel & mieux écrit; mais Séleucus ne dit rien qui doive faire prendre à ſa mère la réſolution de l'aſſaſſiner. Un ſi grand crime doit au moins être néceſſaire. Pourquoi Séleucus ne prend-il pas des meſures contre ſa mère, comme il l'avait propoſé à Antiochus? en ce cas Cléopatre aurait quelque raiſon qui ſemblerait colorer ſes crimes.

J'en prends à conſerver malgré toi mon ouvrage,
Des jaloux attentats de ta ſecrete rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainſi ; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés, quand, & comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire ? & par quelle juſtice
Faut-il que ſur moi ſeul tombe tout le ſupplice,
Et que du même amour, dont nous ſommes bleſſés,
Il ſoit récompenſé quand vous m'en puniſſez ?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix, je fais juſtice ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace ;
D'où vient qu'un fils vers moi, noirci de trahiſon,
Oſe de mes faveurs me demander raiſon.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiſcretes.
Je ne ſuis point jaloux du bien que vous lui faites ;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne penſez, & plus que je ne veux.
Le reſpect me défend d'en dire davantage ;
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame ; mais enfin n'eſpérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frere, & zele pour mon roi.
Adieu.

SCENE VII.

CLÉOPATRE *ſeule.*

DE quel malheur ſuis-je encore capable (*a*) !
Leur amour m'offenſoit, leur amitié m'accable ;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés, & deux rivaux unis.
Quoï, ſans émotion perdre trône & maîtreſſe !
Quel eſt ici ton charme, odieuſe princeſſe ?
Et par quel privilege, allumant de tels feux,
(*b*) Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux ?
N'eſpere pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner ſur deux cœurs tu n'es pas encor reine.

(*a*) On eſt *capable* d'une réſolution, d'une action vertueuſe ou criminelle. On n'eſt point *capable* d'un *malheur*.

(*b*) *Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux ?* Elle veut dire, *en n'en prenant qu'un*, car Rodogune ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèſe, *en prendre un, & en ôter deux*, eſt recherchée. J'ai déjà remarqué que l'antithèſe eſt trop familière à la poéſie Françaiſe ; ce pourrait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre & l'harmonie de la Latine & de la Grecque ; c'eſt encor plus notre faute ; nous ne travaillons pas aſſez nos vers, nous n'avons pas aſſez d'attention au choix des paroles, nous ne luttons pas aſſez contre les difficultés.

Je ſais bien qu'en l'état où tous deux je les vois,
Il me les faut percer pour aller juſqu'à toi.
Mais n'importe, mes mains ſur le pere enhardies,
Pour un bras refuſé ſauront prendre deux vies.
Leurs jours également ſont pour moi dangereux.
(c) J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux.
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéiſſent.
Fais-les ſervir ma haine, ou conſens qu'ils périſſent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir;
Souvent qui tarde trop ſe laiſſe prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuſe à force de grands crimes.

Fin du quatrieme Acte.

(a) *J'ai commencé par lui, je finirai par eux.* Je ne ſais ſi on ſera de mon ſentiment, mais je ne vois aucune néceſſité preſſante, qui puiſſe forcer Cléopatre à ſe défaire de ſes deux enfans. Antiochus eſt doux & ſoumis; Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que ſon atrocité me révolte, & quelque méchant que ſoit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle réſolution ſoit dans la nature. Si ſes deux enfans avaient comploté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre Cléopatre un peu excuſable; mais une femme, qui de ſang-froid ſe réſout à aſſaſſiner un de ſes fils, & à empoiſonner l'autre, n'eſt pour moi qu'un monſtre qui me dégoûte. Cela eſt plus atroce que tragique. Il faut toujours, à mon avis, qu'un grand crime ait quelque choſe d'excuſable.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE *ſeule.*

(*a*) ENFIN, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi,
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre, en attendant Rodogune & ſon frere,
(*b*) Peut déjà de ma part les promettre à ſon pere :

(*a*) *Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi, &c.*

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
Qui par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.

Il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque le public écoute encor, non ſans plaiſir, ce monologue. Je ne puis trahir ma penſée, juſqu'à déguiſer la peine qu'il me fait. Je trouve ſur-tout cette exclamation, *graces aux dieux* auſſi déplacée qu'horrible ; *graces aux dieux, je viens d'égorger mon fils de qui je n'avais nul ſujet de me plaindre ;* mais enfin je conçois que cette déteſtable fermeté de Cléopatre peut attacher, & ſur-tout qu'on eſt très-curieux de ſavoir comment Cléopatre réuſſira ou ſuccombera ; c'eſt-là ce qui fait à mon avis le grand mérire de cette piéce.

(*b*) *Peut déjà de ma part les promettre à ſon père. De ma part* eſt une expreſſion familière ; mais ainſi placée, elle devient fiere & tragique ; c'eſt-là le grand art de la diction. Il ſerait à

Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé,
Pour réunir bientôt ce que j'ai ſéparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont, d'un ſeul coup du ſort,
Recevoir l'hyménée, & le trône & la mort,
(*a*) Poiſon, me ſauras-tu rendre mon diadême?
Le fer m'a bien ſervie, en feras-tu de même?
Me ſeras-tu fidele? Et toi, que me veux-tu,
(*b*) Ridicule retour d'une ſotte vertu,
(*c*) Tendreſſe dangereuſe autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les reſtes de mon ſang,
S'il m'arrache du trône, & la met en mon rang.
Reſte du ſang ingrat d'un époux infidele,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,

ſouhaiter que Corneille l'eût employé ſouvent; mais il ſerait à ſouhaiter auſſi que la rage de Cléopatre pût avoir quelqu'excuſe, au moins apparente.

(*a*) J'avoue encor que je n'aime point cette apoſtrophe au poiſon. On ne parle point à un *poiſon*, c'eſt une déclamarion de rhéteur, une reine ne s'aviſe guère de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apoſtrophes dans Racine.

(*b*) *Ridicule retour d'une ſotte vertu*, n'eſt pas de même. Rien n'eſt plus bas, ni même plus mal placé. Cléopatre n'a point de vertu, ſon ame exécrable n'a pas héſité un inſtant. Ce mot *ſotte* doit être éviré.

(*c*) *Tendreſſe dangereuſe autant comme importune. Autant comme importune*, n'eſt pas Français: on l'a déjà obſervé ailleurs.

Aime mon ennemie, & péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai ſon appui;
Auſſi bien ſous mes pas c'eſt creuſer un abyme,
Que retenir ma main ſur la moitié du crime;
Et te faiſant mon roi, c'eſt trop me négliger,
Que te laiſſer ſur moi pere & frere à venger.
Qui ſe venge à demi, court lui-même à ſa peine.
(a) Il faut ou condamner ou couronner ſa haine.
Dût le peuple en fureur pour ſes maîtres nouveaux,
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux;
Dût le Parthe vengeur me trouver ſans défenſe;
Dût le ciel égaler le ſupplice à l'offenſe,
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir;
(b) Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
(c) Tombe ſur moi le ciel, pourvu que je me venge!

(a) *Il faut ou condamner ou couronner ſa haine.* Ces ſentences, au moins, doivent être claires & fortes: mais ici le mot de *haine* eſt faible, & *couronner ſa haine* ne donne pas une idée nette.

(b) *Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.* Il eſt bien plus étrange qu'un vers ſi oiſeux & ſi faible ſe trouve entre deux vers ſi beaux & ſi forts. Plaignons la ſtérilité de nos rimes dans le genre noble; nous n'en avons qu'un très-petit nombre, & l'embarras de trouver une rime convenable, fait ſouvent beaucoup de tort au génie; mais auſſi, quand cette difficulté eſt toujours ſurmontée, le génie alors brille dans toute ſa perfection.

(c) *Tombe ſur moi le ciel, &c.* On ſait bien que le ciel ne peut tomber ſur une perſonne, mais cette idée, quoique très-fauſſe, était reçue du vulgaire; elle exprime toute la fureur de Cléopatre, elle fait frémir.

J'en

J'en recevrai le coup d'un viſage remis.
Il eſt doux de périr après ſes ennemis ;
Et de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur ſujette.
(*a*) Mais voici Laonice, il faut diſſimuler
Ce que le ſeul effet doit bientôt révéler.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

VIENNENT-ILS, nos amants ?

LAONICE.

Ils approchent, Madame ;
On lit deſſus leur front l'allégreſſe de l'ame ;
L'amour s'y fait paroître avec la majeſté ;
(*b*) Et ſuivant le vieil ordre en Syrie uſité,

(*a*) *Mais voici Laonice, il faut diſſimuler.* Ces avertiſſemens au parterre ne ſont plus permis : on s'eſt appercu qu'il y a très-peu d'art à dire, *je vais agir avec art.* On doit aſſez s'appercevoir que Cléopatre diſſimule, ſans qu'elle diſe, *je vais diſſimuler.*

(*b*) *Et ſuivant le vieil ordre, &c.* Cette deſcription que fait Laonice, toute ſimple qu'elle eſt, me paraît un grand coup de l'art ; elle intéreſſe pour les deux époux ; c'eſt un beau contraſte avec la rage de Cléopatre : ce moment excite la crainte & la pitié, & voilà la vraie tragédie.

D'une grace en tous deux toute auguſte & royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple au ſortir du palais,
(*a*) Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais;
C'eſt-là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
(*b*) Le peuple tout ravi par ſes vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur ſouhaite aux pieds de leurs autels;
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne ſoit bientôt finie.
(*c*) Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
(*d*) Tous nos vieux différends de leur ame exilés,
Font leur ſuite aſſez groſſe, & d'une voix commune,
Béniſſent à l'envi, le prince & Rodogune.
Mais je les vois déjà, Madame; c'eſt à vous
A commencer ici des ſpectacles ſi doux.

(*a*) *Par les mains du grand prêtre, être unis à jamais.* On ſent aſſez la dureté de ces ſons, *grand prêtre être;* il eſt aiſé de ſubſtituer le mot de *pontiſe.*

(*b*) *Le peuple tout ravi,* eſt un peu trop du ſtyle de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puiſſent diminuer en rien le grand intérêt de cette ſituation, la majeſté du ſpectacle & la beauté de preſque tout ce cinquieme acte conſidéré en lui-même, indépendamment des quatre premiers.

(*c*) *Les Parthes à la foule.* Il faut *en foule.*

(*d*) *Tous nos vieux différens — Font leur ſuite aſſez groſſe.* Il ſemble par la phraſe que ces différens ſoient de la ſuite

S C E N E III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, Troupe de Parthes & de Syriens.

CLÉOPATRE.

(*a*) APPROCHEZ, mes enfants, car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle,
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au delà du trépas;
Il m'eſt trop doux, Madame, & tout l'heur que j'eſpere,
C'eſt de vous obéir, & reſpecter en mere.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi ſeulement, vous allez être rois;
Et s'il faut du reſpect, c'eſt moi qui vous le dois.

(*c*) *Approchez, mes enfans, car l'amour maternelle.* Quoi! après avoir demandé, il y a deux heures, la tête de Rodogune, elle leur parle d'*amour maternelle!* cela n'eſt-il pas trop outré? Rodogune ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie? Il n'y a point de réconciliation formelle, les deux princeſſes ne ſe ſont point vues.

ANTIOCHUS.

Ah! ſi nous recevons la ſuprême puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de votre obéiſſance.
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'oſe le croire ainſi, mais prenez votre place.
Il eſt temps d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

(*Ici Antiochus s'aſſied dans un fauteuil, Rodogune à ſa gauche en même rang, & Cléopatre à ſa droite, mais en rang inférieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſied auſſi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; & Cléopatre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoiſonné.*)

Peuples qui m'écoutez, Parthes & Syriens,
Sujets du roi ſon frere, ou qui futes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aineſſe
Éleve dans le trône, & donne à la princeſſe.
Je lui rends cet État que j'ai ſauvé pour lui.
Je ceſſe de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de ſouveraine.
Voici votre roi, peuple, & voilà votre reine.
Vivez pour les ſervir, reſpectez-les tous deux,
Aimez-les, & mourez, s'il eſt beſoin, pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchiſe
Je leur rends ce pouvoir dont je me ſuis démiſe :
(*a*) Prêtez les yeux au reſte, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice apporte la coupe.*)

ORONTE.

Votre ſincérité s'y fait aſſez paroître,
Madame, & j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen eſt maintenant notre plus cher ſouci ;
L'uſage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis ſous la foi conjugale ;
Puiſſe-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour enſemble & de mon amitié.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.*

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mere !

CLÉOPATRE.

Le temps preſſe, & votre heur d'autant plus ſe differe.

(*a*) *Prêtez les yeux au reſte.* Pourquoi dit-on, *prêter l'oreille*, & que *prêter les yeux* n'eſt pas Français ? N'eſt-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'entendre, en détournant ailleurs ſon attention ; & qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts ?

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux moments :
Voici l'heureux eſſai de nos contentements.
Mais ſi mon frere étoit le témoin de ma joie....

CLÉOPATRE.

C'eſt être trop cruel que vouloir qu'il la voie,
Ce ſont des déplaiſirs qu'il fait bien d'épargner,
Et ſa douleur ſecrete a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit aſſuré qu'il la verroit ſans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, Troupe de Parthes & de Syriens.

TIMAGENE.

AH, Seigneur!

CLÉOPATRE.

Timagene,
Quelle eſt votre inſolence?

TIMAGENE.

Ah, Madame!

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes ſens rappellés....

ANTIOCHUS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

TIMAGENE.

Le prince votre frere....

ANTIOCHUS.

Quoi ! ſe voudroit-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-temps afin de divertir
L'ennui que de ſa perte il pouvoit reſſentir ;
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée,
Où la clarté du ciel ſemble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foibleſſe étendu,
Il ſembloit déplorer ce qu'il avoit perdu ;
Son ame à ce penſer paroiſſoit attachée ;
Sa tête ſur un bras languiſſamment penchée,

(*a*) Immobile & rêveur en malheureux amant....

ANTIOCHUS.

Enfin, que faiſoit-il ? achevez promptement (*b*).

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'eſtomac ouverte,
Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte....

CLÉOPATRE.

Il eſt mort ?

TIMAGENE.

Oui, Madame.

(*a*) *Immobile & rêveur en malheureux amant....* On eſt fâché de cette abſurdité de Timagène, qui jeterait quelque ridicule ſur cet événement terrible, s'il était poſſible d'en jeter. Peut-on dire d'un prince aſſaſſiné, qu'il eſt *rêveur en malheureux amant ſur un lit de gazon ?* Le moment eſt preſſant & horrible. Séleucus peut avoir un reſte de vie, on peut le ſecourir, & Timagène s'amuſe à repréſenter un prince aſſaſſiné & baigné dans ſon ſang, comme un berger de l'*Aſtrée*, rêvant à ſa maîtreſſe ſur une couche verte.

(*b*) *Enfin que faiſait ce malheureux amant & rêveur ? Monſieur, il était mort.* C'eſt une eſpèce d'arlequinade. Si un auteur haſardait aujourd'hui ſur le théatre une telle incongruité, comme on ſe récrierait, comme on ſifflerait ! Sur-tout ſi l'auteur était mal voulu ; cela ſeul ſerait capable de faire tomber une piéce nouvelle. Mais le grand intérêt qui règne dans ce dernier acte ſi différent du reſte, la terreur de cette ſituation & le grand nom de Corneille, couvrent ici tous les défauts.

CLÉOPATRE.

Ah, deſtins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame ;
Voilà le déſeſpoir où l'a réduit ſa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame ; & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame ; il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLÉOPATRE *à Timagene.*

(*a*) La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant aſſaſſiné le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagene, ſouffrez la douleur d'une mere,
Et les premiers ſoupçons d'une aveugle colere.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,

(*a*) *La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente.* Je ne ſais s'il eſt bien adroit à Cléopatre d'accuſer ſur le champ Timagène ; mais comme elle craint d'être accuſée, elle ſe hâte de faire retomber le ſoupçon ſur un autre, quelque peu vraiſemblable que ſoit ce ſoupçon. D'ailleurs ſon trouble eſt une excuſe.

On peut remarquer que quand Timagène dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui répond, c'eſt donc toi qui l'as tué, ce n'eſt pas une conſéquence ; *il a parlé*, donc *tu l'as tué*.

(*a*) J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit ? achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel ſpectacle, à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris ce prince en ſoupirant,
Avec aſſez de peine entr'ouvre un œil mourant,
Et ce reſte égaré de lumiere incertaine
Lui peignant ſon cher frere au lieu de Timagene,
Rempli de votre idée, il m'adreſſe pour vous
Ces mots où l'amitié regne ſur le courroux :
(*b*) *Une main qui nous fut bien chere*
Venge ainſi le refus d'un coup trop inhumain :
Régnez, & ſur-tout, mon cher frere,
Gardez-vous de la même main.

(*a*) *J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.* Cela n'eſt pas Français ; il faut, *ſi je vous connaiſſais moins ;* mais pourquoi ſoupçonnerait-il Timagène ? ne devrait-il pas plutôt ſoupçonner Cléopatre qu'il ſait être capable de tout ?

(*b*) *Une main qui nous fut bien chère.* Pluſieurs critiques ont trouvé qu'il n'eſt pas naturel que Séleucus en mourant ait prononcé quatre vers entiers ſans nommer ſa mère ; ils diſent que cet artifice eſt trop ajuſté au théatre : ils prétendent que s'il a été frappé à la poitrine par ſa mère, il devait ſe défendre ; qu'un prince ne ſe laiſſe pas tuer ainſi par une femme ; & que s'il a été aſſaſſiné par un autre, envoyé par ſa mère, il ne doit pas dire que c'eſt *une main chère ;* qu'enfin Antiochus, au récit de cette aventure, devrait courir ſur le lieu. C'eſt au lecteur à peſer la valeur de toutes ces critiques. La dernière critique ſur-tout ne

C'eſt.... La Parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumiere s'éteint, & ſon ame s'envole ;
Et moi, tout effrayé d'un ſi tragique ſort,
J'accours pour vous en faire un funeſte rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique ;
Qui va changer en pleurs l'allégreſſe publique !
O frere plus aimé que la clarté du jour !
O rival auſſi cher que m'étoit mon amour !
Je te perds, & je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ſes derniers mots fatale obſcurité !
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité ?
Quand j'y penſe chercher la main qui l'aſſaſſine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obſcurité, qui dois-je en ſoupçonner ?

Une main qui nous fut bien chere !
(*à Rodogune.*)
Madame, eſt-ce la vôtre, ou celle de ma mere ?

ſouffre point de réponſe. Antiochus aimait tendrement ſon frère. Ce frère eſt aſſaſſiné, & Antiochus achève tranquillement la cérémonie de ſon mariage. Rien n'eſt moins naturel & plus révoltant. Son premier ſoin doit être de courir ſur le lieu, de voir ſi en effet ſon frère eſt mort, ſi on peut lui donner quelque ſecours ; mais le parterre s'apperçoit à peine de cette invraiſemblance ; il eſt impatient de ſavoir comment Cléopatre ſe juſtifiera.

Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;
Nous vous avons tous deux refuſé notre main ;
Qui de vous s'eſt vengée ? eſt-ce l'une, eſt-ce l'autre,
Qui fait agir la ſienne au défaut de la nôtre ?
Eſt-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
(a) Eſt-ce vous déſormais dont je dois me garder ?

(a) *Eſt-ce vous déſormais dont je dois me garder ?* Cette ſituation eſt ſans doute des plus théatrales, elle ne permet pas aux ſpectateurs de reſpirer. Quelques perſonnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'Antiochus ſoupçonne Rodogune qu'il adore, & qui n'avait aſſurément aucun intérêt à tuer Séleucus. D'ailleurs, quand l'aurait-elle aſſaſſiné ? on faiſait les préparatifs de la cérémonie ? Rodogune devait être accompagnée d'une nombreuſe cour ; l'ambaſſadeur Oronte ne l'a pas ſans doute quittée ; ſon amant était auprès d'elle. Une princeſſe qu'on va marier ſe dérobe-t-elle à tout ce qui l'entoure ? ſort-elle ſeule du palais pour aller au bout d'une allée ſombre aſſaſſiner ſon beau-frère, auquel elle ne penſe ſeulement pas ? Il eſt très-beau qu'Antiochus puiſſe balancer entre ſa maîtreſſe & ſa mère ; mais malheureuſement on ne pouvait guère amener cette belle ſituation qu'aux dépens de la vraiſemblance.

Le ſuccès prodigieux de cette ſcène, eſt une grande réponſe à tous ces critiques, qui diſent à un auteur : Ceci n'eſt pas aſſez fondé, cela n'eſt pas aſſez préparé. L'auteur répond, J'ai touché, j'ai enlevé le public ; l'auteur a raiſon, tant que le public applaudit. Il eſt pourtant infiniment mieux de s'aſtreindre à la plus exacte vraiſemblance ; par-là on plaît toujours, non-ſeulement au public aſſemblé, qui ſent plus qu'il ne raiſonne, mais aux critiques éclairés qui jugent dans le cabinet : c'eſt même le ſeul moyen de conſerver une réputation pure dans la poſtérité.

CLÉOPATRE.

Quoi ! vous me ſoupçonnez ?

RODOGUNE.

Quoi ! je vous ſuis ſuſpecte ?

ANTIOCHUS.

Je ſuis amant & fils, je vous aime & reſpecte ;
Mais quoi que ſur mon cœur puiſſent des noms ſi doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu ? dis-tu vrai, Timagene ?

TIMAGENE.

Avant qu'en ſoupçonner la princeſſe ou la reine,
Je mourrois mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, ſans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action eſt ſi noire,
Que n'en pouvant douter, je n'oſe encor la croire.
O quiconque des deux avez verſé ſon ſang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal ſervi vos haines mutuelles,
(a) Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;

(a) *Aux jours l'une de l'autre également cruelles. Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre ;* cela n'eſt pas Français.

Mais ſi j'ai refuſé ce déteſtable emploi,
Je veux bien vous ſervir toutes deux contre moi.
Qui que vous ſoyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

(*Il tire ſon épée, & veut ſe tuer.*)

RODOGUNE.

Ah, Seigneur! arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je ſers ou l'une, ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir,
Et me ſauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre & (*a*) traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,

(*a*) *Traîner cette gêne éternelle.* On ne traîne point une gêne. Mais le diſcours d'Antiochus eſt ſi beau, que cette légère faute n'eſt pas ſenſible.

Vivre & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'eſt mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou ſouffrez que je meure,
(*b*) Et que mon déplaiſir, par un coup généreux,
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devroit eſſuyer,
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouvez mieux conſoler une mere,
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere;
Je vous dirai, Seigneur, car ce n'eſt plus à moi
A nommer autrement, & mon juge & mon roi,
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine,
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en ſon cœur du paſſé ſoutient le ſouvenir,
Et que j'avois raiſon de vouloir prévenir.
(*a*) Elle a ſoif de mon ſang; elle a voulu l'épandre:
J'ai prévu d'aſſez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laiſſé déſarmer mon courroux.

(*b*) *Et que mon déplaiſir.* Il faudrait, *déſeſpoir.*

(*a*) *Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre.* *Épandre* était un terme heureux qu'on employait au beſoin au lieu de *répandre*; ce mot a vieilli.

(*à Rodogune.*)

(*a*) Sur la foi de ſes pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame ; mais, ô dieux ! quelle rage eſt la vôtre !
Quand je vous donne un fils, vous aſſaſſinez l'autre,
Et m'enviez ſoudain l'unique & foible appui
Qu'une mere opprimée eût pu trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où ſera mon refuge ;
Si je m'en plains au roi, vous poſſédez mon juge ;
Et s'il m'oſe écouter, peut-être, hélas ! en vain,
Il voudra ſe garder de cette même main.
Enfin je ſuis leur mere, & vous leur ennemie.
J'ai recherché leur gloire, & vous leur infamie ;
Et ſi je n'euſſe aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'eſt à lui maintenant en cette concurrence
A régler ſes ſoupçons ſur cette différence,
A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez (*b*) un charme à vous juſtifier.

RODOGUNE, *à Cléopatre.*

(*c*) Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée ;

(*a*) Ce plaidoyer de Cléopatre n'eſt pas ſans adreſſe. Mais ce vain artifice doit être ſenti par Antiochus, qui ne peut en aucune façon ſoupçonner Rodogune.

(*b*) *Un charme à vous juſtifier.* Cela n'eſt pas Français ; & ce dernier vers ne finit pas heureuſement une ſi belle tirade.

(*c*) *Je me défendrai mal, l'innocence étonnée, &c.* On n'a rien à dire ſur ces deux plaidoyers de Cléopatre & de Rodogune. Ces deux princeſſes parlent toutes deux comme elles doivent

Et

Et n'ayant rien prévu d'un attentat ſi grand,
Qui l'en veut accuſer ſans peine la ſurprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagene.
Au moindre jour ouvert de tout jeter ſur moi,
Son récit s'eſt trouvé digne de votre foi.
Vous l'accuſiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée:
Mais de ſes derniers mots voyant le ſens douteux,
Vous avez pris ſoudain le crime entre nous deux.
Certes, ſi vous voulez paſſer pour véritable,
Que l'une de nous deux de ſa mort ſoit coupable,
Je veux bien par reſpect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime eſt plus fait que le mien;
Et qui ſur un époux fit ſon apprentiſſage,
A bien pu ſur un fils achever ſon ouvrage.
Je ne dénierai point, puiſque vous les ſavez,
Des juſtes ſentiments dans mon ame élevés:
Vous demandiez mon ſang, j'ai demandé le vôtre;
Le roi ſait quels motifs ont pouſſé l'une & l'autre;
Comme par ſa prudence il a tout adouci.
Il vous connoît peut-être, & me connoît auſſi.

---

parler. La réponſe de Rodogune eſt beaucoup plus forte que le diſcours de Cléopatre, & elle doit l'être; il n'y a rien à y répliquer, elle porte la conviction; & Antiochus devrait en être tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire, *Non je n'écoute rien;* car comment ne pas écouter de ſi bonnes raiſons? mais j'oſe dire que le parti que prend Antiochus eſt infiniment plus théatral, que s'il étoit ſimplement raiſonnable.

(*à Antiochus.*)

Seigneur, c'eſt un moyen de vous être bien chere,
Que pour don nuptial vous immoler un frere :
On fait plus, on m'impute un coup ſi plein d'horreur,
Pour me faire un paſſage à vous percer le cœur.

(*à Cléopatre.*)

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame, & que feroit toute votre Syrie,
Où ſeule & ſans appui, contre mes attentats,
Je verrois... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas !

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frere
Je ne veux point juger entre vous & ma mere,
Aſſaſſinez un fils, maſſacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglement ma triſte deſtinée ;
Pour m'expoſer à tout, achevons l'hyménée.
Cher frere, c'eſt pour moi le chemin du trépas ;
La main qui ta percé ne m'épargnera pas ;
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me ſurprendre :
Heureux, ſi ſa fureur, qui me prive de toi,
Se fait bientôt connoître (*a*) en achevant ſur moi,
Et ſi du ciel trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi.

(*a*) *En achevant ſur moi*, dépare un peu ce morceau, qui eſt très-beau. *Achevant* demande abſolument un régime. *Tout lieu de me ſurprendre* eſt trop faible, *réduire en poudre* trop commun.

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, Seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,
Donnez.

RODOGUNE.

Ah, gardez-vous de l'une & l'autre main!
Cette coupe eſt ſuſpecte, elle vient de la reine.
Craignez de toutes deux quelque ſecrete haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt, oſe enfin m'accuſer.

RODOGUNE.

De toutes deux, Madame, il doit tout refuſer.
Je n'accuſe perſonne, & vous tiens innocente;
Mais il en faut ſur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour ſubir les mêmes loix.
On ne peut craindre trop pour le ſalut des rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute réplique,
(*a*) Faites-en faire eſſai par quelque domeſtique.

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien, redoutez-vous
Quelque ſiniſtre effet encor de mon courroux?
J'ai ſouffert cet outrage avecque patience.

(*a*) *Faites-en faire eſſai par quelque domeſtique.* Apparemment que les princeſſes Syriennes faiſaïent peu de cas de leurs

ANTIOCHUS, *prenant la coupe de la main de Cléopatre, aprés qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance ;
Comme vous l'accuſez, elle fait ſon effort
A rejeter ſur vous l'horreur de cette mort :
(a) Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle,
Ce ſoin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je ſuis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abyme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroiſſent,
J'en laiſſe la vengeance aux dieux qui les connoiſſent,
Et vais ſans plus tarder. . . .

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ſes yeux
Déjà tout égarés, troubles, & furieux,
Cette affreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons dieux, quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

---

domeſtiques ; mais c'eſt une réflexion que perſonne ne peut faire dans l'agitation où l'on eſt, & dans l'attente du dénouement.

L'action qui termine cette ſcène fait frémir, c'eſt le tragique porté au comble. On eſt ſeulement étonné que dans les complimens d'Antiochus & de l'ambaſſadeur, qui terminent la piece, Antiochus ne diſe pas un mot de ſon frère qu'il aimait ſi tendrement. Le rôle terrible de Cléopatre, & le cinquième acte, feront toujours réuſſir cette piéce.

(a) *Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle. Soit adreſſe pour elle*, cela n'eſt pas Français ; on ne peut dire, *j'ai de l'adreſſe pour moi* ; il fallait peut-être dire, *ſoit intérêt pour elle*.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle eſt ma mere, il faut la ſecourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeller à la vie :
Ma haine eſt trop fidelle, & m'a trop bien ſervie ;
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi ;
(*a*) Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
(*b*) » Je n'aimois que le trône, & de ſon droit douteux

(*a*) *Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace. Diſgrace* paraît un mot trop faible dans une aventure ſi effroyable : voilà ce que la néceſſité de la rime entraîne ; dans ces occaſions, il faut changer les deux rimes.

(*b*) Ces vers marqués par des guillemets ne ſe trouvent aujourd'hui dans aucune édition connue. Corneille les ſupprima avec grande raiſon. Une femme empoiſonnée & mourante n'a pas le tems d'entrer dans ces détails ; & une femme auſſi forcénée que Cléopatre, ne rend point compte ainſi à ſes ennemis. Les comédiens de Paris ont rétabli ces vers, pour avoir le mérite de réciter quelques vers que perſonne ne connaiſſait. La ſingularité les a plus déterminés que le goût. Ils ſe donnent trop la licence de ſupprimer & d'alonger des morceaux qu'on doit laiſſer comme ils étaient.

On trouvera peut-être que j'ai examiné cette piéce avec des yeux trop ſévères. Mais ma réponſe ſera toujours que je n'ai entrepris ce commentaire que pour être utile ; que mon deſſein n'a pas été de donner de vaines louanges à un mort qui n'en a pas beſoin, & à qui je donne d'ailleurs tous les éloges qui lui ſont dûs ; qu'il faut éclairer les artiſtes, & non les tromper ; que je n'ai pas cherché malignement à trouver des défauts ; que j'ai examiné chaque piéce avec la plus grande attention ; que

» J'eſpérois faire un don fatal à toux les deux,
» Détruire l'un par l'autre, & régner en Syrie,
» Plutôt par vos fureurs que par ma barbarie.
» Ton frere avecque toi trop fortement uni,
» Ne m'a point écoutée, & je l'en ai puni :
» J'ai cru par ce poiſon en faire autant du reſte ;
» Mais ſa force trop prompte à moi ſeule eſt funeſte.
Regne, de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere, & de moi.
Puiſſe le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer chéoir ſur vous les peines de mes crimes !
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union,
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion !
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble !

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici ; je me meurs ; Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier ſervice,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs piés.
(*Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.*)

---

j'ai très-ſouvent conſulté des hommes d'eſprit & de goût, & que je n'ai dit que ce qui m'a paru la vérité. Admirons le génie mâle & fécond de Corneille ; mais pour la perfection de l'art, connaiſſons ſes fautes ainſi que ſes beautés.

SCENE DERNIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, Troupe de Parthes & de Syriens.

ORONTE.

(a) DANS les juſtes rigueurs d'un ſort ſi déplorable,
Seigneur, le juſte ciel vous eſt bien favorable ;
Il vous a préſervé, ſur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puiſſiez courir ;
Et par un digne effet de ſes faveurs puiſſantes,
La coupable eſt punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne ſais, dans ſon funeſte ſort,
Qui m'afflige le plus, ou ſa vie, ou ſa mort :
L'une & l'autre a pour moi des malheurs ſans exemple.
Plaignez mon infortune ; & vous, allez au temple,
Y changer l'allégreſſe en un deuil ſans pareil,
La pompe nuptiale en funebre appareil ;
Et nous verrons après, par d'autres ſacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

(a) L'ambaſſadeur Oronte n'a joué dans toute la piéce qu'un rôle inſipide, & il finit l'acte le plus tragique par les plus froids complimens.

Fin de la RODOGUNE *du Grand Corneille*, & du Tome huitieme.

650383

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le Tome huitieme.

HISTOIRE DE LA TRAGÉDIE FRANÇOISE, pour les années 1642 & 1643, Page 5

LA MORT D'ASDRUAAL, Tragédie composée originairement en prose par la Serre, sous le nom du Sac de Carthage, *& mise en vers par Montfleury*, 23

ESTHER, Tragédie de du Ryer, 105

ESTHER, Tragédie de Racine, 207

LA MORT DE CHRISPE, ou LES MALHEURS DOMESTIQUES DU GRAND CONSTANTIN, Tragédie de Triſtan, 297

PRÉFACE de la Rodogune *du Grand Corneille, par Voltaire.* 391

RODOGUNE, Tragédie du Grand Corneille, avec les notes de Voltaire, 395

Fin de la Table du Tome huitieme.

A LYON, de l'Imprimerie de FAUCHEUX, quai & maiſon des Céleſtins.